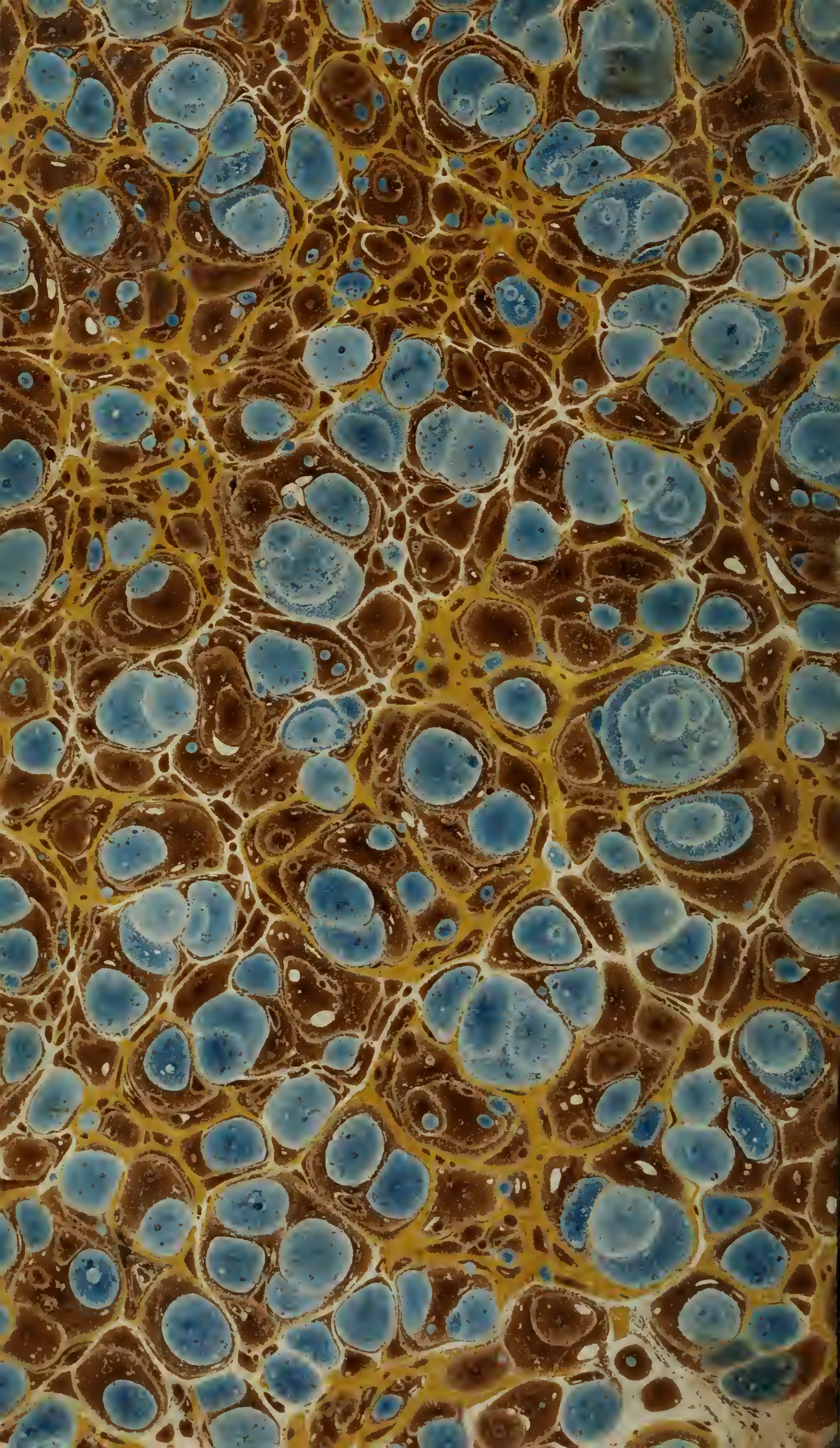
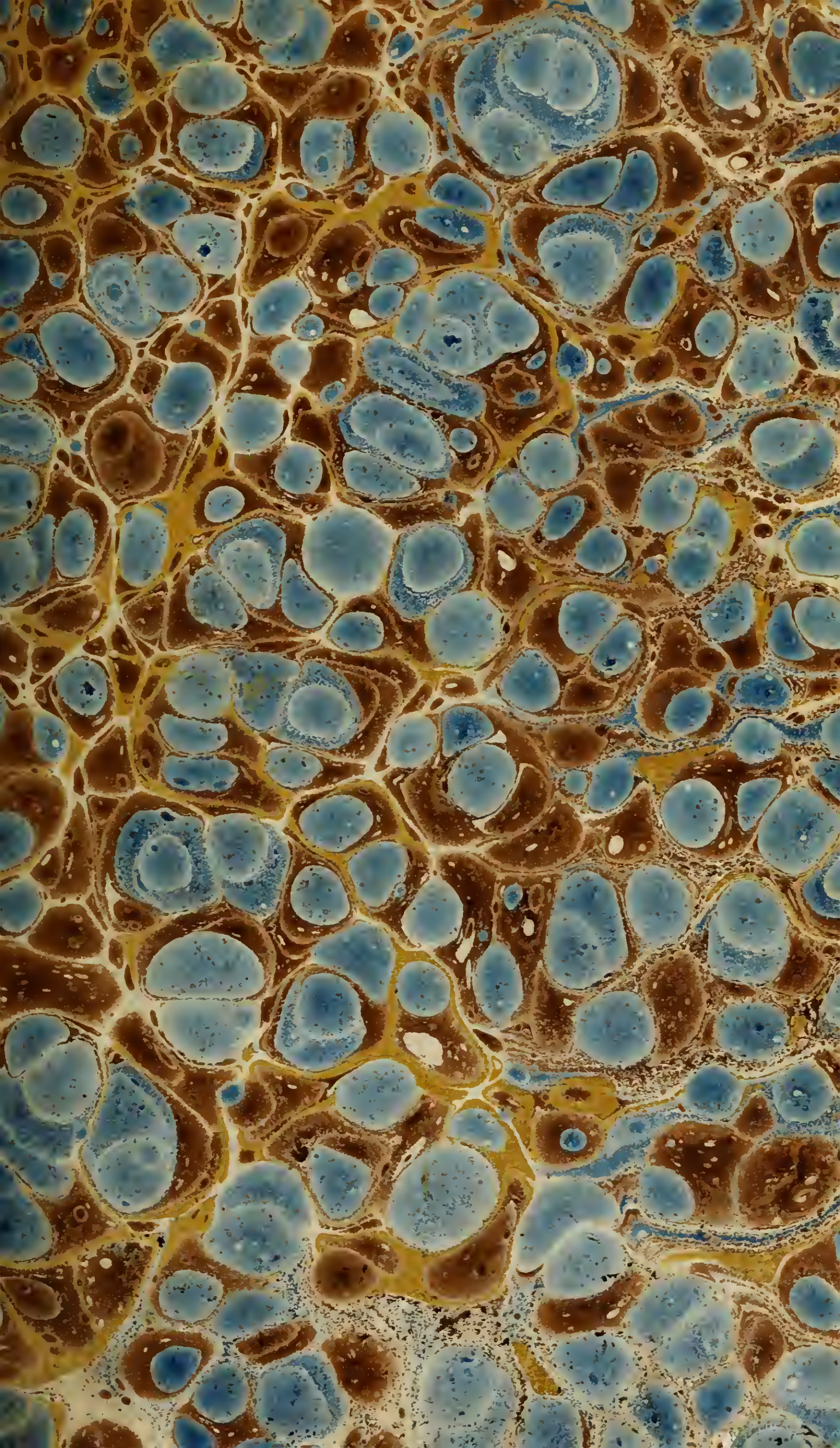






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Premier.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1833

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRE.

PRÉFACE.

Nous venons de clore la deuxième année de la nouvelle série de la Revue Britannique, et pendant le cours de cette publication, nous avons pu nous convaincre que l'ancienne faveur du public, qui avait accueilli notre première série, ne nous avait pas abandonnés. Durant les circonstances difficiles que nous avons traversées, alors que l'Europe entière mettait sur pied des armées formidables et que l'émeute grondait sans cesse dans l'intérieur de nos cités, il était impossible à tout homme de cœur de rester étranger à la préoccupation de ces événemens. Mais notre mission à nous, toute de paix, toute d'ordre, était de tâcher d'éclairer et de rassurer les esprits. C'est ce que nous avons fait en portant successivement la lumière sur l'état intérieur des nations européennes qui pouvaient nous menacer; en faisant connaître l'épuisement de leurs finances, les passions politiques qui les agitaient sourdement ou à découvert, et les désavantages de leur situation topographique. Tel a été le but de nos articles sur la situation de l'Espagne, de l'Italie, de la Hollande, de l'Autriche, de la Pologne et de la Russie (1). Et lorsqu'à la suite d'un éloquent ta-

(1) Voyez les Numéros 3, 5, 6, 7, 9 et 21.

bleau historique où se trouvaient exposés les résultats déplorables qu'ont eus les envahissemens démocratiques dans les républiques anciennes, nous avons constaté, par des chiffres, les pertes qu'occasionaient au commerce et à l'industrie de la France, les tentatives toujours renaissantes de notre moderne démocratie, on a pu se convaincre que c'était une pensée d'ordre, de liberté, de patriotisme, qui présidait à la rédaction de notre recueil (1).

Plus tard, quand les partisans de l'école américaine, sans tenir compte de la différence qui existe entre nos mœurs, notre situation politique, et celles des habitans des États-Unis, présentaient à la tribune le système gouvernemental de l'Union comme le type de tous les gouvernemens, comme le seul qui fût à bon marché, il était de notre devoir de porter sur cette question le flambeau de la critique et de réduire à leur juste valeur ces assertions plus que hasardées. La publication de nos articles, fruit de longues et consciencieuses recherches, a suffi pour renverser de fond en comble tout cet échafaudage d'illusions et de sophismes. Les esprits sages et éclairés ont applaudi à nos travaux, tandis que de l'autre côté de l'Atlantique, ils provoquaient de salutaires réformes et des investigations qui doivent confirmer ce

(1) Voyez, dans les 10[e] et 12[e] Numéros, les articles sur le gouvernement fédéral, et sur la destruction des anciens gouvernemens; et, dans le 11[e], celui qui a pour titre : *Bilan de la Guerre et des Emeutes.*

qui n'est encore qu'hypothétique dans nos travaux (1).

Mais il ne suffisait pas de combattre des doctrines hostiles; il fallait aussi indiquer des moyens plus directs que ceux que jusqu'alors nous avions puisés dans les Revues anglaises, pour rendre meilleure la situation de la France, pour tirer parti de toutes nos ressources, pour utiliser ces milliers de bras armés, dans lesquels les instrumens de la destruction avaient remplacé ceux qui produisent. Si les idées nouvelles que nous avons émises sur ces divers sujets n'ont pas eu une application immédiate, tout nous fait croire que cependant elles ont été entendues, et que, dans un avenir sans doute très-prochain, elles porteront leurs fruits (2).

Toutefois il s'en faut bien, malgré l'attention que nous avons dû consacrer à ces hautes questions d'intérêt public, que nous ayions négligé les autres parties de notre recueil. Le tableau des progrès de la civilisation en Europe, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie; des morceaux d'étude sur l'histoire ancienne et moderne, empreints de vues élevées et nouvelles; les belles pages empruntées à Godwin, l'un des philoso-

(1) Voyez les Numéros 12, 16 et 17.

(2) Voyez, dans le 14e Numéro, notre article sur la nécessité et les moyens d'entreprendre des travaux publics sans augmenter les charges des contribuables; et, dans le 15e, celui qui a pour titre : *De l'état militaire actuel de la France et des moyens d'en conserver le chiffre, en en réduisant les charges.*

phes éclectiques les plus célèbres de la Grande-Bretagne ; les recherches savantes de Herschell sur l'acoustique ; ces peintures si riches et si animées de la nature dans l'Amérique Septentrionale, qui n'ont pas moins d'éclat que les couleurs de Buffon et qui sont empreintes d'une vérité plus touchante ; ces esquisses curieuses de la littérature allemande, scandinave et hindoustanique ; la galerie toujours attrayante des célébrités contemporaines ; ces révélations d'un médecin philosophe où les diverses phases de la vie de l'homme sont retracées avec une mélancolie naïve ; enfin, ces mille tableaux de mœurs aux couleurs vives et piquantes, prouvent assez que nous ne nous sommes pas écartés du but que nous nous sommes toujours proposé : *instruction, variété, intérêt.* C'est aussi sans contredit à cette direction uniforme que nous devons attribuer la constante faveur dont jouit notre recueil, et les suffrages que nous recevons de toutes les classes de lecteurs.

Si dans la période qui vient de s'écouler, nous nous sommes peu occupés de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, c'est que dans cette époque de crise, au lieu de succès, nous n'aurions eu que des désastres à enregistrer ; car il est rare que de grandes découvertes, des inventions importantes se réalisent au sein des orages. Il faut du calme pour la méditation, et ce calme n'existait pas au milieu des dissentions intestines qui durant ces dernières années ont agité la

Grande-Bretagne. Du reste, nous en avons expliqué les principales causes dans nos articles sur les élections anglaises, sur la richesse du clergé anglican et sur la détresse du peuple des campagnes (1).

Dans la nouvelle carrière qui s'ouvre à nous, nous aurons à examiner les résultats de la réforme parlementaire, le renouvellement de la Charte de la Banque d'Angleterre et celui de la Compagnie des Indes. En traitant ces questions importantes, nous ferons remarquer l'esprit méthodique qu'apporte la Grande-Bretagne dans tout ce qui intéresse à un haut degré sa constitution intérieure; nous analyserons ces minutieuses enquêtes qui se poursuivent de toutes parts; nous mettrons en scène ces hommes d'affaires qui réfléchissent, examinent, mûrissent leurs projets, pour ne pas être obligés de revenir plus tard sur leurs pas, circonspection bien nécessaire, et qui n'est pas assez observée en France. Libres de toute préoccupation de guerre et d'envahissement, et enhardis par les encouragemens que nous avons déjà reçus, nous soumettrons au jugement du public quelques idées nouvelles sur l'amélioration intérieure de la France, en cherchant à éclairer les théories de l'économie politique par l'expérience qu'une position spéciale nous permet d'acquérir. Un jour peut-être nous examinerons cette grande question de la centralisation administrative, trop souvent

(1) Voyez les 2e, 5e, 8e et 22e Numéros.

débattue par des hommes que leurs études et leurs travaux n'ont pas préparés à ce débat, et qui intéresse à un si haut point notre organisation politique et même notre organisation sociale. En même tems, nous exposerons toutes les conquêtes que l'industrie réalisera sans doute dans l'avenir de paix et de liberté qui est devant nous; car le dernier coup de canon tiré sur les rives de l'Escaut sera, nous nous plaisons à le croire, le signal de la paix générale en Europe.

Cette ère paisible, en se reflétant dans notre recueil, va sans doute modifier le caractère qu'il a eu dans la seconde série, publiée dans des tems difficiles où de mauvaises passions aujourd'hui heureusement contenues, tentaient sans cesse de flétrir la liberté de 1830, en la plongeant dans les excès de l'anarchie de 93. C'est la pensée de la modification que va, sous ce rapport, subir la Revue Britannique, qui nous a déterminés à en clore la deuxième série et à l'encadrer dans une troisième, dont à l'avenir nous publierons régulièrement les Numéros à la fin de chaque mois.

REVUE

BRITANNIQUE.

Sciences Naturelles.

ARCHITECTURE DES INSECTES.

La théologie, science sublime qui pénètre les profondeurs du ciel et interroge Dieu lui-même, est devenue mesquine, vulgaire, ridicule sous la plume des casuistes. L'entomologie, la connaissance des insectes, s'agrandit et s'ennoblit sous la loupe de Linné, de Réaumur et de Leuwenkoeck. Rien n'est trivial pour un esprit vaste. Chapelain et notre poète puritain Hopkins (1) ont su rendre grotesque l'Éternel sur son trône.

Habile dans la partie matérielle de son art, mais doué de peu de sympathie pour la nature, élevé parmi les citadins et prôné par les gens de cour, Pope a tourné en ridicule les amis de l'histoire naturelle, leurs observations minutieuses, la patience de leurs investigations, leur en-

(1) Auteur de mauvaises hymnes protestantes.

thousiasme, leur exclusive passion, et même leurs conquêtes :

> Chasser des papillons, nourrir des chrysalides,
> Disséquer des fourmis, et la loupe à la main,
> Passer la nuit, le jour, vivre, mourir enfin,
> Et sans avoir vécu... Bel emploi de la vie!
> Travail digne de l'homme!...

Oui, l'observation de l'insecte qui disparaît à l'œil sous le brin de gazon est aussi digne de l'homme que celle de l'étoile la plus brillante du ciel. Savoir, c'est pouvoir. Non-seulement la curiosité qui nous est donnée en naissant est mère de tous les triomphes de l'esprit humain, et nous devons la satisfaire : mais notre sécurité, mais notre bien-être dépendent de ces études, que l'ami de lady Montague raillait si étourdiment. Il n'est pas vrai qu'elles rétrécissent l'intelligence. Quelques-uns des écrivains chez lesquels l'imagination dominait le plus impérieusement, les ont poursuivies jusqu'à la vieillesse : Rousseau, Goldsmith, Gray, Darwin, par exemple. Au lieu de frapper l'esprit de stérilité, elles le fécondent en lui ouvrant un nouvel infini, une sphère sans bornes, pleine de vie et d'immortalité, pénétrant jusqu'aux plus imperceptibles subdivisions de l'être et de la matière animée. Sans doute les intelligences naturellement stériles n'y voient que des classifications à établir, des numéros à poser, des cartons à étiqueter, une nomenclature à faire. Mais sur elles seules tombent les reproches et les sarcasmes de Pope. Le vrai naturaliste est homme des champs, et non de cabinet ; il vit à la belle étoile, comme disait Daines Barrington. C'est là son cabinet de travail et de repos.

Le monde des insectes, si long-tems inconnu, et dont Aristote et Pline l'ancien avaient à peine franchi le seuil,

ne s'est dévoilé que depuis peu de tems aux regards des naturalistes. Redi, Malpighi, Vallisnieri, Swammerdam, Leuwenkoeck, Réaumur, Linné, De Geer, Bonnet, Hubert, Ray, Willunghby, Derham, White de Selborne, Kirby et Spence ont tour-à-tour, si je puis le dire, soulevé une des bandelettes qui enveloppaient la mystérieuse existence des insectes. Réaumur, admirable observateur, se trompait encore sur beaucoup de points. Charles Bonnet, si sagace et si persévérant, a commis plus d'une erreur ; et je ne doute pas que les entomologistes qui nous succéderont ne corrigent encore beaucoup d'opinions aujourd'hui accréditées. Toutefois le degré de science auquel nous avons atteint tient du prodige : c'est un monde d'infiniment petits révélé. Appareils d'une complication extrême et d'une ténuité que le microscope parvient à peine à nous faire saisir : penchans bizarres, inclinations spéciales, instincts merveilleux de conservation et de reproduction ; adresse inouie dans l'application des moyens fournis aux insectes par la nature ; républiques, monarchies, guerres, amours ; œuvres de l'architecte, du tisserand, du charpentier, du maçon, accomplis par ces êtres que notre pied écrase en passant ; mécanismes étonnamment diversifiés, et dont eux seuls sont pourvus : c'est un véritable univers, nouveau, brillant, inconnu, qui se déroule à l'œil de l'observateur ; et ne croyez pas qu'il soit sans influence sur le nôtre. Les insectes sont à-la-fois très-malfaisans et très-utiles. Le dommage qu'ils peuvent nous faire est immense. Les obstacles que nous leur opposons aggravent souvent le fléau, parce que nous ignorons les lois de la nature. Tantôt nous mettons en œuvre, pour les détruire, des moyens qui tournent à notre détriment, tantôt nous les méprisons, parce qu'ils trompent nos regards. Ils se vengent en dévastant nos récoltes, en infestant notre foyer domestique.

Nous avons su nous garantir des atteintes des animaux de proie, qui ne peuvent plus entrer dans nos vergers; mais le puceron et la chenille les dévorent : de si misérables ennemis nous bravent; et jusqu'à ce jour toute l'industrie, tout le savoir humains ont échoué contre leur coalition, leur persévérance, leur nombre, leur petitesse et les armes destructives qu'ils portent avec eux. Sous la zone équinoxiale, une petite fourmi arrête à elle seule le progrès de la civilisation; elle broie le papier dans ses machoires imperceptibles; elle dévore les livres et digère le parchemin. Dans plus d'une partie de l'Amérique du Sud, vous ne trouveriez pas un seul document écrit qui remonte à cent annnées. Ainsi est détruite la chaine qui joint le présent au passé : ainsi se trouve tari de siècle en siècle le dépôt des connaissances acquises; la postérité ne reçoit aucun legs de sagesse et de savoir; la civilisation, paralysée dans son développement, ne fait un pas que pour reculer aussitôt en arrière, et un peuple sans aïeux reste éternellement dans l'enfance.

Qui pourrait croire qu'une larve d'insecte, semblable à un grain de riz pour la forme et pour la grosseur, va, déposée sur la branche d'un pin de cent cinquante pieds de haut et de trois pieds de diamètre, détruire et abattre le colosse? J'ai vu des forêts de pins frappées de cette mort inévitable. Elles avaient couvert des milliers d'acres de leur ombre : et l'on n'y apercevait plus que des squelettes d'arbres blanchissans, avec leurs rameaux secs et stériles, tout dépouillés d'écorce et tombant en poussière. Dans la Caroline du Sud, une espèce de punaise très-petite, noire et ailée, a mis à nu deux mille acres de terre, couronnés jadis d'arbres magnifiques. Les pins de la forêt de Hartz, en Allemagne, ont succombé à cet ennemi, dont heureusement le pivert au bec d'ivoire détruit de

nombreuses populations. Un insecte s'introduit dans l'épi de blé, en extrait la farine et n'en laisse que l'enveloppe; un autre se loge dans le centre des plantes légumineuses, dont il ronge et enlève la pulpe. Les sauterelles volent par bataillons, dont la masse opaque voile l'éclat du jour et ravage des contrées immenses. Tout une république de fourmis blanches s'abat sur un village d'Afrique et le détruit; la flamme ne serait ni plus prompte ni plus terrible. Elle s'élance sur la mer et s'empare d'un navire pour le dévorer. Nos docks, nos digues, nos travaux maritimes n'ont pas été à l'abri de ces armées, si méprisables quand on pense aux êtres qui les composent; si dangereuses quand on réfléchit à leur masse et à leurs effets.

Comment donc, sans folie, dédaignerait-on l'étude de ces êtres qui nous causent tant de dommages? La connaissance de leur anatomie, des alimens dont ils se nourrissent, de leurs habitudes et de leurs modes d'existence peut seule nous indiquer les moyens de porter remède aux maux qu'ils nous font. Toutefois, à ces maux de grands avantages se joignent. Un insecte nous donne la cochenille; un autre la soie; un troisième le miel. Instrumens de destruction et de reproduction, les insectes balaient toute cette matière végétale dont la putréfaction répand la peste, et dont la surabondance rendrait la terre inhabitable. Aux insectes il appartient d'achever la tâche de la mort et la décomposition des cadavres; leurs mandibules et leurs abdomens nétoient, pour ainsi dire, la surface du sol. L'œuvre que la hiène et le vautour ont commencée, des myriades d'insectes, nés des œufs déposés dans les carcasses putrescentes, l'achèvent. Quand une espèce d'insectes dévorans pullule, vous êtes sûr qu'une tribu ennemie va sortir du sein de la terre ou du tronc des arbres pour combattre ses progrès. En 1820, les pucerons inondaient nos campagnes,

qu'ils dévastaient sans qu'on eût rien à leur opposer : des volées de ces petites mouches, que le peuple de France nomme *bêtes-à-bon-Dieu*, et celui d'Angleterre *lady-bird* (oiseau des dames), vinrent détruire les dévastateurs. Par quelle coordination mystérieuse l'accroissement d'une espèce se règle-t-il sur le nombre et le danger d'une autre espèce ? Quand bien même les êtres auxquels se rattachent de tels phénomènes seraient d'une excessive petitesse, leur étude offrirait le plus vif intérêt.

Une variété inépuisable caractérise le monde des insectes. Depuis le 15 août jusqu'au 1er juin 1829, j'ai trouvé dans un cercle de deux lieues de diamètre, aux environs de Ripley, deux mille quatre cent vingt espèces d'insectes, sans comprendre dans ce nombre les chenilles, larves et chrysalides. Parmi ces deux mille quatre cent vingt espèces, quatre-vingt-dix-huit étaient absolument nouvelles et ne se trouvaient dans aucune collection précédente. De perpétuelles migrations ajoutent encore à cette variété. On voit disparaître tout-à-coup des colonies d'insectes, que remplacent d'autres espèces naguère inconnues dans le pays. En 1825, nous ne voyions dans les environs de Londres que des bataillons processionnels de la *coccinella bipunctata* (bête-à-bon-Dieu à deux taches), et leurs petites écailles nacarat étincelaient sur toutes les plantes. En 1826 et 1827, on cessa de les apercevoir ; et la *coccinella septempunctata* (marquée de sept taches ou points noirs) fut aussi commune que l'autre espèce devint rare. On peut étudier les insectes dans toutes les situations : tous les coins de la terre, toutes les fentes de la pierre, toutes les nervures du bois, toutes les fissures du sol en sont peuplés ; dans la toile géométrique de l'araignée commune, il y a matière pour les spéculations du philosophe, du géomètre, du physicien pendant des années. Utiles ou funestes, ré-

pandus dans l'atmosphère, semés sous nos pas, habitans de nos maisons, nous disputant l'espace, les insectes, qui à tant de titres méritent une attentive et spéciale observation, sont en outre, pour la plupart, d'une beauté ou d'une singularité de formes merveilleuse. Les plus formidables d'entre eux, la guêpe, qui nous inspire une terreur d'instinct, d'ailleurs méritée; la demoiselle, qui fait tant de ravages parmi les autres insectes, se parent d'or et de pourpre, de mousseline et de diamans. On ne peut comparer la poussière éclatante qui fait resplendir les papillons et quelques chenilles qu'au plumage des oiseaux des tropiques. «Voyez, dit Linné, avec cette éloquence et cette beauté de style que l'amour de la nature inspire toujours, ces quatre ailes diaprées, que protègent deux écailles d'une délicatesse infinie : soutenu par ces frêles appuis, l'insecte-oiseau se balance dans l'air et y plane pendant une journée entière, rival du passereau et de la fauvette pour le vol, du paon et de l'oiseau-mouche pour l'éclat. Si vous remontez jusqu'à son berceau, votre admiration s'accroîtra : d'abord chenille verte, se traînant sur seize pattes et se nourrissant des feuilles de l'arbre qu'elle habite; puis espèce de momie lustrée, entourée de bandelettes, suspendue par un fil à un rameau, existant sans nourriture, se développant sans se mouvoir; enfin insecte ailé, armé de six pieds délicats et élégans, brillant de toutes les nuances de l'arc-en ciel, et vivant du pollen des fleurs! Transformations miraculeuses! »

Mais si cette beauté extérieure ne vous semble pas un attrait assez puissant, observez la structure intérieure, l'économie anatomique de ces animaux; elle correspond avec des instincts variés qu'elle est destinée à satisfaire; solitaires ou sociaux, ces instincts ne ressemblent point aux instincts des quadrupèdes ou des oiseaux. Défendre

leur progéniture, la mettre à l'abri des attaques extérieures; se procurer des alimens par divers stratagèmes, quelquefois singuliers, toujours admirables; vivre en monarchie ou en république, former une démocratie travailleuse ou se soumettre à une aristocratie prépondérante; envoyer au loin des colonies; émigrer par masses et par générations; telles sont les conditions d'existence que les insectes remplissent. Leurs œufs, si petits, si fragiles, sont exposés à tous les dangers; c'est aussi vers leur conservation que se dirigent tous les efforts des insectes. L'homme, armé de machines compliquées et merveilleuses, n'a rien inventé de comparable à ce que les insectes accomplissent: prévoyance, prudence, persévérance, labeur infatigable, ressources de toute espèce, on voit se développer dans leur vie humble et obscure, tout ce qui fait les grands empires et les grands hommes. Et la puissance de l'instinct guide les insectes: elle seule leur dicte tant d'ingénieux moyens de se soustraire, eux et leur famille, aux périls qui les environnent. Les uns se creusent des souterrains; les autres se bâtissent des cabanes avec des feuilles et du bois. Quelques-uns construisent, pour leurs quartiers d'hiver, des boîtes artistement fermées avec des charnières très-solides, ou des pots d'argile qu'ils drapent avec du coton; ou des ermitages de pierre et de chaux, qu'ils garnissent de corolles arrachées aux fleurs, de laine et de mousse; il en est dont le corps leur fournit une matière visqueuse qui se condense à l'air, et forme des palais, des couvens, des filets à leur usage; d'autres enfin qui sillonnent le sol ou le tronc des arbres de galeries souterraines à mille détours. Des philosophes patiens ont observé avec exactitude et décrit avec minutie ces mœurs, ces travaux, ces merveilles, dont la connaissance ne date que des derniers progrès de la science, et que le perfectionnement de nos instrumens a pu seul

découvrir à nos regards. Nous réunirons dans quelques pages les plus singulières de ces découvertes.

L'architecture des abeilles a été l'objet d'observations attentives et constantes. Cette grande fabrique, où la subdivision du travail est si bien établie, où une multitude d'individus concourent, en remplissant la tâche qui leur est imposée, au bien-être universel, sans que personne s'écarte de la limite de ses devoirs, sans qu'un seul d'entre eux empiète sur les attributions de son voisin; cette précision admirable et cette force d'un invincible instinct qui ressemble à l'héroïsme de la vertu, ont fixé l'attention des observateurs de tous les tems. Les insectes qui vivent seuls ou qui ne font usage que de leurs propres ressources; beaucoup moins connus parce qu'ils se cachent à tous les yeux, ne méritent pas moins d'attirer la curiosité. L'*abeille* et la *guêpe* solitaire, font leur nid, bâtissent leur cellule, l'enduisent d'un ciment durable, soignent leurs enfans avec un amour maternel qui ne le cède en rien aux soins et à l'amour que déploient la guêpe et l'abeille républicaines.

En septembre 1828, je vis (1) un *Odynerus murarius* (guêpe-maçonne) s'occuper très-activement à creuser un trou dans les vieilles briques d'un mur. Le trou, déjà fort avancé, était à cinq pieds ou environ du sol. Au moyen de ses mandibules tranchantes et armées d'une scie aiguë, la guêpe enlevait un petit morceau de brique, gros à-peu-près comme un grain de moutarde; et au lieu de le laisser retomber à terre ou de le lancer au loin, elle emportait ce fragment de décombres, faisait plusieurs tours, et ne se débarrassait de son trophée qu'à une certaine

(1) L'auteur de ces observations est John Rennie, naturaliste célèbre.

distance et toujours dans des directions différentes. Il est évident que la guêpe voulait dissimuler son travail; car un de ces fragmens s'étant détaché par hasard, elle le chercha, le trouva au pied du mur et l'emporta au loin. En deux jours l'excavation fut achevée. Il fallut deux autres jours pour enduire d'argile l'intérieur du nid, qui avait la forme d'une bouteille dont le goulot serait étroit et recourbé. L'insecte y déposa deux œufs, y renferma plusieurs chenilles et quelques araignées vivantes, provisions destinées à ses deux enfans quand ils viendraient à naître, et finit par boucher l'ouverture au moyen d'une couche d'argile deux fois plus épaisse que celle dont il avait fait usage pour tapisser l'intérieur. Au mois de novembre, nous détachâmes la brique, dont les habitans nous apparurent commodément enfermés dans la bouteille construite et cimentée par leur mère; c'étaient deux cocons de forme semblable, mais qui, comme on le verra, étaient de nature très-différente.

Malgré toutes les précautions de l'insecte, un hôte parasite avait découvert cette retraite mystérieuse; le *Tachina larvarum*, mouche-coucou, plus grosse que la mouche ordinaire, à laquelle elle ressemble beaucoup, était venue déposer un de ses œufs dans le domicile des guêpes maçonnes; l'insecte, quand il vint à éclore, dévora l'un de ses voisins, laissa vivre l'autre, et filant sa toile, forma un cocon dont il s'enveloppa. L'autre larve, fille de la guêpe, et qui était restée vivante, se construisit une prison de même nature; et, quand l'été arriva, tous deux, quittant leurs linceuls et perçant le mur qui les séparait du monde, s'élancèrent à-la-fois sous leurs formes différentes.

Un autre architecte appartenant à la même famille d'insectes, mais d'une espèce différente, creuse dans le sable

sa demeure souterraine ; il choisit le sable le plus dur, celui qui, entassé sur le bord des rivières, s'est agglutiné de manière à former une masse solide. Son trou est précisément de la longueur, de la largeur et de la forme de son corps, c'est-à-dire oblong, un peu recourbé ; au-dessus de l'ouverture, les déblais que l'insecte accumule et joint ensemble au moyen d'un liquide visqueux, prennent la forme d'une petite tour dont le sommet arrondi penche vers la terre. Le travail une fois achevé, notre ouvrier choisit parmi ces matériaux ceux qui lui sont nécessaires pour garnir l'intérieur de sa cellule. Enfin, il forme avec des chenilles vivantes, qu'il empile et enchevêtre de la manière la plus bizarre, une pyramide qu'il destine à nourrir sa progéniture. Ces chenilles sont vertes, n'ont pas de pieds, et une fois réunies par le gluten de l'insecte, elles ne peuvent plus remuer ; la *larve* les dévore une à une ; et, ce qui est étrange, la provision se trouve toujours suffire aux besoins de la jeune guêpe.

L'abeille solitaire n'est pas moins industrieuse. Vous apercevez sur un mur une espèce de gâteau de boue, semé de petites pierres ; vous pouvez croire qu'une charrette, en passant, a éclaboussé la muraille ; mais, si vous y regardez de plus près, vous reconnaîtrez que ce gâteau cylindrique, hérissé d'aspérités, est un véritable ouvrage de maçonnerie ; un petit trou rond conduit à l'intérieur du nid, dans lequel se trouvent ordinairement plusieurs cellules, dont la forme est celle d'un dé à coudre, et dont la cavité brillante, polie, jaunâtre, est maçonnée comme le plâtre que la truelle a façonné : c'est la création de l'*Anthophora retusa*, grosse abeille velue et qui vit seule.

Au mois de mai 1829, je me promenais sur les bords de la rivière de Ravensbourne, dans le comté de Kent ; une armée d'abeilles bourdonnait autour d'un banc d'argile

noire ; je m'approchai ; elles ne manifestèrent pas cette irritation et cette colère que ces insectes témoignent toujours quand on approche de leurs nids. En effet, ce n'était pas une ruche qu'elles creusaient, c'était une mine qu'elles pratiquaient pour en extraire les matériaux nécessaires à des constructions isolées. Je pris un de ces insectes, et je reconnus l'*Osmia bicornis*, qui tenait entre ses pattes une boule d'argile visqueuse et déjà pétrie. Les abeilles économisaient leur travail et la liqueur qui leur servait à humecter l'argile, en travaillant à une mine commune au lieu de faire chacune un trou différent : leur activité et leur adresse étaient admirables. Il ne leur fallait qu'une demi-minute pour enlever et pétrir la portion d'argile qu'elles détachaient, et cinq minutes, pour l'appliquer à leur construction lointaine. Le tems qui était sec, exigeait de la part des insectes la plus grande rapidité de travail. Chacun des nids ne pouvait s'achever qu'au moyen de cinq ou six cents fragmens de terre argileuse, et de cinq ou six cents voyages ; en une heure, l'abeille emportait et élaborait une douzaine de ces fragmens ; elle travaillait à-peu-près quinze heures par jour, et son chef-d'œuvre était achevé en trois journées. Il faut faire entrer en ligne de compte quelques heures *extrà*, consacrées aux opérations plus délicates et moins faciles, à polir et vernisser l'intérieur, à le tapisser et à l'enduire. Les abeilles-maçonnes que Réaumur a observées (*Megachile muraria*), bâtissaient avec du sable, sans doute parce que des matériaux plus commodes leur manquaient. Elles avaient la patience de transformer ce sable en ciment ; opération qui leur coûtait beaucoup de tems et de salive, mais qu'elles achevaient avec courage. Aussi leur architecture était-elle plus solide que celle des abeilles que j'avais observées dans le comté de Kent. Toujours en mouvement, et ne pou-

vant souffrir le repos, cette abeille, comme tous les insectes garnis de quatre ailes transparentes et veinées, a un besoin d'activité qui semble la tourmenter et l'agiter incessamment. Vous la voyez rarement s'arrêter; au lieu de voler en droite ligne vers le lieu où son travail l'appelle, elle effleure un arbre, bourdonne autour d'un toit, s'élance d'un endroit élevé vers la terre et remonte aussitôt : inquiétude naturelle qui trompe l'observateur, et lui fait croire que l'insecte, obéissant à son instinct, a des intentions cachées, intentions qui n'existent pas; c'est déjà une assez grande merveille, que de voir une mouche construire avec les matériaux les plus rebelles, de petites bouteilles d'un pouce de long sur un demi-pouce de large, avec une ouverture artistement fabriquée et des parois qui réunissent l'éclat et la solidité.

Architectes et maçonnes, les abeilles font aussi le métier du mineur. L'*Andrena,* très-petite abeille, excave les rocs ou les terres durcies, et au bout d'une longue galerie de huit ou dix pouces, prépare à ses enfans une chambre oblongue, terminée par une alcove dans laquelle se trouve le pollen entassé par la mère. Les femelles seules sont ouvrières; seules elles bâtissent, ornent et garnissent d'alimens les demeures de leurs familles. Les mâles restent oisifs.

L'utilité personnelle, le soin de la famille, la nécessité de protéger les œufs contre les attaques des insectes déprédateurs, expliqueraient jusqu'à certain point ces chefs-d'œuvre d'industrie; mais comment expliquer le goût, le soin et l'art avec lesquels une espèce d'abeille, non-seulement construit sa cellule, mais l'embellit de draperies éclatantes? L'*Osmia papaveris*, d'un tiers de pouce de longueur, noire, la tête et le dos semés de poils rougeâtres, le ventre gris et soyeux, les anneaux marqués d'une raie grise sur le dos, coupe avec ses petites dents

aiguës les pétales du pavot rouge, auxquelles elle donne une forme ovale ; plusieurs de ces ovales superposés composent le lit de ses enfans ; d'autres couvrent les murs ; d'autres servent de cloisons et séparent les différens nids. Pourquoi l'*Osmia papaveris* préfère-t-elle aux pétales de toutes les autres fleurs celles du pavot rouge ? la beauté de la couleur écarlate la séduit-elle ? le sentiment du beau dans les couleurs ne lui est-il pas étranger ? un instinct poétique se mêle-t-il à son instinct de conservation et d'utilité? On ne doit pas se hâter de résoudre ces questions négativement. Si certains sons musicaux affectent désagréablement l'ouïe du chien ; si le bruit du clairon anime le cheval ; pourquoi cet insecte ne ressentirait-il pas une jouissance en arrêtant ses regards sur telle ou telle couleur ? Certes, si les insectes ne travaillaient que pour leurs besoins, ils pourraient se dispenser d'achever aussi curieusement leur œuvre ; la larve naîtrait et se développerait très-bien dans une cellule mal bâtie ; les alvéoles géométriques de l'abeille sociale ne sont pas absolument nécessaires à la prospérité de la république. C'est ainsi que, dans toute la nature, au-delà de l'utile et du nécessaire, vous trouverez l'art, le beau proprement dit, le pittoresque, l'élément poétique.

L'*Anthidium manicatum* (Fabricius), grosse comme l'abeille des ruches, mais plus plate et un peu plus large, le dos brun foncé, le ventre couvert de poils jaunâtres, et marquée de six taches blanches autour du corps, exerce une industrie différente ; elle recueille le coton. « Je me plaisais, dit le naturaliste White de Selborne, à observer avec quelle adresse cet insecte enlève et carde tout le duvet qui couvre le *coignassier*, le *stachis lanata*, le *lichnus coronaria* et tous les arbres pubescens. Un rasoir ne ferait pas mieux. C'est ce coton que l'insecte, volant du haut en

bas, fauche, pour ainsi dire, amasse, emporte, et qui garnit tout l'intérieur de chaque cellule; formée de plâtre bien poli, de dimensions régulières, elle offre aux larves un abri assuré et une couche commode. »

C'est quelque chose de plus étrange encore que l'œuvre du *Megachile centuncularis*. Cette abeille, à-la-fois tapissière, ébéniste, ouvrière en marqueterie, forme avec les feuilles du rosier, qu'elle découpe artistement, plusieurs dés à coudre, qu'elle insère les uns dans les autres : un homme adroit, qui voudrait imiter ce travail, aurait assurément beaucoup à faire pour marcher sur les traces de notre abeille. Quand elle ne trouve pas de rosiers sur son chemin, elle emploie les feuilles d'autres arbres, mais toujours des feuilles dentelées. Elle n'emploie pour arrondir ces dés, composés de feuilles, aucune espèce de gluten ou de liqueur visqueuse; elle se fie à l'élasticité des feuilles, élasticité dont elle profite. Neuf à douze fragmens de feuilles concourent à la formation d'un de ces dés, qui s'enchâssent les uns dans les autres. L'artiste a bien soin de faire en sorte que la jointure d'une cellule ne soit pas contiguë à la jointure de la cellule voisine; au contraire, le centre d'une feuille se trouve toujours en ligne avec la jointure dont il est question. L'ensemble de l'édifice acquiert ainsi toute la solidité que cette fragile structure peut recevoir de l'architecte. Au fond des cellules, le pollen recueilli sur la fleur du chardon semble un amas de conserves de roses; au-dessus de la dernière ouverture, trois fragmens de feuilles découpées forment un couvercle rond, que le ciseau et le compas eussent tracé et exécuté avec une exactitude moins géométrique (1).

(1) Voyez la figure 1re de la planche placée en tête de ce volume; elle représente l'insecte découpant les feuilles, et les arrondissant ensuite en forme de dé.

Des insectes solitaires qui achèvent, sans autre secours que celui de leur propre industrie, leurs travaux si curieux, passons aux insectes qui forment, pour ainsi dire, des villages et des hameaux, sans toutefois s'élever jusqu'à la combinaison politique et sociale des abeilles républicaines qui vivent dans une ruche.

La fourmi, moins bien étudiée que l'abeille, dont le miel a, depuis les premiers jours de la civilisation, servi d'aliment à l'homme, n'est pas moins étonnante que cette dernière dans le développement de son instinct. Menuiserie, maçonnerie, charpente, tapisserie, excavation des terres, architecture souterraine, les fourmis accomplissent à-peu-près tous ces prodiges d'industrie. Leur petitesse et leur peu d'utilité apparente, les ont soustraites pendant longtems aux recherches des observateurs. On n'a commencé à connaître leurs mœurs véritables qu'en 1747, époque où Gould, le premier, les a étudiées avec succès. Linné, de Geer, Huber et Latreille l'ont suivi. Ils ont prouvé qu'il y avait erreur dans toutes les idées populaires qui se sont répandues à ce sujet; que les fourmis ne font pas, comme on l'a dit, des provisions de grain, et que leur prétendue république est, ainsi que celle des abeilles, le résultat spontané d'un instinct qui n'obéit qu'à lui-même, et qui est identique chez tous les individus.

Loin du bruit, de la lumière et de la chaleur, pratiquer des galeries souterraines, régulières, élever des plafonds, battre et durcir le sol, placer des piliers et des points d'appui, réparer les dommages que les inondations ou la sécheresse peuvent causer, et vivre en paix dans ces caveaux tortueux, dus à leur industrie : tels sont les points principaux qui caractérisent l'histoire des fourmis. Chaque espèce différente a sa manière spéciale de bâtir. La *Formica cæspitum* s'abrite sous une pierre ou sous la terre durcie;

elle construit ses habitations sur un plan cylindrique. La *Formica fusca* bâtit des chambres plus larges, des carrefours ovales, de vastes galeries. La *Formica brunnea*, très-petite, érige des étages concentriques, souvent au nombre de quarante. Quand la chaleur est forte, elle se retire dans les étages inférieurs qui lui servent de caves ; dans les tems froids et humides, elle occupe les étages supérieurs. La *Fourmi* de Surinam (1) élève son nid de six pieds au-dessus de terre, comme si elle prévoyait les ravages des inondations si redoutables dans ces contrées. Si, malgré cette précaution, la fourmilière est emportée par les eaux, les insectes, réunis et accrochés par les pattes, forment un radeau oblong qui aborde sur quelque rivage.

Une espèce entière de fourmis est privée de la vue. Toutes les espèces sont timides, fuient l'éclat du jour, et se plaisent dans l'obscurité. Les tems de pluie, qui détrempent la terre et leur fournissent ainsi le mortier dont elles font leurs grottes, sont favorables à leurs travaux. Ont-elles commencé un édifice que la sécheresse les contraint d'abandonner ? elles réduisent en poussière les colonnades ébauchées,

Opera interrupta minæque
Murorum ingentes.

Au premier moment de pluie, l'ouvrage recommence. Des voûtes de deux pouces sont jetées sur des piliers d'attente ; et, ce qui est étonnant, jamais ces voûtes ne sont mal calculées. Leur pesanteur et leur étendue correspondent exactement avec la force de leurs étais ; le soleil vient les durcir, et le palais est achevé.

Attribuera-t-on cette régularité géométrique, ces mille

(1) Stedman. vol. 1. 160.

ressources, cette activité toujours la même, ces prévisions merveilleuses, à une loi mécanique? Les insectes accomplissent-ils leurs chefs-d'œuvre comme la fleur germe, comme la pierre tombe? Mais alors les obstacles devraient les arrêter; un mécanisme aveugle ne résiste jamais à un obstacle. L'abeille, au contraire, bâtit son alvéole verticale, si vous l'empêchez de la faire horizontale; elle se condamne à semer quelques irrégularités dans son travail, quand ces irrégularités sont exigées par les circonstances. Une fourmilière que je plaçai dans une boite de verre, et à la retraite de laquelle je donnai tout exprès une inclinaison qui menaçait de ruiner les souterrains habités par la colonie, passa trois jours à construire une base pyramidale dont elle étaya les parties croulantes et hasardées de son édifice. Mais ce travail dépassait les forces des pauvres ouvrières; toute la population périt de fatigue le jour suivant. On ne peut s'empêcher de demander si la prudence et le calcul dont ma colonie faisait preuve dans cette occasion, ne rivalisent pas avec la prudence et les combinaisons humaines.

Les pailles, les épis, les graines que nous voyons les fourmis traîner avec tant de peine, ne leur servent pas d'aliment, ainsi qu'on le croyait autrefois : ce sont de simples matériaux. La *Formica rufa* surtout emploie ces matériaux comme des poutres et des solives dont elle recouvre ses dômes. Les plus grosses de ces poutres soutiennent la toiture; la paille et les brins d'herbe servent de tuiles et d'ardoises. Quand on soulève le toit, on voit, au centre, une chambre assez grande, qui communique avec beaucoup d'autres appartemens moins vastes et avec de nombreuses galeries. A la chambre centrale, comme à un carrefour, aboutissent tous les corridors. Enfin, au-dessous de ces corridors, se trouve une autre résidence

souterraine dans laquelle le peuple se réfugie, et où les larves sont déposées.

Cette espèce de fourmis a soin de fermer ses portes le soir. Quand le jour tombe, on aperçoit une foule empressée, traînant de petites feuilles et des brins d'herbe, qu'elles entassent au bout des avenues de leur logis. Les premiers remparts sont choisis avec soin parmi les matériaux les plus solides; ensuite on se contente de chevaux de frise moins lourds, et enfin de grains de sable. Le matin, on enlève ces portes; si le tems est beau, toutes les avenues sont déblayées; s'il pleut, on ne laisse qu'une issue assez étroite; si la pluie est forte, le domicile reste clos.

Quelques espèces de fourmis sont charpentières; la *Formica fuliginosa* excelle particulièrement dans cette industrie. Quand elle choisit le tronc d'un arbre pour y établir son domicile, ses galeries sont plus massives et plus régulières; se loge-t-elle dans les grosses racines qu'elle creuse? il y a moins de régularité, mais plus de délicatesse et de fini dans son travail.

Tous ces corridors, toutes ces arcades sont noirs comme de l'ébène. On dirait que l'on s'est plu à les noircir et à les polir : phénomène singulier dont les naturalistes n'ont pas encore trouvé l'explication.

Les grands monumens que notre espèce élève, passent pour des merveilles de génie. L'homme, en comparant sa stature avec la hauteur gigantesque des pyramides et des obélisques, s'enorgueillit de la tâche que ses ancêtres ont accomplie. La *Formica rufa* construit des villes aussi populeuses que nos cités, aussi vastes et aussi régulières, toute proportion gardée. Les *Termites* ou fourmis blanches des tropiques, dont la taille est d'un quart de pouce, bâtissent des pyramides de douze pieds : c'est-à-dire que les monumens sont cinq cents fois plus grands que les archi-

tectes. Où trouver des édifices qui puissent entrer en comparaison avec ceux que je viens de citer ? Où sont les obélisques cinq fois plus hauts que les pyramides ?

Les *Termites*, qui se rapprochent un peu de nos fourmis, quant à la forme et quant aux mœurs, n'appartiennent cependant pas au même ordre d'insectes. Ils savent, en creusant un arbre, lui enlever toute sa sève, le cribler de trous et d'excavations qui le détruisent, mais sans lui arracher son écorce. Quand cette ruine a consommé la mort de l'arbre et qu'il est prêt à tomber en pièces, les insectes le doublent, pour ainsi dire, d'une argile tenace et solide, au moyen de laquelle ils soutiennent l'écorce et lui conservent une apparence de vigueur. J'ai vu des planches qui, rongées par les Termites, n'avaient plus que deux épidermes ligneuses ; la main qui les frappait les réduisait en poussière.

Destructeurs de la plupart des matières animales ou végétales, les Termites n'offrent aux habitans des tropiques qu'une seule compensation de tous leurs ravages. On en fait d'excellentes fritures, dont le goût ressemble à celui d'une pâte d'amandes douces et sucrées. Smeathman est le Réaumur et l'Huber de ces insectes, dont il a donné, dans les Transactions Philosophiques, l'histoire la plus détaillée.

Lorsque le printems renaît, on voit les *ouvrières* ou larves errer à la surface du sol, et chercher les Termites qui ont pu survivre aux rigueurs de l'hiver ; une fois que l'on a découvert un mâle et une femelle, on élève autour d'eux des murailles d'argile : c'est le roi et la reine ; la nouvelle communauté les reconnait pour ses fondateurs et ses maîtres ; le devoir de propager l'espèce leur est confié. L'appartement du roi et de la reine est assez grand ; mais les issues en sont si étroites que ses habitans ne peuvent le quitter. Tout autour de la chambre royale, on

pratique des chambres irrégulières, destinées à contenir les œufs et dont les plus vastes ne sont que d'un demi-pouce de diamètre. Ces nids sont de bois pilé et broyé, auquel une matière visqueuse prête de la consistance; la chambre royale en occupe le centre, à la surface du sol. A mesure que la population augmente, on fait de nouvelles chambres, de nouveaux magasins, qui communiquent entre eux par des galeries et forment une espèce de labyrinthe compliqué; au-dessus de la grande cellule réservée au roi, on pratique des logemens qui atteignent à-peu-près les deux tiers de la hauteur du nid. Entre le sommet ou la pointe du cône et les derniers étages, on laisse un vide, qui rappelle à l'esprit et à l'œil une voûte de cathédrale gothique aperçue de l'intérieur. Autour de cet espace règnent des arcades élevées, qui diminuent de hauteur et de grosseur en se rapprochant des parois. La croûte ou la muraille extérieure, est très-épaisse et très-solide. Au milieu d'un assez grand nombre d'élévations coniques et irrégulières, se trouve un cône très-pointu et qui dépasse tous les autres. Quand on veut agrandir l'édifice, on réunit ensemble plusieurs de ces cônes, mais toujours en laissant subsister la coupole centrale. Les Termites sont des architectes si savans et des maçons tellement habiles, que les taureaux sauvages montent sur leurs collines factices sans les détruire.

La chambre royale ou chambre centrale, qui ressemble à un four quant à la forme, s'agrandit et s'élargit à mesure que la colonie devient plus puissante et que la reine acquiert de l'embonpoint avec les années. On donne enfin à cette chambre six à huit pouces de longueur, lorsque la reine a atteint son plus grand développement possible.

Le roi et la reine sont prisonniers dans toute l'étendue du terme. Les ouvriers peuvent seuls se frayer un passage

à travers les avenues étroites de la cité. Dans les plus petites chambres on trouve les œufs, qui se changent, lorsqu'ils éclosent, en Termites d'une blancheur éclatante. Dans d'autres chambres, qui servent de magasins, on entasse non-seulement les débris du bois et des végétaux, mais surtout des gommes, de la résine et une infinité de matières visqueuses qui servent aux bâtimens en construction.

Nous dépasserions de beaucoup les limites qui nous sont imposées, si nous tentions de donner ici le plan complet de ces galeries souterraines, de ces corridors, de ces escaliers, de ces rues qui serpentent au loin et vont quelquefois aboutir à plus d'une lieue de la cité des Termites. Leur complication si bien calculée, leurs sinuosités disposées par ces ouvriers admirables, de manière à leur offrir tantôt des abris contre la chaleur, tantôt des ressources contre l'humidité; de larges excavations, consacrées à l'écoulement des eaux, qui détruiraient la ville si elles y séjournaient; des escaliers elliptiques pratiqués pour faciliter le passage des ouvriers le long des murs pyramidaux; des pilastres d'attente, toujours prêts à recevoir les voûtes nouvelles qu'exigent l'agrandissement du territoire et l'accroissement de la population; tous ces détails singuliers demanderaient un volume et ne pourraient être bien compris sans être accompagnés de figures explicatives.

Une autre espèce de Termites, le *Termes mordax,* érige des colonnes de terre argileuse qu'elle crible de trous profonds : ces trous sont autant de nids, de chambres et de cellules; un chapiteau, semblable à la tête d'un champignon, couronne la colonnade, qui a souvent deux pieds et demi ou trois pieds de hauteur. Le *Terme lucifugus* de Latreille habite les arbres, aux rameaux desquels il se suspend.

Les espèces solitaires de *Termites* n'ont pas les mêmes talens; elles ne construisent pas d'édifices, mais se réfugient dans des cavités de murs et de lambris. C'est une de ces espèces, la *termes pulsatorium* de Linné, qui produit ce tictac si redouté des femmes superstitieuses, et semblable au bruit d'une horloge. En Angleterre, le peuple s'effraie beaucoup de ce bruit et de cet insecte, d'ailleurs fort innocent, auquel il donne le nom d'*horloge de la mort* (*death-watch*).

Passons à d'autres races non moins curieuses. La cigale, le τεττιξ des Grecs (*cicada*), est armée d'un instrument que l'on nomme *tarière* en français par une dénomination assez inexacte, et que les naturalistes appellent avec beaucoup de justesse *ovipositor*, instrument pour déposer les œufs. Au centre de l'instrument, se trouve une lancette immobile, triangulaire et légérement courbée vers le bout, de manière à suivre la courbe que décrit le corps de l'insecte. Deux autres pièces plus recourbées et armées de dents très-aiguës, se rapprochent, s'éloignent à volonté de la pièce du milieu. Le jeu de ce mécanisme est admirable de facilité, de simplicité, et la construction de l'instrument microscopique si parfaite, que l'ouvrier le plus expert ne pourrait l'imiter qu'en augmentant considérablement les proportions. C'est avec cet instrument que la cigale charpentière enlève l'écorce des arbres, y creuse un lit ovale pour sa famille et y dépose une nombreuse couvée. Une autre espèce, l'*Acrida verrucivora*, est armée d'une double pelle ou cuiller, qui remplace l'*ovipositor*, et au moyen de laquelle elle laisse tomber ses œufs dans un trou profond. C'est cette espèce que représente la gravure qui se trouve à la tête du volume. Le *Tenthredo*, que Réaumur a surnommé la *mouche à scie*, possède une arme plus complète encore. Comme chez la cigale, l'oviposi-

tor du *Tenthredo* est renfermé dans un étui de l'abdomen. Si vous pressez le corps de l'insecte, vous en faites sortir une scie ronde, admirablement travaillée et bien plus compliquée que celle de nos ouvriers. C'est à-la-fois une lime, une scie et une râpe; je ne pense pas que l'on ait jamais songé à imiter ce mécanisme remarquable. C'est ordinairement dans le tronc des rosiers que le Tenthredo pratique son nid; les œufs s'y trouvent déposés sur deux rangs, et occupent chacun une excavation assez profonde.

D'autres industries que nous ne pouvons pas exercer, et que la sphère d'existence dans laquelle se meuvent les insectes leur rend familières, ne sont pas moins dignes d'attirer l'attention. Un grand nombre de chenilles s'occupent à rouler les feuilles des arbres et à les coudre, de manière à s'y enfermer comme dans un ermitage. L'épiderme de la feuille intérieure sert de nourriture à l'insecte; l'épiderme extérieur lui sert d'abri. C'est là pour une chenille une œuvre délicate et difficile : ses outils sont imparfaits et incommodes; dans beaucoup d'espèces d'arbres les feuilles sont cassantes et friables; presque toujours leur élasticité les ramène au point d'où elles sont parties. Il faut que le cornet fabriqué par la chenille conserve la position et la courbure que l'insecte lui a données; il faut que cette habitation si fragile résiste à tous les changemens de température. En été, presque tous les arbres de nos jardins portent des habitations de cette espèce, suspendues à leurs rameaux. Ici la *Lazotœnia ribeana* replie sur elle-même l'extrémité d'une feuille de lilas et l'assujétit au moyen de cinq ou six fils verticaux, semblables aux points de l'aiguille : là, une autre chenille qui habite le même arbre, tend ses petits câbles à l'intérieur, et non, comme la précédente, à l'extérieur de la feuille; elle la roule, non par l'extrémité, mais tout entière, de manière

à former une boîte dont la nervure centrale est le milieu et le fond. La *Tortrix viridana* s'empare du chêne, dont elle tortille et ramasse sur elle-même les feuilles charnues et vigoureuses. La *Lazotœnia rosana,* réunit en faisceau toutes les feuilles du rosier dont elle peut disposer, les entoure de ses ligamens glutineux, se nourrit des boutons et des bourgeons, et arrête la circulation de la sève, qu'elle fait servir à ses repas. Pendant des heures entières j'ai observé avec un vif intérêt les travaux d'un de ces architectes, dont la feuille de l'ortie était le logement. Étendu sur la nervure centrale de la feuille, il redressait son corps, portait sa tête en arrière, attachait ses câbles visqueux aux deux bords de la feuille, en portant tour-à-tour vers la droite et vers la gauche sa tête ainsi renversée; ensuite, appuyant ses petites pattes sur les ligamens, et les forçant à suivre son corps qu'il ramenait en avant, il rapprochait ainsi les deux bouts de la feuille. Cette manœuvre, continuée, recommencée, reproduite avec obstination pendant une heure sur les divers points de la feuille de l'ortie que l'insecte voulait attacher ensemble, finit par en faire une boîte élégante, à l'un des bouts de laquelle la chenille creusa une issue : cette issue elle-même fut drapée par l'ouvrière.

Ces insectes appartiennent tous à la classe des *Trichoptères,* ou insectes à quatre ailes. A l'aide de ces filamens soyeux qui se dévident en tombant de leur sein, non-seulement ils bâtissent leurs nids, mais ils échappent aux poursuites des animaux qui leur donnent la chasse. Ce câble glutineux, qui les attache à un arbre ou à une branche, descend vers la terre avec rapidité; la chenille, dès qu'elle n'est plus poursuivie, peut remonter au moyen de cette échelle, et reprendre possession de ses domaines. Un oiseau introduit-il son bec dans une de ces feuilles roulées

que la chenille transforme en habitation ; l'insecte se laisse glisser de l'extrémité jusqu'à terre, et l'oiseau ne trouve plus qu'un nid vide. Les six pattes de devant de la chenille, armées de griffes crochues, saisissent le cordage, s'y cramponnent, et donnent à l'animal toute facilité pour regagner sa maison. Plus loin que ces pattes crochues, se trouvent de fausses pattes creuses, qui, formant un vide sur les objets, s'y attachent de manière à ce que la chenille puisse, comme la mouche, marcher sur le verre et le dos renversé. Elle est privée de cœur ; un long vaisseau dorsal, qui ressemble à un tube, et dont les pulsations sont de vingt à cent par minute, tient la place du cœur. Ses nerfs sont unis par des ganglions. Il n'y a pas de cerveau chez elle. Dix-huit soupiraux, ouverts sur les côtés, composent son appareil respiratoire ; car l'insecte ne respire pas par la bouche. Les poches ou vaisseaux qui renferment la soie sont plus ou moins gros, plus ou moins larges, selon les espèces ; ils dépassent presque toujours les dimensions de la chenille elle-même, et forment dans l'intérieur de son corps des anneaux et des cavités semblables à ceux que forment les intestins. Dispersés à droite et à gauche des intestins même, ces vaisseaux flottans viennent se réunir auprès de la bouche, au-dessous de laquelle ils s'unissent dans un petit tube, d'où le fil sort. Ce tube est taillé par le bout à-peu-près comme une plume à écrire, et peut se contracter ou s'élargir à volonté. Dès que le fil s'est échappé de l'orifice, il durcit et conserve de l'élasticité tout en acquérant de la force. Jamais la chenille ne tire de son corps un fil dont la consistance ne soit pas en proportion avec l'objet qu'il doit soutenir ; plus délicat et plus fin lorsqu'elle veut en faire un cocon ; plus solide et plus tenace quand ce n'est pour elle qu'une échelle ou une balançoire. Placez au fond d'un verre une araignée ou une chenille : inca-

pables de marcher facilement sur les parois du verre, ces insectes, dont les pieds de devant (chez la chenille) et toutes les pattes (chez l'araignée) sont armées de griffes aiguës, disposeront de distance à distance des lignes de soie horizontales et parallèles, au moyen desquelles elles remonteront et s'échapperont de leur cachot.

Toutes les chenilles font de la soie, brune, blanche, jaunâtre, noire, plus ou moins visqueuse, plus ou moins solide. La seule qui, jusqu'à ce jour, ait servi aux vêtemens de l'homme appartient au *Bombyx mori*, ou ver de mûrier. Il file autour de lui de six cents à mille pieds de soie en un seul fil non interrompu, et qui, roulé, replié sur lui-même, forme le cocon. Ce fil est double, et équivaut par conséquent à douze cents pieds ou deux mille pieds de longueur : il ne pèse cependant que trois grains et demi. Si l'on réfléchit à l'immense quantité de soie que les hommes ont employée, depuis l'origine de la civilisation ; si l'on veut songer que, dans nos cités et dans nos villes, à peine se trouve-t-il un individu qui n'ait en sa possession quelque article de soierie, on reconnaîtra que le nombre d'insectes nécessaire pour produire cette masse de matériaux étonne et confond l'imagination. Il faut dix mille cocons pour produire cinq livres de soie ; et des millions d'êtres humains doivent leur existence à ce genre de manufacture !

Les entomologistes nouveaux ne classent pas parmi les insectes, l'araignée, la plus connue de toutes les fileuses ; elle n'a ni antennes ni séparation entre la tête et les épaules : son appareil respiratoire est placé sous son abdomen et non autour de son corps : elle a huit yeux et huit pattes ; caractères qui l'isolent absolument des animaux dont nous venons de nous occuper.

La liqueur qui, chez les araignées, se transforme en filets transparens, est contenue dans quatre réservoirs

que la chenille transforme en habitation ; l'insecte se laisse glisser de l'extrémité jusqu'à terre, et l'oiseau ne trouve plus qu'un nid vide. Les six pattes de devant de la chenille, armées de griffes crochues, saisissent le cordage, s'y cramponnent, et donnent à l'animal toute facilité pour regagner sa maison. Plus loin que ces pattes crochues, se trouvent de fausses pattes creuses, qui, formant un vide sur les objets, s'y attachent de manière à ce que la chenille puisse, comme la mouche, marcher sur le verre et le dos renversé. Elle est privée de cœur ; un long vaisseau dorsal, qui ressemble à un tube, et dont les pulsations sont de vingt à cent par minute, tient la place du cœur. Ses nerfs sont unis par des ganglions. Il n'y a pas de cerveau chez elle. Dix-huit soupiraux, ouverts sur les côtés, composent son appareil respiratoire ; car l'insecte ne respire pas par la bouche. Les poches ou vaisseaux qui renferment la soie sont plus ou moins gros, plus ou moins larges, selon les espèces ; ils dépassent presque toujours les dimensions de la chenille elle-même, et forment dans l'intérieur de son corps des anneaux et des cavités semblables à ceux que forment les intestins. Dispersés à droite et à gauche des intestins même, ces vaisseaux flottans viennent se réunir auprès de la bouche, au-dessous de laquelle ils s'unissent dans un petit tube, d'où le fil sort. Ce tube est taillé par le bout à-peu-près comme une plume à écrire, et peut se contracter ou s'élargir à volonté. Dès que le fil s'est échappé de l'orifice, il durcit et conserve de l'élasticité tout en acquérant de la force. Jamais la chenille ne tire de son corps un fil dont la consistance ne soit pas en proportion avec l'objet qu'il doit soutenir ; plus délicat et plus fin lorsqu'elle veut en faire un cocon ; plus solide et plus tenace quand ce n'est pour elle qu'une échelle ou une balançoire. Placez au fond d'un verre une araignée ou une chenille : inca-

pables de marcher facilement sur les parois du verre, ces insectes, dont les pieds de devant (chez la chenille) et toutes les pattes (chez l'araignée) sont armées de griffes aiguës, disposeront de distance à distance des lignes de soie horizontales et parallèles, au moyen desquelles elles remonteront et s'échapperont de leur cachot.

Toutes les chenilles font de la soie, brune, blanche, jaunâtre, noire, plus ou moins visqueuse, plus ou moins solide. La seule qui, jusqu'à ce jour, ait servi aux vêtemens de l'homme appartient au *Bombyx mori,* ou ver de mûrier. Il file autour de lui de six cents à mille pieds de soie en un seul fil non interrompu, et qui, roulé, replié sur lui-même, forme le cocon. Ce fil est double, et équivaut par conséquent à douze cents pieds ou deux mille pieds de longueur : il ne pèse cependant que trois grains et demi. Si l'on réfléchit à l'immense quantité de soie que les hommes ont employée, depuis l'origine de la civilisation ; si l'on veut songer que, dans nos cités et dans nos villes, à peine se trouve-t-il un individu qui n'ait en sa possession quelque article de soierie, on reconnaîtra que le nombre d'insectes nécessaire pour produire cette masse de matériaux étonne et confond l'imagination. Il faut dix mille cocons pour produire cinq livres de soie ; et des millions d'êtres humains doivent leur existence à ce genre de manufacture !

Les entomologistes nouveaux ne classent pas parmi les insectes, l'araignée, la plus connue de toutes les fileuses ; elle n'a ni antennes ni séparation entre la tête et les épaules : son appareil respiratoire est placé sous son abdomen et non autour de son corps : elle a huit yeux et huit pattes ; caractères qui l'isolent absolument des animaux dont nous venons de nous occuper.

La liqueur qui, chez les araignées, se transforme en filets transparens, est contenue dans quatre réservoirs

bouts de ce fil, dont l'extrémité va s'attacher sur un autre objet. C'est ce que j'ai remarqué en plaçant dans des verres à patte, qui trempaient dans une cuvette remplie d'eau, l'*Aranæa obtectrix* et la *Tetragnatha extensa*. Leurs ponts de soie ont tous été contruits de la même manière. Elles n'ont pu fabriquer leur soie qu'au moment où je favorisais leur travail en soufflant sur elles. D'autres araignées, ordinairement très-fécondes, mais que j'ai placées dans un bocal où ne se trouvait aucun courant d'air, n'ont pas pu produire une seule ligne de leur soie.

Les filets que tendent les araignées ne suffisent pas à la voracité de toutes les espèces. Les araignées chasseresses aperçoivent de loin leur proie, et se glissent lentement jusqu'à un certain point de l'espace qui se trouve en ligne droite avec leur proie. Alors, si la mouche ou l'insecte que la chasseresse convoite semble avoir deviné l'intention de son ennemie, l'araignée s'avance par degrés si imperceptibles, que vous diriez l'aiguille avançant sur le cadran. Si, au contraire, la proie est facile et ne paraît rien craindre, l'araignée, attachant au sol un câble élastique, s'élance sur l'animal qu'elle dévore. L'élan a-t-il été mal calculé, ou l'insecte attaqué essaie-t-il de se défendre; la chasseresse, au moyen de son câble qui peut s'étendre à volonté, descend de l'arbre et échappe à son adversaire. Evelyn, qui d'ailleurs était un écrivain trop pittoresque pour que l'on ajoute à ses récits une foi implicite, prétend qu'il a vu ces araignées apprendre à leurs enfans comment il fallait chasser, et leur donner l'exemple de cet exercice. Ce dernier fait paraît peu probable; quant au reste, le *Salticus scenicus* m'a souvent offert la preuve de la vérité complète de ces singulières observations.

Qui ne connaît le réseau admirable, la galerie recourbée, sinueuse, à longues arcades, de l'*Agelena labyrin-*

thica? Tous les buissons, toutes les haies sont tapissées de ce filet, horizontal à son entrée, vertical et aigu à son extrémité. Qui n'a pas observé avec étonnement la régularité géométrique du tissu formé par l'*Aranea domestica?* Au lieu de livrer au souffle du vent le fil qu'elle a produit, elle commence par le fixer par un bout à l'un des points auxquels elle veut l'attacher; puis, saisissant l'autre bout avec les griffes de l'une de ses pattes, elle le porte elle-même au point diamétralement opposé. Elle répète cette manœuvre jusqu'à ce que tous ces fils, se réunissant à leur point central, forment la trame de son étoffe. Ensuite elle s'occupe de fabriquer la chaîne. Pour donner de la régularité à toutes les distances, elle se sert de son corps comme d'une mesure. Entre chacun des fils longitudinaux, elle laisse un espace vide de la même étendue que son corps; et les fils concentriques du filet correspondent aux articulations de ses pattes. De tems en tems, elle attache à son réseau un fil vertical, au bout duquel elle se balance, pour s'assurer de la solidité du réseau. Elle réitère cette épreuve sur tous les points de son œuvre, sur tous les rayons de sa roue; et elle n'est satisfaite qu'au moment où la complète solidité de sa charpente aérienne lui est prouvée par de nombreux essais.

La *Mygale cratiens* et la *Mygale nidulans*, araignées dont les pattes velues et le corps arrondi se font aisément reconnaître, savent composer une soie plus forte, plus adhérente, plus visqueuse, dont elles se font des nids élastiques, faciles à ouvrir de l'intérieur, mais qui, à l'extérieur, n'offrent aucune prise à la main. Je possède un nid de la *Mygale cratiens*, dont la charnière de soie, que j'ai ouverte et refermée plus de cent fois, a conservé toute sa solidité, tout son ressort. La *Mygale cementaria* et la *Mygale sauvagesii* sont douées du même instinct et des

mêmes facultés. Rien de plus curieux que les portes de leurs galeries souterraines ; portes tapissées de soie, et retenues par un excellent ressort de la même matière. Une certaine espèce d'araignées réunit, au moyen de ses filamens, les joncs qui flottent sur l'eau des ruisseaux ; radeau léger qui la soutient, et d'où elle se jette sur les insectes qui habitent les végétaux du rivage. Une autre, l'*Argyroneta aquatica,* s'entoure d'un globule d'air, qui a sous les ondes l'apparence d'une boule de vif-argent. Par intervalles, elle sort de l'eau, élève ses mamelles au-dessus du niveau du ruisseau qui lui sert de patrie, et respire librement. Elle fait ses œufs et son nid dans cette cage sous-marine, où elle a soin d'enfermer la quantité d'air dont elle a besoin.

Quant au préjugé universel auquel les araignées sont en butte, il ne repose sur aucun fondement raisonnable. Leurs pattes, armées de griffes crochues, sont cependant occupées, dit l'abbé Pluche, à nétoyer tout leur corps ; et si vous placez sous le microscope une de ces araignées, qui inspirent aux femmes et aux enfans un dégoût si profond, vous serez étonné de la propreté qui les distingue. Une ancienne toile d'araignée a-t-elle été souillée d'immondices ou salie par la poussière ? l'araignée s'occupe aussitôt de ramasser en petites boules les parties flétries qu'elle rejette au loin, et qu'elle remplace par des fils nouveaux.

Sur les feuilles d'un grand nombre d'arbres, on voit des excroissances charnues qui ressemblent à de petites pommes ; ce sont des nids d'insectes. Au centre de ces fruits en miniature, un œuf ou une larve se tapissent ; les sucs de la feuille lui servent de nourriture, et aucun ennemi ne peut les atteindre au fond de cette retraite. C'est au moyen de l'ovipositor ou de la tarière, que la mère

dépose sous l'épiderme de la feuille, ses petits qu'elle protège ainsi contre les accidens. Le *Cynips rosæ* dépose au bout d'une branche de rosier plusieurs œufs, qui arrêtent la sève et la forcent à s'extravaser; de là jaillissent une multitude de petits filamens rougeâtres, qui forment autour du nid une espèce de boule ou globe protecteur; rempart très-convenable et très-chaud, à l'abri duquel les insectes n'ont rien à craindre des injures de l'air ni des attaques des oiseaux. Le *Cynips quercus gemmæ* perce de sa tarière le bout d'une branche de chêne; l'exsudation de la sève prend la forme d'un petit artichaut ou d'une pomme de pin, qui enveloppe les nids et qui est assez agréable à l'œil. Le *Cynips genistæ,* produit par le même moyen, fait naître sur le genêt de petites boules hérissées de feuilles inégales. Le *Cynips salicis* a fort embarrassé les anciens botanistes, qui, trouvant sur diverses espèces de saules, des pétales de roses concentriquement disposées, à-peu-près comme la fleur même du rosier, ont cru devoir créer une espèce spéciale et intermédiaire entre les deux arbres dont nous parlons; mais cette prétendue rose du saule n'était que le produit de l'insecte que nous venons de nommer, et qui, pratiquant dans un rameau l'excavation nécessaire au dépôt et à la conservation de ses œufs, offre une issue à la sève : ainsi se forme un amas de feuilles dont la couleur est pourprée, et qui simulent, dans la forme qu'elles affectent, l'arrangement des pétales de la rose.

Ces *gales* des arbres, tantôt se couvrent de laine, tantôt forment des bulles pulpeuses, quelquefois garnissent d'une matière spongieuse les racines du chêne, ou réunissent sous une couverture semblable à du parchemin, plusieurs branches privées de leur sève; souvent aussi elles s'emparent des régimes de graines et les recouvrent d'une écorce nouvelle. On les voit pendre en longs filamens, aux ra-

meaux supérieurs des arbres, ou se cacher au centre de plusieurs feuilles. L'*Erionoma populi* fait mieux encore. Elle emporte avec elle dans les airs un tissu laineux qu'elle emprunte aux feuilles du peuplier; c'est le débris de la singulière habitation à l'abri de laquelle elle a grandi : vous diriez une touffe de duvet que le vent enlève; c'est un insecte qui vole.

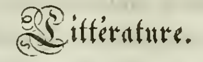
Enfin, les insectes ne creusent pas seulement des cavernes et des palais pour eux et pour leurs petits dans l'écorce, dans les feuilles, dans la pulpe des arbres. Quelques espèces introduisent leur ovipositor ou leur tarière entre le cuir et la chair des animaux. C'est là le berceau de beaucoup d'insectes; entre autre de l'*Æstrus bovis,* mouche à deux ailes qui ressemble beaucoup à l'abeille. Sa tarière n'est pas, comme celle du *Cynips,* dont les variétés font naître les gales des feuilles, un ressort arrondi que l'insecte peut lancer au loin et à son gré, pour le faire rentrer ensuite dans une gaine qui suit la courbe de son corps; mais bien un véritable télescope, dont les tubes s'alongent et diminuent à volonté. Au bout de cet instrument singulier, qui rentre dans l'abdomen de l'insecte, vous apercevez, à l'aide du microscope, deux pointes et trois petits crochets; l'œuf tombe du corps de l'insecte dans le tube qu'il traverse; les crochets le retiennent, et, suivant Réaumur, les pointes servent à creuser le trou dans lequel l'insecte le dépose. Bracey Clark, celui de tous les entomologistes qui a donné les détails les plus exacts sur ce genre d'insectes, pense au contraire que la mouche se contente d'attacher ses œufs aux poils de la vache ou du bœuf sur lequel elle s'arrête; et qu'ensuite la larve, venant à éclore, se fraie elle-même, un passage sous la peau de l'animal. Un instinct singulier avertit les troupeaux de la présence de cet ennemi redoutable : à

peine la mouche fatale se montre-t-elle, ils fuient, ils s'élancent, la tête et le cou alongés, la queue droite et tendue horizontalement; une terreur invincible les possède et les précipite. Les moutons, les chevaux, les rennes, sont poursuivis par ces adversaires ailés, si terribles malgré leur petitesse. Les observateurs les plus modernes ont reconnu que le *Gasterophilus equi*, l'*Æstrus ovis*, l'*Æstrus tarandi,* le *Gasterophilus hemorroïdalis,* ne percent point la peau des animaux qu'ils attaquent, mais que seulement ils fixent leurs œufs sur une partie du corps de ces animaux. Le *Gasterophilus hemorroïdalis* choisit pour cette opération les lèvres du cheval; ce qui cause une souffrance insupportable à ce dernier. Il n'y échappe qu'en se jetant dans l'eau où jamais le gasterophilus ne le poursuit.

Soit que la mouche éclose dans l'intérieur de la cavité qui se forme entre cuir et chair, ou qu'elle se fraie un passage après être éclose et se cache dans cet asile pratiqué par elle, on la trouve chaudement et confortablement logée dans une cellule protubérante sur le dos de l'animal : j'ai vu jusqu'à trente ou quarante de ces protubérances sur une seule vache : chacune d'elles occupée par un œuf et lui servant de retraite, de berceau, de grenier d'abondance.

Ce n'est encore là qu'une faible partie des merveilles offertes par le monde des insectes, monde microscopique et infini, monde dont les détails les plus vulgaires ou les traits les plus imperceptibles portent un cachet d'ordre systématique, de précision admirable, de sagacité prévoyante, que le doigt de Dieu peut seul imprimer.

(*Library of Entertaining Knowledge.*)



FEMMES GRECQUES.

ASPASIE. — SAPHO. — ERINNA. — MYRO. — TELESILLA. — MYRTIS. — NOSSIS. — ANYTA. — PRAXILLA. — CORINNE. — ANAGALLIS. — ARÉTA. — HYPATHIA. — ELARA. — PAMPHILA. — ANNE COMNÈNE. — EUDOCIA. — IRÈNE.

Depuis la prophétesse Miriam, jusqu'à mistress Trollope, voici bientôt trois mille trois cents ans que les femmes, devenues rivales de leurs maîtres, partagent avec nous les dons de l'inspiration, de l'éloquence et de la poésie. Naguère, un savant de mes amis m'indiquait un catalogue de cent quarante et un auteurs critiques dont l'érudition galante a fait valoir ces titres du sexe faible à notre admiration respectueuse. Boccace est le premier en date; l'allemand Wolff, éditeur des fragmens de Sapho et de huit autres femmes poètes, termine cette longue liste, dans laquelle vous ne trouvez qu'un seul nom anglais. Notre réputation de rudesse envers les femmes est-elle donc méritée; et l'Europe qui nous regarde comme une nation peu galante, nous a-t-elle méconnus?

Quoi qu'il en soit, examiner les productions de l'intelligence féminine, dans les différens âges et chez des peuples divers, est une étude fort curieuse : il y a, selon nous, un vif intérêt à retrouver dans les poésies de Sapho cette énergie passionnée, cette exubérance de sensibilité, qui caractérisent les œuvres de madame de Staël : à discerner dans les fragmens laissés par toutes les femmes qui ont

écrit, le cachet spécial de leur sexe. Oui, comme l'a très-heureusement dit un écrivain français, le style et la pensée ont un sexe; la distinction des genres, consacrée par la grammaire, s'étend beaucoup au-delà de ses limites.

Que l'originalité, la rigueur de la logique, la concision, la variété, la véhémence et l'audace manquent au génie féminin; nous l'admettrons sans peine. A peu d'exceptions près, Démosthènes, Tacite et Shakspeare sont pour elles lettre close; une longue suite de raisonnemens fatigue ces imaginations féminines dont le vol se soutient dans la moyenne région, mais succombe à un élan plus audacieux. En général, la femme choisit un sujet de son goût; elle plane sur cet objet de son amour, tantôt le couvant mollement d'une aile caressante, tantôt voltigeant avec grâce autour de lui : la colombe n'a pas un vol plus doux et plus calme; elle revient sur la même idée; elle la développe avec bonheur et avec grâce; elle se joue ou elle gémit dans un espace étroit. Éloquente et naturellement éloquente, elle doit ce talent à la sensibilité plutôt qu'à la passion; douée d'imagination, elle colore ses tableaux d'une lumière plus égale, plus suave que brûlante et profonde; amoureuse des ornemens et de toutes les grâces du langage, elle met dans les atours de son style, la même coquetterie qu'elle porte dans sa parure. Si nous exceptons ces femmes qui n'ont plus de sexe, êtres du genre neutre, les Dacier, les Duchâtelet, jamais femme n'échappa aux conditions de sa propre nature; jamais on ne put se méprendre sur l'œuvre produite par elle. Considérées comme poètes, on trouve chez les femmes peu de variété et d'étendue : comme ces flûtes aux sons mélodieux et plaintifs, elles peuvent sembler monotones dans l'expression de leurs plaisirs et de leurs peines. Mais c'est une monotonie pleine de charmes; c'est la blancheur du lis, c'est sa pâleur uniforme,

son éclat admirable et son délicieux parfum. Méléagre, poète grec, dont l'épigramme sert de préambule à l'Anthologie, semble avoir deviné ce symbole. Il demande à chaque poète une fleur; des roses au chantre de Théos, des lauriers à Pindare; mais à la belle *Anyta*, des lis, à la jeune *Myro*, la même fleur, à *Nossis*. autre femme poète, un lis encore; comme si l'emblême du génie poétique des femmes s'était offert à lui sous cette forme unique.

Le développement complet de l'intelligence des femmes n'a pu s'opérer que sous la loi chrétienne, chez les peuples septentrionaux. Leur haute influence sur la littérature et la poésie, date de cette époque où la Vierge Marie devint le symbole divin de l'amour maternel et de la charité universelle. Parmi les nations antiques, nous ne trouverons que de légères traces et de rares exemples de ce génie spécial, qui a marqué la carrière des femmes modernes dans la poésie et surtout dans le roman. L'éducation des femmes parvenue aujourd'hui à un degré de perfectionnement qui n'a pas atteint ses dernières limites, a été longue et pénible. Leur faiblesse les a, pendant des siècles, soumises à l'esclavage, et leur lente émancipation est loin d'avoir conquis la moitié du monde.

En Grèce, la situation spéciale des femmes a subi plusieurs révolutions que les savans, les historiens et spécialement le professeur Heeren (1) ont oublié de signaler. Avant l'époque de la démocratie athénienne, les femmes étaient les compagnes et non les esclaves de leurs maris. La femme des tems héroïques était la conseillère et la compagne, non la servante du guerrier. Voyez dans Homère, peintre fidèle de ces mœurs oubliées, Junon rivale et égale de son mari;

(1) Auteur de plusieurs excellens ouvrages sur la civilisation, le commerce et les mœurs de l'antiquité.

Vénus, Pallas et Thétis marcher de pair avec les autres dieux; Agamède, femme qui exerçait la médecine, placée sur le même rang que les héros; Hélène même, toute coupable qu'elle fût, exercer l'empire de la beauté, sur les soldats, sur les prêtres, sur les vieillards.

Toute constitution héroïque de la société semble entraîner le respect et la déférence pour les femmes. Vous retrouvez ces caractères chez les Germains, dans la chevalerie du moyen-âge, parmi les anciens Kchatryas ou guerriers de l'Inde. Damayanti est une héroïne comme Geneviève de Brabant. Pénélope est une femme magnanime et respectée. Le guerrier, que les chances des combats menaçaient d'une mort violente et imprévue, confie à sa femme l'empire de sa famille; elle occupe dans la maison une place importante. Ce n'est pas cette vile et obéissante esclave, à laquelle le chasseur, le nomade, l'agriculteur, le pêcheur demandent des alimens, mais non des conseils, des soins assidus, mais non l'activité ou la force de l'ame. Longtems les Doriens, qui conservèrent obstinément la trace et les débris de la constitution héroïque, donnèrent à la femme une liberté d'action, une élévation de rang et de pensée, que les nouvelles formes sociales empruntées à l'Asie leur refusèrent ensuite avec dureté. Pindare parle des femmes avec une sorte de vénération; poète dorique, dernière expression des idées et des mœurs de ce peuple, il croit à la majesté de la beauté, à la noblesse de la femme. La Thessalie, l'Éolie, tout le nord de la Grèce, beaucoup moins immédiatement soumis à l'influence des Ioniens que l'Attique, accordaient aux femmes des droits, limités sans doute, mais qui assuraient leur indépendance. A Sparte, elles furent maîtresses, Δεσποίναι, dans le sens le plus absolu de ce mot: on essaya même d'y effacer l'inégalité naturelle qui sépare le sexe faible du sexe fort, et de transformer en

athlètes et en héros les Lacédémoniennes. La Pologne, qui a conservé des mœurs héroïques et chevaleresques au sein de notre nouvelle civilisation, place encore les femmes au plus haut rang de l'échelle sociale. Même dans ses intérêts politiques, elles exercent une influence prépondérante. « Surtout, monsieur l'archevêque, soignez les femmes, » disait Napoléon à M. de Pradt, en l'envoyant en ambassade à Varsovie.

Quand les vieilles coutumes pélasgiques s'effacèrent devant la prépondérance ionienne, quand l'esclavage asiatique se confondit avec la démocratie d'Athènes, et produisit cette société bizarre, où tous les hommes étaient rois, rivaux, ennemis, et toutes les femmes asservies, le sort et le génie du sexe faible changèrent complétement. Elles se replongèrent alors dans la vie privée, d'où elles ne sortirent plus.

Chez les Spartiates, elles avaient perdu leur caractère féminin; avec leur souplesse et leur grâce, avec leur besoin de protection et d'appui, elles virent nécessairement s'évanouir leur puissance. Chez les Athéniens, on les regarda comme les premières des esclaves, comme chargées des soins administratifs, et forcées de rendre un compte exact à leurs maîtres. Aristophane les insulta publiquement; Euripide fit de leurs vices le texte habituel de ses déclamations. Plus on leur imposait de devoirs, plus on les reléguait dans l'obscurité, plus aussi leur capacité intellectuelle et leur influence morale diminuaient.

Alors s'éleva au sein de la société athénienne une bizarre anomalie : les *Hétaïres*, ou esclaves affranchies, courtisanes de bon ton, s'emparèrent du sceptre de l'élégance, que les femmes honnêtes avaient laissé tomber; à elles seules appartint la culture des arts; seules elles eurent le droit de faire des vers, de charmer les loisirs des hommes

d'état, et de mêler aux graves discours des philosophes, les vives saillies de l'imagination, les prestiges de la poésie, de la musique et de la peinture. Classe singulière, qui se rapproche beaucoup des prêtresses de la volupté, connues dans l'Inde sous le nom de bayadères. Elles laissaient aux chastes matrones la rigidité des mœurs, l'ignorance et les ennuis de la vie domestique; il leur suffisait de régner par le génie et la grâce. Symboles de la beauté intellectuelle comme de la beauté physique, les Hétaïres, que tous les auteurs anciens représentent sous les traits les plus intéressans, et dont Aspasie est le modèle, ne nous ont pas laissé un seul fragment authentique que les savans puissent leur attribuer sans controverse. Athénée a recueilli quelques vers (1) qui portent le nom d'Aspasie; mais rien ne prouve qu'elle en soit l'auteur. Cicéron a conservé un petit dialogue en prose, que l'on dit lui appartenir (2). Plutarque affirme que les harangues de Périclès renferment plus d'une phrase dictée par elle. Le Ménexène de Platon lui assigne un rôle très-brillant; et Plutarque, tout en disant que Platon seul a embelli ce traité de la magie de son style, avoue que le fond de la pensée et le système philosophique du Ménexène, sont précisément les théories morales et esthétiques que cette femme célèbre se plaisait à répandre.

Mais comment, d'après ces légers vestiges, traces à demi effacées, juger le talent de cette femme, qui devint un pouvoir au milieu de la démocratie athénienne? Que ne donnerait-on pas pour retrouver dans un manuscrit antique la révélation de cette intelligence rare et merveilleuse, qui brilla entre Socrate et Périclès et les inspira l'un et l'autre? Maîtresse du maître de l'Attique, régnant en

(1) L. v. pag. 219. — (2) *De Inventione*. L. I. c. 31.

souveraine sur l'homme qui avait dompté le peuple souverain de l'Agora, quelle femme, quel prodige que la courtisane de Milet! Une femme pour qui Périclès eût répudié avec joie sa femme légitime, du même sang que lui, au risque de ruiner sa fortune; celle qui donnait à cet ambitieux des leçons de politique, à Socrate des leçons d'éloquence; celle aux dangers de laquelle son mari philosophe donnait des larmes qu'il ne versa jamais dans ses propres périls; dont le sourire était un bienfait; qui faisait la paix ou la guerre; dont les traits et la beauté servaient de type à tous les artistes, dans la patrie même de la beauté; chez qui le poète venait chercher le secret du succès, et la matrone vertueuse le secret de plaire; la femme qui, déjà sur le retour, s'empara de Lysiclès, homme sans éducation et sans talent, le frappa de sa baguette de fée, le força de suivre son char, et transforma ce marchand de bœufs en orateur, cette ignoble et brutale conquête en puissance politique; Aspasie qui étendit la sphère des jouissances délicates et des raffinemens voluptueux chez le peuple le plus recherché dans ses jouissances et le plus raffiné dans ses voluptés : que n'eût-elle pas accompli; née à Sparte, elle eût asservi les rois, soumis les sénateurs, séduit les éphores, et détruit la constitution draconienne.

De toutes les femmes d'Athènes, la seule qui ait acquis une célébrité intellectuelle, dont la postérité ait gardé la mémoire; c'est Aspasie. Le tems a effacé les noms des Hétaïres, qui brillèrent avant et après elle. Aucune femme de citoyen n'a prétendu à la gloire littéraire. Un scoliaste ancien attribue, on ne sait pourquoi, le huitième livre des *Annales* de Thucydide à sa fille : conte ridicule que nous ne daignons pas même réfuter.

Le catalogue des femmes poètes de la Grèce serait très-long, si nous voulions adopter sans examen toutes les

assertions des commentateurs. Mais si vous appliquez à ces célébrités équivoques les règles d'une critique un peu sévère, vous êtes fort étonné de voir ces prétendues poètes disparaître et s'évanouir. Giraldi de Ferrare, Tiraquelli et ceux qui les ont copiés, font l'éloge d'une certaine *Agaclé*, poète célèbre de son époque. Cette Agaclé n'est qu'un accusatif et une épithète; on a pris pour un nom propre l'adjectif Αγακλεα (à l'accusatif), épithète qui appartenait à quelque personnage moins chimérique que celui-ci. Un seul nom propre (*Nôssis*), accentué et orthographié de diverses manières, est devenu père de plusieurs célébrités différentes : Nyssis, Nôsis, Noûssis, etc. La seule Nôssis a droit à nos hommages. C'est ainsi que la légende catholique, si sévèrement épurée par Baillet, présente une foule de doubles emplois; des saints qui n'ont jamais existé ailleurs que dans le calendrier, des saintes qui doivent leur naissance à des fautes d'orthographe, et d'autres qui ne sont que des noms de villes ou de provinces; idoles anciennes, rivières ou forêts, métamorphosées en hommes. Que de déceptions de ce genre au milieu de nos souvenirs classiques! Que de faux saints parmi les gloires les plus révérées! Que de faux grands hommes parmi nos grands hommes!

Un de ces Grecs du siècle d'Auguste, qui rédigeaient en vers pentamètres et hexamètres tout ce qui frappait leur esprit, souvenirs, images, épigrammes et calembourgs, Antipater de Thessalie, a scandé, en vers assez élégans, non le catalogue complet des soixante-seize prétendantes à la palme poétique, mais une liste beaucoup plus succincte, et qui contient les noms des neuf plus illustres entre elles. Voici ces vers (1) :

(1) Τάσδε θεογλώσσους Ἑλικὼν ἔθρεψε γυναῖκας
Ὕμνοις, καὶ Μακεδὼν Πιερίας σκόπελος, K. T. A.

Vieux bois de l'Hélicon, sous vos ombres sacrées,
Neuf femmes ont reçu le jour,
Des mortels et des dieux ces muses révérées
Ont consacré leurs lyres inspirées
Aux combats, à la gloire, aux regrets, à l'amour :

C'est l'astre de Lesbos, phare de poésie,
L'énergique et tendre Sapho :
C'est Erinna la belle et la belle Myro :
Telesilla, qui chanta la patrie :
Myrtis aux doux accens, Nôssis dont la langueur
Se répand de ses vers au fond de votre cœur ;
Anyta, rivale d'Homère.
La vive Praxilla, Corinne la guerrière,
Celle qui célébra l'égide dont Pallas
Couvre son sein de vierge au milieu des combats ;
Toutes sublimes ouvrières
De plaisirs éternels, de voluptés sévères (1),
De chants qui ne périront pas.

De Sapho à Myro, c'est-à-dire de l'année 610 avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 280 avant cette ère, trois cent trente années se sont écoulées : beaucoup de femmes ont écrit pendant ce laps de tems ; à peine quelques pages nous restent-elles de toute cette gloire. La première en date est aussi la plus digne d'admiration : c'est Sapho. Arrêtons-nous devant ce portrait curieux, que les siècles ont effacé sans ternir l'éclat singulier qui en jaillissait. Comme femme, comme poète, comme victime de l'amour, elle mérite toute notre attention.

Commençons par dégager ce nom célèbre de toutes les fictions dont on l'environne. L'amour d'Anacréon pour elle, est une de ces légendes dont on voit les nuages colorés s'accumuler, pour ainsi dire, autour de toutes les

(1) Πᾶσας ἀενχὼν ἐργάτιδας σελίδων.

célébrités : légendes qui prouvent la gloire et qui l'obscurcissent ; rêves qui ne manquent pas de grâce et qui ont du charme pour l'imagination, mais qui donnent aux personnages célèbres je ne sais quelle teinte mythologique, fatale à l'intérêt que nous leur portons. Tels sont le combat d'Hésiode avec Homère, et les amours de Sapho et d'Anacréon. Hésiode est né long-tems après Homère ; et le texte du dialogue qui leur est attribué, tissu d'énigmes, de logogryphes et de pauvretés, est l'ouvrage de quelque rhéteur d'Alexandrie, né mille ans après Hésiode ; puérilité misérable, qui ne méritait pas la critique dont on l'a jugée digne. Telle est la lettre de Jésus-Christ à la Vierge Marie : tel est l'Évangile de Marie mère du Christ, œuvres apocryphes émanées d'une foi enfantine, aveugle et fort pardonnable, mais nulle sous le rapport de l'art.

Une fantaisie romanesque, un caprice de gracieuse imagination ont supposé des rapports qui n'ont jamais pu exister entre Anacréon et Sapho. Hermesianax, poète qui nous a laissé des fragmens remarquables, s'est plu à représenter le vieillard de Théos, entouré des filles lesbiennes, couronné de fleurs par l'amante de Phaon, et mêlant aux accens passionnés de la fille de l'Éolie, ses chants légers et nonchalans. Cette fiction, qu'il a résumée en peu de vers, rapportés par Athénée (1), est devenue la base de tout un roman. On n'a pas voulu reléguer dans le domaine des chimères un tableau heureusement inventé ; la création d'Hermesianax s'est perpétuée. On a toujours vu sur la plage de Lesbos, aux vignes pourprées, Anacréon se promener avec Sapho. Un autre poète, Caméléon d'Héraclée, a donné la continuation du roman ; il a fabriqué des vers agréables dont il a composé un petit dialogue,

(1) L. I. c. 10.

attribué aux deux prétendus amans. La plupart des éditions d'Anacréon contiennent le premier de ces deux morceaux, évidemment apocryphe, et la réponse tout aussi peu authentique de la Lesbienne. On ne cherchera pas dans l'imitation suivante, la magie, la mélodie, le coloris, la moelleuse suavité de l'idiome hellénique, le plus voluptueux de tous les idiomes connus.

ANACRÉON.

L'enfant Eros, dans les airs balancé,
Plane sur le front du poète :
Le globe aérien que sa main a lancé,
Jouet de pourpre et d'or, est tombé sur ma tête !

« Anacréon, viens avec moi ;
» Aux rives de Lesbos Sapho n'attend que toi. »

J'ai suivi de l'enfant la route aérienne :
Hélas ! la jeune Lesbienne,
Sur mes cheveux que le tems a blanchis,
Laisse tomber un coup-d'œil de mépris :

« Vieillard, que me veux-tu ? je garde mon sourire
» Et les caresses de ma lyre,
» Pour de plus jeunes favoris (1) ! »

Il faut lire dans l'original cette petite ode. La réponse attribuée à Sapho est tout aussi gracieuse. Sapho remercie la muse lyrique, maîtresse et inspiratrice du barde de Théos et qui a dicté au vieillard illustre l'ode qui doit immortaliser le nom de Sapho. Malheureusement, à l'époque où l'on suppose que ce commerce de complimens poétiques eut lieu entre Anacréon et Sapho, Anacréon avait trois ans, et Sapho un peu moins de cinquante, comme nous allons le démontrer.

(1) Σφαίρῃ δεῦτε με πορφυρῇ. K. T. A.

Adressons-nous aux dates : ce sont d'excellens commentateurs. D'après Strabon, Athénée, Suidas et les marbres de Paros, Sapho jouissait de toute sa gloire en l'an 610 avant Jésus-Christ ; elle alla en Sicile, l'an 592 avant J.-C., peu de tems avant de mourir. Ce fut trente années au moins après ce voyage de Sicile qu'Anacréon devint célèbre (559 ans avant J.-C.). L'an 525 avant J.-C., il vint habiter Athènes, où il eut pour protecteur et pour patron Hipparque, qui mourut l'an 514 avant J.-C. L'an 592 avant J.-C., Anacréon avait donc à-peu-près trois ans ; et la Lesbienne Sapho quarante-huit ans sonnés. Réconciliez ces deux dates comme il vous plaira. Hermesianax et Caméléon, nés tous deux trois siècles après leur héroïne, se sont joués de notre crédulité ; les poètes grecs n'en faisaient pas d'autres. Tout leur était permis pourvu que leurs vers fussent agréables. Le poète comique Diphilus, contemporain de Ménandre, osa bien amener sur la scène Sapho, environnée de prétendus amans, d'Archiloque, qui avait fleuri quatre-vingts ans plus tôt, et d'Hipponax, né un demi-siècle après elle. Voyez un peu dans quelle perplexité se trouverait un commentateur qui prendrait à la lettre les fictions de l'auteur comique !

On ne peut pas douter que le poète Alcée, ce transfuge et ce traître qui a si bien chanté l'héroïsme et le patriotisme, n'ait été contemporain de Sapho. Aristote rapporte un petit quatrain dont il atteste l'authenticité et qui prouverait même que les avances du poète lyrique ont été repoussées par sa rivale en poésie. Alcée dit à Sapho qu'il tremble, soupire et n'ose parler devant elle ; Sapho lui répond fièrement que s'il n'a rien de mal à dire, cette crainte est puérile. On voit que la pensée de ce dialogue n'est pas très-forte, et que les deux poètes ne se sont pas mis en frais d'imagination. Tout le mérite de cette baga-

telle est dans l'expression, dans le souvenir qu'elle conserve et dans les noms qui s'y trouvent attachés.

Sapho, qui s'avisa d'aimer à cinquante ans, et qui, si elle dédaigna le célèbre Alcée, fut dédaignée par Phaon, était-elle jolie? La question est controversée. Selon Alcée, Platon, Julien, Plutarque, Athénée, Thémistius, Anne Comnène, Damocharis l'épigrammatiste, et Galien le médecin, elle était belle : καλη. Horace fait d'elle une virago; Ovide lui refuse la beauté de la taille et du teint. Maxime de Tyr la représente vieille, laide, et, ce qui est pis, amoureuse. Pope a suivi ces données et a consacré chez les lecteurs modernes, l'idée et l'image d'une Sapho pleine de génie, brûlante d'amour, mais affreuse à voir. Ainsi le témoin le plus complétement défavorable, le plus nuisible à la réputation de Sapho, c'est un Anglais, séparé par deux mille quatre cents années de la femme dont il parle! Ovide est né six siècles après Sapho, et Maxime de Tyr, un siècle plus tard. Comment ajouter foi à de telles assertions? Deux vers de Sapho, rapportés par Galien, sont le seul témoignage indirect dont on pourrait s'armer contre elle avec quelque vraisemblance; et nul commentateur ne s'en est avisé. Sapho, dans ce distique, déprécie la beauté extérieure, et sacrifie cette grâce et ce charme physique à la beauté morale, à la vertu. Lieu-commun qui peut se traduire par ces mots connus de toutes les mères : « On est toujours beau, mon cher enfant, quand on est bien sage. » Quel indice au surplus peut-on tirer de ce distique contre la beauté de Sapho? Mme de Staël, que la nature avait peu favorisée, était enthousiaste de la beauté : Charlotte Corday, belle comme un ange, pensait comme Sapho.

Qu'elle ait été grosse, courte et très-noire, comme le prétend Ovide; ou que son sourire ait été divin comme le

veut Alcée son amant, et sa chevelure brillante comme l'ébène, ainsi que ce dernier l'affirme : nous ne saurions le décider. Il paraît indubitable qu'elle était très-brune et petite de taille. Damocharis s'adresse en ces termes au portrait de Sapho. Nous traduisons en prose ses vers grecs, dont nous respectons le sens littéral :

« Qu'elle est belle! et quel feu d'imagination étincelle » dans son regard! Quelles proportions exactes et quelle » beauté de caractère! Tant de flamme et de douceur » confondues et mêlées par la nature, modèle de l'artiste, » font, de la nymphe de Lesbos, Vénus et une Muse à-la- » fois. »

Ce n'est pas ainsi que l'on parle d'une femme sans beauté. Parmi les nombreux camées, pierres gravées, bustes et médailles, qui représentent Sapho, et qui tous diffèrent l'un de l'autre, une seule médaille répond à l'idée que nous nous faisons d'elle. C'est celle que Wolff a empruntée au trésor de Gronovius. Ce contour mâle, hardi, la saillie audacieuse de ce front qui exprime tant de passion et de véhémence dans la pensée, ces lèvres un peu épaisses, mais bien dessinées, et prêtes à lancer le trait de l'éloquence; cet œil ardent et ouvert, à fleur de tête, animé d'une inexprimable énergie : voilà Sapho; c'est bien cette femme douée d'une ame virile et de sens impétueux, vouée au génie et au malheur, aux désastres et à l'éclat, à une gloire fatale qui survit à ses œuvres. Devant ce portrait on est tenté de s'écrier avec Plutarque, dont les paroles sont d'ailleurs un peu emphatiques. « Je reconnais le volcan d'où se sont échappés des pensées de flamme et des hymnes ardens. »

S'il était même vrai qu'elle ait eu les vices odieux dont on la gratifie; s'il fallait croire sur parole Maxime de Tyr, qui lui attribue des travers semblables à ceux que l'anti-

quité impudique attribuait à Socrate, et lui pardonnait aisément; nous ne nous en étonnerions pas. Il y a dans la physionomie que nous examinons plus d'élan et d'ardeur, une énergie plus sensuelle, plus de virilité audacieuse et d'abandon aux voluptés que de moralité, de retenue et de chasteté. Comme Burns, Byron, Lucain, Tasse et Rousseau, elle a trouvé son génie dans la puissance de ses émotions, et l'on n'ignore pas que ces émotions sont de funestes guides. Aussi répudions-nous comme apocryphes tous les portraits de Sapho, excepté le portrait admirable que nous venons de citer. Il conviendrait aussi bien à l'une des criminelles héroïnes de Byron ou d'Eschyle, qu'à l'amante de Phaon. Il porte le caractère ineffaçable de cette organisation qui dévore la vie, et qui livre une femme à toute la fureur des passions, à tous les remords, à toutes les douleurs qu'elles entraînent.

Pensive et ardente fille de Lesbos, à quoi se réduit ta gloire? Sur neuf livres d'odes et une grande quantité d'autres poésies, hymnes, élégies, épithalames, que les anciens admiraient, il ne nous reste que des débris mutilés; à peine cent soixante vers en tout. Pas un de ces fragmens qui ne révèle son origine. La saveur de la poésie saphique imprègne encore ces ruines; dans un vers isolé, dans un distique, vous retrouvez l'ardeur d'enthousiasme, la soif des voluptés dont s'énivrait Sapho.

Vous la voyez, assise au banquet des philosophes, lorsque l'étoile du soir brille et ramène la joie du festin; partageant leur ivresse, se mêlant à leurs bacchanales, et devenue, pour quelques momens, une Thyade échevelée. Mais l'ivresse causée par Bacchus ne lui suffit pas; elle appelle Vénus; elle montre à la déesse la coupe d'or remplie de nectar; elle la prie d'y semer les roses qui la couronnent; elle admire ces feuilles pourpres, nageant dans

les flots plus rouges encore de la liqueur qui pétille; elle chante alors sa joie, son bonheur, son délire : trouvez une chanson à boire comparable à celle-là.

Un autre jour, les yeux fixés sur le soleil qui se couche à l'horizon, elle pense aux délices de la nuit, aux amoureuses veilles, aux longues orgies qu'elle ne dédaignait pas d'embellir de sa présence, et sa joie éclate en accens lyriques : « Salut, belle étoile! salut le plus brillant des astres! tu donnes tout aux mortels; tu ramènes la paix chez l'homme, la brebis dans le bercail, la bergère au logis et les heures du plaisir. Salut! salut! »

Telle est la vraie poésie lyrique, toute d'impulsion, d'instinct, de passion; une simplicité véhémente, un élan vif et naïf en constituent la beauté. Burns et Béranger ont réuni ces caractères. Le peu qui nous reste de Sapho est admirablement lyrique. Témoin cette ode si mal traduite par Boileau en français, et en anglais par Phillips, peinture éloquente, mais précise, l'analyse la plus complétement exacte des symptômes extérieurs de l'amour. Je ne m'étonne pas qu'un médecin, comme le rapporte Plutarque, ait copié les vers de Sapho pour les classer parmi ses diagnostics. Jamais poésie ne fut aussi positive; jamais vigueur plus intense et plus concentrée n'a respiré dans une page de prose ou de vers. Le rhéteur qui a écrit le *Traité du Sublime*, et que l'on connaît sous le pseudonyme de Longin, a rendu un service éminent à l'histoire littéraire, en conservant ce fragment unique, résumé de tous les romans et de tous les traités auxquels la passion de l'amour a servi de base. Que de pages affectées, que de froides images, que de plaintes vagues, que de descriptions sans caractère ont été prodiguées par les écrivains qui se sont occupés de ce sujet fécond! Êtes-vous las de ces affectations et de ces folies, de ces couleurs indécises

et de ces traits effacés ? Relisez Sapho. Ce n'est pas, comme le dit Blair assez ridiculement, une poésie seulement élégante que la sienne; c'est la plus énergique de toutes les poésies. Le rhythme lui-même palpite; il tremble, il chancèle, il frissonne. Le vers se brise de moment en moment; pas une épithète, pas une métaphore, pas un ornement : c'est la passion succombant à sa violence. Vous ne trouvez là ni les *doux transports* et les *douces langueurs* de M. Boileau Despréaux, ni *l'ame éperdue*, ni le *voile sur la vue*, introduits par ce traducteur incapable de comprendre et de reproduire l'original. Vous n'y trouvez pas davantage la mollesse mélancolique du traducteur anglais, John Phillips. Tous deux ont fait plusieurs contre-sens, ou du moins plusieurs *extra-sens*, ce qui est absolument la même chose. Sapho ne dit pas, comme Boileau et Phillips :

Heureux l'amant qui *près de toi soupire !*

Ἐναντίος τοι veut dire *en face de toi*; *face à face avec toi!* Quant aux soupirs, ce sont des inventions toutes modernes. Catulle est le seul qui ait rendu avec talent et fidélité le tableau peint par la jeune Grecque. Il est vrai que la langue dont il se servait, la langue latine, fille de l'idiome employé par Sapho, se prête merveilleusement à cette imitation, et reproduit avec exactitude l'énergie et la simplicité expressive du dialecte éolien :

« Il est rival des dieux, le jeune homme qui, assis devant toi, contemplant ton visage, entend ta douce voix résonner à son oreille !

» Tu souris, et mon sein se soulève, et mon cœur défaille, et la force me manque. Je te regarde, et mes lèvres qui frémissent, restent muettes.

» Ma langue s'attache à mon palais. Une subite flamme vibre à travers tout mon corps ému. Mes yeux fixes se couvrent d'un nuage. Des bruits confus murmurent et bourdonnent autour de moi.

» Une froide sueur tombe de mes membres et couvre mon front pâlissant; ils frissonnent, agités d'une convulsion subite; et pâle et inanimé, sans couleur, sans souffle, sans vie, je tombe, je me meurs! »

Que la femme qui a écrit ce modèle de l'ode érotique, ait gravi le promontoire de Leucade, et terminé sa vie pour trouver dans la mort un asile contre l'égarement de son cœur : c'est ce qu'il est facile de croire. Athénée, utile conservateur d'une multitude de trésors anciens, a inséré dans ses *Deipnosophistes*, une autre ode beaucoup moins connue que la précédente, mais digne d'être étudiée. Sapho la composa lorsque Phaon, moins sensible aux prestiges de la poésie qu'aux charmes d'une jeune beauté, eut abandonné la Lesbienne. Byron et Burns ont trouvé dans le même sujet des inspirations remarquables.

A VÉNUS.

Ne livre pas mon cœur à d'éternels supplices,
Reine des amoureux caprices,
Immortelle Vénus, fille du roi des dieux,
Vénus, épargne-moi! tes cruels artifices
Ont fait couler trop de pleurs de mes yeux!

Tu sais quelles douleurs cuisantes,
Que de cruels dégoûts, de peines dévorantes,
Ont déchiré ce cœur brûlé de trop de feux.
Jadis tu m'écoutais! A ma voix suppliante
Tu quittais un instant, déesse bienfaisante,
Les parvis d'or du roi des dieux :

Et tu me demandais quel était le barbare
Prodigue de froideurs et de tendresse avare,

Qui trompait mon jeune désir !
Ah ! combien j'aimais à t'entendre,
Quand tu me promettais que d'un amour trop tendre
Bientôt je saurais me guérir.

Tu me disais : « Il fuit : et ta douleur amère,
» Sans attendrir ton cœur, irrite sa colère.
» Sèche tes pleurs ; bientôt il reviendra.
» Ces baisers qu'il dédaigne, il les demandera.
» Tu le verras briguer un regard, un sourire,
» Un chant émané de ta lyre ;
» Ton mépris les refusera.
» Tu fermeras l'oreille à son humble prière ;
» Arrogante, insensible, altière,
» Tu le verras, soumis, suppliant : à ton tour
» Tu le dédaigneras, Sapho !... tel est l'amour. »

Ah ! reviens, ah ! reviens, à ma voix qui t'implore
Verser l'espoir dans un cœur malheureux :
Vénus ! fais plus encore ;
Rends-moi le mortel que j'adore
Celui qui me dédaigne et qu'appellent mes vœux !

Certes, Horace avait raison de dire que l'ame ardente de Sapho respire encore et jaillit des cordes de sa lyre :

Vivunt commissi calores
Eoliæ fidibus puellæ.

La fin de cette vie, sacrifiée sur l'autel de la déesse que la femme poète invoquait, fut le dénoûment naturel d'un drame si passionné. Qui ne connaît pas l'histoire de l'infidèle et fugitif Phaon et du promontoire de Leucade ? C'est un rocher blanc et décharné, l'un des rochers les plus affreux de l'Acarnanie. Il fait la pointe de l'île Sainte-Maure ; et quand on navigue sur la mer Ionienne, on l'aperçoit de fort loin à l'horizon. Ce promontoire des amans (ἄλμα τῶν ερώντων) a donné lieu à une foule d'histo-

riettes que Photius a recueillies, et qui sont aussi romanesques qu'amusantes. Les flots de Leucade ont, s'il faut en croire les historiens, englouti beaucoup plus d'hommes que de femmes; Sapho est la première qui ait usé de ce violent remède contre l'amour.

Sapho eut une amie : cette amie était sa rivale. *Erinna*, célèbre par ses vers héroïques et par le laconisme de sa poésie, ne nous a laissé que deux ou trois fragmens, ou plutôt quelques mots épars dans les œuvres des grammairiens et des scholiastes. On la surnommait Παυροεπὴς, avare de paroles. Elle était de Lesbos comme Sapho. On lui attribue une mauvaise ode intitulée *Rome*, dont Grotius a voulu faire une ode au COURAGE. Le style et la poésie de ce morceau appartiennent à une époque tout-à-fait postérieure. L'Anthologie, qui a conservé quelques épigrammes de cette femme poète, la compare à Homère et à Pindare. Suidas lui prodigue les éloges. A dix-huit ans, elle était célèbre. Tels sont les souvenirs et les faibles documens que l'histoire nous donne sur son compte. C'est un nom; ce n'est rien de plus pour nous.

Un siècle plus tard, la fameuse Telesilla naquit dans Argos. C'est là que Pausanias a contemplé sa statue, qu'il décrit avec talent. Il la montre debout, le casque à la main, prête à couvrir sa tête du casque, et les yeux fixés sur les volumes de ses poésies épars à ses pieds. Cette femme, émule de Tyrtée, n'était pas seulement une *ouvrière* de poésie, mais une héroïne guerrière et religieuse, la Jeanne d'Arc de son tems. Muller, Mitford, ont beau révoquer en doute ses exploits; nous les aimons, et nous nous attachons à une croyance qui nous plait. Lorsque le féroce Cléomène, à la tête de ses bourreaux lacédémoniens, eut répandu le sang des citoyens d'Argos dans les rues de la ville, Telesilla, dit-on, anima les femmes à la vengeance

de la patrie, et l'on vit les meurtriers fuir devant cette foule d'esclaves, de faibles femmes, de vieillards. Les peuples ne doivent jamais abroger l'autorité de ces belles traditions. Quant à deux ou trois auteurs allemands qui ont attaqué l'authenticité de cette narration, leur critique n'a rien qui nous effraie. Les Allemands ont pour règle générale de ne penser comme personne et d'établir un scepticisme universel. Ils cherchent la vérité au fond du puits qui la renferme; mais ils la cherchent si loin, ils creusent avec tant d'obstination et de persévérance ces profondeurs ténébreuses, qu'elle leur échappe presque toujours. Dans leur dédain pour les opinions vulgaires, ils embrassent des idées bizarres, insolites, extravagantes, qu'ils appuient de toute l'autorité de la métaphysique, conjurée avec l'érudition. Leur refuser tout mérite serait injuste; s'abandonner implicitement à leurs théories, serait dangereux.

Liées intimement à l'histoire de Pindare, *Myrtis*, qui lui enseigna l'art des vers, et *Corinne*, rivale victorieuse du chantre thébain, n'ont laissé toutes deux que leur gloire après elles. La célébrité de Pindare déplut à Myrtis, dont la jalousie contre un élève qui la surpassait éclata dans quelques satires aujourd'hui perdues.

Corinne, grâce à son dialecte éolien, à sa beauté, à son style (telles sont les paroles de Pausanias), remporta sept fois la victoire sur Pindare, qui ne lui pardonna jamais ces triomphes répétés. Ce Dorien rustique, dit Élien, s'écria : Σῦν ἐκάλει. Corinne avait de l'embonpoint. Dans sa sixième Olympique, Pindare récidive, et s'emporte en invectives contre sa rivale. Les commentateurs ont tort de s'étonner de ces outrages, et de déclamer contre l'impolitesse qui régnait à Thèbes. L'amour-propre des poètes, impitoyable dans tous les tems, a dicté à l'élégant Voltaire, au poète des cours, au favori des palais, au type du dix-

huitième siècle, au représentant de la France, précisément la même invective, qui ne s'adressait pas alors à une rivale, mais bien à une femme aimée (1). Pindare aurait dû se rappeler cependant que Corinne avait, de concert avec Myrtis, guidé ses premiers pas dans la carrière poétique. Elle lui avait, selon Athénée et Plutarque, recommandé spécialement de ne pas oublier l'εργον, la fable, l'action, la pensée principale du poème : il paraît qu'elle ne se contentait pas de mots sonores et de déclamations dithyrambiques.

Trois vers et un proverbe composent le bagage poétique de *Praxilla,* fille de Sicyone. Ces légers fragmens semblent attester une imagination riante; en les lisant, on n'est pas surpris que la Sicyonienne ait composé, comme nous l'apprend Athénée, des rondes, des chansons à boire, et ce que les Grecs nommaient des *scolies.* C'était l'amplification badine d'une pensée déjà employée par un autre poète. Les Orientaux, les Italiens modernes et les Espagnols ont connu ce genre de poésie; on pourrait remplir plusieurs volumes des Gloses espagnoles, qui ne sont que des *scolies* grecques.

Nous descendons le cours des âges. La sève poétique s'affaiblit : on n'écrit plus que des épigrammes et des distiques. *Anyta* et *Nôssis* brillent au nombre de ces poètes secondaires, qui, trois siècles avant Jésus-Christ, jouaient en Grèce à-peu-près le même rôle que les rimeurs de sonnets ont joué en Italie. Nous possédons plus de vingt compositions d'Anyta. Elles ne se distinguent pas, comme le prétend son contemporain Antipater, par la force homérique, mais par une douce et charmante naïveté. Une inscription gravée à l'entrée d'une grotte, et composée par

(1) Mme Duchâtelet.

Anyta, en quatre vers pentamètres et hexamètres, nous semble un modèle de ce genre.

« Étranger, que tes membres fatigués s'étendent ici. De doux murmures agitent les feuillages : une source vive bruit à tes pieds pendant l'ardeur du jour. Étanche ta soif, ô voyageur, et goûte le repos jusqu'au coucher du soleil. »

Nôssis, la Locrienne, excellait, s'il faut en croire les éloges de Méléagre, dans le genre élégiaque et érotique. Nous ne pouvons la juger que sur quelques mauvaises épigrammes privées de sel, d'éclat et de force, que l'Anthologie a confondues avec une multitude d'autres billevesées élégantes ou niaises.

Myro, née à Byzance, et qui termine ce catalogue de célébrités, est auteur d'un certain nombre d'épigrammes, et d'un poème héroïque intitulé *Mnémosyne* ou la Mémoire. Il ne nous en reste que le souvenir. Elle a joui, pendant sa vie, d'une portion de gloire; et son fils, *Homère-le-Jeune*, un des membres de cette pléïade tragique, dont la constellation nébuleuse éclaira le trône des Ptolémées, continua la renommée maternelle. Astres obscurs qui se lèvent dans les littératures en décadence, que l'on entoure d'une factice et passagère auréole, que l'on adore et qui s'évanouissent.

La poésie féminine des Grecs, que les ravages du tems ont respectée, se réduit à peu de chose; les fragmens de prose écrits par les femmes auteurs de la Grèce ne sont guère plus considérables. L'Allemand Christian Wolff, qui a recueilli toute cette prose, et qui, armé de la patience laborieuse qui distingue sa nation, a fait entrer dans son recueil jusqu'aux testamens et donations faites aux couvens et aux moines par les dames romaïques, n'a pas pu composer, avec ces faibles débris, un petit in-quarto,

garni de notes, chargé de commentaires, enflé de notices et bardé de variantes. Beaucoup de femmes grecques avaient cependant écrit en prose : Athénée et Suidas vantent Anagallis de Corcyre, la commentatrice, la Mme Dacier de l'antiquité. Aréta de Cyrène, fille d'Aristippe, continua l'école de philosophie, instituée par son père, écrivit quarante volumes et forma cent dix élèves : armée considérable de philosophes, mais dont le nombre n'a rien de merveilleux, comparé à la vie d'Aréta, qui mourut à soixante-dix-huit ans.

Hypatia, née dans Alexandrie, et qui s'entoura d'une célébrité semblable à celle dont Mme de Staël a joui parmi nous, inspire un intérêt plus vif que ces femmes savantes. Non-seulement elle était astronome, géomètre, érudite, poète et théologienne, mais elle était jeune, belle, aimable et courageuse. Elle a péri victime de son talent, de sa gloire et de la haine ecclésiastique, la plus cruelle de toutes les haines. Le clergé d'Alexandrie, guidé par Cyrille, que l'on a nommé *Saint,* et qui était un fort beau génie et un très-méchant homme, souleva contre elle la populace fanatique; Hypathia fut mise en lambeaux dans l'église, au moment où elle prêchait la vertu et la philosophie. Les débris de son cadavre furent traînés dans les rues de la ville, par cette foule de bêtes féroces à figure humaine. De toutes les canailles, la plus sanguinaire est celle des capitales, où les sophistes règnent, où la volupté est en honneur, et où une civilisation élégante se modèle sur les préceptes des rhéteurs.

Les écrits d'Hypatia furent brûlés par l'inquisition de son époque. Le peu qui nous reste des autres écrivains en prose du même sexe, est même assez peu authentique. Quelques femmes, disciples de Pythagore, de Platon et de Photius, ont rédigé et analysé les principes de leurs

maitres. Nous avons un fragment très-aride sur la Nature humaine, par Elara, pythagoricienne, qui se servait du dialecte dorique dans toute sa sévérité; un petit chapitre de *Péryctione,* intitulé *la Femme*; un sermon sur la nécessité de la modération chez les femmes, par *Phyntis;* les *Lettres de Théano*, lettres apocryphes; et l'Épître adressée à Phyllis, par *Myia,* sur l'allaitement des enfans. Le style de ces compositions a de la douceur, de la grâce, et ne déshonore point les auteurs auxquels on les attribue; mais leur authenticité n'est pas bien prouvée. *Benstley,* qui faisait la chasse aux réputations, et découvrait partout des apocryphes, n'a pas épargné ces pauvres femmes auteurs. Il a déshérité *Péryctione* de sa gloire, et détruit les prétentions de Mya.

Une prétendue lettre d'Hypatia à Cyrille, a été aussi reconnue apocryphe. Trois siècles avant elle, une Épidaurienne nommée *Pamphila,* femme du célèbre Socratides, un des érudits de son époque, recueillit en trente-trois livres tous les fragmens littéraires et poétiques qui lui tombèrent sous la main. Son goût n'était pas bien pur; ou plutôt on doit croire qu'elle s'embarrassait peu du choix des morceaux et de leur valeur. Il lui suffisait de compiler au hasard et de placer dans sa collection tout ce qui se présentait. Le patriarche Photius trouve du charme dans cette confusion. Diogène Laërce nous a conservé des énigmes, des logogryphes et des devises que l'Épidaurienne avait entassés dans son Encyclopédie : c'était un véritable Chiffonnier littéraire, le modèle de tous les albums.

Onze siècles après Jésus-Christ, une femme Byzantine, née dans la pourpre et fière de son rang, de son savoir, de sa beauté, prétendit à la palme historique. L'*Alexiade* d'Anne Comnène, est le seul ouvrage complet, écrit par une femme grecque qui soit parvenu jusqu'à nous. « L'His-

toire Byzantine a son défaut, dit Vigneul Marville(1), et un défaut très-incommode au lecteur; lequel consiste en ce que plus de la moitié des auteurs de ce vaste recueil *ne méritent pas d'être lus.* L'excessive médiocrité de Zonaras, de Socrate et des autres, prête du relief à la prose d'Anne Comnène. Mais lisez ses pages à côté de celles de Platon ou de Thucydide; leur laborieuse affectation, leur pédantisme raffiné, ne peuvent que vous déplaire. Jamais de simplicité, aucune narration sans faste; tout est sacrifié aux apprêts du discours, à la longue évolution des métaphores. Anne Comnène savait cependant, quand la circonstance l'exigeait, s'exprimer avec une franchise brutale. On sait que mécontente de la froideur et de la lâcheté féminine de son mari, Nicéphore Bryennius, elle lui reprocha ce défaut d'énergie en termes si naïfs et si nets, que nous rougirions de les rapporter (2).

La seule partie remarquable du dernier roman que Walter Scott a écrit (3), c'est le portrait d'Anne Comnène: vaniteuse, prétentieuse, élevée à l'école des rhéteurs asiatiques, et mêlant à la subtilité des théologiens grecs, la pompeuse et métaphorique éloquence des Asiatiques. C'est le vrai symbole de Byzance, de cette Byzance parleuse et stérile, oisive et occupée de riens. Pour exprimer la moitié d'une idée, Anne Comnène déroule en plus de trois pages ses incommensurables périodes. Il est curieux de comparer les fragmens de Sapho, tout mutilés qu'ils soient, avec les annales verbeuses tracées par la princesse Byzantine; annales que le tems, dans sa clémence étourdie, a respectées tout entières. Quelle différence entre la posi-

(1) *Mélanges d'Histoire et de Littérature,* III. 56.

(2) *Annales de Nicétas.* L. III.

(3) *Le Comte de Paris.*

tion, les mœurs, les idées, le style de ces deux femmes, qui parlaient le même langage? Vous vous représentez, en les lisant, l'une, à demi nue, couronnée de fleurs, la tunique flottante, ses longs cheveux noirs épars, entourée de jeunes gens et de jeunes filles ivres de sa gloire et qui répètent ses chants : l'autre, au fond d'un palais oriental, mollement étendue sur des coussins de pourpre, entourée d'eunuques, d'esclaves et de servantes, dictant ses phrases d'amplification à un secrétaire qui les recueille à genoux. Le même contraste se trouve dans leur style. L'une a pour muse la passion; l'autre, la rhétorique et l'amour-propre. Chez l'une, la phrase est toujours l'expression d'une pensée vive et claire; chez l'autre, la tyrannie des mots sur les idées est telle, que ces dernières disparaissent sous les longs replis des autres. L'une enfin, marque le point culminant de la littérature grecque, son tems d'éclat et de grandeur; l'autre, son dernier période et son extrême décrépitude.

Deux autres femmes de Byzance, *Eudocia,* femme de Théodore, et *Eudocia la jeune* mariée à Constantin-Ducas, puis à Romain-Diogène en secondes noces, ont écrit l'une, des poésies chrétiennes d'une insipidité remarquable, l'autre un recueil bizarre, intitulé *la Plate-bande de Violettes*. Cette plate-bande contient 1028 sujets, ou chapitres; Villoison les a publiés et le monde littéraire n'y a rien gagné. Les éditeurs de glossaires ont pu y glaner quelques mots du Bas-Empire, quelques fragmens de coutumes oubliées; mais le lecteur appréciera le mérite et l'utilité de l'ouvrage, en lisant les titres de quelques uns de ces chapitres :

Comment Minerve a enfanté le Dragon.

Bacchus était-il androgyne ou hermaphrodite?

Homère était Égyptien. De sa mort en Arcadie, etc.

Tel était le degré de puérilité où les occupations de l'esprit étaient tombées.

Enfin, sous le règne d'Andronic, la fille de Théodoros, grand logothète de l'empire, s'est occupée de poésie, de métaphysique et de philosophie. Nicéphore-Gregoros, qui a conservé ou plutôt enseveli dans son histoire, un fragment des élucubrations d'Irène (elle se nommait ainsi), la compare à Platon et à Pythagore. « Son génie, dit Gregoros, versait des flots de lumière sur les questions les plus obscures. Son style était chaste et attique comme celui des matrones même d'Athènes. » Le lecteur va juger de cette chasteté et de cet atticisme; il conviendra que Nicephore a été pour son élève un critique très-indulgent, et que sans doute il s'est laissé éblouir par le titre de *Panhypersebasta* qu'elle portait, et qui la rendait digne d'une *vénération entière et exaltée*, si du moins ce beau mot grec signifie quelque chose. La *Panhypersebasta* s'adresse à son père, qui rentre chez lui pensif et affligé.

« Peut-être sera-ce à vos yeux une marque d'audace déplacée et d'inconvenance juvénile, j'oserais même dire de témérité enfantine, ô mon père, si une fille adolescente parle avec liberté à l'auteur de ses jours, si celle dont la langue est à peine déliée, fixe un regard impudent sur l'Olympe de votre sagesse. Mais le trouble de votre physionomie, la paralysie de votre discours et la fixité de vos yeux, dénotent que le zénith de la douleur est dans votre ame; que l'acropole de votre cœur est en proie au chagrin (1)... » Ainsi de suite, pendant trois pages chargées des métaphores les plus longuement dévidées, les plus absurdement contournées. Si les beautés byzantines avaient coutume d'employer ce mode d'éloquence dans la vie privée,

(1) *Annales Byzant.* Niceph. Gregor. l. II.

nous ne pouvons que plaindre leurs pères, leurs fils et leurs époux.

Quoi qu'il en soit, ces fragmens, ridicules ou dénués de valeur intrinsèque et apparente, sont caractéristiques des tems qui les ont vu naître. Il est à regretter qu'à toutes les époques, chez tous les peuples, les femmes n'aient pas consigné leurs souvenirs et leurs observations, ou écrit leurs Mémoires. Mille nuances, mille délicatesses de pensée qui nous échappent, eussent été saisies et éternisées par elles. L'histoire ne s'est complétée, les annales humaines n'ont acquis leur entier développement que depuis l'émancipation des femmes par le christianisme. Avant l'ère chrétienne, elles n'osaient pas se montrer sur la scène et proclamer leur génie, à moins d'abandonner toute retenue et de proclamer en même tems, comme Sapho et Aspasie, le dédain de la pudeur et l'idolâtrie des voluptés. Au lieu de lancer dans l'avenir quelques accens sublimes de délire et d'amour, que le naufrage des siècles a dispersés et perdus; Sapho, soumise à la civilisation moderne, nous eût donné l'histoire intime et détaillée de cette vie passionnée qui animait son cœur. Elle eût peint dans un tableau vaste ses contemporains et elle-même : et qui ne conserverait précieusement de telles révélations, si l'on pouvait les arracher à l'abîme de l'antiquité? qui ne donnerait en échange toutes les scolies et tous les commentaires, toutes les anthologies et les recueils d'épigrammes? Si nous pouvions retrouver les confessions d'Aspasie, ou le journal tenu par Corinne, faudrait-il regretter la perte des oraisons sophistiques d'Isocrate ou des rêveries d'Héraclite sur la formation du globe?

(*Edinburgh Review.*)

Artistes Célèbres de notre Age (1).

N° V.

JOHN FLAXMAN.

Quatre frères du nom de Flaxman combattaient, si l'on en croit une tradition de famille, à Naseby, dans les rangs des parlementaires. Jacques eut les deux bras cassés à la poursuite du roi; François mourut sur le champ de bataille. Le troisième, dont le nom n'a pas été conservé, arriva en Irlande avec l'armée victorieuse. Jean, le plus jeune des quatre, renonça au métier des armes, et s'établit comme fermier, d'autres disent comme voiturier, dans le Buckinghamshire; ce fut le bisaïeul du grand sculpteur dont nous voulons faire connaître la vie et les ouvrages. Le père de cet illustre artiste, qui portait comme lui et comme son bisaïeul le nom de Jean, était un pauvre mouleur de figures, qui manquant de ressources à Londres, avait coutume de courir le pays, avec sa femme, pour y trouver le débit de sa marchandise. Ce fut pendant le cours d'un de ces pélerinages que Jean Flaxman naquit à York, le 6 juillet 1755. Il vint au monde si chétif et si faible qu'on désespéra de sa vie. A six mois, son père l'amena à Londres avec un frère aîné du nom de William, qui devait se distinguer comme graveur sur bois. Le vieux Flaxman, indépendamment du travail qu'il faisait pour les

(1) Voyez les Numéros 18, 19, 22 et 24 de la seconde série.

sculpteurs, avait établi dans New-Street, pour la vente des figures de plâtre, une petite boutique, qu'il transporta plus tard dans le Strand. C'est dans cette échoppe que se développa le goût du jeune Flaxman pour les beaux-arts.

Dès son enfance Flaxman annonça un tempérament calme et une ame enthousiaste. Comme la faiblesse de son corps l'empêchait de se livrer aux jeux animés de l'enfance, il sut se créer des amusemens solitaires. Assis dans un petit fauteuil assez élevé pour qu'il pût jouir de la vue du dehors; en face d'une petite table couverte de livres, de papiers et de pinceaux, il passait sa journée entre la lecture et l'esquisse de quelques dessins de fantaisie. On voyait souvent, dans la boutique, le père et la mère de ce frêle enfant occupés de sa santé et de son éducation. La gravité et pourtant la grâce de son maintien, la passion qu'il manifestait pour l'étude et son goût pour le dessin, attirèrent bientôt l'attention des chalans; et comme les amateurs qui fréquentent les magasins de bosses ne manquent en général ni d'instruction ni de goût, ils s'aperçurent que le pauvre petit invalide n'était pas un enfant vulgaire. Ils prenaient plaisir à examiner les produits de sa jeune imagination, à l'entendre rendre compte de ses lectures, et surtout à voir de quel air il écoutait leurs récits lorsqu'ils venaient à lui parler de poètes, de sculpteurs et de héros célèbres. On a remarqué dans ces premiers essais de l'artiste enfant quelques scènes tirées d'Homère, qui furent comme un prélude à l'un de ses chefs-d'œuvre. Il parait cependant que ces esquisses ne décelaient pas encore un génie supérieur, s'il est vrai, comme on le répète dans les ateliers, que le sculpteur Roubiliac, qui lui donna, dit-on, les premières leçons de son art, déclara tout net qu'il ne voyait en lui aucun des symptômes du talent. Au reste, cette anecdote est fort suspecte, puisque Flaxman avait

à peine sept ans lorsque Roubiliac mourut, et que la faiblesse de sa constitution le confinait dans la boutique de son père. Ce ne serait d'ailleurs qu'une de ces prophéties malheureuses, assez familières aux vieux artistes comme aux vieux poètes, qui semblent vouloir fermer la carrière à ceux qui doivent s'y pousser plus avant.

Parmi ces connaisseurs bienveillans qui devinèrent le génie du jeune Flaxman, il faut citer en première ligne le ministre Mathew, homme de goût, doué au plus haut degré du sentiment des arts. Un jour qu'il se trouvait dans la boutique du vieux Flaxman, auquel il venait apporter un buste à restaurer, il remarqua un jeune enfant assis sur une petite chaise, et lisant avec beaucoup d'attention un livre placé devant lui sur une chaise plus élevée qui lui servait de table. Frappé de l'heureuse physionomie de cet enfant, il lui demanda quel livre il lisait. Le jeune Flaxman se levant alors sur ses crosses, le salua en rougissant avec modestie, et lui répondit que c'était un livre latin qu'il s'étudiait à comprendre. « C'est à merveille, reprit Mathew; vous êtes un aimable enfant, mais ce livre ne vous convient pas; demain, je vous en apporterai un autre. » Mathew tint parole, et le jeune élève se soumit avec empressement à la nouvelle direction donnée à ses études. Cette rencontre fortuite fut le principe d'une inaltérable amitié. Dans cette entrevue, Flaxman montrait déjà le caractère qui l'a distingué pendant sa longue carrière; car l'enfance contient en germe toutes les qualités qui se développent dans la virilité. L'extrême courtoisie et la déférence de ce grand artiste aux avis des hommes de goût, n'étaient pas des qualités d'emprunt, mais l'expression naïve d'un cœur bienveillant et d'un esprit docile dans sa supériorité. Aussi, quoique guidé par l'instinct de son génie, il obéit, dans presque tous ses travaux, à l'impul-

sion que lui donnaient les amateurs qui lui servaient de conseils ou de patrons.

A dix ans une heureuse révolution s'opéra dans la santé du jeune Flaxman. Jusqu'à cette époque, son tempérament faible et maladif l'avait souvent forcé d'interrompre ses études, et la nécessité de soutenir sur des crosses son corps languissant, ne lui avait point permis de prendre part aux divertissemens de son âge. Mais bientôt la force lui vint avec la santé; il rejeta pour ne plus les reprendre ses tristes béquilles : un esprit nouveau s'empara de son être; et cet enfant, qui naguère ne sortait de son fauteuil que pour passer dans un lit, où le retenaient souvent de longues douleurs, ne songeait à rien moins qu'à marcher sur les traces des héros de roman, et cherchait partout un théâtre pour y déployer sa générosité, son courage et ses forces. La lecture du *Don Quichotte* avait jeté son imagination dans la carrière des aventures; pénétré des devoirs de la chevalerie errante, il se mit en mesure d'entrer en campagne et d'aller, sur les traces du chevalier de la Manche, redresser les torts à travers champs. En conséquence, il partit un jour de grand matin, sans faire part à personne de son héroïque entreprise, seul et sans écuyer, ayant pour toute armure une petite épée française, qui devait faire merveille en ses mains contre la félonie, et assurer le triomphe de l'innocence opprimée. Ainsi équipé, il erra tout le jour dans les environs de Hyde-Park, mais son héroïsme ne trouva pas à s'exercer; désespéré de n'avoir trouvé ni enchanteur à combattre, ni demoiselle à délivrer, pressé d'ailleurs par la faim, il rentra chez lui un peu confus de sa mésaventure. C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre, la tête exaltée par la lecture de la *Vie des Saints*, échappa un matin à la surveillance de ses parens, et chercha dans les environs du Hâvre un ermitage

où il pût se mortifier à son aise et devenir le rival des saints anachorètes dont il était l'admirateur ; mais la faim mit ordre à sa sainteté comme à l'héroïsme de Flaxman. Cependant le chevalier de Hyde-Park conserva toujours pour le modèle de son enfance une vive admiration. C'est qu'en réalité les vrais artistes sont tous de la famille de Don Quichotte, amans désintéressés du vrai et du beau, et partant quelque peu déplacés dans une société prosaïque où les principes de Sancho comptent en leur faveur une imposante majorité. Cette légende de famille donne quelque vraisemblance à une autre anecdote qu'on raconte ici sans la garantir. Flaxman, dit-on, décrivait un jour une statue remarquable par la vérité des proportions, et surtout par un caractère de beauté héroïque, qu'il avait vue quelque part en Italie; comme la parole ne suffisait pas pour rendre clairement sa pensée, il prit la pose du chef-d'œuvre qu'il décrivait, leva la main et tendit le bras droit en disant à ses auditeurs : « regardez-moi. » Dans son exaltation d'artiste, le bon Flaxman oubliait l'exiguité de sa stature et les inégalités de sa taille, comme autrefois il s'était fait illusion sur la vigueur de son bras et l'intrépidité de son cœur. C'est, comme dit Montaigne, une grande *piperesse* que l'imagination, mais elle est la mère des beaux-arts.

Flaxman, rendu à la santé, poursuivit ses études avec une nouvelle activité. La boutique de son père était son atelier et son académie. Les modèles antiques qu'il avait sous les yeux répondaient, par leur noblesse et leur sérénité, à l'élévation et à la pureté de son imagination ; il ne se lassait pas de les contempler et de les reproduire, tantôt avec le crayon, tantôt avec la cire, qui prenait toutes les formes sous ses doigts intelligens. S'il est vrai que Roubiliac ne reconnut aucune trace de génie dans les essais de sa première en-

fance, il ne fut pas mieux traité alors par un autre artiste auquel il présentait l'esquisse d'un œil humain : « N'est-ce pas une huître, » demanda Mortimer. Cette méchante plaisanterie fit sur l'ame sensible de Flaxman une profonde impression, mais elle ne le découragea point, seulement il résolut de ne pas livrer à l'avenir ses essais aux railleries des pédans qui pensent faire preuve d'habileté en humiliant l'enfance. La conscience de son talent était à l'épreuve de quelques mots piquans; elle le soutenait dans ses travaux, et l'ironie indiscrète d'un mauvais plaisant n'ébranla pas l'espoir d'immortalité qu'il avait conçu lorsque, jeune enfant, il passait son tems à la lecture des poètes, en présence des héros dont il admirait les exploits et les nobles images.

La maison de M. Mathew était onverte au jeune Flaxman, et la femme de ce respectable ministre se plaisait elle-même à s'entretenir d'objets propres à éveiller l'imagination du jeune artiste. On raconte que, pendant que mistress Mathew lisait Homère, en commentant les beautés pittoresques du père de la poésie, Flaxman se tenait près d'elle, réalisant par des traits rapides les scènes qui le frappaient le plus vivement. Ces essais de sa jeunesse ont été conservés; ils sont empreints de ce charme tranquille et de cette énergie calme qui caractérisent les lignes célèbres qu'il tira plus tard du même poète. Le goût qu'il déploya dans ces premiers travaux engagea M. Crutchely de Sunning-Hill-Park à lui demander une suite de dessins au crayon noir, d'une hauteur de vingt-quatre pouces, sur des sujets empruntés à l'antiquité. C'est un *OEdipe aveugle conduit par sa fille Antigone au temple des Furies*, *Diomède et Ulysse surprenant l'espion Dolon*; *les Troyennes gémissant sur le corps d'Hector*; *Alexandre prenant la coupe des mains de son médecin Philippe*;

Alceste quittant ses enfans et sacrifiant sa vie pour sauver celle de son époux; enfin, *Hercule ramenant Alceste des enfers*. Les éloges accordés à ces essais encore imparfaits encouragèrent leur auteur; des amis plus bienveillans et plus sages dans leurs critiques que le railleur Mortimer annonçaient dès-lors sa grandeur future; mais ils eurent soin de lui faire comprendre que la renommée est au prix d'études sérieuses, et qu'il lui fallait diriger ses études dans la voie que lui traçait son génie, méditer long-tems les modèles d'héroïsme et de grâce, pour imprimer à ses œuvres ce caractère de beauté absolue qui frappe tous les peuples et tous les siècles.

A quinze ans, Flaxman entra comme élève à l'Académie Royale. Ce fut en 1770 qu'il exposa une figure de *Neptune* en cire, et, en 1827, il exposa la statue de *John Kemble* en marbre, son premier et son dernier ouvrages. Entre les deux, il s'écoula une période de cinquante-sept années consacrées entièrement à l'étude de la sculpture. A vingt ans, il n'avait encore envoyé que dix ouvrages à l'Académie; mais, à cette époque, le dessin faisait sa principale étude. On n'accorde pas de grands éloges à ses premiers travaux de sculpteur, cependant ils sont loin d'être sans valeur; car son propre buste, demi-nature, qu'il exécuta à vingt-trois ans, est un chef-d'œuvre de force et de naturel. Une de ces figures représentait *la Comédie grecque*, une autre *une Vestale*, le reste se composait de bustes d'amis.

Il se fit bientôt remarquer à l'Académie par son ardeur enthousiaste et son assiduité. Sa petite taille élancée, ses regards graves et pensifs, son invariable application, la rapidité de ses progrès, lui gagnèrent les cœurs de ses maîtres, et l'on commença à parler de lui comme de quelqu'un de qui on pouvait attendre beaucoup. Ses princi-

paux camarades furent Blacke et Stothard. Dans les compositions sauvages du premier, il vit plus d'élévation poétique; et, dans celles du second, cette grâce féminine et cette simplicité qui lui donnent une place si élevée parmi les maitres de l'art. Avec Blacke, surtout, il aimait à penser et à méditer; et ils se plaisaient ensemble à donner la forme et quelquefois la couleur aux rapides créations de leur fantaisie. J'ai parlé de couleur, car pendant cette période de ses études, il fit quelques essais de peinture à l'huile si heureux, qu'un de ses tableaux, *OEdipe* et *Antigone*, fut échangé contre un *Bélisaire* du Dominiquin. On sait que beaucoup de peintres ont l'habitude de modeler leurs figures avant de les peindre, et il n'est pas étonnant que Flaxman ait voulu peindre ses esquisses avant de les modeler, selon la tradition des artistes grecs. « Il me semble, dit Wilkie dans une lettre écrite durant son dernier voyage à Rome, que les artistes de l'antiquité apprenaient d'abord à peindre et ensuite à sculpter. L'art parait en effet si libre dans le travail du marbre, que l'aspect de ces sculptures me rappelle ce que nous appelons *surface* en peinture, et l'on y retrouve une si grande entente de la lumière et des ombres, qu'il semble que le pinceau du Corrége lui-même ne les aurait pas distribuées avec plus d'habileté. De nos jours la sculpture et la peinture sont moins étroitement liées qu'elles ne l'étaient chez les Grecs, alors que les statues et les bas-reliefs étaient peints ou exécutés en marbre de plusieurs couleurs, et que les peintures privées de perspective n'étaient guère que des bas-reliefs colorés. » Personne ne comprenait mieux que Flaxman la vérité de cette théorie, mais il ne porta jamais son admiration pour l'antique au point d'exécuter ses statues en marbre de plusieurs couleurs, ou de les peindre et de les dorer à l'imitation des Grecs et des ar-

tistes du moyen-âge. Il voulait que le marbre s'expliquât lui-même, et il riait des artifices de Canova, qui donnait une teinte jaune à ses statues pour imiter les effets du tems, et colorait de rose les joues de son Hébé.

Flaxman qui, à quinze ans, avait obtenu à l'Académie la médaille d'argent, concourut pour la médaille d'or, lorsqu'il eut atteint l'âge fixé pour ce nouveau concours. Flaxman avait pour concurrent Engleheart, artiste laborieux mais sans originalité, ce qui n'est jamais un titre de défaveur auprès des académies. Lorsque l'Académie se réunit pour proclamer le vainqueur, tous les élèves que l'œuvre de Flaxman avait frappés d'admiration lui décernaient d'avance le prix par des acclamations bruyantes; son nom retentissait dans toute la salle, lorsque Josué Reynolds proclama celui de son rival. Cet échec affligea vivement Flaxman, mais l'arrêt des académiciens était cassé d'avance par le suffrage unanime des élèves. Engleheart devait son succès aux préjugés si naturels aux vieux artistes qui n'ont d'admiration que pour leurs imitateurs. Cette malheureuse disposition de l'esprit humain détourne les corps savans du but de leur institution, puisque fondés pour assurer le progrès des arts et des sciences, ils en retardent au moins la marche, quand ils ne l'arrêtent pas. On impute souvent ces décisions qui scandalisent les gens de goût, à la faveur ou à l'envie; mais ces sentimens y sont presque toujours étrangers, leur principe est dans l'esprit de routine qui naît naturellement de la paresse et de l'amour-propre. Il est si commode d'avoir dans l'esprit un type invariable, un critérium de beauté, qui sert de base à tous les jugemens, et si doux de le trouver dans ses propres œuvres!

La mortification que Flaxman avait éprouvée, loin d'abattre son courage, fut un nouvel aiguillon pour son

génie; mais les ressources de son père étant trop modiques pour le soutenir pendant le long noviciat qui ouvre la carrière des arts, il fut obligé, pour vivre, de se livrer à des travaux d'un ordre inférieur. Les hommes de génie qui ne meurent pas à la peine pendant ces épreuves auxquelles la misère les condamne, sont heureux de les avoir subies. Leur ame en sort merveilleusement trempée. Ben Johnson fut ouvrier en briques, Burns conduisit la charrue, Gifford fit des souliers; et pas un d'eux n'y perdit son génie. Au reste ces métiers grossiers étaient bien autrement étrangers à la poésie que ne l'étaient à la sculpture les modèles que Flaxman composa pour la fabrique des Wedgwoods. Les travaux qu'il exécuta pour cette fabrique de poterie, le laissaient dans la voie de ses premières études. C'était pour la plupart des petits groupes en relief de peu de saillie sur des sujets empruntés à l'histoire et à la poésie. Flaxman, qui respectait son génie, même dans des travaux mercenaires, imprima à ses compositions un caractère de beauté et de simplicité qui les plaça très-haut dans l'estime des connaisseurs. Après sa mort ces modèles de poterie furent très-recherchés et payés fort cher.

C'est ainsi que Flaxman passa une dixaine d'années, pendant lesquelles il exposa néanmoins un certain nombre d'ouvrages à l'Académie royale. On cite parmi ses œuvres le modèle d'un monument à l'infortuné Chatterton, cette victime du génie et de la protection dédaigneuse d'un Mécène ignorant. La plupart de ces travaux étaient exécutés en terre cuite ou en plâtre de Paris, et dans de petites dimensions, ce qui prouve que les débuts de notre artiste furent peu encouragés; car s'il eût trouvé de riches protecteurs, il aurait sculpté en marbre quelques-uns de ces modèles. Au reste, les difficultés de sa position ne l'ar-

rètèrent point dans sa carrière ; il sut, à force de travail et de tempérance, se rendre indépendant. En 1782, il quitta la demeure de son père pour prendre, dans Wardour-Street, une petite maison et un atelier. A la même époque, il épousa Anne Denman, qu'il aimait depuis long-tems, et qui semblait créée pour s'unir à lui. Outre les qualités du cœur, elle avait du goût et de l'instruction ; elle parlait l'italien et le français, et, comme son mari, elle n'était pas étrangère à la langue d'Homère. Ce qui valait mieux encore, c'est qu'elle était remplie d'enthousiasme pour le génie de Flaxman, dont elle raffermissait le cœur dans ses heures de découragement, et qu'elle soulageait de tous ces soins domestiques que les artistes ne savent pas prendre, et qu'ils ne négligent pas impunément. Ces deux époux étaient bien la même chair et le même sang, suivant une expression plus biblique que parlementaire. Flaxman goûtait avec délices ce bonheur domestique, sans y sacrifier ses espérances de gloire, quand il rencontra par hasard sir Josué Reynolds. « J'entends dire que vous êtes marié, lui dit brusquement le président de l'Académie ; si cela est vrai, vous êtes coulé comme artiste. » Flaxman, de retour chez lui, s'asseyant auprès de sa femme et lui prenant la main : « Je suis coulé comme artiste, lui dit-il avec un sourire mêlé de tristesse et d'enjouement. — Comment cela s'est-il fait, et quelle en est la cause ? — Cela s'est fait à l'église, par l'entremise d'Anne Denman ; je le tiens de sir Josué Reynolds, qui vient de me l'apprendre. »

Cet arrêt brutal troubla un peu Flaxman, et lui donna à penser sur son avenir d'artiste. Pour donner plus sûrement un démenti à la sinistre prédiction de Reynolds, il se décida dès-lors à faire un voyage en Italie ; mais afin de réaliser ce projet, qu'il voulut exécuter sans recourir aux largesses de l'Académie, il thésaurisa secrétement pendant

cinq longues années. Cet intervalle ne fut pas perdu pour sa gloire. Ce fut à cette époque qu'il composa, pour la cathédrale de Chichester, le monument de Collins, qu'il représente assis et lisant la Bible, le seul livre que ce poète eût ouvert pendant sa vie. Sa lyre et ses œuvres poétiques gisent à terre, confusément éparses, en signe de mépris. Un autre monument, d'un style plus élevé, est celui de mistress Morley, dans la cathédrale de Glocester. Cette malheureuse mère, qui avait péri avec sa fille dans un naufrage, est représentée s'élevant au-dessus des vagues, et répondant à l'appel des anges qui lui montrent sa place dans le ciel. Ces deux compositions sont empreintes de cette sérénité simple et majestueuse qui s'accorde avec la sainteté des pensées. On ne sait pas pourquoi Flaxman préférait à ces deux monumens un groupe de *Vénus et de Cupidon*, qu'il composa à la même époque pour son ami M. Knight de Portland-Place. Lorsque Flaxman se vit en possession du petit trésor qui devait assurer son existence, pendant son séjour en Italie, il s'empressa de s'acheminer vers cette terre classique des beaux-arts. Les journaux du tems annoncent ainsi son départ. « Nous apprenons que Flaxman, le sculpteur, va quitter son modeste atelier de Wardour-Street pour se rendre à Rome. »

Dans cette capitale du monde chrétien, Flaxman fut comme ébloui par les restes magnifiques de l'art antique et par la splendeur de l'art moderne. Il reconnut que les grands artistes de l'Italie étaient de véritables poètes qui se servaient du marbre et de la couleur pour exprimer les plus hautes pensées. La critique ne les forçait point à replier les ailes de leur génie; le goût et la nature étaient leurs seuls maîtres; et leur inspiration, échauffée par les suffrages d'un peuple qui juge par le sentiment les œuvres de l'imagination, enfantait sans efforts les merveilles de

sculpture et de peinture qui décorent les murs et les coupoles de toutes les églises. La condition des artistes, en Angleterre et en France, est mortelle à l'inspiration. L'esprit critique qui tourmente les prétendus connaisseurs, au-delà et en-deçà de la Manche, impose aux artistes un long travail de réflexion qui glace l'imagination, et répand sa froideur sur les œuvres savantes des plus beaux génies. Aussi, pendant que l'Italie se couvre de chefs-d'œuvre rapidement conçus et plus rapidement exécutés, les artistes français et anglais consument de longues années dans ce double travail. C'est qu'ils savent que les œuvres vont tomber aux mains de la critique, monstre sans entrailles, parce qu'il est impuissant. Depuis cette époque, la race de ces jugeurs de profession a pris sur la direction des beaux-arts un empire vraiment désastreux; et si les artistes ne savent pas se liguer pour secouer un joug qui leur pèse et qui les humilie, l'art ne survivra pas long-tems à l'indépendance du génie. C'est vraiment pitié de voir que de nos jours le renom des artistes soit à la merci de quelques fats, auxquels on ne confierait ni une brosse ni un ciseau; et cela, parce que, de leur autorité privée, ces nouveaux Winkelman se sont donné des diplomes d'hommes de goût. Le malheur est que ce pédantisme impertinent devienne pour quelques-uns un métier lucratif, dans notre siècle d'industrie et de fausse science.

Flaxman contempla les chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux en sculpteur et en chrétien. Il vit que les artistes de l'Italie avaient mis leur génie au service de l'église; qu'ils en étaient les véritables prêtres, et que leurs travaux popularisaient, plus sûrement que les reliques et les images, les traditions qui entretiennent les erreurs et la superstition du vulgaire. En voyant ainsi l'art servir d'auxiliaire à l'erreur, il conçut la pensée de l'appeler au secours

de la vérité, et de rendre sensibles par la sculpture toutes les beautés poétiques et morales des Saintes-Écritures. Les innombrables dessins qu'il a laissés sur des sujets religieux, et un grand nombre de monumens de sculpture sacrée, ne permettent pas de douter qu'il n'ait donné à ses travaux une direction religieuse. Mais c'était une œuvre surhumaine que de pousser le protestantisme à la poésie.

Ces compositions bibliques n'empêchèrent pas Flaxman de se livrer à d'autres travaux. Ce fut à Rome qu'il exécuta ses *Illustrations d'Homère, d'Eschyle et de Dante.* Il paraît que pour ses premiers dessins homériques, il emprunta aux vases grecs la plupart de ses figures; mais bientôt, moins défiant envers son génie, il osa créer, au lieu de se borner modestement au rôle de copiste. Au reste, il admirait beaucoup les bas-reliefs des vases et des sarcophages antiques, et il pensait que l'artiste moderne ne pouvait pas puiser à meilleure source la science et l'inspiration. « La contemplation de ces modèles, dit-il dans ses *Leçons sur la Sculpture*, en donnant à l'ame de nobles habitudes de pensée, la porte naturellement à saisir en toutes choses la beauté, l'élégance et la grandeur, et lui inspire le dégoût de tout ce qui est bas et vulgaire. » C'est dans cet esprit de libre imitation qu'il composa son Homère. L'*Iliade* contient trente-neuf dessins, qui offrent tous, à l'exception de deux, des figures de femme. Il a jeté beaucoup de variété et d'harmonie dans ces compositions, qui se distinguent par un caractère de beauté grave, sévère et simple. La forme y est subordonnée et non sacrifiée à l'expression; la vigueur des héros n'y dégénère pas en brutalité, ni la grâce des femmes en mollesse. L'*Odyssée*, qui ne comprend que trente-quatre illustrations, se fait remarquer par les mêmes qualités, et plus spécialement par une sorte de dignité domestique, en harmonie

parfaite avec le caractère de noble simplicité du second chef-d'œuvre d'Homère. Il est fâcheux que dans quelques-uns de ces dessins si purs, Flaxman ait cru devoir introduire certaines figures colossales, telles que Briarée, Otus et Éphialte, Polyphème, le roi et la reine des Lestrigons, hors de proportion avec les personnages qui les entourent. Il n'y a d'ailleurs rien de plus repoussant que le laid développé sur une grande échelle ; la beauté la plus régulière peut à peine supporter cette expansion démesurée. Ces colosses difformes ne peuvent pas être mis en rapport avec l'homme. Poussin, dans un sujet de même nature, a fait preuve d'un sens exquis. Son *Polyphème aveugle* n'a d'autre mesure que la montagne à laquelle il s'appuie et les vastes plaines qui s'étendent à ses pieds. Son troupeau et tous les petits objets sont dans l'éloignement. Grâce à cet artifice, ce grand peintre n'a pas manqué à l'analogie, qui est la suprême loi des beaux-arts.

Ces dessins furent faits pour mistress Hare Nayler au prix de quinze schelings la pièce. Ce faible salaire suffisait au désintéressement et à la modestie de Flaxman, mais le succès le paya au-delà de ses vœux. La célébrité lui attira de nouveaux patrons plus généreux. A cette époque il exécuta en marbre, pour Thomas Hope, un groupe de *Céphale et l'Aurore*, qui est un des plus beaux morceaux de la magnifique collection de ce riche amateur. La comtesse Spencer le chargea d'illustrer Eschyle après Homère, et il entra avec autant de bonheur dans l'esprit de ce grand poète aussi majestueux et plus énergique que le chantre d'Achille. Un patronage moins heureux pour notre artiste fut celui de l'excentrique Frédéric, quatrième comte de Bristol, évêque de Derry. Il s'engagea à représenter dans un groupe de quatre figures héroïques, la *Fureur d'Athamas* d'après les Métamorphoses d'Ovide, moyennant six

cents liv. st. Un pareil ouvrage valait deux mille livres. Flaxman y mit du sien, sans compter le tems que lui coûta ce grand morceau de sculpture, qui orne aujourd'hui le château du *Comte-Évêque*, à Ickworth, dans le comté de Suffolk.

Flaxman entreprit alors de restaurer le magnifique torse du Vatican, que l'on considère généralement comme le fragment d'un Hercule. Il se livra à ce travail ingrat et difficile avec son ardeur accoutumée. Lorsqu'il ouvrit son atelier il offrit aux connaisseurs deux figures au lieu d'une seule, Hercule et Omphale. On ne pouvait pas nier que le jeu des muscles et la pose du torse ne se prêtassent à cette combinaison, mais ils convenaient aussi à beaucoup d'autres, et comme chaque spectateur apportait avec lui une théorie de restauration toute faite, il arriva que l'œuvre de Flaxman, qui ne répondait à aucune de ces préoccupations, rallia peu de suffrages, quoiqu'elle décelât l'ame d'un poète et le vrai sentiment de l'antiquité. Il faut cependant avouer que dans ce groupe, les formes plus que viriles d'Hercule formaient un contraste un peu heurté avec la grâce féminine de la reine de Lydie. Quelque tems avans sa mort, Flaxman fit détruire ce plâtre qui lui rappelait une grande témérité et un médiocre succès; nous ne cacherons pas que les connaisseurs gémissent peu de ce sacrifice.

C'est au patronage de l'auteur d'*Athanase* (1) que nous devons la troisième grande série des dessins ou lignes de Flaxman, les *Illustrations de Dante*. Dans celles d'Ho-

(1) Note du Tr. M. Thomas Hope, amateur passionné et fort riche des productions des arts du dessin. Sa collection d'antiquités est une des plus belles de l'Europe. *Athanase* est un voyage dans la Grèce moderne et dans les autres parties de l'empire ottoman, fait sur la première donnée du *Jeune Anacharsis;* mais dont l'exécution est bien plus vive et bien plus spirituelle.

mère, l'artiste avait pour guide, outre les vers du poète, les monumens de l'antiquité. Pour Dante, il n'avait point les mêmes ressources; le marbre n'avait ni arrêté ni popularisé le type de ses héros, et le modèle antique ne pouvait pas s'appliquer convenablement aux princes, aux poètes et aux guerriers du moyen-âge. Malgré ces difficultés, Flaxman a montré dans son Dante une plus grande originalité que dans Homère, et si cette œuvre a moins de célébrité, on doit s'en prendre à l'infériorité relative du poème, dont les beautés ne sont goûtées que par un petit nombre d'esprits excellens, et non au crayon de l'artiste, car les juges compétens en matière d'antiquité et de moyen-âge reconnaissent que, dans cette double lutte du dessin et de la poésie, Flaxman a atteint de plus près le poète de Florence.

Pendant un séjour de sept années à Rome, Flaxman se familiarisa avec tous les procédés de son art, et mit à profit la complaisance des modèles qui ne cachent pas aux artistes la vue des trésors dont la nature a été si prodigue en Italie. La pruderie anglaise met chez nous un obstacle insurmontable à l'étude de la nature vivante, comme les scrupules religieux en opposent à celle de la nature morte. En Italie, les femmes, grâce à la chaleur du soleil, n'ont pas même le seul souci qui occupât la princesse Pauline, lorsqu'elle posait devant Canova (1). Cette facilité, qui ne dépose pas contre les mœurs du pays, est singulièrement favorable à l'art. Avant son départ, Flaxman avait été reçu membre des Académies de Florence et de Carrare. L'homme du destin venait de frapper en-

(1) On connaît le mot de la princesse Pauline, sœur de Bonaparte. Une Anglaise lui demandait comment elle avait pu rester nue devant le sculpteur. « Oh! ma chère, répondit-elle, il y avait bon feu. »

deçà des Alpes quelques-uns de ces terribles coups qui faisaient trembler les rois sur leurs trônes. Flaxman, quoique tranquille dans son atelier, ne voulut pas attendre à Rome le vainqueur d'Arcole et de Lodi. Dans sa vieillesse il se plaisait à raconter que, deux ou trois jours avant son départ, dans une soirée diplomatique, l'ambassadeur de France montrait avec orgueil une médaille de Bonaparte : « Voilà, disait-il, le héros qui ébranle les trônes de la terre et qui consolide la république. » Alors, jetant les yeux sur la médaille : « Votre citoyen Bonaparte, dit-il, ressemble fort à César-Auguste (1). — A un tyran ! s'écria le Français, n'en croyez-rien ; je vous dis que c'est un tout autre homme ; c'est un jeune héros enthousiaste qui ne songe qu'à la liberté et à l'égalité ! » Prophète candide!

A son retour en Angleterre, Flaxman trouva Banks, Bàcon et Nollekens, en possession de la faveur publique. Toutefois, pendant son absence, sa réputation avait grandi, et il y mit le sceau par le monument du comte de Mansfield, qui lui avait été commandé à Rome. Dans cette magnifique composition, le sculpteur a représenté le juge assis en costume avec la Sagesse d'un côté et la Justice de l'autre ; à ses pieds est étendu le corps d'un jeune homme qui passe dans quelques descriptions pour une image de la mort, mais qui n'est réellement qu'un coupable livré par la Sagesse aux mains de la Justice. Mansfield est calme, simple et sévère ; il est assis, solitaire, sans pompe, sans passion et sans orgueil, son regard, calme et pénétrant, rassure l'innocence et jette l'effroi dans le cœur du criminel. La figure du condamné est une heureuse conception ; l'espé-

(1) Note du Tr. La figure de Bonaparte est réellement dans le type romain. On peut voir au cabinet des médailles un Tibère et surtout un Germanicus, qu'on serait tenté de prendre pour des portraits de Napoléon.

rance l'a quitté, et ses oreilles sont remplies du bruit de la multitude qui se presse pour le voir lancer dans l'éternité. Ce monument fut payé 2,500 liv. st. (62,500 fr.). A la vue de ce chef-d'œuvre, le sculpteur Banks s'écria : « Ce petit homme nous dépasse tous de la tête. »

Pendant que Flaxman travaillait à ce grand ouvrage, il s'occupait aussi d'un travail de fantaisie destiné à témoigner à la compagne de sa vie la reconnaissance que lui inspirait son dévoûment et sa tendresse. Il fit faire un album in-quarto dont il remplit les feuilles avec des dessins à la plume et au pinceau. Le frontispice offre, sous une allégorie ingénieuse, l'image de son bonheur domestique; les dessins qui suivent, au nombre de quarante, représentent dans les *Aventures d'un Chevalier errant*, les *Épreuves de la Vertu* et les *Combats que le Vice livre à l'ame de l'homme*, et se terminent par le *Triomphe du héros qui s'unit à la Foi, à l'Espérance et à la Charité*. Il y a beaucoup de dignité poétique dans l'invention et surtout dans l'exécution de ce petit poème pittoresque. Ce serait rendre aux arts un service important que de publier cette belle allégorie.

Les succès de Flaxman firent comprendre à l'Académie que le rival malheureux d'Engleheart, déclaré mort poétiquement pour fait de mariage par Reynolds, pourrait bien, malgré ces antécédens, répandre quelque éclat sur l'illustre compagnie. Il fallut quelques démarches assez actives pour déterminer Flaxman à s'inscrire sur la liste des candidats au titre de membre associé; mais l'empressement avec lequel il fut nommé prouva combien on lui sut gré d'avoir oublié l'échec qu'il avait éprouvé. Ceci se passait en 1797, dans l'année même où il exposa trois projets de bas-reliefs, tirés du Nouveau-Testament, en même tems que le monument de William Jones, qui figure

maintenant dans la chapelle du collége d'Oxford. C'est un bas-relief dans lequel ce grand orientaliste est représenté avec quelques vénérables brahmines occupé à mettre en ordre le Code hindou. Flaxman était loin d'exceller dans les ouvrages de ce genre ; son ciseau ne savait donner de grâce ni aux costumes ni à la physionomie modernes. Flaxman était âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il fut nommé membre titulaire de l'Académie royale. Les lois de ce corps obligent tout récipiendaire à offrir à la collection quelque morceau sorti de ses mains. Cet usage contribue à enrichir la galerie de tableaux et de statues qui appartient à l'Académie. Flaxman fit hommage d'un groupe représentant Apollon et Marpesse, dont la disposition est fort heureuse ; quant à l'exécution matérielle, Flaxman n'excella jamais à manier le ciseau.

L'idéal était la véritable vocation du génie de Flaxman. Lorsqu'il fut question d'élever une colonne navale à l'occasion des victoires de Nelson, Flaxman mit en avant le projet d'une statue de la Grande-Bretagne, de deux cents pieds de haut, qui devait être placée sur la hauteur de Greenwich. Il publia même, à l'appui de son projet, un mémoire dans lequel il prouvait par des exemples empruntés à l'antiquité et à l'histoire moderne, l'importance nationale d'un pareil monument ; il y joignait l'esquisse du colosse qu'il méditait. Mais tous les travaux qui ne présentent pas quelque avantage matériel, quelque profit bien clair, sont accueillis parmi nous comme des rêves de visionnaire. Le comité s'assembla pour délibérer sur la proposition de Flaxman, fit un dîner copieux selon l'usage des comités, et rejeta le plan de l'artiste, tout en reconnaissant combien l'exécution en serait honorable au sculpteur et au pays. Flaxman essuya à cette occasion beaucoup de plaisanteries qui l'affectèrent peu, d'autant qu'elles

roulaient en général sur l'exiguité de sa taille, à laquelle il ne pouvait rien, et que d'ailleurs il ne voyait pas bien clairement pourquoi il serait défendu à un petit homme d'avoir de grandes idées. Au reste, ce projet, dans son exagération de grandeur, est beaucoup moins plaisant que celui de cet utilitaire qui proposait chez nos voisins une toute petite colonne de mille liv. st. environ, pour perpétuer le souvenir d'un des plus grands événemens de l'histoire moderne. Cette motion burlesque d'un homme de bien, indique ce que deviendraient les beaux-arts sous l'empire de l'intérêt *bien entendu.*

Lorsque la paix d'Amiens ouvrit la France à tous les voyageurs, Flaxman visita Paris et parcourut avec la foule de ses concitoyens l'immense galerie du Louvre, qui renfermait alors les plus riches trésors de la sculpture et de la peinture. Flaxman, qui voyait dans le consul Bonaparte l'irréconciliable ennemi de l'Angleterre, tout en répondant avec courtoisie aux avances qui lui furent faites, refusa d'être présenté au futur empereur. Les politesses du peintre David l'embarrassèrent davantage. Régicide et athée, à ce double titre l'artiste jacobin devait inspirer une vive antipathie au sculpteur. Flaxman, religieux jusqu'au mysticisme, sensible jusqu'à la mollesse, voyait avec une sorte d'effroi le peintre pour qui la mort de Marat (1) fut l'occasion d'un chef-d'œuvre. La vue de Paris, à cette époque de gloire, d'incrédulité et de mauvaises mœurs, blessa notre voyageur dans ses sentimens de patriotisme, de religion

(1) NOTE DU TR. Ce tableau, qui est peut-être le plus bel ouvrage du pinceau de David, ne figure point au Louvre où on pourrait l'exposer aujourd'hui sans crainte de paraître rendre hommage à un homme qui inspire un dégoût universel. On dit qu'il est devenu la propriété d'un lieutenant-colonel de notre armée, M. Husson, amateur éclairé des beaux-arts.

et de pureté morale. Il emporta à Londres une impression peu favorable, et la conviction qu'il ne s'était pas trompé en comparant Bonaparte au premier despote romain.

Le mysticisme religieux engendre souvent la mélancolie et pousse au mépris de la vie ceux qui s'énivrent de ses visions décevantes. Flaxman, quoique porté par la tendresse de son ame à se ranger parmi les partisans de Swedenborg, ne se laissa pas aller à dédaigner la terre par amour du ciel. Il était gai et plaisant dans le commerce de sa vie. Ses soirées d'hiver se passaient en famille à composer, pour le plaisir de sa femme, de petites histoires en prose ou en vers, avec des dessins au trait, sérieux ou burlesques. Ces bagatelles donnaient carrière à son imagination, et c'était plaisir de voir avec quelle verve de gaîté et de bouffonnerie il se délassait des travaux sérieux et des hautes pensées de la journée. La plupart de ces plaisanteries ne survivaient pas aux circonstances qui les avaient fait naître, mais l'une d'elles, *the Casket*, s'est conservée et donne une idée de ces curieuses compositions. C'est une épopée badine composée à l'occasion d'une boîte chinoise que Flaxman avait achetée pour sa femme et sa sœur. Ce petit poème héroï-comique se compose d'une dixaine de dessins, où sont représentés la généalogie et les aventures de cette boîte merveilleuse qui émeut toutes les puissances du ciel et de l'enfer, avant d'arriver en Angleterre où le génie de la Grande-Bretagne l'accueille avec un sourire. Flaxman disait avec Horace :

Dulce est desipere in loco.

A cette époque, Flaxman composa un grand nombre d'ouvrages qui augmentèrent sa réputation et sa fortune. Les sujets qu'il traitait avec le plus de plaisir étaient empruntés à la Bible, et il ne manquait aucune occasion

de travailler pour les églises, qui payaient peu généreusement ses chefs-d'œuvre ; mais l'argent n'était pas son but. Toutefois la fortune lui vint sans qu'il l'eût recherchée. L'Inde, l'Italie, l'Écosse, l'Irlande et les deux Amériques, lui demandèrent des statues et des bas-reliefs. Le royaume de Tanjore rendit hommage à son génie. Le rajah lui fit faire sa statue et un monument en l'honneur du missionnaire Schwartz (1). Ces deux morceaux sont arrivés à leur destination, et l'évêque Héber en parle avec éloge dans ses intéressans Mémoires. Il fit aussi pour la Compagnie des Indes deux monumens en l'honneur de lord Cornwallis, un buste de Warren Hastings et une statue du marquis Hastings. Il paraît que ces travaux ne tombèrent pas à la charge de l'artiste comme la *Fureur d'Athamas,* car Flaxman aimait à parler des nobles procédés de la Compagnie, et à reconnaître la libéralité et la courtoisie de ces marchands-législateurs et conquérans. On doit rapporter à cette époque les statues de Reynolds, de Sir John Moore et de Pitt.

En 1810, l'Académie royale institua, après y avoir long-tems pensé, et non sans opposition, un cours de sculpture dont elle chargea Flaxman. Elle affecta une somme peu considérable pour six leçons par an : le professeur n'en mit pas moins de zèle à s'acquitter de son devoir. Sa première leçon, qui eut lieu en 1811, attira en masse les académiciens, les élèves et les amateurs des beaux-arts. A son entrée, il fut salué par de nombreux applaudissemens. Ses ouvrages et sa réputation de savoir et de conscience commandaient une attention respectueuse, pendant que la

(1) Voyez, dans la première série de notre recueil, une notice curieuse sur le rajah de Tanjore, qui connaît les arts et une partie des langues de l'Europe.

simplicité de son débit, la gravité de ses manières et la douceur de sa voix, exerçaient une sorte de séduction sur son nombreux auditoire. Il paraît cependant, par une plaisanterie de Fuseli, que ce célèbre artiste comptait peu sur le succès de son collègue. On raconte qu'à un dîner d'amis, il se leva brusquement, après s'être recueilli un instant, et que, d'une voix gravement comique, il s'écria : « Adieu, amis ; adieu, bons vins ; adieu, saillies spirituelles ; je vous quitte pour aller entendre le premier sermon prêché par le révérend John Flaxman. » Ces leçons, au nombre de dix, traitent les sujets suivans : sculpture anglaise ; sculpture égyptienne ; sculpture grecque ; science ; beauté ; composition ; style ; draperie ; art antique ; art moderne. Comme compositions littéraires, ces leçons contiennent un exposé clair et complet de l'histoire et des procédés de l'art chez les anciens et chez les modernes ; elles abondent en idées saines, en remarques judicieuses et en préceptes que la pratique de l'art peut seule faire découvrir. Le style en est un peu lourd, et on ne peut pas dissimuler qu'on y chercherait en vain de l'éloquence et du mouvement ; mais elles étaient plutôt destinées à instruire qu'à échauffer ceux qui venaient les entendre. Le poète Campbell loue fort la sobriété du style de Flaxman, et le trouve parfaitement approprié aux sujets didactiques. Il ajoute que, pour les ouvrages légués par les grands hommes, l'imagination est déçue comme une héritière avide, parce que le legs est toujours au-dessous des espérances dont elle s'est bercée. Flaxman a laissé, outre ces leçons, un assez grand nombre d'écrits, la plupart anonymes, qui portent tous l'empreinte de son talent simple, facile et consciencieux. On lui doit une appréciation des ouvrages de Romney, insérée dans la Vie de ce peintre, par Hayley ; les articles Armure, Bas-relief, Beauté, Bronze, Buste, Composition,

Jet et Cérès, dans l'*Encyclopédie* de Rees. L'étude approfondie de la sculpture gothique lui fut fort utile pour traiter avec supériorité la question de l'armure. D'autres critiques l'ont surpassé par la richesse du langage, la chaleur et l'éclat de l'expression, mais nul n'a porté aussi loin que lui le sentiment de la dignité austère et chaste de l'art.

Si on peut reprocher quelque froideur à la plume de Flaxman, on ne peut pas en dire autant de son pinceau ni de son ciseau. Toutes ses esquisses et ses dessins témoignent d'une richesse et d'une activité d'imagination prodigieuses. L'énumération de ces dessins remplirait plusieurs pages, et il ne faudrait pas moins d'un volume pour en offrir une description fort succincte. Parmi ses *Illustrations du Pilgrim's Progress*, il y en a quelques-unes qui égalent en simplicité les plus nobles pages de ce roman religieux, et qui les surpassent de beaucoup par la grâce. On peut dire la même chose des dessins qu'il composa pour la traduction d'*Obéron* par Sotheby ; mais c'est surtout dans son *Hésiode* qu'il a déployé toutes les ressources de son imagination. Il aimait à vivre par la pensée dans ces jours d'innocence où les philosophes, si philosophes il y avait, marchaient pieds nus, où les rois guidaient la charrue, les princesses lavaient leur linge, et les poètes, comme les ménestrels du Nord, chantaient pour obtenir un morceau de pain. Cet œuvre se compose de trente-six vignettes qui, pour la simplicité, le charme et la grâce, le disputent à tous ses autres dessins. Elles représentent l'Histoire de Pandore et les effets de sa présence sur la terre. L'une d'elles avait une telle valeur aux yeux de l'artiste, qu'il l'a modelée en relief : c'est Mercure conduisant Pandore du ciel sur la terre, et traversant les airs avec son gracieux fardeau.

Flaxman avait alors soixante-six ans, et jouissait d'une

réputation plus qu'européenne. Les commandes lui arrivaient de toutes parts, et son activité ne pouvait y suffire. Les plus importantes furent un *saint Michel vainqueur de Satan* et un *Bouclier d'Achille*. La première fut faite par lord Egremont, zélé protecteur des beaux-arts, et la seconde par Rundell et Bridge, orfèvres distingués : ce dernier ouvrage passe pour l'un des chefs-d'œuvre de Flaxman. L'intention du poète n'était rien moins que de représenter l'univers sur la surface de ce bouclier. Il commence par nous montrer le système général du monde; les cieux qui s'étendent, les astres suspendus à la voûte des cieux; la terre immobile au-dessous, et les mers qui l'entourent comme une ceinture. Ensuite il fait voir la terre sous un point de vue spécial; les villes heureuses dans la paix ou terribles dans la guerre; les travaux des champs, et le résultat de ces travaux dans la moisson et la vendange; la vie pastorale avec ses douceurs et ses dangers; en un mot, tous les travaux qui occupent et toutes les ambitions qui divisent le monde. Pope, dans la distribution de ces différentes scènes et la mesure probable du bouclier, a suivi le plan de M. Boivin (1), qui a classé tous les élémens donnés par le poète avec une précision mathématique. Mais dans sa passion pour les lignes droites, le savant académicien a fait du poétique bouclier d'Homère une roue de chariot, dont les rayons encadrent symétriquement douze scènes de grandeur uniforme, coupées en outre par neuf cercles ou même davantage, qui détruisent toute l'harmonie de l'ouvrage par d'innombrables intersections. Flaxman a sagement réduit de moitié le nombre de ces cercles, et il a remplacé les lignes droites par des

(1) Voir la collection des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

courbes onduleuses qui séparent les différens groupes sans offenser la vue.

Sur la lisière du bouclier, l'artiste a représenté l'Océan, dont les flots doucement agités se soulèvent comme les toisons d'un troupeau. Au centre, Apollon ou le soleil, monté sur son char, verse la lumière sur le monde. Ce cercle central n'a guère qu'un pied de diamètre (tout le bouclier en a trois); et cependant, dans cet espace étroit, l'artiste a représenté :

La terre et la mer et les cieux,
Le soleil qui répand d'infatigables feux,
La lune tout entière et la vaste couronne
Des astres éclatans dont l'Olympe rayonne,
Les Pléïades en chœur, le puissant Orion,
Et l'Ourse, qui du Char acceptant le surnom,
Fidèle au tour prescrit, vers Orion penchée,
Seule dans l'Océan ne s'est jamais couchée (1).

Dans les douze tableaux qui remplissent l'intervalle qui sépare la bordure du cercle central que nous venons de décrire, Flaxman a montré toute la science d'un érudit et l'inspiration d'un poète. Les figures ont environ six pouces de hauteur, et quelquefois un demi-pouce de relief. Le foyer de la surface convexe n'est pas placé à plus de six pouces au-dessus du plan du bouclier, et cependant plus de cent figures d'hommes se détachent de ce fond si peu étendu. Flaxman s'énorgueillissait à juste titre de ce magnifique ouvrage; les dessins et le modèle furent payés 620 liv. st. (15,000 fr.). La première *épreuve* en argent

(1) Ces vers sont tirés d'une traduction d'Homère par M. Bignan, ouvrage fort remarquable qui aurait donné une célébrité méritée à ce poète, auprès d'une génération moins distraite par les graves intérêts de la politique.

doré, au prix de 2,000 guinées (48,000 fr.), fut placée par le roi sur son buffet; une seconde, du même métal et du même prix, fut offerte par le roi au duc d'York. Lord Lonsdale et le duc de Northumberland en firent tirer chacun une de la même valeur. Les propriétaires du moule en firent couler deux en bronze pour eux-mêmes, et trois en plâtre pour l'Académie royale, pour Thomas Lawrence et pour Flaxman.

Quelques-uns des plus beaux ouvrages de Flaxman appartiennent à cette dernière époque de sa vie, entre autres sa *Psyché*, son *Apollon Berger*, et les statues de *Raphaël* et de *Michel-Ange*, ainsi que le groupe de *saint Michel et de Satan*. La *Psyché* et l'*Apollon Pasteur* annoncent bien le génie de l'illustrateur d'Homère. Le *Michel-Ange* et le *Raphaël* sont poétiques, et pourtant réels, héroïques et familiers; leur costume est pittoresque sans cesser d'être historique. Les statues de *Burns* et de *Kemble* ne méritent pas les mêmes éloges. L'acteur, qui est représenté dans le rôle de Coriolan, est un peu lourd, et la mise du poète qui médite, une marguerite à la main, est par trop négligée. Le groupe de l'*Archange Michel et de Satan* est un morceau du premier ordre; la conception en est vraiment épique, la disposition grandiose et l'action divine. L'archange triomphant foule aux pieds son ennemi, et l'agonie résignée du vaincu montre bien qu'il a été touché par la lance d'un demi-dieu. Les artistes qui veulent se faire un nom dans le genre historique ou poétique devraient bien étudier ce chef-d'œuvre, où tout est marqué d'un caractère de grandeur sans exagération, qui jette l'effroi et non le dégoût dans l'ame. Qu'on le compare avec le *Prométhée* de Salvator Rosa. Dans ce tableau, la victime est étendue sur le flanc; le

vautour lui déchire le foie ; et ses ailes, violemment agitées, font pleuvoir le sang autour de lui : c'est une scène de carnage et non de terreur.

Les ouvrages de Flaxman se divisent naturellement en quatre classes, selon la nature des sujets qu'il a traités : religieux, poétiques, classiques et historiques. Il a laissé dans ces genres divers des morceaux d'un mérite distingué; mais il n'a pas atteint dans tous la même supériorité. Dans le genre historique, il triomphe rarement des difficultés du costume, et dans le genre classique, son génie est asservi à la forme antique; mais dans les sujets poétiques et religieux, il s'est placé au-dessus de tous les sculpteurs modernes par la pureté et la simplicité du style. Ses compositions religieuses sont des groupes ou des figures, dans lesquels il réalise poétiquement les plus beaux passages de l'Écriture. Ce sont en général des morceaux de petite dimension, sculptés en marbre ou coulés en plâtre, sans parler des dessins qui ornent un grand nombre d'albums. Ces dessins au pinceau sont conservés par sa sœur, et les murs de son atelier sont encore couverts d'un grand nombre de bas-reliefs de cette espèce. Presque toutes les églises possèdent en outre quelque sculpture de ce grand artiste; il est fâcheux que ces compositions n'aient pas été faites sur une plus grande échelle, elles auraient produit un effet plus imposant, quoiqu'elles n'y eussent rien gagné en vigueur de sentiment.

Flaxman était, comme on l'a déjà dit, d'une petite stature; sa démarche était sans grâce et sa figure un peu commune. Mais lorsqu'il parlait, sa physionomie révélait aussitôt la supériorité de son esprit. Ses grands yeux s'animaient, et jetaient un vif éclat; la douceur inexprimable de son sourire tempérait ce qu'il y avait de fier dans l'ex-

pression habituelle de sa bouche ; son front élevé, emblème du génie, se perdait sous ses cheveux longs et noirs, qui retombaient négligemment des deux côtés de sa tête. Sa mise était simple, mais assez soignée. Devenu riche, il ne prit ni voiture, ni laquais, ni livrée. Il se considérait plutôt comme le compagnon que comme le maître des ouvriers qu'il employait. Deux fois l'an, il les conduisait à la campagne, et présidait gaîment au repas qu'il leur donnait. Dans les circonstances extraordinaires, par exemple, dans les dîners d'Académie, il faisait placer à sa droite John Burge, son polisseur de marbre. Il traitait comme des membres de sa famille les douze ou quinze ouvriers qu'il occupait dans son atelier ; il les faisait soigner et les payait pendant leurs maladies ; et s'il leur arrivait de tomber dans la gêne, il savait les tirer d'embarras sans les humilier. Aussi était-il généralement aimé ; et sa bonté était tellement connue, que les hommes du peuple qu'on interrogeait sur son compte répondaient aussitôt dans leur langage naïf : « C'est le meilleur maître que Dieu ait jamais fait. » Son genre de vie était sobre et régulier ; renfermé dans le cercle étroit de ses affections, il se tenait prudemment loin d'un monde dont il ne voulait être ni le courtisan ni le détracteur. Il mettait ainsi en sûreté sa dignité et son génie. L'auteur de cet essai interrogeait un académicien pour en obtenir quelques renseignemens sur son illustre collègue. « Je ne puis rien vous dire, répondit celui-ci ; Flaxman vivait comme s'il n'eût pas été de ce monde ; ses allures ne ressemblaient pas aux nôtres : c'était un homme de l'ancien tems. Il s'habillait vous savez comment ; il dînait à une heure, travaillait après dîner : ce que nous nous gardons bien de faire ; il prenait le thé à six heures ; le soir, on ne le rencontrait jamais dans les

cercles des riches ni des nobles : il était heureux chez lui, et il y restait. De tous les membres de l'Académie, celui que je connaissais le moins, c'est Flaxman. »

Dans les dernières années de sa vie, Flaxman, au milieu de sa gloire et de sa prospérité, reçut plusieurs coups qui altérèrent son bonheur. En 1820, il perdit sa compagne, et cette séparation répandit l'amertume et le deuil sur le reste de ses jours. Il ne lui restait plus qu'un petit nombre d'amis. Hayley, qu'il estimait comme homme, avait cessé de vivre, ainsi que Banks, son ami et son rival, et Romney, le seul des peintres anglais dont il fût vraiment épris. Il avait conservé Thomas Hope et Samuel Rogers, qu'il chérissait pour leur génie et la beauté de leur ame; il avait aussi de l'estime pour le peintre Howard et de l'amitié pour Hothard. Le commerce de ces hommes distingués et les soins de deux femmes, sa sœur et celle d'Anne Denman, répandaient encore du charme sur ses derniers jours. Sa santé, quoique affaiblie, était loin de faire craindre une catastrophe prochaine, lorsqu'au commencement de l'hiver de 1826, il reçut un matin la visite d'un étranger qui vint le surprendre au moment de son lever. « Monsieur, lui dit le visiteur, en présentant un livre, voici un ouvrage que l'auteur, artiste italien, m'a envoyé pour vous l'offrir, et en même tems pour en justifier l'étrange dédicace. Le bruit de votre mort s'était répandu dans toute l'Italie. Mon ami voulant montrer au monde l'estime qu'il faisait de votre génie, n'a pas hésité à placer l'ouvrage qu'il allait publier sous votre invocation. C'est pourquoi il a écrit en tête de son livre : « A l'Ombre de Flaxman. » Le livre était à peine publié que la nouvelle de votre mort fut démentie. L'auteur se félicite de sa méprise, et il espère que vous voudrez bien accueillir son ouvrage et son apologie. » Flaxman sourit, reçut le volume avec sa modestie

accoutumée ; et le soir, d'un air indifférent, il raconta le fait à ses amis et à sa famille comme une curieuse aventure.

Cette scène se passait le samedi matin, 2 décembre. Tout le jour, Flaxman fut de belle humeur et de bonne santé; le lendemain, il alla, selon son usage, à l'église. Il y gagna un refroidissement subit, qui le força de se mettre au lit en rentrant chez lui. Il ne voulut pas cependant qu'on appelât son médecin. Le lundi, il se leva en disant à sa sœur qu'il se trouvait assez bien pour recevoir quelques amis qu'il avait invités. Ses convives, en arrivant, furent frappés de l'altération de ses traits; mais l'enjoûment de leur hôte, pendant le repas, les rassura complétement. Le lendemain, le rhume dégénéra en inflammation du poumon. Le mal fit de rapides progrès; tous les efforts de l'art ne parvinrent pas à l'arrêter; et le jeudi matin, 7 décembre 1826, le plus grand sculpteur de l'Angleterre rendit son ame à Dieu. Le 15 du même mois, le président et le conseil de l'Académie royale conduisirent, à la tête d'un nombreux cortége, sa dépouille mortelle au cimetière de Saint-Giles-des-Champs, et on plaça sur sa tombe l'inscription suivante : « John Flaxman, R. A. P. S., dont la vie mortelle fut une préparation constante à l'immortalité des saints; son ame angélique est retournée à son divin auteur, le 7 décembre 1826, après avoir séjourné soixante-douze ans sur la terre. »

(*Repository of Arts.*)

Voyages.

TROIS JOURS A L'ILE D'ELBE.

L'ile d'Elbe, veuve, depuis dix-huit ans, du grand homme qui l'a rendue célèbre dans les fastes des révolutions humaines, conserve encore un intérêt qui grandit sans cesse, à mesure que la gloire de Napoléon se dégage, plus imposante et plus pure, des ténèbres épaissies autour d'elle, par les rivalités nationales et les haines des partis. En 1814, on ne s'y rendait que pour voir le monarque déchu, assister à sa lutte contre l'infortune, recueillir, quand on était assez heureux pour l'approcher, ces paroles grandes comme son génie, ces jugemens rapides sur les hommes et les choses, qui ne sont pas les matériaux les moins précieux de son histoire (1). Depuis que les cendres de Napoléon reposent sous les saules de Sainte-Hélène, et que sa grande ombre semble planer partout où le bonheur éprouva sa modération, et l'adversité son courage, l'intérêt public s'est partagé entre sa dernière prison et les derniers états que lui abandonna la dérisoire modération des puissances coalisées. L'importance de l'île d'Elbe s'accroît des souvenirs que Napoléon y a laissés; et souvent, après l'avoir visitée pour ces souvenirs, comme les monumens en ruines de Rome et d'Athènes, on se surprend à

(1) Voyez, dans le 15e Numéro de la première série, les *Conversations de l'île d'Elbe*, par lord Ebrington.

l'aimer pour elle-même, et on l'explore avec une avide curiosité.

Il ne sera donc pas sans intérêt, pour les Français surtout, de visiter l'ile d'Elbe, sur les traces, non d'un touriste de profession, mais de trois Anglais échappés de Florence, à l'époque où l'arrière-saison laisse désertes les rives de l'Arno, interrompt ses fêtes et les délassemens de son Casino.

Nous laisserons parler l'un de nos voyageurs.

« Arrivés à Livourne, notre premier soin fut de nous recommander à notre hôte et à Notre-Dame de Montenero, patrone du port, afin d'obtenir passage sur une felouque dont le capitaine consentirait à prendre, moyennant une modeste rétribution, une cargaison d'hérétiques. Notre homme fit choix de *la Bella-Rosa*, capitaine Pietro. Nous n'avions pour compagnons de traversée que deux Juifs qui se rendaient à l'île d'Elbe pour je ne sais quel objet. Nous doublâmes d'abord l'île de la Gorgone, où l'on pêche les meilleurs anchois de la Méditerranée; et bientôt la Corse, l'île de Capraïa, l'île d'Elbe et le cap de Piombino, se dessinèrent à l'horizon. Dès que la nuit eut jeté ses ombres sur ce délicieux tableau, je me couchai dans une vieille toile à voile, tandis que mes compagnons cherchèrent le repos sur deux matelas détestables dont notre hôte les avait pourvus. La brise qui suivit le coucher du soleil poussa rapidement notre felouque vers Porto-Ferraïo, où nous arrivâmes à deux heures et demie du matin, après quatorze heures d'une traversée qui, par un bon vent, n'en exige que six.

» La lune prodiguait les reflets de son disque argenté sur les fortifications de la ville, pour se jouer sans doute de la lumière vacillante de quelques misérables chandelles juchées au sommet d'une tourelle décorée du nom de

phare, et bâtie en face d'un récif dangereux pour les petits navires. A la pointe du jour, la ville se déploya à nos regards. Elle est située à la gorge et sur les flancs de deux monticules couronnés par deux forts, qui se lient aux redoutes bastionnées dont la mer baigne le pied. Dans le fond, et sur un plateau assez élevé, on aperçoit la résidence d'hiver de Napoléon. Le capitaine, en nous la faisant remarquer, s'extasiait sur les bienfaits dont ce grand homme avait comblé l'île d'Elbe. On sait qu'autrefois Porto-Ferraïo et ses environs appartenaient à la Toscane, et le reste de l'île à la principauté de Piombino qui n'en est éloignée que de dix-sept milles ; que maintenant elle appartient tout entière à la Toscane. Maître Pietro nous donnait gravement cette leçon d'histoire, et il nous menaçait d'une statistique complète du pays, lorsqu'un mandat de comparution au bureau sanitaire mit fin à son bavardage. Nous nous y présentâmes, après avoir abandonné la felouque à des myriades de moucherons. On examina notre bulletin de santé, nos passeports, et on prit nos signalemens dans un gros registre tenu à cet effet. Pour donner une idée de leur exactitude, il me suffira de citer celui qu'on prêta fort gratuitement à mon compagnon de voyage, M. S***, et que voici : *Grand, gros, œil noir, cheveux idem.* D'abord, M. S*** n'a jamais été surpris en flagrant délit d'obésité; il en a une telle horreur, qu'il vivrait d'éponges et de vinaigre plutôt que de ne pas rester à l'aise dans sa veste de chasse. Quant au reste de son signalement, qu'on se représente deux joues vermeilles, ombragées de boucles de cheveux gris de lin ; au-dessous, deux petits yeux d'un bleu tendre. Peut-on défigurer à ce point un honnête homme? Après tout, notre pauvre garde-notes du bureau sanitaire était excusable ; opérant à cinq heures du matin, il faut croire qu'il n'était pas bien éveillé.

» Nous prîmes gîte à l'hôtel des *Quatre-Nations*; et après avoir donné quelques minutes à une toilette indispensable, et une heure à un excellent déjeûner, nous courûmes, sans perdre un instant, aux mines de fer, comme si nous n'avions eu que quelques heures à passer à Porto-Ferraïo. Notre hôte nous avait conseillé, pour abréger notre route, d'aller tout droit, en traversant la baie, au village de Saint-Jean; mais nous préférâmes faire un détour, et cheminer à pied. Nous y gagnâmes, avec un peu plus de fatigue, l'avantage de parcourir une partie de la ville. La rue principale, bien pavée, conduit, par une montée assez rude, à une ligne de fortifications redoutables, qui lie entre eux deux fortins, dont l'un est baigné par la mer et l'autre assis sur la crête de l'un des monticules (le troisième est situé sur le mamelon opposé). L'un d'eux a été construit par l'ordre et sur les plans de Napoléon : il porte le nom de Saint-Cloud; l'autre a été bâti par les Anglais, ainsi que l'indique son nom. Après avoir longé une partie des remparts, nous passâmes auprès d'une saline dont les travaux employaient beaucoup d'ouvriers, et dont les produits sont une des principales branches du commerce de Porto-Ferraïo.

» La maison de plaisance de l'empereur, située à mi-côte et dans un site riant, fixa ensuite notre attention. Elle a deux étages, six croisées de face à contrevents rouges, et une toiture en tuiles. Elle est bâtie sur une terrasse tapissée de vignes et d'espaliers. A côté, l'on aperçoit un bâtiment détaché qui servait de théâtre. Ce fut le seul où nous entrâmes; l'absence du gouverneur de l'île, dont l'autorisation nous était nécessaire, nous empêcha de pénétrer dans les appartemens. Nous arrivâmes enfin à Saint Jean, où nous prîmes un guide. Tandis qu'il nous cherchait des chevaux, nous interrogeâmes un vieillard, à

qui le souvenir de Napoléon arrachait encore des larmes. Il nous raconta longuement tout le bien que l'empereur avait fait; les magnifiques routes qu'il avait tracées au sein de montagnes jusque-là inaccessibles, et dont plusieurs, depuis son départ, sont restées inachevées. Sa femme nous fit remarquer, à quelques pas du village, la meilleure source de l'île. Elle n'abreuve, à Porto-Ferraïo, que les gens riches; le reste de la ville ne consomme que l'eau de mauvaises citernes, recueillie dans des tonneaux, et dont la disette se fait souvent sentir.

» Notre guide arriva bientôt avec trois chevaux à longs poils, assez semblables aux *poneys* de la Haute-Écosse, et nous nous mîmes en marche vers les mines de fer, situées aux environs de Rio, à six milles de Saint-Jean, sur la côte occidentale. La route que nous suivîmes, ouverte par l'ordre de Napoléon, est fort belle, quoique plus longue que l'ancienne : elle nous servit, sur quelques points, de chemin de traverse. Elle offre, le long de la côte, d'admirables points de vue. Le sol de l'île est partout montueux, à l'exception de la plaine du Campo, dont l'étendue n'est que d'un mille carré. Les pics les plus hauts s'élèvent à l'ouest et surtout à l'est, où le Monte-Capanne, la *Montagne* et le Monte-Giove, dominent majestueusement le reste de la chaîne.

» L'île a soixante milles de tour (20 lieues environ), et environ trois milles de large; la pointe où elle est le plus resserrée s'étend de Porto-Ferraïo à Porto-Longone. Le long de la côte règne une succession de golfes défendus par des promontoires escarpés qui, vus des hauteurs, offrent un coup-d'œil magnifique. Nous eûmes l'occasion d'en juger en gravissant lentement une montagne dont la crête est couronnée d'un vieux château qui servait de forteresse dans les guerres du moyen-âge, et de vigie durant les guerres plus récentes.

C'eût été un séjour digne d'une des héroïnes de Mrs. Radcliffe, à cela près que la belle opprimée y aurait trouvé une consolation fort peu romantique, dans l'aspect de quelques vignobles et champs de blé, que j'ai remarqués dans ces gorges pompeusement appelées vallons. Partout ailleurs le sol reste inculte. Il n'a point de forêts; mais le versant des montagnes offre une collection d'arbustes verts et un luxe de floraison que je n'ai rencontré nulle part. On y distingue de belles variétés de lauriers roses (*Laurustina phillerea*), quelques liéges, des bruyères odorantes, des cactus roses, blancs et jaunes, des giroflées annuelles, des lis blancs, des étoiles de Béthléem, des squilles blanches, des campanules, des orchis de mille nuances, des vescerons à fleurs bleues, jaunes et panachées, des roses blanches, du jasmin sauvage, du chèvre-feuille, du serpolet, de la pimprenelle, des baguenaudiers, de superbes aloës, surtout des poiriers épineux. Ignorant les noms que la botanique donne à la plupart de ces plantes, je ne les désigne ici que sous leur dénomination vulgaire, pour donner une idée des teintes variées qui émaillaient sur notre route la pente des montagnes. Quel trésor seraient pour nos parcs les plus pittoresques, pour ceux de *Lee* et de *Kennedy*, par exemple, quelques acres de ce tapis de verdure et de fleurs, transportés en Angleterre tel qu'il s'offrait à nos yeux. Sans doute il aurait trouvé à l'île d'Elbe un tableau digne de fixer son attention, ce citoyen de Genève qui se plaignait un jour devant moi de la monotonie des voyages, en disant : « Toutes les villes sont » les mêmes. Vous avez des maisons à droite, des maisons » à gauche et la rue au milieu : c'est toujours la même » chose. »

» Napoléon chercha à utiliser l'aloës, croyant que les fibres soyeuses qui entrent dans la contexture de ses feuilles

pourraient remplacer la soie ; il en fit recueillir une assez grande quantité pour en fabriquer une paire de bas ; mais ce travail fut si difficile et si coûteux, qu'il renonça à pousser plus loin l'expérience. S'il avait de préférence fait arracher tous les poiriers épineux dont le sol est hérissé, il aurait épargné au pauvre M. S*** une épreuve fort douloureuse. Pour explorer de plus près cette plante, notre ami grimpa sur un rocher où il y en avait plusieurs, et porta une main téméraire sur son fruit. A l'instant, malgré l'épaisseur de ses gants de chamois, il se sentit déchiré par les mille aiguilles presque imperceptibles dont il est enveloppé. Ce funeste contact produisit les mêmes symptômes que celui des orties : inflammation, cloches, suppuration, etc. Les Elbois, qui connaissent parfaitement les propriétés offensives de cet arbuste, en forment des haies pour défendre leurs champs de l'approche des bestiaux.

» De l'un des points les plus élevés de la route, nous découvrîmes les îles de Palmajola et de Corboli, que rendaient plus apparentes leurs montagnes de craie, s'élevant du sein d'une mer d'azur, sur laquelle glissaient, dans le calme d'une belle journée, d'innombrables felouques, dont une brise légère gonflait la gracieuse et coquette voilure. Nous distinguâmes aussi la ville de Piombino et la côte bleuâtre de l'Italie. Bientôt nous aperçûmes le sol rougeâtre des mines, non loin des ruines d'un vieux fort. Nous touchions au village de Rio, situé à quelque distance de la *marina* de ce nom. On appelle à l'île d'Elbe *marina* une sorte de faubourg ou de poste avancé qui touche à la mer, et sert de port aux felouques, bateaux pêcheurs, etc., qui est parfois éloigné d'un ou deux milles du bourg principal, ce qui désappointe le voyageur, dont les guides ne tiennent jamais compte de ce supplément de distance.

» Arrivés à Rio, comme rien ne nous invitait à visiter sa *marina*, nous fîmes un repas frugal, arrosé d'un petit vin doux du pays, et nous montâmes vers la hauteur où sont situées les mines. Au moment où nous mettions pied à terre, les deux cent neuf mineurs, et les soixante manœuvres qu'on y emploie, finissaient leur journée. Le nombre de ces ouvriers est toujours le même, et ils extraient une quantité incroyable de minerai. Le sol en était couvert, et, à l'éclat de leurs facettes, on eût dit un champ de diamans créés comme dans les contes arabes, par la magique puissance d'un génie. Ce minerai est de très-bonne qualité, et il fournit des cristallisations magnifiques, dont les échantillons les plus précieux décorent les cabinets de minéralogie européens. Nous chargeâmes nos poches de tous ceux qui, pris, laissés et repris, tentèrent définitivement notre curiosité.

La mine, située presque à fleur de terre, est exploitée à l'aide de la poudre, et ses produits bruts s'exportent par la marine de Rio ; le grand-duc de Toscane l'a concédée à une compagnie, composée d'un Anglais, d'un Français et d'un Italien, et s'en est réservé le cinquième. L'absence des directeurs ne nous permit pas de savoir quel était le prix annuel de la concession. Au reste, les mineurs ont un air honnête et prévenant ; la couleur des terrains qu'ils fouillent donne à leurs vêtemens une teinte rouge uniforme. La nature du sol est partout la même, sauf sur un espace étroit où l'aspect blanchâtre du terrain, mêlé de sable et de marne, repose doucement la vue. On y voit un pavillon que Napoléon y fit construire, et où il venait souvent déjeûner. A quelques pas de là, on a découvert, il y a trente-cinq ans, une grande excavation, ouvrage des Romains, et qui sert de dépôt au minerai à mesure qu'on l'extrait.

Pour retourner à Saint-Jean, nous suivîmes en partie un chemin de traverse, le long duquel nous enrichîmes notre collection minéralogique de quelques agathes d'une belle qualité, détachées de roches de même nature. Joseph, enchanté de notre ardeur à ramasser ces précieux fragmens, nous dit que les pêcheurs recueillaient sur la côte des cailloutages très-curieux, mais très-peu de coquillages et point de coraux.

En tournant un petit cap, nous traversâmes des ruines que les paysans nomment *les Grottes*; ce sont quelques salles voûtées, construites dans le système de l'architecture romaine, ce qui ferait supposer qu'elles remontent à une haute antiquité; ce sont, m'a t-on dit, les seuls monumens qui attestent l'occupation de l'île par les Romains.

Nous laissâmes nos chevaux à Saint Jean, et nous prîmes un bateau et deux rameurs pour traverser la baie jusqu'à Porto-Ferraïo; nous stimulions vivement leur zèle, dans la crainte d'arriver après la fermeture des portes, qui a lieu à neuf heures du soir; mais, avec leur aide et celui de Saint-Antoine, à qui notre guide nous avait spécialement recommandés, nous arrivâmes assez à tems pour entrer sans difficulté, et nous trouvâmes à l'hôtel un fort bon souper.

C'est là que nous apprîmes qu'on avait découvert tout récemment un complot tendant à révolutionner l'île d'Elbe et à en faire une république indépendante. On devait égorger le gouverneur et mettre en liberté tous les prisonniers; les troupes étaient gagnées à la cause de l'insurrection. Heureusement pour le grand-duc, la veille de l'exécution, le frère d'un garçon restaurateur de Livourne, qui comptait parmi ses amis un des soldats de la garnison, arriva à Porto-Ferraïo. Dès sa première visite, ce militaire, ne doutant pas qu'il ne prît part au complot, le mit dans la confidence;

celui-ci la révéla à son tour à un de ses amis d'un autre régiment, qui se hâta de le dénoncer au gouvernement. Les troupes furent à l'instant envoyées en garnison dans les marais pestilentiels de Grosseto, dont les habitans ne vivent pas au-delà de trente-cinq ans, et où tout étranger succombe au bout de trois années de séjour : quant au dénonciateur, il fut promu au grade d'officier.

Notre seconde journée à l'île d'Elbe commença sous les auspices d'un ciel sans nuages. Munis d'un premier déjeûner, nous descendîmes au rivage, où nous attendait le bateau que nous avions pris la veille, et nous revînmes à Saint-Jean rejoindre notre guide et nos chevaux. Pour la première fois, la résidence d'hiver de l'empereur, vue de la baie, fixa notre attention. C'est lui qui la fit bâtir; avant 1814, l'emplacement était occupé par deux moulins à vent, qui figurent à la place de cette jolie habitation sur une vieille gravure décorant la salle à manger de l'hôtel des Quatre-Nations.

Joseph, notre guide, était à son poste avec ses *poneys*, suivi d'un jeune homme, qui sollicita par son organe l'honneur de braver en notre compagnie une chaleur de 30 degrés. Après avoir accueilli sa demande, nous prîmes la route montueuse de Porto-Longone, moins pittoresque que celle de Rio, mais plus agréable pour nos bêtes qui, déchargées du poids de notre collection minéralogique, nous menèrent cette fois grand train. La distance de Saint-Jean à Porto-Longone est de cinq milles ou lieues du pays. On rencontre de ce côté quelques maigres oliviers, des aloës et des poiriers épineux à foison. Au moment où la route nous paraissait la moins intéressante, une échappée de vue étala à nos yeux l'île de Monte-Cristo; c'est une masse de rochers en pain de sucre, jadis occupée par les Turcs, et qui n'a aujourd'hui pour habitans que des

troupeaux de chèvres. Plus loin, à quelque distance de la route, sur une haute montagne, est perché le village de Capoliveri, ou *Capoline*. C'était autrefois une colonie corse dépendante de Bastia. Ses habitans se distinguent du reste de l'île par leur humeur sauvage et leur haine contre les Français. Lorsque ces derniers occupaient l'île d'Elbe, ils égorgèrent un détachement envoyé pour tenir garnison dans le village. Cette anecdote nous fut racontée par un vieillard du voisinage. Joseph ajouta sérieusement qu'au-dessous de Capoliveri se trouve une grotte dont les sinuosités renferment d'immenses trésors en or, en argent et en pierres précieuses, sous la garde d'un dragon terrible qui en défend l'approche. Pour nous convaincre de la réalité de ce merveilleux dépôt, André, son jeune camarade, ajouta que si l'on tentait d'y pénétrer avec un flambeau, il s'éteignait à quelques pas de l'orifice. Cette circonstance nous explique la cause de la tradition populaire dont ils étaient les échos. Nous eûmes un instant l'idée, pour nous en assurer, d'essayer sur le chien de notre guide l'expérience qu'on fait tous les jours, près de Naples, à l'entrée de la fameuse grotte du Chien(1).

Dans les environs de la marine de Porto-Longone, le sol est fertile en blé, en vins, et l'on y remarque quantité de figuiers. La ville de Longone, plus petite que Porto-Ferraïo, et située sur une montagne qui domine la marine de ce nom, a une enceinte de fortifications qui en fait une place redoutable. Le port est le plus commerçant de l'île, et c'est là que résident les consuls d'Angleterre, de France, de Naples, de Sardaigne. Il se développe en forme de croissant autour d'une baie profonde, dont l'entrée est défendue à gauche par le fort de Longone, et à droite par

(1) Voyez notre dernier Numéro.

celui de Forcado. Sur le premier plan, des bateaux pêcheurs et les rochers de la côte ; sur le second, un îlot et l'azur des flots qui viennent mollement caresser ses pittoresques abords ; dans le lointain, les côtes d'Italie fuyant à l'horizon et se perdant dans les vapeurs de l'atmosphère, à travers mille nuances, depuis le pourpre jusqu'au bleu pâle ; tel fut le sujet d'un croquis dont notre ami M. H*** enrichit son album, pendant le repas frugal que nous fîmes en plein air.

Ne voulant pas nous en retourner par le même chemin, nous prîmes conseil de quelques habitans qui nous engagèrent à passer par l'ermitage de Notre-Dame-de-la-Grâce, et à traverser ensuite le mont Serrata ; mais Joseph essaya de nous en dissuader, sous le prétexte que cette route, qu'il n'avait jamais suivie, était inaccessible aux chevaux. La curiosité l'emporta sur ses prières et sur notre indifférence pour le culte de la Madone ; et après nous être assurés qu'il y avait un sentier dans ces montagnes, nous partîmes emportant les bénédictions et les vœux des Longonais. Jusqu'à l'ermitage le chemin fut assez bon ; dès que l'ermite nous eut aperçus il vint à notre rencontre, nous montra l'intérieur de sa modeste chapelle, et nous conduisit ensuite jusqu'au sentier du mont Serrata. Le passage facile au début de la montée se rétrécit bientôt au milieu des rochers, au point que, nous croyant égarés, nous songeâmes un instant à revenir sur nos pas ; mais le site était trop pittoresque pour l'abandonner. Les rochers suspendus sur nos têtes, les teintes variées de la verdure et des fleurs qui se jouaient dans leurs aspérités ; à nos pieds l'azur de l'océan, offrirent un tableau dont l'aspect imposant compensait nos fatigues. Elles étaient rudes ; nous suivions un sentier si escarpé et si étroit, que la trace en disparassait par intervalles ; nos chevaux, que nous te-

nions en laisse et qui s'effarouchaient aisément sur un sol inconnu, rendaient le passage plus dangereux encore; sans compter l'embarras que nous causait la poltronerie de nos guides, et leurs lamentations qui duraient encore quand la route n'offrait plus rien de périlleux. A ce sujet je me rappelai la maxime de La Rochefoucauld : *Il n'y a guère de poltrons qui connaissent toujours toute leur peur.* Enfin nous arrivâmes sains et saufs au sommet de la montagne. De ce point on découvre Capoliveri, Porto-Longone et une grande étendue de mer. En suivant les contours de cette crête, le point de vue est admirable. On plane, à vue d'oiseau, sur toute la partie orientale de l'île; on a devant soi les monts Capanne, di Giore et *la Montagna*; à droite, une partie de la Corse et l'île Capraïa; plus près, l'îlot de Coglieto, et, en face, Porto-Ferraïo avec sa jolie baie que borne d'une manière très-pittoresque le cap della Grotta; à gauche, deux golfes qui s'avancent profondément dans les terres; à l'horizon une partie de la Corse, et devant elle l'île de Pianosa. La vue de ce tableau valait bien toutes les fatigues qu'elle nous avait coûtées.

Nos guides ignoraient comme nous la route de Monte-Serrata à Saint-Jean. N'y voyant pas de fondrières, ils passèrent d'un excès de terreur à un excès de confiance, et hâtèrent notre départ avant le coucher du soleil; mais leur zèle fut inutile; car après une demi-heure de marche, nous nous égarâmes au milieu de broussailles qui nous masquaient complétement la vue. Heureusement une voix humaine retentit près de nous, et en jetant les yeux du côté d'où elle semblait partir, nous aperçûmes, juché au haut d'un rocher, un jeune homme, qu'au bruit des clochettes qui résonnaient dans le lointain, nous prîmes pour un chevrier. Sans se déplacer il essaya, dans son

jargon et à grand renfort de gestes, de nous remettre sur la voie; et, après nous avoir souhaité un bonne nuit, il disparut sans répondre à l'appel que nous lui fîmes pour l'engager à nous servir de guide et pour lui offrir un témoignage de reconnaissance. Cette indifférence me surprit beaucoup, car l'Italie est la terre classique de la mendicité. Tout le monde s'en mêle, depuis le pauvre aveugle du Monte-Pincio, à Rome, et les hardis solliciteurs qui, sur la route de Naples, tendent la main à la portière des diligences, jusqu'au poète qui vient le lendemain de votre arrivée à Florence, déposer à votre hôtel, un joli volume dans un étui de satin moiré, recouvert de papier bleu ou noir, à fleurs d'argent, accompagné de la pièce suivante : « Hommages et félicitations au très-distingué et très-illustre » seigneur *** Anglais, et *compagnie*, sur son heureuse » arrivée à Florence. L'académicien et poète, Angel Sciantarelli, en témoignage des respects qui vous sont dus, » vous présente, monsieur (ou monseigneur), ses compositions poétiques, espérant, monsieur (ou monseigneur), que vous daignerez les placer sous votre puissante protection, et il ose espérer que cet essai de ses » modestes talens, appellera sur lui, monsieur (ou monseigneur), un témoignage de la générosité qui vous » caractérise. »

A la descente de Monte-Serrata, nous aperçûmes des traces de culture et quelques chaumières le long de la vallée. Au bas de la côte, nous rencontrâmes un paysan qui nous invita affectueusement à venir chez lui, partager son repas du soir, en nous faisant observer que nous serions arrivés à Porto-Ferraïo avant la fermeture des portes. Nous le suivîmes; à notre arrivée, sa femme s'empressa de traire sa vache et nous offrit du lait chaud, du pain bis et un bouquet. Ces bonnes gens ne pouvaient revenir

de leur surprise de ce que nous avions préféré passer le Monte-Serrata, au lieu de suivre la bonne route. Ils ne voulurent rien accepter pour prix de leur hospitalité. Après une halte de quelques minutes nous nous remîmes en route, en nous recommandant à la Madone, pour arriver à tems aux portes de la ville; c'est ce que nous fîmes au moment même où l'heure fatale sonnait.

Le troisième jour de notre visite à l'île d'Elbe devait être consacré à parcourir la partie orientale de l'île. Notre rendez-vous était toujours à Saint-Jean, où nous arrivâmes à sept heures du matin. Ce petit village est le point de départ de toutes les routes du pays; le chemin neuf que nous suivîmes côtoie une montagne, dite *des Anes*, on ne sait pourquoi, car ces animaux n'ont jamais paru dans ce pays; il se dirige ensuite le long de la mer à travers les nombreuses sinuosités de la côte.

A la sortie du village de Spartaja, Joseph nous proposa, pour éviter un détour, de descendre vers le rivage; le pas était bien plus dangereux que celui de Monte-Serrata; mais tel est l'empire de l'imagination, que Joseph s'engagea de sang-froid dans un étroit sentier, semé de fondrières et plongeant à pic sur la mer où le moindre faux pas pouvait nous précipiter. Arrivés sur la grève, nous y trouvâmes quelques cailloutages curieux, entre autres un fossile, le seul fragment de ce genre que nous ayions découvert : il a dû y être déposé par le flot.

Sur cette partie de la côte, on ne rencontre presque pas de terres arables; l'intervalle des rochers est planté en vignes ou couvert de buissons. En côtoyant une baie, nous aperçûmes sur le rivage, la maison d'un pêcheur ou plutôt d'un entrepreneur de pêcheries. Celle du thon ou *madrague* est un grand objet de spéculation sur cette partie du littoral. Des hommes occupés à raccommoder

leurs filets, nous donnèrent des détails assez vagues sur cette branche d'industrie. On place en travers de la gorge de la baie quelques bateaux sur leurs ancres; on tend de l'un à l'autre d'énormes filets, retenus jusqu'au fond par des ancres et des câbles; on ne laisse entre eux qu'une seule ouverture du côté par où le poisson doit arriver (ce côté varie suivant les saisons). Les pêcheurs épient son passage, et quand il en est arrivé une certaine quantité, ils resserrent l'ouverture, enlèvent le poisson et le jettent dans des réservoirs où l'eau se renouvelle. On paie au grand-duc une taxe proportionnée à l'importance de la pêche. C'est dans cette baie, s'il faut en croire les gens du pays, que l'on prend les thons les plus gros de la Méditerranée; il y en a qui ont de six à sept pieds de longueur. En remontant la côte, nous en vîmes un de cinq pieds de long, porté à dos de mulet; la monture s'effaroucha à la vue de nos chevaux, et renversa le thon dans un fossé, d'où Joseph et le muletier eurent grand'peine à le retirer.

La route est bordée de roches granitiques de diverses nuances, dont le choc des vagues fait saillir les anfractuosités sous les formes les plus pittoresques. Nous y découvrîmes un arbre à liége, qui s'élevait solitairement comme une borne entre deux héritages, et qui probablement n'était pas la seule plantation de ce genre dans un canton où les gorges des montagnes offrent un terrain sablonneux propre à ce genre de culture.

La marine de Marciana, que nous traversâmes ensuite, est un riche village situé au fond d'un golfe, où l'on distingue au haut d'un roc isolé une tour ronde, sur laquelle on ne put nous donner aucun renseignement. Derrière ce bourg s'étend une petite plaine qui, avec les collines qui l'entourent, est couverte de vignobles et semée de jolies maisons de campagne. Plus loin, les bourgs de Mar-

ciana et de Poggio couronnent les sommets de deux montagnes entourées de bois de châtaigniers, les seuls qu'on remarque dans l'île.

La principale industrie de la marine de Marciana est la construction des bateaux; nous en vîmes un grand nombre sur le chantier et quelques-uns prêts à être lancés. A l'entrée du village une femme vint affectueusement nous offrir l'hospitalité; tout en refusant nous la fîmes causer; elle nous apprit qu'elle n'avait été à Porto-Ferraïo que trois fois dans sa vie, et parut fort étonnée que nous fussions venus de si loin pour avoir le plaisir de voir ce pays et repartir aussitôt. Cependant les habitans, nous prenant pour des Français, s'ameutaient autour de nous : nous les détrompâmes. Sans nous expliquer la cause de leur antipathie, ils nous racontèrent qu'à l'époque où un corps de 800 Français débarqua à la marine de Marciana pour venger le meurtre de la garnison de Capoliveri, les habitans et ceux de Marciana et de Poggio, complotèrent de tuer ces soldats jusqu'au dernier. Ils s'embusquèrent dans les bois de châtaigniers de manière à pouvoir ajuster leurs ennemis sans danger, derrière des arbres et des broussailles; leur stratagème eût un tel succès que le petit nombre de ceux qui survécurent prirent la fuite et regagnèrent précipitamment leurs chaloupes.

Notre intention, à la sortie de Saint-Jean, était de laisser nos chevaux à Marciana et de monter à pied à la chapelle de la Madona-del-Monte, pour jouir d'un point de vue magnifique, objet de la prédilection de Napoléon, qui découvrait de là à soixante milles de distance, la Corse et le port de Bastia. Mais le brouillard qui survint sur la mer ne nous permettant pas de distinguer les objets au-delà d'un ou deux milles du rivage, nous renonçâmes à ce projet, et nous préférâmes passer par le bourg de

Campo. Joseph, qui craignait une seconde excursion dans une région inconnue, nous en dissuada sous le prétexte que la distance entre les deux villages était de plus de neuf milles. « Il n'y en a que trois, » nous dit un paysan témoin de cette altercation. Ce dernier voulut bien nous servir de guide : avant d'arriver il fallut gravir une montée extrêmement rude pour nous qui avions mis pied à terre, et pour les chevaux qui se traînaient sous le poids d'une chaleur excessive sur un terrain sablonneux, sans ombre, ni eau. Heureusement nous en trouvâmes un peu plus tard sur l'autre versant de la montagne aux environs de Campo; nous y vîmes aussi quelques serpens d'un vert foncé qui se jetèrent dans les buissons à notre approche, et Joseph assura qu'ils étaient parfaitement inoffensifs. De ce côté le site est fort beau; le bourg de Campo et sa marine, les villages de Saint-Pierre et de Saint-Hilaire, de Sainte-Catherine et de Porto, disposés en amphithéâtre sur une chaîne de collines verdoyantes, dont la mer baigne le pied, offrent un délicieux paysage.

A l'entrée du village de Campo, l'enseigne d'un cabaret réveilla notre appétit; il n'était pas difficile à satisfaire, aussi nous fîmes-nous une fête d'y trouver avec du vin passable et d'excellent pain, une omelette au lard et des fromages frais, ou plutôt des caillés de chèvre à demi coagulés dans leur prison d'osier. Je recommande ce régal au goût blasé de nos dandys, s'il leur prend fantaisie de l'assaisonner au moyen d'une excursion préalable de Marciana à Campo.

A notre retour à Saint-Jean, par le village de Sainte-Catherine, nous vîmes des grenadiers en pleine floraison et quelques fougères; mais nous n'aperçûmes nulle part aucune trace de genêts épineux; au reste, partout le même luxe dans la végétation des buissons et des arbustes verts,

et de loin en loin quelques plants de vignes entremêlés de figuiers.

Avant de prendre congé de Joseph et de ses chevaux, nous lui demandâmes s'il n'y avait plus rien de curieux à voir à l'île d'Elbe. « Rien absolument, nous dit-il; jamais étranger venu dans nos contrées ne les a visitées avec plus de détails. » Il nous restait à voir l'intérieur des résidences d'hiver et d'été de Napoléon, mais l'absence du gouverneur les déroba à notre curiosité. Dans la crainte qu'une main profane eût changé la disposition des appartemens habités par le grand homme, celle même des meubles qui les décoraient, et leur eût fait perdre ce charme indéfinissable qui nous eût rappelé sa présence, nous préférâmes en composer le tableau avec notre imagination et nos souvenirs, comme ces peintres qui reproduisent sur la toile les sites pittoresques qu'ils ont rêvés dans l'atelier. Nous profitâmes seulement de la matinée du lendemain pour contempler encore une fois ces deux résidences et en dessiner les vues; et c'est en saluant d'un dernier regard l'asile de tant de grandeur, le foyer de tant de lumières, que nous fîmes nos adieux à l'île d'Elbe, emportant dans notre frêle embarcation le regret poignant que les armes de l'Europe abusée n'eussent pas, en 1815, permis à Napoléon de consacrer à la liberté des peuples les reste d'une vie qui avait épuisé toutes les gloires, hors une seule, la plus vraie, la plus durable de toutes.

(*United Service Journal.*)

Scènes de la Vie Militaire.

UNE EXÉCUTION DANS L'ILE DE MALTE.

« He died, as erring man should die,
Without display — without parade (1)! »
BYRON.

PAR une belle soirée du mois d'août, un groupe de jeunes officiers, tous préoccupés d'une vive inquiétude, étaient réunis sur la grande place d'armes de la Cité Vallette. La chaleur avait été étouffante pendant tout le jour; et cette raison pouvait déjà suffire pour justifier en partie l'ardeur fébrile empreinte sur la physionomie des personnes qui composaient ce groupe. Quoiqu'alors une brise de mer se fût élevée et répandît sur la place une agréable fraîcheur, quoique le parfum de mille orangers arrivât sur ses aîles, aucun promeneur, aucun Anglais du moins n'était venu savourer les délices de cette belle nuit; nos jeunes officiers étaient les seuls qu'on remarquât sur la place, groupés autour d'une des pièces de campagne qui, plutôt pour l'ornement que pour la défense, étaient rangées le long de l'esplanade.

Ils venaient de quitter le salon de Sir Ralph Stanley, gouverneur des possessions anglaises dans la Méditerranée, pour se livrer plus à leur aise à une discussion que sans doute la présence du général aurait gênée.

(1) « Il mourut comme chaque homme devrait mourir; sans faste, sans parade!

« Je le savais d'avance, disait un des plus jeunes officiers, je savais qu'il en irait ainsi. Du moment de son arrestation; bien plus, du jour de son entrée dans la compagnie de Majendie, j'ai prédit une issue funeste. Franck Willis a une si jolie femme!... mais il a le cœur trop généreux pour pactiser honteusement avec un tel homme. Vous étiez du conseil de guerre, Vernon; comment Franck a-t-il présenté son affaire? comment a-t-il disposé sa défense?

— Il n'en a point essayé. Le crime d'avoir frappé son supérieur était clairement établi, et il n'a manqué, pour le faire ressortir, aucun des fastidieux détails qu'autorise notre code militaire. On y a même joint des circonstances étrangères; le caporal Rutherford a juré que, l'après midi du même jour, il avait vu Willis se livrer, sur la place d'armes, à des désordres de toute espèce.

— Mais il n'y avait pas de témoin qui pût parler sur le fait principal?

— Aucun, dit impétueusement Arthur Stanley, neveu du gouverneur et son plus jeune aide-de-camp; et Majendie a fait sa déposition dans un langage si misérable, si décousu, si entortillé, que j'avais tout espoir que Franck ne serait trouvé coupable que sur les faits les moins graves. Mais le vieux général, mon honorable parent, prenant alors la parole, a pressé l'accusé d'une foule de questions insidieuses; et, après ce supplice moral que l'auditoire a ressenti non moins que le prisonnier, il a sommé celui-ci de présenter sa défense?

— Mais cette évidence si bien établie, comment Willis l'a-t-il soutenue? A-t-il semblé abattu, ému, du moins, devant elle?

— Jamais je n'ai vu plus d'assurance. Si Willis était formé du roc sur lequel nous nous trouvons, il n'aurait pu montrer une contenance plus ferme et plus résolue. On

n'apercevait sur son visage ni dans son regard la moindre altération. Et même quand l'odieux Majendie, qui, pour le dire en passant, essayait en vain de cacher son agitation dans les détails qu'il s'efforçait de multiplier, a débité, sous la foi du serment, un millier d'actes divers d'insubordination; non, même alors, Willis n'a pas montré le plus léger mouvement d'indignation ou de surprise.

— Et quand il a été appelé pour prononcer sa défense ?

— Il a répondu d'une voix claire et ferme, qu'il n'en avait point à présenter. Mais le général, considérant cette réponse comme un nouvel acte d'indiscipline, a réitéré son ordre d'une voix courroucée.

— Alors, interrompit le jeune Stanley, la salle est devenue le théâtre du plus violent tumulte; de toutes parts des voix ont retenti : « Dis quel outrage on t'a fait, Willis, » s'écriait l'un. — Dévoile le corrupteur, disait un au- » tre. — Ne te laisse point égorger de sang-froid! Montre » au général le sabre avec lequel, sur la brèche de Saint- » Sébastien, tu as couvert et sauvé son fils ! » Mais le vieux président, indigné de ce mépris de l'ordre, a commandé aussitôt d'une voix tonnante que la salle fût évacuée.

— Quelques mots ont ensuite suffi pour résumer l'affaire et constater l'évidence, reprit Vernon ; et, après une courte délibération, la peine de mort a été prononcée.

— Je le jure, s'écria Arthur Stanley, interrompant de nouveau, j'aimerais mieux avoir entendu le tonnerre d'une batterie ennemie, que la voix gravement sonore de mon oncle s'adressant alors au prisonnier. Je ne croyais pas que tant de dignité pût se trouver dans le vieillard que nous voyons ordinairement si simple, ni qu'il fût capable de l'émotion profonde qui faisait frémir ses paroles dans l'exercice de ces fonctions douloureuses. Il n'a pu fixer son regard sur la belle et mâle figure de Willis, en pro-

nonçant le mot fatal. L'auditoire aussi était frappé de stupeur ; partout un morne et profond silence ; et, pendant la terrible sentence, on n'entendait que la respiration contrainte de nos plus jeunes camarades étouffant leurs sanglots. Pour moi, je le déclare, mon cœur était gros ; j'étais près de suffoquer.....

— Il n'y a pas dans nos rangs un soldat plus brave que Willis, dit après une courte pause un officier subalterne. Il semble appartenir de droit divin au régiment ; car il est né dans l'Inde, au milieu d'une retraite, du tems de Blackshaw ; et son père, qui était sergent-major, fut laissé en arrière pour creuser dans le sable le tombeau de sa femme. Je me souviens d'avoir entendu, à mon arrivée au corps, plusieurs de nos vieux camarades de l'Inde raconter comment Franck, emmailloté dans un sac à distribution, et bercé dans une voiture d'équipages, était laissé aux soins insuffisans des femmes du régiment, toutes alors fort occupées des blessés et des malades.

— Franck Willis servait avec nous dans la Péninsule, dit un autre officier, et il a la médaille de Waterloo.

— Mais, Vernon, qu'en pensez-vous ? n'y a-t-il plus aucun espoir ? demandait un troisième. N'est-il pas douloureux de voir un soldat aussi estimable succomber dans de telles circonstances ? Car, bien que Willis ait dédaigné dans sa défense de faire entendre sa jeune épouse, cependant il n'y a pas un homme au régiment qui mette en doute le motif qui l'a entraîné à frapper son capitaine. Le caractère de Majendie est d'ailleurs bien connu ; et son admiration passionnée pour Bessy Willis n'échappait à aucun de nous.

— C'est bien vrai, répondit Vernon ; mais le vieux Stanley, qu'Arthur me le pardonne, est de tout point intraitable quand il s'agit de discipline ; et, pour dire la

vérité, je crois que, dans ce cas, l'indulgence n'aurait été justifiée par aucun précédent.

« Ici bas on peut tout ce qu'on veut, si l'on veut tout ce qu'on doit vouloir. »

— Non pas en garnison, Arthur, comme vous-même un jour l'éprouverez à vos dépens. Mais la question n'est pas là. Si l'on peut faire quelque chose pour sauver Willis ou pour adoucir sa peine, les liens qui l'unissent à nous, et son héroïque fermeté réclament tous nos efforts. Sir Ralph a pour moi quelque bonté, continua Vernon en baissant la voix, comme l'ami de son fils unique, celui qui lui a survécu, celui qui a reçu son dernier soupir; Arthur qui, du matin au soir, provoque les reproches et les réprimandes de son oncle, ne peut guère s'imaginer de quelle vive tendresse il chérissait le pauvre Édouard. »

Arthur Stanley s'approcha pour écouter; Vernon continua :

« Vous-même, Arthur, neveu et héritier du général, vous pouvez lui parler, être écouté de lui. Nous lui avons laissé le tems nécessaire pour jeter tout son feu. Rendons-nous tous deux près de lui maintenant, et appuyons de nos prières et de nos argumens cette pétition signée de la moitié de la garnison, du régiment tout entier, hélas! et de Majendie lui-même qui, j'en suis sûr, donnerait aujourd'hui son bras droit pour être libre de retirer sa plainte.

— Allez, et que le ciel vous fasse réussir! s'écrièrent à-la-fois tous les officiers; nous resterons ici pour savoir le résultat de votre démarche. »

Sir Ralph entendit avec une indulgente et affectueuse attention l'exposé succinct que lui fit le major Vernon des services et de la bonne conduite du soldat condamné, et des droits qu'il avait, par sa naissance, à l'affection du régiment; et, par son mérite personnel et sa manière de

servir, à celle de son général. Lui-même, reprit l'affaire dans tous ses détails, sans chercher à rien dissimuler de la reconnaissance qu'il portait à l'ami du fils qu'il avait perdu et au défenseur malheureux de ce fils bien-aimé.

« C'est de bon cœur, dit-il en terminant, que j'accéderais aux vœux du corps, surtout quand ils me sont exprimés par un intermédiaire qui m'est personnellement aussi agréable que le major Vernon. Mais un devoir supérieur m'ordonne de fermer l'oreille à cet appel. Les intérêts du service exigent qu'une infraction aussi grave de la discipline soit punie de toute la rigueur des lois militaires, et l'utilité publique ne peut céder à l'influence des affections privées. En un mot, Vernon, malgré tout ce que je dois d'égards à vos représentations, et même à celles d'Arthur, qui comprend aussi peu l'importance de ce qu'il demande que s'il était question du plus frivole objet, je sens que je me compromettrais gravement moi-même si je montrais la moindre indulgence dans une affaire qui intéresse d'aussi près le maintien de la discipline militaire. »

Vernon, ancien officier d'état-major, était trop bien initié dans le mystère des réponses officielles pour céder à ce premier refus. Il parut ne le considérer que comme une autorisation de recommencer son récit, et d'exprimer d'une manière plus pressante encore le tendre intérêt que la générosité de Willis, son courage et ses honorables sentimens, comme soldat et comme homme, excitaient en sa faveur dans toute la garnison. « Jamais, ajouta-t-il, un acte de clémence ne sera mieux à sa place ; jamais il ne trouvera plus d'accueil. »

Mais le général Stanley fut inflexible ; et sans dureté, quoique avec fermeté, il combattit tous leurs raisonnemens. « Mon cher ami, répliqua-t-il, vous avez affaire à un vieux soldat, à un homme auprès duquel les qualités

que vous dépeignez ont un crédit plus qu'ordinaire. Jugez donc de ce qu'il doit lui coûter pour persévérer, en cette occasion, dans l'entière exécution de son devoir, et n'ajoutez point aux peines qui l'accablent ce soir, par des sollicitations qui doivent rester vaines. Le capitaine Stanley ferait bien aussi, dit le vieux général en élevant la voix, de contenir ces mouvemens d'épaules et ces marques d'improbation et de dédain; car je suis parfaitement sincère en parlant de mon devoir en cette circonstance comme du plus pénible et du plus douloureux de tous les devoirs. Pour être court, Vernon, la chose est impossible. Willis doit mourir. »

Le vieillard parcourait la salle en tous sens pour retrouver sa voix perdue dans son émotion. Vernon ne crut plus devoir insister; il se hasarda cependant à insinuer quelques circonstances relatives à-la-fois à l'homme à qui Willis était sacrifié et sous l'accusation duquel il allait mourir, et à l'aimable et jeune épouse du soldat condamné. Elles émurent le vieux gouverneur, sans pouvoir ébranler sa résolution. « Maintenant, Vernon, bonsoir, ajouta-t-il en prenant affectueusement la main du major; pardonnez-moi mon apparente ingratitude; et croyez que j'apprécie également vos droits à mon indulgence et la mesure pleine de délicatesse que vous avez mise à les faire valoir. Et vous, Arthur Stanley, si cela peut vous être agréable, apprenez que ma sympathie pour le pauvre Willis ne cède en rien à la vôtre.

— Eh bien! » crièrent vingt voix en même tems, au moment où les deux amis rejoignaient leurs camarades, plongés, en les attendant, dans une impatiente anxiété.

Vernon secoua la tête. « Inexorable, répondit Arthur avec véhémence; Franck Willis n'a plus qu'à mourir; et il saura mourir, mourir comme un homme. »

Le roulement du tambour et les lumières qui s'éteignaient de toutes parts, avertirent les officiers qu'il fallait se séparer. Ceux qui avaient à sortir des portes de la citadelle, observèrent que le *qui vive* des factionnaires était prononcé d'une voix chagrine. Ceux qui se rendirent aux casemates remarquèrent que les hommes rassemblés par groupes, aux points de réunion des différentes allées, observaient entre eux un douloureux silence, ou poursuivaient à voix basse, une inquiète conversation. Pas un accent de gaîté dans ces lieux ordinairement animés par la joie; pas un fragment de ballade anglaise, pas un couplet des chansons du pays, ne sortait de la porte entr'ouverte des chambrées. Les femmes, faisant trève à l'expression ordinairement bruyante de leur tendresse maternelle, appelaient leurs enfans à voix basse; et, les serrant dans leurs bras, elles affectaient de les gronder pour dérober les larmes qui roulaient dans leurs yeux.

Une seule chambre, parmi toutes celles de cette vaste façade, était restée fermée pendant tout le jour; et son étroite enceinte paraissait encore plus tristement silencieuse qu'aucun autre lieu du quartier. C'était la chambre de Bessy Willis, dont les heures dorénavant comptées s'écoulaient rapidement dans un sombre et muet désespoir.

Trop sûr que la santé de sa femme lui épargnerait l'amère agonie d'un adieu, puisque sa faiblesse la fixait sur son lit de mort, Willis pouvait d'autant mieux conserver la ferme attitude qu'il n'avait cessé de montrer depuis son arrestation. Jamais il ne s'était abusé sur le sort qui l'attendait. Fils de soldat, né soldat, il comprenait toute l'exigence de la discipline militaire; et il pensait si peu à recourir en grâce, il aurait si difficilement échangé une mort honorable contre les verges ou l'emprisonnement, qu'il

n'avait pas fait le moindre effort pour éveiller dans ses juges le sentiment des égards que réclamaient ses anciens services.

Et il allait mourir! les fers qui pesaient sur ses jambes; les épais barreaux des fenêtres de sa prison, qui laissaient pénétrer quelques pâles rayons du soleil, sa solitude profonde; tout se réunissait pour lui rappeler que sa triste existence était près de finir! Il aurait pu mourir dans des tems plus heureux; il aurait pu tomber sur un champ de bataille, car il avait figuré sur plusieurs et toujours avec distinction! Mais si telle eût été sa fortune, il ne serait pas revenu triomphant dans cette Angleterre bien-aimée; et, dans un de ses hameaux les plus retirés, il n'aurait point connu Bessy, et juré à son vieux père, pour vaincre sa répugnance et obtenir sa fille, de la protéger et de l'aimer toujours; serment qu'il n'avait, hélas! que trop fatalement rempli! Tels étaient les mélancoliques souvenirs auxquels se livrait le prisonnier, lorsque la présence du major Vernon vint l'arracher à cette douloureuse rêverie.

« C'est moi, Willis, lui dit-il d'une voix douce; c'est votre ancien camarade qui vient vous dire un amical et dernier adieu.

— Votre honneur est la sagesse et la bonté même, répondit Willis, essayant de presser les genoux de son chef. Vous avez toujours été parfait pour moi, major Vernon, et mon sort serait différent si j'avais, suivant vos avis, contenu mon caractère trop ardent.

— Asseyez-vous, dit Vernon; vous avez besoin de repos.

— Non, monsieur, reprit Willis, affectant l'accent de la gaîté; mon repos demain devancera le vôtre; et, quand l'ombre du cadran tombera sur midi, la tête de Franck

reposera dans un sommeil aussi profond que celui que goûtent nos braves camarades qui sont restés aux Quatre-Bras. »

A ce propos trop léger peut-être, Vernon répondit d'un ton grave : « Je suis venu, Franck, pour savoir si vous n'aviez pas quelques ordres qu'un ami pût exécuter. Ne vous ayant jamais trompé par des espérances de grâce, j'éprouve en cet instant moins d'embarras pour vous annoncer que même vos plus ardens amis ont cessé d'en conserver. Willis, vous devez mourir demain.

— Je n'ai jamais pensé autrement, major; et je me suis en conséquence préparé à chercher auprès de mon divin Créateur la clémence que me refusent mes semblables.

— J'espère que vous n'avez rien négligé pour mourir en paix, et que votre cœur ne retient aucun mauvais sentiment contre votre accusateur?

— Aucun, major Vernon, aucun, comme il est vrai que je me confie en la bonté de Dieu! J'ai besoin d'être reconnaissant envers lui, de ce que mon ressentiment contre le misérable qui me sacrifie n'a pas poussé mon bras jusqu'au meurtre, quand ma juste indignation se trouvait à son comble; mais maintenant je puis déclarer que je pardonne, et du fond de mon ame, au capitaine Majendie; ce que je crains, hélas! c'est qu'il n'ait bien de la peine à se pardonner lui-même. »

Vernon lui demanda ensuite, d'une voix basse, s'il n'avait aucun message pour la triste et souffrante créature qu'il était au moment de quitter.

« Dites à la pauvre enfant, s'écria le soldat, à la meilleure des épouses et à la plus fidèle, qu'il m'en coûterait bien plus de mourir si je n'étais persuadé que nous serons bientôt réunis. Pour vous, major Vernon, si j'ose

vous en adresser la prière, vous veillerez à ce que Bessy et son enfant soient renvoyés avec décence auprès de leur vieux père, et à ce qu'on dise bien au vieillard que, jusqu'au dernier moment, sa fille a été la consolation la plus douce de l'honnête mari qui meurt pour l'avoir défendue.

— Il est donc vrai que.....

— Rien de plus, monsieur, à cet égard. Mon esprit, grâce à Dieu, est maintenant tranquille. Pauvre père de Bessy, vous balançâtes long-tems avant de donner à un soldat votre enfant bien-aimée, et cependant vous ne songiez guère que ce soldat dût finir ignominieusement! »

Les pas du geolier qui précédait un personnage revêtu d'un habit militaire, vinrent interrompre le cours de cette pénible conversation.

« Des visites si tard! qui donc est encore ici? dit la voix profondément grave de Sir Ralph, en approchant du prisonnier.

— Un ami, cher monsieur, répondit le major Vernon; et, dans son trouble, il crut un instant que le gouverneur venait apporter la grâce du condamné.

— Willis, s'écria Sir Ralph, s'adressant au malheureux soldat qui se tenait debout devant lui dans toute la précision de l'attitude militaire, j'ai une connaissance trop intime du cœur d'un bon soldat pour croire que vous me gardiez aucun mauvais vouloir pour la part que j'ai dû prendre à votre condamnation; mais puisqu'il faut que vous mouriez, quittons-nous en amis! Donnez-moi votre main, Franck Willis, le sauveur de mon fils, de mon brave fils, qui est maintenant avec Dieu! donnez-moi votre main, mon ami, et souvenez-vous que dès ce moment votre femme et son fils deviennent mes enfans.

— L'un des deux, j'en ai le pressentiment, ne restera pas long-tems loin du sein de son Père céleste, répondit Wil-

lis, pressant avec reconnaissance la main vénérable qui s'étendait si cordialement vers lui ; et puisse sa bénédiction divine être avec vous, mon général, pour votre bonté envers un orphelin. Faites-en un bon soldat, monsieur, s'il vous plaît, à moins que la tache de son père ne retombe aussi sur lui. Mais non, s'écria-t-il en se redressant avec orgueil, malgré l'erreur d'un moment, la vie de Franck Willis est exempte de tout reproche!

— Nous le savons, nous le reconnaissons, répliquèrent à-la-fois Sir Ralph et Vernon. Soyez sans inquiétude pour votre enfant. Mais dites-nous ce que nous pouvons faire de plus pour votre consolation. « Et d'abord, dit le général, touchant de son pied les fers de Franck et appelant le geolier, d'abord ôtons ceci ; nous connaissons notre homme, et nous pouvons en répondre. »

Aux efforts qu'on fit pour détacher les fers, Willis parut ressentir une vive douleur. « Qu'est-ce ? » dit Vernon au geolier qui ne craignait plus de montrer pour son prisonnier une sympathie qu'il voyait partagée par ses supérieurs.

« Les fers ont rouvert une ancienne blessure, » répondit le geolier ; et Vernon se souvint alors que Willis avait eu l'os de cette jambe brisé par une balle à l'affaire de Saint-Sébastien, dans la périlleuse lutte qu'il soutint pour défendre son cher Édouard Stanley. Tous les regards témoignèrent un profond intérêt.

« Général, dit Franck en s'approchant de son vieux commandant, avec une modeste assurance inspirée par l'idée que toutes les distinctions de la terre étaient entre eux près de finir, ne vous affligez pas sur moi. Le bien du service voulait un exemple ; vous l'avez donné. Un noble et généreux caractère vous a suggéré ensuite de compenser la sévérité de cet exemple par un témoignage de bonté ;

vous l'avez aussi donné, monsieur, et à un cœur, croyez-le bien, qui n'en laisse rien perdre. Je meurs consolé, fier, si je puis le dire, sachant que mon fils ne sera point sans père, ni ma pauvre veuve isolée et sans amis. Adieu, messieurs, continua Willis, remarquant que même le plus sévère de ses deux auditeurs était profondément touché; ne prolongez pas votre douleur pour celui que le monde rejette. Le père O'Halloran ne m'abandonnera pas ce soir, ni, je l'espère, demain matin.

— Adieu, Franck, et que Dieu soit avec vous! » dirent solennellement les deux officiers en sortant du cachot; et le vieux Stanley, cédant à sa faiblesse et à son émotion, prit le bras de son aide-de-camp pour parcourir les détours des passages voûtés.

Le coup de canon du matin retentit pesamment dans le port, en même tems que les premières lueurs de l'aurore éclairèrent les flots; et bientôt la garnison entière se réunit, en tenue, pour la douloureuse fonction qui devait avoir lieu. Les sourds roulemens d'un tambour voilé résonnaient, d'instans en instans, comme un sombre prélude de la mort. Trois fois le beau régiment auquel Willis avait appartenu fit le tour de la place d'armes, aux accens prolongés des trompettes qui mesuraient sa marche funèbre. Enfin leur bruit cessa; et on n'entendit plus qu'une voix, la voix d'un vieillard récitant la prière des morts.

Seul, la tête nue et revêtu de l'uniforme de son corps, Willis suivait le ministre que précédait un détachement du régiment dans les rangs duquel il avait si souvent couru à la victoire. Maintenant il ne courait plus; son pas était tranquille, mesuré, plein d'assurance; et sa figure grave et pâle, indiquait assez qu'il savait marcher à la mort.

Dans cette foule assemblée pour voir tomber un homme

et recevoir l'enseignement de sa mort, plus d'un cœur battait péniblement; celui de Willis était calme. Bien des lèvres étaient douloureusement comprimées au spectacle solennel de ce sang répandu par la loi; celles de Franck, doucement entr'ouvertes, semblaient aspirer les derniers souffles de l'air. Bien des yeux s'efforçaient de retenir de grosses larmes qui pouvaient accuser la faiblesse; mais ceux de la victime étaient tour-à-tour dirigés avec bienveillance sur ses anciens camarades ou levés humblement vers ce ciel, où il espérait que son sacrifice ne serait pas rejeté.

L'instant fatal approchait. Le major Vernon, chargé de commander le régiment, donnait des ordres contradictoires, semblait indécis et accablé, et, pour la première fois, ne fut pas maître de lui-même. Le jeune officier, remplaçant de Majendie qu'un ordre prudent du général avait détaché sur la côte, cédant à une poignante douleur, ne put rester à son poste. Un silence profond et religieux étendait son deuil sur toute la scène; ceux même des spectateurs que la curiosité seule appelait à l'exécution, fixes et immobiles, n'osaient pas respirer; et le maintien soumis et discipliné des soldats contrastait avec les sentimens qui agitaient leurs cœurs.

Et cependant, du sein de cette multitude si péniblement affectée, pas un murmure ne s'éleva, pas un mot d'improbation ne s'échappa. La victime fixait un regard assuré sur son dernier asile, sa bière, que portaient devant lui quatre de ses camarades, confiant aux paroles qui promettent paix et joie après la mort.

Mais la dernière phrase de l'exhortation chrétienne vient d'être soupirée. Une voix sévère a retenti; l'ordre est donné. Une compagnie d'infanterie légère, dont Willis faisait partie, s'avance; et dans la même seconde, au bruit si-

multané d'une décharge qui fend tout-à-coup l'air, on vit la belle figure de Franck recouverte en partie d'un bandeau, s'élever par un bond de la terre et tomber aussitôt sur le sable palpitante et sans vie.

Moins d'une heure après le régiment rentrait à ses quartiers, aux sons bruyans des fanfares guerrières. Les femmes, pensant à Bessy, se désolaient de ces accens cruels; mais déjà leur pieuse inquiétude se trouvait sans objet.

Après le roulement du matin, Arthur Stanley avait conduit près d'elle la jeune et compâtissante épouse d'un de ses camarades; et tous les deux, penchés sur son lit cherchaient à verser quelque baume au sein de la pauvre affligée. Les premières lueurs du jour commençaient à pénétrer dans l'appartement On distinguait les femmes qui veillaient l'infortunée; leurs doigts appuyés sur leurs lèvres indiquaient qu'elle était assoupie; mais en examinant les mains pâles de la malade étendues sur la couverture, on reconnut bientôt que son repos était éternel. En effet, Bessy était morte, mais si récemment que son nourrisson était encore attaché à son sein. Ainsi, les premiers sons du tambour du matin, en donnant le premier signal des apprêts funèbres, avaient aussi marqué sa fin; et, avant qu'on l'entendit une autre fois retentir, la femme du soldat reposait avec lui dans un même tombeau.

(*Naval and Military Magazine.*)



DE LA CONSTRUCTION DES PONTS SUSPENDUS.

Quelque prodigieux que se soient montrés les anciens dans l'érection de leurs admirables monumens, dans la construction de leurs énormes navires, dans la confection des machines qu'ils faisaient servir soit à l'attaque, soit à la défense des villes, il n'en faut pas moins reconnaître qu'entre le but proposé et les moyens d'exécution, il y avait alors une disproportion immense qu'on ne remarque plus aujourd'hui. Aussi la maxime du chancelier Bâcon : *Antiquitas sæculi*, *Juventus mundi*, ne peut recevoir une application plus exacte que lorsqu'on compare les moyens d'exécution mis en usage chez les anciens pour leurs constructions, avec ceux qu'emploient les modernes. Le déplacement de blocs énormes de granit ou de marbre; un obélisque à élever, une pyramide à construire, exigeaient alors l'emploi de milliers de bras, remplacés aisément aujourd'hui par une ou deux machines à vapeur, ou par l'établissement de routes en fer.

Mais ce qui prouve encore mieux la supériorité des nations modernes sur les peuples de l'antiquité, c'est la substitution du fer à un grand nombre de matériaux lourds, incommodes ou peu durables, qu'on employait autrefois. Les charpentes massives en bois ont été remplacées avec avantage par celles en fer, plus légères et plus solides. La plupart des machines, au lieu d'être construites en bois, le sont aujourd'hui en fer, et sont devenues par là plus

puissantes et plus utiles. Aussi, c'est avec raison que la plus grande consommation du fer est regardée, par les économistes, comme le signe de la puissance d'un état. En effet, comme il est peu d'instrumens employés à la production de la richesse qui ne soient de fer, et qu'il n'en est même aucun qui n'ait été façonné à l'aide de ce métal, il est vrai de dire que plus la civilisation et l'industrie d'un pays sont avancées, plus la consommation du fer doit être considérable. Les alimens de l'homme civilisé, ses vêtemens, ses palais, ses maisons, les décors dont il les embellit et les meubles qu'il y met, ne se produisent, ne se préparent, ne se construisent, ne se fabriquent qu'avec des instrumens en fer. L'Angleterre, qui est la nation la plus industrieuse du globe, est aussi celle qui possède le plus grand nombre de forges et d'usines où se traite le fer; et si une autre nation parvient un jour à être plus industrieuse qu'elle, ce sera lorsque les usines métallurgiques de celle-ci seront supérieures aux siennes. Les païens n'accordaient pas sans motif l'honneur de l'apothéose, et ce n'a pas été par un pur caprice qu'ils ont mis un forgeron au rang des dieux. Il est permis de croire que cette détermination fut sans doute le résultat de la conviction que l'on avait déjà, que les hommes ne pouvaient se civiliser sans l'emploi du fer, et que, parmi les divers artisans de la société, celui-là seul méritait les honneurs de l'apothéose, qui le premier avait élaboré un métal dont l'usage est si indispensable à l'homme.

A aucune époque l'emploi du fer n'avait été aussi répandu qu'aujourd'hui. Nos routes, nos toitures se couvrent de fer; des écluses (1), des vaisseaux sont construits

(1) Note du Tr. Les écluses les plus remarquables construites d'après ce système sont celles qui forment le *port artificiel* de Lowestoft; cha-

en fer ; mais, sans contredit, le parti le plus ingénieux qu'on ait tiré de ce métal, c'est lorsque, façonné en *chaîne-câble*, on l'a employé à établir des points de communication par-dessus des fleuves dont la rapidité du courant n'eût pas permis d'asseoir des piles en pierre. Aussi, les ponts suspendus deviennent-ils aujourd'hui l'ornement architectural de l'abîme, du torrent, du fleuve impétueux et même des bras de mer. Leur nombre, dans les Trois-Royaumes, s'est multiplié, durant ces quinze dernières années, avec une rapidité surprenante. Ce nouveau genre de construction a même été appliqué aux jetées et aux lieux d'atterrage des côtes (1), qui semblent, en effet, être les points auxquels il convient plus particulièrement, en raison de sa légèreté et de sa solidité, qui lui permettent de braver les plus gros tems. Les qualités les plus remarquables de ces ponts sont leur position indépendante du lit des fleuves, la facilité et la promptitude de leur construction, et l'économie qui résulte du peu de matériaux qu'elle exige. Nous devons dire cependant que tous les ingénieurs sont d'avis que, sur les points où le passage des voitures lourdement chargées est fréquent, et où il peut y avoir encombrement, le pont cintré en pierre ou en fonte est préférable. Mais

que porte pèse près de 80 tonneaux (1,600 quintaux), offre une surface de 1,650 pieds anglais, et tourne sur un pivot d'une seule pièce de fer fondu, du poids de plus de 10 tonneaux. Le pont en fer fondu qui s'élève au-dessus de cette écluse n'est pas moins curieux : il s'ouvre par le milieu pour laisser un passage de 50 pieds aux vaisseaux ; chaque moitié de ce pont mobile pèse 125 tonneaux (2,500 quintaux).

(1) La jetée suspendue de Brighton, qui s'avance de 600 pas au milieu des vagues, offre un curieux exemple de ce nouveau système. Le but de cette construction est de faciliter le chargement et le déchargement des navires, ainsi que le débarquement des passagers. Tous les voyageurs qui ont visité Brighton s'accordent à dire que cette jetée est un des plus beaux ornemens de la ville.

dans des lieux écartés, où l'affluence est rarement considérable; dans les gorges, par exemple, des pays montagneux, le système de la suspension offre des avantages incontestables. Depuis la première époque de leur construction sur une grande échelle, en Angleterre, on peut même dire en Europe, les ponts suspendus ont été d'une très-grande utilité, et ont établi des communications là où la nature semblait avoir posé des barrières insurmontables.

Il n'est peut-être aucun genre de construction qui, mieux que celui-ci, permette à l'ingénieur de déployer son talent, et le sentiment qu'il a des belles proportions. Dans la plupart des constructions, l'ingénieur, l'architecte, semblent s'être occupés presque exclusivement du volume et de la solidité; et quoiqu'on semble retrouver parfois, à l'étonnant aspect de leurs œuvres, ce beau idéal de la grandeur et de l'élégance, il est cependant rare que les ingénieurs soient assez heureux, comme l'a été si souvent Sanmicheli, pour réunir dans leurs constructions toutes ces qualités (1). La légèreté et la hardiesse du pont suspendu frappent l'œil agréablement; et les courbes gracieuses que décrivent ses chaînes, coupées, à de fréquens intervalles, par des lignes droites, jettent de la variété dans l'ensemble de la construction. Mais comme, à

(1) Note du Tr. La jolie église de Guareschi, à Vérone, l'élégante façade des palais Bevilacqua, à Rome, et Gremiani, à Venise, le pont hardi qu'il jeta sur l'Adige, sont les constructions civiles les plus remarquables, qui recommandent cet architecte à la postérité. Mais Sanmicheli a encore d'autres titres de gloire, comme ingénieur militaire. C'est lui qui est l'inventeur des bastions angulaires adoptés par tous les ingénieurs modernes. Le pape Clément VII le chargea de refaire, d'après ce système, les fortifications de Parme et de Plaisance; plus tard la république de Venise lui confia le rétablissement des fortifications de Venise, Bergame, Peschiera, etc. — Sanmicheli est né en 1484, il mourut en 1559.

leur beauté naturelle, les ponts suspendus joignent des avantages incontestables, on ne doit pas être surpris, quoique l'adoption de ce système soit encore récente, qu'il en ait été déjà construit un si grand nombre, tant en Angleterre que dans les autres parties du monde (1).

En remontant à l'origine de ces constructions, on ne peut s'empêcher de reconnaître que c'est à l'Amérique ou plutôt à l'Asie, qu'appartient la priorité de cette importante invention, que l'Europe, en définitive, serait peu fondée à leur revendiquer. A différentes époques, il est vrai, dans des momens d'urgence, on a fait usage, en Europe, de ponts de cordes. Au siége de Poitiers, par exemple, sous le règne de Charles IX, un de ces ponts fut jeté sur le Clain; mais rien ne prouve que l'usage en ait été permanent, et qu'après ces circonstances extraordinaires, on ait continué à s'en servir; tandis que, d'après les rapports des voyageurs, nous voyons qu'en Asie, en Chine surtout. les ponts suspendus y sont en usage depuis les tems les plus reculés. Celui, par exemple, de Chouca-Chazum, en Chine, dont Turner et le major Rennell ont donné la description, est d'une date tellement ancienne, que les habitans ignorent l'époque de sa construction, et n'hésitent point à la faire remonter jusqu'à l'obscurité de la fable.

Ce pont est formé de deux chaînes parallèles, à quatre pieds de distance, et scellées sur chaque rive dans des assises de pierre hautes de 8 pieds; sa longeur est de 59 pieds; mais il ne sert qu'au passage des piétons. Le premier pont suspendu et permanent qui ait été construit en Europe, au témoignage de M. Drewry, fut jeté sur la Tees,

(1) Un pont suspendu vient d'être construit dans l'Inde sous la direction de Sir Lewis Schalch, par des ouvriers hindous et avec du fer indigène.

à deux milles au-dessus de Middleton. Le tablier de ce pont, qui du reste avait peu de portée, s'élevait à 70 pieds au-dessus du fleuve : on suppose qu'il a été construit en 1741. C'est à l'ingénieur Findlay que l'Amérique du Nord doit le premier pont en fer suspendu, qui y fut construit vers l'année 1796; mais déjà l'Amérique du Sud avait été dotée, par les conquérans espagnols, de ce genre de construction, que les Indiens sont parvenus, avec un rare bonheur, à perfectionner et à perpétuer. Entre les plus remarquables, on cite celui jeté sur la rivière de Maypo, non loin de Santiago, capitale du Chili. Ce pont, dont la plus grande longueur est de 123 pieds, est formé d'un plancher de 4 pieds de large, composé de planches transversales, dont les bouts posent sur des câbles tressés avec de fortes lanières de cuir de buffle, tendues d'un bord à l'autre, et suspendues, par des courroies verticales de l'épaisseur du doigt, à de gros câbles de même nature, qui vont également de l'un à l'autre bord. Ces câbles de suspension sont au nombre de six; il y en a trois de chaque côté, qui forment, l'un au-dessus de l'autre, trois arcs inégaux, dont l'inférieur a pour tangente le plancher du pont, du côté où la rivière est bordée de rochers. Ces câbles sont cramponnés au roc, à une hauteur de 20 ou 30 pieds au-dessus du niveau du fleuve; mais du côté opposé, où la rive est très-basse, les câbles, retenus à terre, sont tressés diagonalement sur une charpente qui leur sert de point de suspension. Il résulte de la hauteur inégale des deux rives que ce pont présente un plan incliné, qui lui donne un aspect très-pittoresque.

On voit d'après ce précis rapide, que ce prétendu siècle de perfectionnement et de lumières dans lequel nous vivons, n'est au fond que l'époque du retour aux principes les plus simples de l'art; car il est évident que nous avons été pré-

cédés par des peuples moins avancés que nous dans la civilisation, dans un grand nombre de constructions qu'on regarde aujourd'hui comme nouvelles. N'a-t-on pas retrouvé des traces de tonnelles sous le Nil et sous l'Euphrate!

Les ponts suspendus les plus remarquables que possède la Grande-Bretagne ont été construits depuis 1816. On y a employé d'abord le fil de fer sur plan incliné, qui peut fort bien convenir à des ponts de petites dimensions, mais qui, pour ceux à large portée, tels, par exemple, que celui élevé à Driburgh-Abbey, par les soins de M. Smith, sur une longueur de 260 pieds et une largeur de 4 pieds, présente de grands inconvéniens, à cause du balancement et de l'inégalité de la tension. Voici les observations que fait à ce sujet sir Charles Stewart Drewry, auteur d'un ouvrage très-estimé sur la construction des ponts suspendus.

« Il est incontestable, dit-il, quelque défectueux que soit le mode de construction des ponts suspendus de petite dimension, qu'ils peuvent cependant faire un bon usage, si le choix des matériaux a été fait avec discernement; car le poids qu'ils ont à supporter n'est jamais en raison de leur force, et, de plus, le volume des matières en suspens est généralement trop peu considérable pour que le mouvement auquel ils sont exposés puisse être dommageable. Quant à ceux de grande dimension, et qui par conséquent sont très-pesans, on ne saurait apporter trop de soins à bien harmoniser entre elles toutes les parties qui les composent, et surtout à en distribuer également le poids; car les oscillations produites par le passage de lourdes charges, en occasionant dans certaines parties un frottement plus grand que dans d'autres, détermineraient bientôt la ruine totale du pont. Il est ordinaire d'entendre parler de la légèreté d'un pont suspendu comme de

sa qualité la plus essentielle ; cependant ce n'est qu'une qualité secondaire qu'on ne doit rechercher qu'avec prudence ; car il peut arriver que le mouvement que reçoit le pont ne fasse qu'augmenter la cohésion de ses parties, tandis que, au contraire, dans certaines circonstances, l'impossibilité de résister à sa propre vibration peut être le résultat de sa trop grande légéreté.

« Quoi qu'il en soit, lorsqu'un pont suspendu est exposé soit par sa situation, soit par la nature des charges qu'il est destiné à recevoir, à de grands balancemens ; loin de réduire le poids des chaines, il faut l'augmenter encore ; en s'attachant surtout à mettre entre les chaînes et le tablier du pont l'union la plus étroite et la plus égale, afin d'obtenir une uniformité de balancement telle, que le frottement soit presque insensible. Mais c'est surtout dans la construction des chaînes des ponts ou des jetées, destinés au service des côtes, qu'il faut avoir soin de bien lier entre elles toutes les parties pour éviter le plus possible le frottement qu'occasionent les oscillations produites par l'impétuosité des vents ou des flots ; il faut en outre laisser le plus de jours possible, pour que le vent ni les eaux ne puissent y rencontrer de larges surfaces qui leur offriraient une trop grande résistance. »

L'opinion de M. Drewry sur la nécessité d'une pesanteur suffisante et d'une grande adhérence des parties entre elles, nous semble entièrement fondée ; elle est d'ailleurs confirmée par la pratique des ingénieurs les plus habiles, et les accidens qui sont plus d'une fois survenus, par suite de la trop grande légéreté des chaînes, et principalement de leur relâchement qui exposaient le pont entier à de trop fortes oscillations, peuvent servir encore à démontrer la justesse de cette manière de voir.

Le capitaine Brown, auteur bien connu du système mo-

derne des ponts supendus en fer, employa d'abord la chaine-câble, mais il ne tarda pas à remplacer ces chaînes par des tringles ou barres de fer rondes et de plates, unies entre elles au moyen de boulons et de clavettes, parce que ce système diminuait le frottement et rendait la vacillation moins grande. En 1813, il construisit d'après ce système son premier pont suspendu, qui a 105 pied de long; et quoiqu'il soit propre au passage de toute espèce de transports, les chaînes de suspension ont été si habilement disposées et ménagées, que leur poids n'excède pas 37 tonneaux (740 quintaux).

Quelques années après, M. Telford construisit le fameux pont de Menay, le plus large et le plus élégant de tous les ponts suspendus, mais dont on a parfois exagéré le mérite (1). Il est certain qu'à cause des difficultés et de l'époque où il a été construit, on ne peut s'empêcher de reconnaître à M. Telford une grande hardiesse de vues, ainsi qu'une grande rectitude de jugement. Cet ouvrage à une seule arche est d'autant plus remarquable que l'on voit encore aujourd'hui des ingénieurs français établir, soit par timidité, soit par inhabileté, des points intermédiaires de suspension sur la largeur du fleuve; ce qui ôte au pont suspendu son caractère de hardiesse et de légèreté. Disons-le cependant, M. Vergès a donné à ses confrères un bel exemple de hardiesse dans la construction de son pont suspendu sur l'Oise, qui n'a qu'une seule ouverture.

Le système suivi par M. Telford est sans contredit le seul qui convienne à toutes les grandes constructions de ce genre. Le plan, dans son ensemble, avait d'abord obtenu tous les suffrages, mais les détails ne furent pas jugés

(1) On a le projet de jeter sur la *Tyne,* entre South et North-Sields, un pont en fer suspendu qui offrira l'arche la plus large connue, car elle n'aura pas moins de 400 pieds de corde.

aussi favorablement. Du reste, cet ingénieur fit bientôt oublier tous ces petits défauts de détail par sa belle construction du pont de Bristol (1).

M. Mitis, ingénieur autrichien, qui a dirigé les constructions d'un beau pont suspendu, à Vienne, sur le Danube, a publié un grand nombre de planches représentant des essais de ponts suspendus, où l'acier remplace le fer. L'auteur s'y est aussi livré à des recherches sur différens points qui ont beaucoup d'analogie avec la construction des ponts suspendus; aussi n'hésitons-nous pas à en entretenir ici nos lecteurs. Il semble donner la préférence à l'acier sur le fer; mais le prix élevé de ce métal suffirait pour motiver son exclusion, quand même il offrirait tous les avantages possibles. La supériorité de son usage dans les chaînes de pont, qui consiste principalement dans sa force comparée à son peu de pesanteur, n'est vraiment qu'apparente, par la raison que la pesanteur et la résistance au mouvement sont indispensables; car le mouvement donné à un pont très-léger, mais de grande dimension, par le passage d'une forte charge, qui cesserait d'être en rapport avec sa résistance au balancement, serait beaucoup plus nuisible à sa stabilité que ne le serait l'accroissement de son propre poids. Aussi, pour remédier à cet inconvénient,

(1) Note du Tr. M. Telford est en outre auteur d'un beau pont en pierre récemment jeté sur le Don près d'Aberdeen. Ce pont a environ 520 pieds anglais (152 mètres 44 cent.) de longueur; il consiste en cinq arches qui ont 75 pieds (22 mètres 85 cent.) d'ouverture, et 25 pieds (7 mètres 62 cent.) de hauteur. Ce qui est bizarre, c'est que les fonds affectés à cette construction proviennent entièrement de l'épargne et de l'accumulation des intérêts de la modique somme de 2 liv. st. 5 sch. 8 pences (57 fr.), déposée entre les mains du magistrat de la ville dans l'année 1605, par Sir Alexis Hay, greffier des assises, dans le but de réparer l'ancien pont du Don, fondé par le roi Robert Bruce.

est-on obligé de ne charger le pont en acier que de la moitié du poids que pourrait supporter un pont en fer de la même force; circonstance qui détruit tous les avantages que semble présenter l'emploi des chaînes en acier. Un exemple démontrera mieux ce que nous avançons : M. Mitis fixe la charge d'un pont en acier à deux fois environ le poids total de la chaîne et du tablier, et à environ 8 fois 3/4 celui des chaînes; ainsi, un pont suspendu, en acier, dont le poids des chaînes serait de 8 tonneaux 1,910 liv. et le poids total de 39 tonneaux, ne devrait supporter, d'après les calculs de cet ingénieur, qu'une charge de 79 tonneaux. Si au contraire l'on évalue le poids qu'il pourrait supporter, d'après la donnée admise, pour les ponts en fer, c'est-à-dire 70 liv. ou 03,125 de tonneau par pied carré, ou bien un homme par chaque espace de deux pieds carrés, le tablier de ce pont devant avoir 3,855 pieds carrés de superficie, pourrait supporter 120 tonneaux, ou un peu plus de trois fois son propre poids, et plus de treize fois celui des chaînes. L'excès de légèreté et d'élasticité des chaînes en acier, les rend peu propres à résister aux fortes secousses produites par l'ouragan ou par le passage de voitures pesamment chargées; aussi nous ne conseillerons jamais leur emploi pour les ponts qui sont souvent exposés à cette double action. Lorsque, pour quelque motif particulier, on recherche la légèreté et en même tems la solidité, il faut croiser les chaînes, comme celles du pont de Menai, et les lier fortement entre elles; le pont acquiert alors une très-grande solidité. L'espèce et la quantité de matériaux à employer dans la construction d'un pont suspendu, doivent être déterminées en raison du but qu'on se propose, et le fer est incontestablement la matière qui convient le mieux pour les ponts de grande dimension.

Nous ne devons pas passer ici sous silence les résultats assez heureux qu'on a obtenus dans ces derniers tems, de la substitution des chaînes en bois à celles en fer; système qui se rapproche beaucoup des ponts suspendus en bambou que l'on rencontre fréquemment en Chine. Comme ce moyen nouveau offre à-la-fois une grande économie, et qu'il permet d'établir des ponts suspendus dans des pays où la rareté du fer n'eût pas permis leur construction, nous croyons devoir entrer dans quelques développemens à ce sujet.

Quand il s'agit de construire un pont suspendu sur un point peu fréquenté, et où l'on n'a pas à craindre le passage de lourdes voitures, on peut, sans inconvénient, substituer aux chaînes de fer des chaînes en bois que l'on dispose d'après le même procédé adopté pour les premières. Voici les avantages que présente ce système de construction : à poids égal, la résistance absolue du bois est plus grande que celle du fer, et en outre le travail est plus promptement exécuté, et à bien moins de frais. Le bois, il est vrai, s'avarie plus tôt que le fer, et surtout se lâche davantage; mais on prévient le premier inconvénient en revêtant le bois de plusieurs couches de vernis composé de sablon et de peinture à l'huile; ce qui le rend inaccessible à toute influence hygrométrique. Quant au second inconvénient, l'expérience a démontré que l'expansion du sapin est vingt fois plus grande que celle du fer : leur volume et la charge à supporter étant les mêmes. Mais comme dans de semblables constructions, le volume du sapin devrait être cinq fois plus considérable que celui du fer, les chaînes en bois prêteraient seulement quatre fois plus que celles en fer. Si en outre, en construisant des ponts en bois, on a soin de leur donner une force supérieure au poids qu'ils doivent

réellement supporter, on préviendra ainsi les effets d'un trop grand relâchement. Au reste, d'après les calculs ci-après, on verra que cette expansion n'est pas très à redouter.

La force absolue de cohésion du sapin est de 12,000 livres par pouce carré, ou 5 tonneaux 35/00, un 5e environ de celle du fer; mais la pesanteur du sapin est d'un 12e environ de celle du fer. Ainsi, à pesanteur égale :

La force de cohésion du sapin est	2 fois	4'	plus considérable que	celle du fer.
Celle du frêne...	2	8'	*id.*	*id.*
Celle du chêne...	1	33"	*id.*	*id.*

La stabilité du pont suspendu dépend de la solidité de ses culées, puisque, en définitive, elles supportent la totalité de la charge. Elles doivent donc être aussi volumineuses et aussi solides que possible, en conciliant toutefois ce que réclament, d'une part, les exigences de leur forme, et, de l'autre, l'économie, qui doit cependant porter sur ce point moins qu'ailleurs. Lorsque les rives d'un fleuve n'offrent pas d'appuis naturels d'une assez grande solidité, et qu'il est nécessaire d'en construire en maçonnerie, leur pesanteur devra être au moins égale à deux fois celle de la plus pesante charge que puissent porter les chaines, et leur résistance totale (qui comprend leur pesanteur et leur force d'adhésion réunies) devra être au moins égale à quatre fois la plus forte charge. C'est pour avoir négligé ce principe qu'on a été obligé de reconstruire le pont suspendu des Invalides jeté sur la Seine.

M. Telford proposait, dans son premier projet du pont de Menai, d'attacher les chaînes à la maçonnerie, liée elle-même aux appuis naturels du terrain, de telle sorte qu'en cas de désastre, il dût y avoir entraînement d'une masse

de maçonnerie du poids de 12,000 tonneaux, ou six ou sept fois la plus forte charge que le pont pût porter.

La force de résistance offerte par l'adhérence d'une masse de maçonnerie au terrain qui l'entoure, dépend surtout de la nature de ce terrain; aucune règle générale ne peut servir à la déterminer. On ne doit donc point trop compter sur cette force de résistance, à moins que ce ne soient des rochers graniteux. Dans ce cas seulement, on fera bien de les employer comme attaches, ainsi qu'on l'a fait pour les ponts de Menai et de Brighton.

(*Monthly Review.*)

Miscellanées.

LE FERMIER FAUSSAIRE.

A Pulteney-Bridge, près de Birmingham, on voit encore un édifice singulier, qui n'a pour fenêtres que des meurtrières oblongues, et dont les murailles massives forment un grand nombre de saillies, de ressauts et d'encoignures. Un fermier, nommé Brasfield, l'occupait en 1821. Comment avait-il adapté aux travaux de la ferme un bâtiment construit pour servir à-la-fois de couvent et de citadelle? Il serait impossible de le dire. Quelques hangars et des bâtimens de brique et d'argile, élevés à l'extérieur, servaient de greniers et de resserres; les portes du manoir restaient fermées. Brasfield et sa fille y entraient seuls; il n'avait pas de domestique, et ce genre de vie étrange jetait sur le fermier une teinte fort équivoque.

Une petite congrégation de catholiques romains s'était réunie, dans les dernières années du règne de Charles II, pour donner le plan et diriger la construction de l'édifice: monastère, quant à la distribution intérieure; forteresse, quant à l'apparence extérieure; plein de dégagemens, de communications secrètes, de cachettes habilement pratiquées, de chambres cachées, de trappes invisibles et d'escaliers dérobés, une habileté ingénieuse avait présidé à sa construction; et l'épaisseur des murailles, la solidité des portes de fer, les nombreuses ouvertures dont les remparts étaient criblés, eussent permis aux papistes de soutenir un long siége, si les événemens avaient réalisé leurs espérances

et soulevé dans une guerre à mort les deux grands intérêts religieux qui divisaient l'Angleterre.

C'était là que demeurait Brasfield; une cour intérieure assez large; un puits, une fontaine, un four, un grenier rempli de blé, des provisions en grand nombre, offraient à l'homme qui se confinait dans cette solitude, à-peu-près toutes les nécessités de la vie. Après qu'il avait surveillé ses travailleurs, la grande porte de fer retombait sur Brasfield, les barreaux énormes roulaient sur leurs pivots et assuraient encore la solidité de la porte; dès-lors aucun bruit ne trahissait plus l'existence d'un être humain dans l'enceinte de ces tristes murs. Le fermier n'admettait à sa table aucun de ses confrères; il parlait peu, payait exactement ses dettes, ne se liait avec personne et semblait ne pas s'embarrasser le moins du monde de la haine cordiale qu'il inspirait. Propriétaire d'un terrain fort aride, il employait pour l'exploiter un grand nombre d'ouvriers; et quoique le rapport de ce domaine fût peu considérable, il vivait en homme riche. Jamais un pauvre ne se présentait à sa porte sans recevoir l'aumône; avant le jour de l'échéance, ses impôts, ses contributions, la dîme même, que les agriculteurs anglais paient à regret et le plus tard qu'ils peuvent, étaient soldés par Brasfield. Aussi les fermiers, à dix lieues à la ronde, n'avaient-ils pour cet homme que des exécrations et des anathèmes. Il avait perdu sa femme, virago tout aussi insociable que son mari, et vivait avec sa fille, Jeanne; pensive et triste enfant, délicate et fraîche, toujours recluse dans le manoir du fermier, bonne, douce, modeste, mais coupable d'un grand crime aux yeux de ses voisines. Elle avait un piano; Brasfield avait acheté cet instrument à la vente d'un banquier ruiné. D'ailleurs il donnait à Jeanne une éducation excellente; elle avait une bibliothèque bien composée, montait à che-

val comme une grande dame, et semblait le seul être humain pour lequel Brasfield eût de l'affection.

La physionomie et les manières de Brasfield avaient quelque chose de singulièrement repoussant. Son attitude militaire, son grand front chauve, son sourcil droit et abaissé sur ses yeux caves, la sévérité de son regard, l'immobilité de ses traits, le dédain exprimé par la contraction pénible des deux angles de sa bouche, indiquaient sans doute la fermeté de l'esprit et même la force de l'ame; mais cette force et cette fermeté que le crime même n'effraient pas. Il faisait du bien dans le pays; tous les quinze jours, ses travailleurs recevaient une haute-paie; tous les ans, chacun d'eux était sûr d'une gratification. Cependant il était détesté par cet instinct populaire, souvent injuste, quelquefois pénétrant et sagace. On disait qu'il avait servi et que sa mauvaise conduite l'avait fait rayer des contrôles de l'armée; les uns voyaient en lui un vieux contrebandier échappé aux périls de son dangereux métier; les autres, un ancien membre de la république félonne de Botany-Bay; quelques-uns enfin, un faux monnoyeur, un faussaire, un fabricant de ces billets-de-banque mensongers dont l'Angleterre était alors inondée.

Long-tems ces rumeurs passèrent pour de vagues calomnies; aucune preuve ne s'élevait contre Brasfield; et l'on ne pouvait regarder comme des indices suffisans, la bizarrerie de son caractère, son amour de la solitude, et l'opulence dont il jouissait. Il payait toujours en espèces et au comptant. Presque tous les fermiers ses rivaux avaient reçu en paiement de *faux billets* de banque, et les avaient jetés à leur tour dans la circulation; mais on ne se souvenait pas qu'un faux *bank-note* fût sorti des mains de Brasfield. On le haïssait d'autant plus, et l'on disait d'autant plus de mal de lui, qu'on n'avait aucune prise sur un homme

exact dans tous ses paiemens, fidèle à sa parole, réservé dans ses discours, et qui professait une piété scrupuleuse. La probité, sûre d'elle-même, peut se dispenser de ces marques extérieures de religion; le vice endurci n'a pas de meilleur rempart que l'hypocrisie.

Malheureusement Brasfield, dont la taciturnité laissait échapper quelquefois des paroles hardies et violentes, s'attira par une de ces saillies impétueuses, dont les caractères les plus réservés ne savent pas toujours modérer l'essor, la colère d'un officier de police. Cet homme se nommait Haverell Dermody. On l'avait chargé spécialement de remonter à la source de cette fabrication clandestine de billets de banque, dont le point central et caché semblait placé dans le rayon de Birmingham : depuis deux ans, plus de trente mille billets de toute valeur avaient été émis par les faussaires. De pauvres diables, convaincus de les avoir mis en circulation, avaient été pendus; mais les véritables auteurs des billets faux, les propriétaires de la grande fabrique centrale, quels qu'ils pussent être, étaient restés en dehors des atteintes de la justice. Leurs profits étaient immenses, leurs ressources proportionnées et leur influence sur les agens subalternes assez puissante, pour leur assurer une impunité complète, achetée par le sacrifice de quelques misérables, qu'ils livraient aux tribunaux.

Haverell Dermody rencontra un jour au marché de Birmingham, Brasfield, qui venait régulièrement à ce marché conclure des achats et des ventes. Les rapports qui existaient entre ces deux personnages étaient long-tems restés secrets. Une question que Dermody adressa tout bas au fermier, reçut pour réponse une explosion de colère.

« Vous? s'écria Brasfield, l'épouser.

— Et pourquoi pas, je vous prie?

— Épouser ma fille?

— Je vous la demande.

— Je ne vous répondrai pas, Haverell.....

— Et moi, je ne vous ferai pas attendre ma réplique...

— Comme il vous plaira.

— Tenez-vous sur vos gardes. Est-ce votre dernier mot?

— Oui! »

C'était un dimanche du mois d'avril 1821, que cette conversation brève avait lieu entre deux personnes dont la mort fut scellée par ce peu de mots. Le lundi suivant, une petite troupe bien armée, composée de dix hommes à cheval et commandée par un sergent, escorté de l'officier de police, s'avançait lentement de Birmingham à Pulteney-Bridge. On savait que Brasfield devait se trouver ce jour-là à Lowbarn, village situé à deux lieues de Pulteney; on espérait saisir, en son absence, les instrumens du crime, s'ils existaient; et une fois maîtres de ces importantes pièces de conviction, les agens de la justice étaient sûrs de s'emparer d'un homme auquel aucun voisin ne voudrait offrir un asyle. La résolution, le courage et la force physique du fermier inspiraient toutefois assez de craintes pour que l'on eût regardé comme nécessaire cette expédition à main armée. Deux ou trois ouvriers, dévoués à Brasfield et d'un caractère semblable au sien, demeuraient dans les bâtimens voisins du manoir; et l'on pensait que le maître et ses acolytes pourraient repousser la force par la force. Haverell Dermody, qui avait provoqué cette descente judiciaire, avait fait toutes ses dispositions avec la prudence d'un ennemi qui ne veut pas manquer sa proie.

Les dragons étaient dispersés sur la grande route, comme s'ils eussent voulu seulement promener leurs chevaux; mais arrivés au sentier qui conduisait à l'habita-

tion de Brasfield, ils prirent le grand trot, et, en deux minutes, ils se trouvèrent près de la barrière principale, ordinairement ouverte. Elle était fermée. De grands troncs d'arbres la barricadaient en dehors; plus loin, des tonneaux vides et des charrettes formaient une espèce de rempart; pas un être vivant auprès de la maison; tout était silencieux; on entendait seulement le bruit rauque d'un soufflet de forge; et le long tuyau d'une cheminée vomissait une noire colonne de fumée dans l'air.

« Comment diable a-t-il deviné cela? dit Haverell au sergent.

— Je parie qu'il est là-dedans, reprit le militaire.

— Eh bien! nous le prendrons. »

On fit une trouée dans une haie vive; des sentinelles postées de distance en distance devaient arrêter Brasfield s'il essayait de fuir; deux dragons, le sergent et Dermody, muni de son *warrant* (1), s'avancèrent vers la grand'porte. Armé de cette baguette de chêne, terminée d'un croc d'airain et qui est l'insigne de son office, Haverell essaya de soulever la porte massive. La baguette se brisa dans sa main.

« Ah! ah! cria le sergent, vieux troupier de l'armée d'Espagne; voilà un beau levier, ma foi! pour battre en brèche la forteresse! »

Le sergent, dont le dédain éclatait en longues risées, ramassa un tronc de noyer qui se trouvait par terre, et, le saisissant avec ses deux mains, en foudroya la porte contre laquelle il le lança; tout s'ébranla aussitôt; le portique de fer rendit un long murmure, mais rien ne bougea; et le soldat, couvert de sueur, vit son compagnon, l'officier civil, lui rendre moquerie pour moquerie.

(1) Mandat d'amener,

« Diable! s'écria-t-il, sans un boulet de vingt-quatre on n'en viendrait pas à bout! »

Une échelle était placée à quelque distance; le sergent la planta sous la muraille, et se trouva bientôt à portée de l'une des meurtrières qui donnaient du jour à la forteresse. Non-seulement cette ouverture était fort étroite et oblongue, mais cinq ou six barreaux de fer la traversaient horizontalement à l'extérieur; et un volet de bois de chêne la garnissait à l'intérieur. Le sergent voulut arracher un des barreaux; il y parvint; mais c'était un succès fort inutile; le volet, muni en dedans d'autres ferrures, résistait aux efforts du sergent, qui s'arrêta pensif, déconcerté, mécontent, et descendit de l'échelle.

« Malédiction sur le service d'espion! Je ne l'ai jamais fait; je ne veux plus le faire! au diable!

— C'est une affaire certaine, reprit Dermody; Brasfield est là-dedans. Vous entendez le soufflet de sa forge : il est occupé sans doute à brûler ses papiers, ses presses, ses formes... »

Il réfléchit un moment; puis, tout-à-coup, apercevant des maçons qui travaillaient à quelque distance, il quitta le sergent et se dirigea de leur côté : il revint avec ces hommes qui l'aidèrent à porter une grande échelle qu'il appliqua au pied du mur. Cette échelle atteignait le toit; il y grimpa et parvint au faîte de la maison; il aperçut une ouverture beaucoup plus large que celle de la muraille et seulement protégée par un carreau. Haverell, placé en observation, ne tarda pas à découvrir une grande salle obscure, au fond de laquelle étincelait une forge. Devant la fournaise ardente et animée par le souffle vigoureux de l'instrument que le bras du fermier faisait mouvoir, Brasfield était assis, calme en apparence et immobile. De la main droite il soufflait : de l'autre, il saisissait avec de pe-

tites pincettes des paquets de billets de banque, déposés dans cinq ou six caisses à compartimens qui se trouvaient par terre. Il attendait que l'un des paquets fût consumé entièrement, puis il en reprenait un autre et lui faisait subir la même épreuve. Ses yeux se tournèrent vers le vitrage supérieur, seule ouverture qui éclairât la chambre; et il vit le pâle visage de Dermody. Brasfield ne bougea pas.

« Vous êtes mon prisonnier, s'écria l'espion en cassant le vitrage avec le canon d'un pistolet qu'il venait de tirer de sa poche et d'armer.

— Volontiers; mais un peu plus tard, répondit le faussaire que rien ne troublait. Vous attendrez un peu, s'il vous plait.

— Au nom de la loi et du roi, rendez-vous, et ouvrez la porte à l'instant même... ou je fais feu sur vous.

— Fais feu et vas au diable, reprit l'autre d'une voix résolue et tranquille. Tue-moi; je ne serai pas pendu. Manque-moi; tu seras pendu. »

Haverell était furieux du sang-froid de Brasfield. Il fit feu; mais son intention était seulement d'effrayer le fermier, et de briser, s'il était possible, le tuyau de fonte qui donnait passage à la fumée.

« Ah! ah! ah! cria Brasfield; on voit bien que ton métier n'est pas la guerre. A la police, Haverell! à la police!

— Brûle encore un papier, et je te tue, reprit Haverell, qui versait dans le canon du pistolet fumant encore, tout ce que contenait sa poire à poudre, et trois balles qui le remplissaient jusqu'à la gueule. Eh bien! continua-t-il, après avoir amorcé; m'entends-tu? encore une poignée de ces *bank-notes*, et tu es un homme mort!

— Si je laisse une poignée de *bank-notes*, mon cher Haverell, je suis mort. Tire si tu veux. »

Dermody fut sur le point de tirer ; mais un remords de conscience le prit, et il eut recours aux prières, aux insinuations, à la douceur.

« Que diable ! monsieur Brasfield, il faut se rendre. A quoi la résistance vous servirait-elle ! Vous savez bien que j'aime à rendre service dans l'occasion. Si je peux vous être utile à quelque chose, je le ferai, je vous assure.

— Allons, vendeur de sang humain, épargne-toi ces mensonges. Tu as fait pendre Thomas Winnington, Henri Godfrey, William Rhynley, pour quelques schelings, misérable ! Et tu me crois assez fou pour t'écouter ! Tes paroles sont gauches comme ton bras et ton coup-d'œil sont maladroits. Je me plaindrai à tes supérieurs ; tu es la honte de ton arme. »

A ces mots, l'agent de police, irrité, lâcha son coup ; mais la charge trop forte fit éclater le canon, et brisa l'avant-bras du malheureux, qui chancela sur le toit, essaya en vain de se raccrocher à l'échelle, et finit par tomber à terre dans un état déplorable.

Il se fit un long silence, pendant lequel le soufflet de la forge continuait son jeu régulier ; les dragons, occupés à soigner Haverell Dermody, avaient négligé leur mission ; enfin, la voix de Brasfield se fit entendre. Il venait d'ouvrir un des volets intérieurs, adaptés aux meurtrières dont j'ai parlé. Le sergent l'aperçut et lui cria :

« Vous rendez-vous?

— Encore cinq minutes ; avant ce tems, je n'ouvre pas. »

La troupe qui maugréait, et qui ne se composait plus que de six personnes, le reste s'étant détaché pour transporter Dermody au village prochain, attendit ; et Brasfield, à travers la porte, dit enfin au sergent :

« Je suis à votre service. Mais j'exige votre parole d'hon-

neur que vous me traiterez comme je veux l'être. Point de menottes, point de chaînes; vous me conduirez chez le magistrat, et je vous suivrai paisiblement.

— Parole de soldat.

— Entrez donc. Cent hommes comme vous n'auraient pas forcé la place. Entrez, messieurs!

Où est ce Dermody, s'écria-t-il, quand les soldats eurent pénétré dans l'intérieur? Où est-il?

— Mourant, à l'hôpital, » répondit le sergent.

La figure de Brasfield s'épanouit; il était rouge; ses yeux, ses narines, ses muscles s'étaient dilatés; il y avait une expression de triomphe hautain gravée sur tous ses traits. Trois dragons l'environnèrent; il s'assit. On fit des perquisitions très-exactes qui furent sans résultat; on descendit dans les caves; tous les papiers du fermier, ses caisses, ses meubles furent explorés.

« Pas un *bank-note!* s'écria le sergent.

— Ce portefeuille en est rempli, » répondit Brasfield.

En effet, le portefeuille qu'il indiquait contenait d'excellens billets de banque; mais ce n'était pas ce que l'on cherchait. On remua les cendres du brasier; le sergent lui-même bouleversa la forge, brûla ses doigts au milieu de la tourbe ardente, creva le soufflet, fit démolir la cheminée et mettre en pièces le tuyau de fonte. Le fermier riait de ces inutiles recherches; pas un lambeau de *bank-note* frauduleux, pas un fragment de ce papier auquel tenait la vie d'un homme, ne payait tant de soins et d'efforts.

« A cheval, dit le dragon. Mille diables! je n'ai jamais eu de journée plus ennuyeuse.

— Avez-vous fini? reprenait Brasfield qui croisait ses bras; voulez-vous examiner encore une cave ou un grenier? Donnez-vous ce plaisir.

— Partons, sarpedié! » s'écria le sergent, qui jurait comme un damné.

D'un coup de botte violemment lancé, il repoussa un bout de tuyau qui venait de rouler jusqu'à lui et qui obstruait le passage. Huit ou dix fragmens de papier roussi s'en échappèrent. Le fermier pâlit, s'élança, saisit ces morceaux, et une lutte désespérée s'établit entre lui et ses satellites; il y allait pour lui de la vie ou de la mort. Un des dragons était couvert de sang; enfin, on arracha de ses mains un ou deux fragmens des billets faux : il déchira et avala le reste. Garrotté, écumant de fureur, épuisé par cette lutte inégale, il laissa tomber ses bras, et n'offrit plus aucune résistance. On l'entraîna.

« Tout est fini! » s'écria Brasfield, si triomphant naguère.

Comme il arrive souvent, lorsqu'on brûle des papiers, quelques-uns des billets à demi consumés par la flamme, et soulevés par la fumée, avaient été se loger au milieu de la suie dont le tuyau était rempli. Une résignation muette, un silence obstiné, furent les dernières armes et les seules ressources de cet homme, qui portait dans sa vie criminelle un héroïsme barbare. Mais sur la route qui conduisait à Birmingham, il rencontra sa fille, Jeanne Brasfield, à cheval, et qui, suivie d'un domestique, regagnait la ferme. A la vue de sa fille, la fermeté stoïque du fermier l'abandonna. La pauvre enfant, tout en larmes et au déserpoir, se jeta dans les bras de son père. Les dragons s'étaient arrêtés dans leur marche.

« Enfant, dit-il, mon sort est fixé. Je n'ai qu'une angoisse, c'est pour toi. Vis, ma fille, ma pauvre fille; sois heureuse; souviens-toi, non de ma vie ni de ma mort, mais de l'éducation que je t'ai donnée. »

On l'entraîna. Cet homme de bronze pleurait. Les der-

nières entrevues de Brasfield avec sa fille furent déchirantes. Condamné à mort comme faussaire, il ne témoigna de sensibilité, il ne montra de regret que pour sa fille; une seule affection vivait encore dans cette ame dure et dédaigneuse de la mort. Le jour de l'exécution, au moment où l'aide bourreau lui liait les mains, il s'écria :

« Au nom de Dieu, je vous implore, messieurs, pour que ma faute, quelque grave qu'elle soit, ne retombe pas sur la tête de ma fille. Elle ignorait ma faute; et plus j'en connaissais la gravité, plus je conservais avec soin la pureté et l'innocence de cette enfant. Devant moi se trouvent les plus riches propriétaires du comté... Ayez pitié, messieurs; soyez charitables... Il y a des pères parmi vous... Ah! ne s'en trouvera-t-il pas un qui prenne soin de l'orpheline, seule douleur de mon agonie! »

Un magistrat attaché au clergé anglican éleva la voix :

« Vous n'avez point confessé votre crime; vous n'avez montré aucun repentir; vous mourez en impie. Les paroles du livre saint tombent sur vous : « Vos péchés réjailli-
» ront sur la troisième et la quatrième générations de vos
» enfans. »

— Ma fille! » cria Brasfield.

Un frisson d'horreur agitait tout l'auditoire; Brasfield tremblait de tous ses membres.

Un vieillard de haute taille, courbé, chauve, couronné de cheveux gris et épars, se leva du banc des juges, repoussa le ministre intolétant, et s'approcha du coupable :

« Monsieur Brasfield, dit-il, j'ai quatre-vingts ans, et je n'ai pas d'enfans : je prendrai soin de votre fille. Non, non, Dieu ne punit pas les innocens... Vous êtes un mauvais homme et un mauvais prêtre, continua-t-il, en se retournant vers le premier interlocuteur.

— Et Dieu vous en tiendra compte, » dit Brasfield, à

genoux devant le vieux juge, les mains jointes, et avec une expression forte et solennelle qui retentit encore dans le cœur de ceux qui l'entendirent.

Le bourreau était prêt. Le fermier mourut stoïquement, sans prononcer d'autres mots que ceux-ci : « Ma fille ! »

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mines de sel près de Hallein, en Autriche. — Il est peu de contrées en Europe qui possèdent des richesses minérales aussi abondantes et aussi variées que le district de Salzbourg, dans la Haute-Autriche. On y trouve réunies, dans une circonscription très-peu étendue, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, d'alun, de cobalt, de mercure, etc., etc. L'exploitation de ces richesses emploie un grand nombre de bras, et développe tous les genres d'industrie. Plus de 50,000 familles y vivent du produit de toutes sortes d'ouvrages en fer, qui servent à la consommation des diverses provinces de l'Autriche, ou qui sont exportés pour l'Allemagne, la Suisse, la France et le Levant. Ce grand débit est dû non-seulement à l'excellente qualité des produits, mais aussi au bas prix auquel les fabricans peuvent les livrer. Cependant on doit considérer les mines de sel de Gmunden, d'Ischl, de Hallstadt et de Hallein, comme une des principales sources de prospérité du pays. Rien de plus étonnant que l'intérieur de ces immenses cavités; rien de plus curieux que les procédés qu'on emploie pour extraire le sel qu'elles renferment. Voici la description qu'en donne M. Tobin dans son Voyage en Styrie :

« Dans le mois de juillet dernier, se trouvaient réunis

dans la pittoresque ville de *Gastein*, si renommée par ses bains, sa belle cascade et ses mines d'or, quatre minéralogistes anglais et une société de touristes, hommes et femmes, dont je faisais partie, tous amateurs des phénomènes qu'offre la nature. Les minéralogistes nous proposèrent de faire, de concert avec eux, une excursion dans l'intérieur de la mine de *Saltzberg* (montagne de sel), proposition que nous acceptâmes avec enthousiasme. Pour donner à cette excursion scientifique, toute la solennité et tout l'éclat d'une fête, l'intérieur de la mine devait être illuminé par un nombre infini de lanternes. Nos dames furent exactes au rendez-vous, et bientôt nous nous trouvâmes auprès de l'entrée principale de la mine de Saltzberg. Déjà un grand nombre de mineurs nous attendaient, les uns armés de lampes, les autres de lanternes en papier. Des brouettes assez larges avaient été disposées pour recevoir chacune deux dames; mais avant de pénétrer dans l'intérieur de la mine, on jugea à-propos de nous affubler d'une large couverture en laine destinée à nous protéger contre l'humidité, et à garantir nos vêtemens de toute souillure. Ce costume donnait à notre cortége un certain aspect fantastique qui nous amusa beaucoup. Chaque brouette était traînée par un mineur armé d'une lampe, et de distance en distance se trouvaient échelonnés des porte-lanternes qui éclairaient la route. Les hommes suivaient à pied.

» Après avoir parcouru pendant une demi-heure des galeries étroites et fangeuses, nous arrivâmes au *rutsch*, espèce de glissoir établi au-dessus des différentes chambres à sel qui se trouvent dans la mine de Saltzberg. Le glissoir est construit au moyen de deux arbres de sapin, bien polis, et ajoutés l'un à l'autre; il est disposé sur un plan oblique par un angle de 45 degrés. Le mineur se met à califour-

chon sur l'arbre, et saisit une corde pour maîtriser sa descente. Chaque visiteur s'assied successivement à ses côtés; et lorsqu'il est rendu à sa destination, le mineur remonte à l'aide d'un petit escalier pratiqué à l'un des murs latéraux, et vient prendre un nouveau passager. Cet escalier est trop raide et trop glissant pour servir à la descente. Il me serait difficile d'exprimer le coup-d'œil qui s'offrit à moi, lorsque je fus parvenu dans l'une des plus spacieuses *chambres à sel* de Saltzberg. Qu'on se représente une salle de dix à douze mille pieds de circonférence, illuminée par plusieurs centaines de lampes, dont la lumière était reflétée par les parois brillantes des murs et de la voûte; qu'on s'imagine en outre, au milieu de cette enceinte, quarante ou cinquante personnages revêtus de couvertures blanches, et l'on aura une faible idée de la scène pittoresque qui s'offrait à mes yeux : on eût dit un conciliabule de spectres ou de divinités infernales.

» Comme le sel ne se trouve pas en assez grandes masses pour être extrait à sec, voici le moyen qu'on emploie : on introduit dans chaque chambre une certaine quantité d'eau douce que l'on agite en tous sens pour qu'elle opère la solution des molécules salées et qu'elle s'en imprègne. Lorsqu'après quelque tems de séjour, on a acquis la certitude que l'eau est suffisamment saturée, on l'extrait à l'aide d'une pompe, et on en retire le sel, en la faisant évaporer dans de grandes chaudières. »

Animaux sauvages du pays des Illinois. — Des divers animaux qui peuplaient autrefois cette partie de l'Amérique du Nord, quelques-uns ont complétement disparu; d'autres, au contraire, y sont devenus plus nombreux. Depuis que les établissemens des colons se sont accrus, on ne retrouve plus le *buffalo,* qui faisait autrefois l'or-

nement des immenses prairies qui couvrent ces contrées. Sur plusieurs points de l'état, on en distingue encore quelques traces que les habitans désignent sous le nom de *routes de buffalo;* ce sont des sentiers battus, qui conduisent généralement des prairies situées dans l'intérieur de l'état, sur les bords des grandes rivières : on y voit la marche que ces animaux suivaient dans leurs migrations, lorsqu'ils changeaient périodiquement de pâturages, en passant des prairies basses et marécageuses dans les plaines riches et élevées. Pendant les chaleurs de l'été, ils étaient chassés de ces dernières par les mouches des prairies, et les mosquitos les repoussaient des premières pendant l'automne. Durant le printems, le gazon des plaines leur fournissait un abondant pâturage, pendant qu'ils y recevaient avec plaisir la chaleur du soleil et l'influence de la brise qui y souffle constamment. En hiver, la casse du bord des rivières leur fournissait un aliment abondant, et les feuilles toujours vertes de cet arbuste les mettaient à l'abri des vents froids.

Il est peu de sujets plus intéressans que les migrations des animaux sauvages, puisqu'elles nous montrent les rapports singuliers qui existent entre l'instinct de l'animal, et le développement merveilleux des différentes ressources que la nature a disposées pour le soutien de leur vie dans les circonstances les plus différentes. Les sentiers que trace le *buffalo* sont étroits et remarquablement droits; on voit que ces animaux traversaient les bois rangés en une seule file, et suivaient la route la plus directe vers l'endroit de leur destination.

L'élan a disparu. On en a vu et même pris quelques-uns il y a peu d'années; mais il paraît que maintenant il n'en reste plus dans les limites de l'état. Les loups sont très-communs dans le pays. Il y en a de deux espèces : le com-

mun ou le loup noir, et le loup de la prairie, mais l'ours y est rare. Il habite les parties de la contrée qui sont boisées. Il se plaît surtout dans les endroits couverts de casses, où il se nourrit pendant l'hiver des jeunes pousses de cet arbuste.

Le daim est plus abondant qu'à l'époque de l'établissement des colons; on pourrait presque dire qu'il augmente en raison de la population; il trouve en effet dans le voisinage de l'homme une protection contre les animaux féroces qui l'attaquent dans les déserts, et auxquels il n'échappe, quand il est jeune, qu'avec beaucoup de difficulté. Ces animaux redoutent surtout les loups, qui se réunissent en meute comme les chiens, et ne cessent de leur donner la chasse que quand ils en ont pris un. « Nous nous plaisions souvent, dit un habitant de ces contrées, par un beau clair de lune, à nous asseoir auprès de la porte d'une cabane, au milieu de ces immenses prairies; nous entendions alors les loups attachés à la poursuite d'un daim, hurlant presque à la manière d'une meute de chiens. Quelquefois on entendait leurs cris à une grande distance dans la plaine, puis ils cessaient tout-à-coup; plus tard on les distinguait sur un point plus rapproché et dans une autre direction. Un instant après, la meute sortait d'un bois placé tout auprès de nous, et nous pouvions presque entendre les soupirs du daim épuisé de fatigue. Ils s'éloignaient rapidement et se perdaient de nouveau. Nous avons quelquefois passé ainsi des nuits entières à écouter ces bruits. Une fois nous vîmes un daim s'élancer dans la cour, sortir par la porte auprès de laquelle nous étions assis, suivi de ses audacieux ennemis, qui le serraient alors de très-près. Chaque année les chasseurs tuent des quantités immenses de daims, dont ils ne prennent que les cuisses et la peau. Ces objets sont des

articles importans de commerce et sont achetés aux chasseurs au prix de 25 cents la paire; la peau se vend 20 cents la livre. Il y a plusieurs manières de chasser le daim qui toutes sont également simples. Le plus généralement, le chasseur se rend aux bois à cheval pendant le jour, choisissant de préférence certaines heures que l'on considère comme les plus favorables. On dit que, dans la saison pendant laquelle les pâturages sont verts, cet animal sort de sa retraite exactement au lever de la lune, soit le jour, soit la nuit, et les chasseurs les plus expérimentés sont tous d'accord sur l'exactitude de ce fait. C'est aussi cette heure que choisit toujours le chasseur qui parcourt les forêts à cheval, le fusil sur l'épaule, et scrutant de loin tous les ombrages. A la vue d'un daim, il se laisse glisser de dessus son cheval, et tandis que le daim observe ce dernier, le chasseur se dirige en rampant de son côté, ayant toujours soin de laisser de gros arbres entre eux deux, jusqu'à ce qu'il en soit assez rapproché pour pouvoir le tirer. Un habile chasseur manque rarement de frapper juste; mais si le daim est blessé, il est extrêmement dangereux de s'en approcher. Cet animal, qui, dans les autres circonstances, est si craintif, ne se voit pas plutôt privé de la faculté de fuir, qu'il entre en fureur, s'élance sur son ennemi, en le frappant à coups redoublés avec ses cornes aiguës; aussi le chasseur, qui connaît le danger, ne s'en approche qu'avec beaucoup de prudence et arrête le daim par un second coup de fusil, si le premier l'a seulement blessé, ou plutôt il le fait saisir par son chien, tandis qu'il épie le moment de le frapper avec son couteau de chasse. Lorsque l'animal est très-fort et que le chasseur est impatient ou sans expérience, une lutte acharnée s'engage entre eux.

Quelques chasseurs préfèrent l'attendre la nuit dans

le voisinage des lieux où le sol est imprégné de particules salines et d'où l'eau sort salée. Le daim et quelques autres animaux herbivores fréquentent ces endroits, et y restent des heures entières, occupés à lécher la terre. Le chasseur s'y cache, soit dans la touffe d'un arbre, soit dans une cachette pratiquée dans ce but, et masquée, comme une batterie d'artillerie, par des branches et des souches. Cette chasse ne se fait que dans l'été ou au commencement de l'automne, dans les nuits très-claires, lorsque la lune brille d'un vif éclat. et que l'on peut facilement distinguer les objets. Au lever de la lune, ou peu de tems après, le daim, sort de sa couche, et s'approche des lieux où se trouve le sel. Ces endroits sont ordinairement tout-à-fait nus, quoique entourés de bois; et au moment où l'animal sort de l'ombre et arrive à la clarté que répand la lune, il s'arrête, regarde avec précaution autour de lui, et flaire l'air de tous côtés. Alors il fait quelques pas, puis il s'arrête de nouveau, flaire le sol ou élève ses narines étendues, comme s'il trouvait l'indice d'un danger dans les ondulations de la brise. Le chasseur reste sans mouvement et presque sans respiration, attendant que l'animal vienne à la portée de son arme, et dans une position qui lui permette de tirer presque à coup sûr. On ne peut tuer ainsi, dans une nuit, qu'un petit nombre de daims; et au bout de quelques nuits, ces animaux timides finissent par abandonner leurs retraites troublées.

Il y a encore une troisième manière de chasser le daim; mais on ne l'emploie que dans les lieux où cet animal est rare, et où la chasse n'est considérée que comme un amusement. Les chasseurs arrivent de toutes parts à la réunion, à cheval et avec leurs chiens. On fixe le terrain de la chasse; et comme on connaît très-bien les sentiers que prennent ordinairement les daims lorsqu'ils sont levés, on

place un chasseur à chacun de ces passages pour intercepter l'animal dans sa retraite. Lorsque tout est ainsi disposé, que chacun est à son poste, quelques personnes s'avancent dans l'intérieur, et suivant différentes directions avec les chiens, font lever le daim qui, dans sa fuite, passe presque toujours devant quelqu'un des chasseurs cachés.

Littérature.

Walter Scott. — Cette vie si pleine, à laquelle l'Europe doit tant de jouissances, et qui laisse, au commencement du dix-neuvième siècle, une trace si lumineuse; la vie de Walter Scott s'est terminée à soixante-huit ans.

C'était une organisation forte, une puissance non-seulement de pensée, mais de muscles et de nerfs, que le cours de soixante années laborieuses n'a pas brisée. Je n'ai jamais vu d'homme dont le col, vigoureusement attaché, reposât sur une plus athlétique poitrine, sur de plus larges épaules. Tous les ressorts de cette organisation étaient d'acier. Une tête carrée, dont le front s'élargissait en s'élevant, et présentait une haute surface presque plane; des yeux toujours attentifs, recouverts par la double et remarquable proéminence des sinus frontaux, siéges des qualités qui distinguent l'artiste; de longs bras nerveux; un thorax digne du boxeur; une physionomie populaire; des lèvres serrées, des yeux vifs, des sourcils pour ainsi dire tendus et rapprochés, présentaient l'étrange réunion de la sagacité, de la persévérance intellectuelles, et de l'agilité, de la force physiques. Né quelques siècles auparavant, Scott eût pu se mêler aux escarmouches des héros-brigands du

Border; plus d'un de ces grands hommes lui eût cédé la palme de la force et de la souplesse.

D'ailleurs il descendait d'une race que la guerre civile, la guerre étrangère et les périls de toute espèce avaient trempée depuis long-tems. Ces combats qu'il a chantés, ses aïeux les ont soutenus. Un de ses ancêtres se fit presbytérien, leva l'étendard du parlement, et perdit à ce jeu une partie de ses domaines. Un autre mena la vie errante des *Vich Ian Vhor* et de leurs compagnons. Un troisième marcha sous les drapeaux du Prétendant, et fut blessé à Preston-Pans. Une balle l'avait frappé au bas-ventre; un morceau de l'étoffe rouge qu'il portait avait pénétré dans la blessure; il resta sans connaissance sur le champ de bataille. Les maraudeurs dépouillèrent tous les corps, entre autres, celui de Scott, qui se réveilla nu, auprès d'un de ses frères, atteint d'une blessure plus légère.

Scott se trouva mal, et rejeta, parmi des flots de sang, le fragment écarlate. « Ah! ah! lui dit l'autre; frère, si tu gardes un magasin d'habits dans ton ventre, fais-moi le plaisir de me donner une paire de culottes. » C'était une des anecdotes que Walter Scott se plaisait à répéter.

Sans doute ces souvenirs n'ont pas été sans influence sur le génie de sir Walter. La grande et principale gloire de sa vie, c'est d'avoir fait l'épopée sauvage de ces tems et de ces hommes antiques. L'Écosse et le Border, les chasses et les picorées, les combats rustiques et les exploits chevaleresques de ce coin de l'Europe, se sont parés du même éclat poétique dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* s'environnent. Balfour et Meg Merrilies sont devenus types, comme Achille et Calypso. Reconnaissez à cet indice les génies véritables; Cervantes, Homère, Walter Scott; le créateur de Don Quichotte; les pères de tous ces héros, si gran-

dioses chez le poète grec, si admirablement caractérisés chez le romancier écossais.

Écossais par le nom (*Scott*, Scotus); de race toute gaëlique; comptant d'héroïques écussons parmi les écussons de ses ancêtres; élevé au milieu des traditions locales, bercé par elles, et amoureux de leurs refrains et de leur vieux langage : Walter Scott avait passé sa première jeunesse dans ces bois sombres, au bord de ces lacs que de hautes montagnes encadrent. Il y avait dans son génie quelque chose du paysan et du héros, quelque chose de rustique et de sublime; c'est aussi le caractère de son pays. Qui, mieux que cet homme, aurait pu faire vivre les traditions écossaises; idéaliser ces légendes; servir d'organe à tout un peuple peu connu, et à cette originalité puissante qui le caractérise?

Burns, le poète, avait deviné Walter Scott. « Jeune homme, dit-il un jour, en trouvant ce jeune garçon de quinze ans, occupé à lire un vieux poète; ce n'est pas un esprit commun que celui qui se livre à de telles études. On parlera de vous! »

Ses premiers travaux furent ceux d'un antiquaire. La poésie de l'époque où il est né; poésie prosaïque; pure, mais faible; concise, mais guindée, ne lui offrait aucune séduction digne de lui. Il recueillit, mit en ordre, répara et présenta au public les anciennes ballades écossaises, comme Percy avait rassemblé les ballades anglaises. A cette imagination créatrice, vous n'eussiez pas demandé l'œuvre laborieuse du commentateur : tel fut cependant l'éveil de Walter Scott et la première preuve de sa force.

Les antiquaires et les savans blâmèrent le profane qui avait porté la main sur leurs trésors; ils préféraient les fragmens originaux, tout souillés, tout flétris, tout rouillés, tout incomplets, aux poèmes réparés par la main habile et in-

génieuse de Walter Scott. Quant à la masse du public, que lui importaient ces trésors? Savait-il combien cette nouvelle vie poétique dont Walter Scott avait animé le cadavre des antiques légendes, révélait de génie et de puissance? Non; le public ne sait jamais qu'une intelligence-reine a paru sur l'horizon; le public a besoin du succès; c'est le succès seul qui le guide; et quand ce succès est fabriqué par ceux-là même qu'il couronne, le public ne s'embarrasse pas de cela, et suit en aveugle la route qu'on lui trace. En 1810, les amis des antiquités écossaises avaient lu le *Minstrelsy of the Scottish Border;* mais l'ouvrage n'avait pas pénétré plus loin que Carlisle, et les critiques anglais ne le connaissaient pas encore.

Une femme éveilla la flamme poétique chez cet homme, que l'on regardait comme un érudit renfermé dans une spécialité très-bornée. La jolie comtesse de Dalkeith, en prenant possession des domaines de son mari, voulut connaître toutes les légendes, ballades et récits qui avaient rapport à son vieux château; on lui amena les bonnes femmes des environs, les vieux pâtres, les maîtres d'école, les taverniers, dont ce genre de savoir héréditaire était la gloire, et souvent le gagne-pain. Walter Scott la secondait dans ses recherches et dans ses interrogatoires.

« C'était plaisir, dit le poète, d'observer avec quelle foi profonde ces bons Écossais nous racontaient les merveilleuses histoires du tems passé; les paroles de l'évangile leur semblaient moins authentiques. » Une vieille tradition de féerie frappa surtout l'imagination de la jeune comtesse : elle enjoignit à Walter Scott de l'écrire en vers : Telle fut l'origine de *Lay of the Last Minstrel.* Southey venait de publier ses poésies en rhythmes irréguliers; la *Christabel* de Coleridge, poème en vers libres, jouissait de la plus haute réputation, avant même d'être imprimée.

Déjà l'on commençait à être las du vers alexandrin et de sa nullité pompeuse; il y avait dans la masse du public besoin et désir de retourner à une sphère d'idées plus naturelles à des mœurs poétiques plus vraies; on admirait sur parole les imitateurs de Bernis et de Pétrarque, qui pullulaient en Angleterre, mais ils ennuyaient; et l'on sentait avec peine le joug d'une admiration assez pénible.

Guidé, pour ainsi dire à son insu, par ses propres souvenirs et par le génie de l'époque, Walter Scott obéit, mais lentement, aux ordres de la comtesse de Dalkeith. Une année s'était écoulée, il n'avait encore écrit qu'une douzaine de stances de son *Roundelay*. Deux critiques de l'époque lurent ces stances, et, n'y comprenant rien, levèrent les épaules, balbutièrent quelques mots, puis sortirent. Le pauvre Scott, que leur dédain accablait, jeta ses vers au feu. Cependant un des deux critiques, touché de je ne sais quel remords de conscience, rentra, et dit au poète :

« Vos vers sont trop bizarres, leur coupe, leur rhythme » et leur couleur poétique sont trop complétement étrangers » à nos habitudes pour que nous puissions nous vanter de » les avoir jugés à une première et rapide lecture. Croyez-» moi, ne vous découragez pas; écrivez l'ouvrage tout en-» tier; et portez-le à François Jeffrey. »

François Jeffrey, le Caton de la littérature de cette époque, tenait suspendue sur la tête de tous les poètes contemporains la menace de sa critique. Il fut flatté de la déférence qu'on lui montrait, et il dit :

« Cela peut s'imprimer. »

Le passeport était délivré. Les presses du libraire Constable roulèrent : le *Lai du dernier Ménestrel* parut.

On se rappelle encore la sensation prodigieuse que ce poème produisit.

La pensée qui règne dans les romans de sir Walter, avait inspiré le *Lai du Ménestrel.* C'est un appel à la nature, à l'histoire, à la réalité; c'est un retour vers l'étude de l'homme dans toutes les classes, dans toutes les positions, dans tous les rangs. Le pédantisme, le concetti, l'affectation, la poésie des salons pâlirent, dès que l'astre poétique s'éleva. Campbell, Wordsworth, Southey, furent presque vaincus et rejetés dans l'ombre. Les journalistes eux-mêmes cédèrent à la voix publique; ils avouèrent le mérite supérieur de Walter Scott. *Marmion, Rokeby,* la *Dame du Lac,* le *Seigneur des Isles* se succédèrent rapidement. Trente mille exemplaires de chacun de ces ouvrages furent vendus en moins de six ans.

Cependant Walter Scott lui-même avoue que ces poèmes étaient loin de le satisfaire. « Au moment même où tout le monde les lisait, dit-il, je leur adressais de secrets reproches, et je puis dire comme le fameux Wilkes: *De tous les gens de mon parti, j'étais le plus mécontent de ce parti.* Sans doute le narrateur s'accusait d'être resté à une distance trop poétique de la réalité franche et nue, d'avoir ployé aux exigences de la rime ses descriptions naïves, d'avoir recouvert d'une gaze vaporeuse les beautés caractéristiques des traditions dont il faisait usage. Il avait épuisé la coupe des applaudissemens populaires, quand un rival redoutable parut sur la scène. Le Childe Harold de *lord Byron* révéla un poète plus profond, plus penseur, dont le talent concentrait en peu de mots toute la passion du drame, toute la mélancolie de l'élégie, toute la sublimité de l'ode. Avec la sagacité qui le distinguait, Walter Scott céda le pas à ce nouvel athlète et se renferma dans la solitude, d'où sortirent bientôt ses admirables romans, expression plus complète et plus simple de sa pensée intime.

Pendant sept années il avait été le poète chéri de l'Angleterre ; il devint bientôt le romancier favori de l'Europe et du monde civilisé. Depuis long-tems il avait pensé à donner pour fond et pour cadre à une fiction romanesque, l'Écosse héroïque et sauvage. Enfin le moment d'accomplir ce dessein était venu. *Waverley* parut en 1814, sous l'incognito ; ce fut un embarras pour les critiques, une jouissance pour les lecteurs, une nouveauté littéraire, un scandale, un mystère et un éclat dont se souviennent encore ceux qui habitaient l'Angleterre. *Guy Mannering*, l'*Antiquaire*, *Rob-Roy*, la *Vieille Mortalité* (les Puritains) commencèrent la longue liste de ses beaux ouvrages, auxquels on ne peut rien opposer ni comparer. La critique était tout-à-fait dépaysée ; le criterium et le point d'appui lui manquaient ; « ces romans, disait-elle, n'étaient pas mauvais... il y avait cependant beaucoup à dire ; c'étaient des ouvrages qui avaient un certain mérite... de l'originalité... quelque intérêt... peu de régularité... » Que sais-je ? tous les jugemens vagues et équivoques qui ne compromettent pas le juge, furent prodigués aux romans du poète. Commenter ces romans serait inutile : jamais romancier n'a produit de chef-d'œuvres plus nombreux et plus variés.

L'ame de Scott était vigoureuse comme son corps. Il se faisait vieux, quand un événement imprévu le ruina ; il soutint courageusement le choc : lui qui avait travaillé toute sa vie et dont le mince patrimoine ne devait son accroissement qu'aux labeurs de sa plume, et à une persévérante économie. Ses mœurs avaient été pures et patriarchales. On ne trouve dans son existence domestique rien de cette fougue orageuse qui, dit-on, caractérise le génie. D'une humeur fort douce et très-sociale, il avait élevé paisiblement sa fille et son fils (aujourd'hui major de cavalerie).

On l'avait vu acheter sur les bords de la Tweed, près de Melrose, une petite ferme et quelques centaines d'acres de terre. Le sol s'était couvert d'arbres; mille accidens pittoresques en avaient peu-à-peu varié la monotonie. Un bizarre château, flanqué de tourelles, plein d'irrégularités piquantes, mélange curieux de toutes les espèces d'architectures, labyrinthe inoui, aux mille recoins étranges, aux mille portes secrètes, contenant ici le cabinet des curiosités antiques, là une belle ménagerie, plus loin une bibliothèque considérable et spéciale, s'était élevé, et le nom d'Abbotsford était devenu célèbre dans l'Europe entière. « C'était mon joujou, mon bonheur, dit quelque part Walter Scott; une jeune fille n'habille pas sa poupée avec plus de soin et de plaisir. Je savais qu'il me faudrait attendre long-tems l'accomplissement de mes grands desseins, mais j'avais de la patience; et cette longue attente, ces progressifs embellissemens de ma maison, avaient pour moi un charme extrême. » Il était arrivé au terme de ses désirs; et le château d'Abbotsford était une des curiosités les plus singulières de l'Écosse, lorsque le revers de fortune auquel nous avons fait allusion plus haut, vint l'atteindre.

Il s'était associé à la maison de librairie d'Archibald Constable, son ancien ami. Quelques mois avant la faillite de ce libraire, le secrétaire de la Banque d'Écosse, étonné de voir arriver beaucoup de billets signés *Constable* et endossés par Walter Scott, prévit la ruine prochaine du libraire, et envoya chercher le baronnet.

« Savez-vous, lui dit il, que Constable a mis en circulation une grande quantité de billets? Prenez garde, sir Walter!

— Oui, répondit Scott, je vous crois, et je vous remercie; mais, voyez-vous, Archibald était pour moi un excel-

lent ami, quand mes amis étaient rares; et je ne souffrirai pas que, faute de quelques mille livres sterling, il fasse naufrage. »

Walter, par cette faillite, se trouva débiteur de soixante-dix mille livres sterling, ou, selon une autre version, de cinquante-huit mille livres sterling seulement. Un des plus riches banquiers de l'Angleterre lui envoya sa signature en blanc, et le pria de tirer sur la Banque, et de réparer ainsi le tort de la fortune. Le romancier renvoya au banquier le billet en blanc, et le remercia de son intention généreuse. Il s'engagea à payer, en dix ans, la somme réclamée par ses créanciers, et à y joindre l'intérêt de cette même somme.

Aussitôt il se remet à l'œuvre. La *Vie de Napoléon*, en neuf volumes, et ses derniers romans, qui ne sont pas sans mérite ni sans beauté, sortent de sa plume. L'édition à bon marché de tous ses ouvrages, enrichie de préfaces, achève de le tirer d'embarras; et avant la date fixée par le débiteur, le nuage qui voilait les tourelles consacrées d'Abbotsford, se dissipe, et fait place à des jours plus beaux.

C'est après avoir triomphé avec un admirable courage de ce malheur inattendu, que la mort l'a frappé dans la même année qui a enlevé Gœthe, Cuvier, Mackintosh et Bentham. Ces phares lumineux ont disparu presqu'en même tems, à une époque fatale où les vieux élémens de la société se pulvérisent, et où le monde aurait besoin plus que jamais d'intelligences puissantes.

Homme prodigieux, moins peut-être par la supériorité d'une seule faculté de l'esprit que par la réunion et l'emploi brillant de facultés diverses! *Gil-Blas* offre des peintures sociales plus fines et plus délicates que les romans de Walter Scott; *Tom Jones*, une moralité plus forte et un

drame mieux tissu; *Don Quichotte*, une élévation de pensée et une conception plus forte; mais personne, si l'on excepte Voltaire, ne fut doué par la nature d'un génie plus fertile et plus varié. Quinze volumes de poésie, quatre-vingt-dix volumes de prose, forment son bagage littéraire; ses lettres, si elles étaient recueillies, rempliraient plus de quinze autres volumes. Homme vraiment européen, ou plutôt génie qui appartient au monde. Son buste, par Chantrey, moulé en plâtre, exécuté en terre cuite et en pierre, imité en marbre, se trouve dans toutes les parties du monde, et les copies de ce buste se comptent par milliers. En 1830, un contrebandier en a fait passer deux mille en Amérique, et quinze cents dans les Indes Orientales.

Le vide qu'il a laissé est immense; le représentant du génie moderne, dans son impartialité observatrice, dans sa fécondité, dans sa richesse, dans son éclectisme, ne sera pas de long-tems remplacé.

Statistique.

Évaluation des vols commis dans Londres en 1831. — Lors de la dernière session du grand jury de Lewees. Le baronnet Gurney observait que le nombre des crimes contre les personnes et la propriété tendait tous les ans à s'accroître. Il en attribuait la cause à la détresse, toujours progressive, des classes laborieuses; au défaut d'une instruction religieuse bien entendue; à la déplorable institution de la taxe des pauvres, et surtout à la mauvaise répartition des sommes provenant de cet impôt. Divers moyens ont été proposés pour éteindre le paupérisme et détruire les vices qu'il engendre. Le système des colonies inté-

rieures et extérieures a tour-à-tour prévalu, mais l'un et l'autre ont été bientôt rejetés. Jusqu'ici, on n'a sérieusement donné suite à aucun des nombreux projets que les philantropes offrent de toutes parts pour remédier au mal qui nous accable. On a essayé des émigrations; mais elles ont été si mal combinées et dirigées avec tant d'imprévoyance, que la plupart des émigrans sont morts de faim, ou ont été obligés de retourner en Angleterre, où du moins la taxe des pauvres leur assure une partie de leur existence. La colonisation intérieure est faite sur une si petite échelle, que son influence n'est nullement sensible sur la population.

A voir cette apathie, il semble en vérité que nos médecins politiques aient perdu tout espoir d'amélioration, et qu'ils regardent la plaie du paupérisme comme incurable. Et cependant, ils ne se sont pas encore occupés de la révision des lois qui régissent d'une manière si inégale la distribution de la richesse; ils ne nous ont pas délivrés des entraves odieuses qui pèsent sur le commerce des grains; ils n'ont pas fait disparaître ces mille réglemens qui paralysent la circulation de la richesse, privent l'ouvrier de la juste rémunération de son travail, et plongent toutes les classes laborieuses dans la misère et l'abjection. En attendant, la démoralisation étend ses ravages; le vol est devenu l'industrie supplémentaire d'une grande partie des classes inférieures; rien ne peut aujourd'hui l'arrêter : les pontons et Botany-Bay sont pour elles le paradis terrestre. Aussi, à nos yeux, ce sont moins les malheureux qui se livrent à ces attentats que ceux qui ne font rien pour les prévenir, qui sont les plus dignes de blâme. On pourrait peut-être prendre nos observations pour des déclamations banales et sans portée. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi; mais le tableau des

vols commis dans Londres, en 1831, dressé d'après les ordres du lord-maire, convaincra nos lecteurs que nos plaintes ne sont que trop justes et que trop fondées. Ils verront que les hautes classes paient bien cher leur égoïsme, et qu'avec un peu plus d'empressement de leur part, ces sommes énormes, qui sont aujourd'hui dévorées sans profit, pourraient être appliquées d'une manière utile à la reproduction et à l'amélioration des classes inférieures.

Tableau de l'évaluation des vols commis dans Londres en 1831.

	Liv. st.	Fr.
I. Petits vols commis par des domestiques, des apprentis, consistant en objets de peu de valeur....................	510,000	12,750,000
Menus objets d'argenterie et de joaillerie volés par les domestiques.........	200,000	5,000,000
II. Vols commis sur la Tamise et sur les quais.........................	500,000	12,500,000
III. Vols et fraudes commis dans les docks.	300,000	7,500,000
IV. Vols commis par effraction et sur la voie publique, consistant en argent, joaillerie, montres, etc.............	220,000	5,500,000
V. Vols commis par l'émission de la fausse monnaie......................	200,000	5,000,000
VI. Vols commis par l'émission de faux billets de banque.................	170,000	4,250,000
	2,100,000	52,500,000

Quelque considérable que soit ce chiffre, il ne doit pas paraître exagéré, si l'on se rappelle que, d'après les documens statistiques publiés par M. Colquhoum, il se trouvait à cette époque, dans la ville de Londres, 20,000 personnes sans moyen d'existence, 115,000 voleurs, filous ou contrebandiers, et 16,000 mendians.

Géographie.-Voyages.

Description de la province d'Emerina, dans l'intérieur de l'île de Madagascar. — Un savant voyageur, sir William Hooker, qui s'est surtout appliqué à visiter les lieux peu connus ou mal explorés, vient de donner, dans la huitième livraison des *Mélanges Botaniques*, la description de cette partie centrale de l'île de Madagascar, dont aucun traité de géographie ne fait mention.

« La province d'Emerina, dit-il, qui doit être considérée comme la partie la plus centrale de l'île de Madagascar, est divisée en plusieurs subdélégations. C'est le district le plus élevé de cette grande île, et par conséquent le plus salubre, car c'est le seul exempt des fièvres épidémiques qui déciment la population européenne établie sur la côte. Toute la surface de cette contrée est hérissée de montagnes rocheuses, qui sont généralement stériles. Le sol, rougeâtre et pierreux, est peu productif; le manque d'une culture convenable et les incommodités du climat, augmentent encore sa stérilité naturelle. On ne peut consacrer aux travaux agricoles que cinq mois de l'année; il y règne le reste du tems une sécheresse désastreuse, et surtout depuis la fin d'avril jusque vers le mois de septembre. A cette époque même, les matinées sont très-froides; le vent d'est qui y souffle avec force, ne cesse que vers la fin de ce mois; alors le thermomètre descend souvent à 7° au-dessous de zéro; toute végétation est anéantie; il ne tombe pas une goutte d'eau, inconvénient que compense en partie la chute d'un épais brouillard, qui pendant la nuit couvre les montagnes, et que le soleil précipite à son lever. Du mois d'octobre à la fin de mars, la chaleur augmente et devient parfois excessive; la pluie, qui com-

mence l'après-midi et continue jusque dans la nuit, tombe régulièrement chaque jour, et souvent avec tant de violence, qu'elle entraine, dans les torrens qu'elle forme, les arbres, les tertres et jusqu'aux rochers. Il survient encore dans cette saison des orages, qu'accompagnent souvent d'épouvantables ouragans d'une impétuosité extrême, dont rien ne peut suspendre la furie, et qui portent en tous lieux le fracas et la destruction; des tremblemens de terre, faibles, il est vrai, accroissent encore parfois l'épouvante; enfin, la chute de grêlons énormes, désolation des habitans, vient menacer de ruine leur récolte de riz, qui est sur pied à cette époque.

» L'agriculture, à Emerina, est dans un délaissement complet, de même que dans les autres parties de l'île. Les naturels, d'une indolence extrême, s'en remettent à la nature du soin de tout disposer; c'est assez pour eux de tracer quelques légers sillons, auxquels ils semblent accorder à regret quelques rares semences, dont ils attendent en sécurité le produit qui doit suffire à leurs besoins d'une année. Quoique les naturels d'Emerina dussent être excités, par la nature de leur sol, à se livrer à de plus sérieux travaux, il est douloureux de voir des quantités immenses de terrain laissées incultes, et qui, en retour de quelques soins, donneraient d'énormes produits, terres où leurs mains négligentes cultivent seulement quelques tiges de riz. Il semble qu'il soit encore donné à l'industrie européenne de rendre habitables ces déserts, où l'on obtiendrait aisément, par une culture convenable, six fois le produit que consomment actuellement les habitans de cette contrée.

» Le *riz*, ce grand objet de l'agriculture des Madécasses, et qui assure en grande partie leur subsistance, préfère, comme on sait, les terrains humides; aussi les habi-

tans d'Emerina choisissent-ils, pour sa culture, les basses-terres, où les eaux séjournent, ou bien les bords des rivières, que l'inondation atteint aisément. Lorsqu'ils ont ouvert avec la bêche, nommée par eux *fangadi*, d'étroits sillons, ils y déposent le riz, qui, après une germination qui ne se fait point attendre, est aussitôt transplanté. Cette opération terminée, ils restent plongés dans l'indolence la plus complète jusqu'à ce que le moment de la récolte arrive. Il faut le dire, cependant, l'industrie agricole n'est pas aussi négligée dans les autres parties de l'île de Madagascar, surtout dans les districts maritimes.

» Les habitans de Behtanihména, territoire maritime des plus fertiles, suivent un mode de culture différent. Ils ne sèment point le riz préalablement pour le transplanter ensuite, mais ils le mettent en terre comme nous avons coutume de faire pour le maïs. Ils choisissent les lieux les plus sombres, le milieu d'un bois, par exemple, où, après avoir essarté un certain espace de terre, ils y font, au moyen d'un bâton pointu, des trous dans lesquels ils déposent ensuite la semence. Cette opération a lieu deux fois par an. Ils passent fréquemment d'un lieu dans un autre, pour y faire le même travail; mais, au bout de deux ou trois ans, ils reviennent à la place qu'ils ont d'abord occupée, qu'ils cultivent une seconde fois, et en quelque endroit qu'ils s'établissent, ils sont sûrs d'obtenir une récolte abondante, sur laquelle l'inconstance du ciel ne peut rien. C'est de ce district que Madagascar tire son riz le plus blanc et le plus fin.

» Quelquefois ils choisissent un marais presque stérile, et y font passer et repasser leurs bœufs, jusqu'à ce que la terre ait pris de la consistance, et alors ils y déposent la semence. Ils ont soin, tous les quinze jours ou tous les mois, de sarcler le terrain, tant que le riz n'a pas fleuri,

et ils l'abandonnent ensuite à sa propre croissance. La manière de récolter le riz des naturels de Behtanihména, est encore différente de celle des habitans d'Emerina; car ils ne prennent que l'épi, ils laissent la tige; et au lieu de battre le riz pour en faire sortir les grains, ils le recueillent à la main, au-dessus de nattes étendues à terre. Au lieu de brûler la paille, comme à Emerina, on en fait usage pour la litière du bétail. Les femmes et les enfans sont seuls employés à la culture du riz : les hommes ne s'occupent que des travaux préparatoires.

» Les habitans d'Emerina, livrés à l'idolâtrie la plus abjecte, sont cruels et inhospitaliers; ils adorent tour-à-tour *Janka*, le bon génie, et *Agalticé*, le mauvais génie. On ne remarque dans leurs mœurs aucune trace des améliorations qu'ont introduites les Européens chez les autres tribus madécasses. »

Commerce.

Importance du commerce de l'Irlande avec l'Angleterre. — Parle-t-on de l'Irlande, c'est toujours en termes lamentables qu'on s'exprime sur son compte; ce sont ses pauvres, ses malfaiteurs, qui font le sujet banal de tous les discours parlementaires : il est rare qu'on s'entretienne de ses ressources, de l'industrie de ses habitans, des richesses qu'ils produisent. On dirait que l'Irlande est un pays plus sauvage que le Groënland. Aussi, pensons-nous qu'il ne sera pas sans intérêt d'indiquer ici l'importance de son commerce avec l'Angleterre. On verra par ce document quelles ressources immenses l'Irlande fournirait à la métropole, si, au lieu de lui imposer des charges onéreuses, le gouvernement anglais protégeait et encourageait

son industrie, et délivrait ce pays de toutes les sangsues qui l'épuisent.

Tableau des produits agricoles exportés par l'Irlande en Angleterre, durant l'année 1831.

NATURE des objets exportés.	QUANTITÉS.		VALEUR en liv. st.	VALEUR en francs.
Chevaux	155		3,100	77,500
Vaches	6,821		54,568	1,339,200
Veaux	285		285	7,125
Moutons	13,218		13,218	330,450
Agneaux	1,314		438	10,950
Pourceaux	89,700		44,850	1,121,250
Mulets	243		2,430	60,750
Lard salé	15,090	barils.	37,725	943,125
Porc salé	17,746	*id.*	53,238	1,130,950
Bœuf salé	9,445	*id.*	51,947	1,298,675
Langues et jambons	970	*id.*	2,910	72,750
Saindoux	8,452	*id.*	21,130	528,250
Beurre	504,047	*id.*	1,512,141	37,803,575
Œufs	3,508	paniers.	7,016	175,400
Blé	377,060	quarters.	942,650	23,818,750
Orge	513,458	*id.*	470,187	12,754,675
Avoine	460,786	*id.*	460,786	11,519,650
Seigle	560	*id.*	840	22,000
Pois	2,736	*id.*	4,104	102,600
Haricots	10,456	*id.*	15,684	392,200
Drèche	8,650	*id.*	21,625	540,625
Fleur de farine	113,194	sacs.	282,985	7,074,626
Farine	250,860	charges.	376,290	9,407,250
			4,380,147	109,503,675

L'Irlande exporte en outre des toiles de coton et de lin, et divers autres produits de l'industrie manufacturière, qui s'élèvent à plusieurs millions.

Agriculture.

Accroissement des produits de l'agriculture dans la Grande-Bretagne. — Rien ne prouve mieux la marche progressive d'une industrie que l'accroissement de ses produits ; aussi, pour constater les progrès rapides qu'a faits l'agriculture en Angleterre, durant ces vingt dernières années, nous ne pouvons rien faire de mieux que de présenter le chiffre de la valeur de ses produits aux deux époques extrêmes :

	Liv. st.
En 1813, le produit net de l'agriculture s'est élevé à. .	97,590,608
Celui des mines à.	2,250,000
TOTAL.	99,840,608
	(2,496,015,200 fr.)

En 1831, la valeur des diverses productions du sol de la Grande-Bretagne s'est élevée à 160,000,000 livres sterling (4,000,000,000 fr.). Mais comme nous cherchons ici le produit net, à deux époques déterminées, il faut déduire de ce premier chiffre 25,000,000 liv. st., qui représentent les frais de production. Ainsi, en 1831, le produit net de l'agriculture de la Grande-Bretagne a été de 135,000,000 liv. st. (3,350,000,000 fr.), c'est-à-dire 36,000,000 liv. st. (900,000,000 fr.) de plus qu'en 1813. Ce résultat est immense, surtout si l'on considère que chaque année le cultivateur anglais est obligé de recourir à la culture de terres dont les facultés productives sont nécessairement inférieures à celles qui étaient déjà cultivées. En sorte que ce n'est que par des efforts et un travail inouis, que l'agriculteur parvient à tirer des terres nouvellement mises en rapport, les utilités ordinaires du capital qu'il y emploie.

REVUE
BRITANNIQUE.



ÉTAT POLITIQUE DE L'ANGLETERRE

AVANT LA CONQUÊTE DES NORMANDS.

L'ORGANISATION politique et civile de l'Angleterre porte, après huit siècles de luttes intestines, et conservera long-tems encore l'empreinte féodale de l'établissement des Normands dans les états conquis sur les débiles successeurs d'Alfred et d'Édouard-le-Confesseur. Ces huit siècles ont vu tour-à-tour surgir la domination normande et disparaître celle du catholicisme ; ils ont vu la puissance féodale de l'Angleterre, plus compacte, profiter de l'anarchie féodale en France, pour envahir ses provinces ; puis, dans l'énivrement de sa victoire, se diviser et couvrir de sang et de ruines le sol britannique, sous les bannières rivales de Lancastre et d'York ; se soumettre ensuite à la domination politique et religieuse des derniers Tudors, pour écraser plus sûrement le peuple sous la coalition d'une double oligarchie. Enfin, sous les Stuarts, vaincus dans

une lutte où dominait le caractère d'un républicanisme de liturgie opposé à leur système de droit divin, nous voyons la puissance féodale s'effacer dans le cours de cinquante ans de guerre civile, et faire ensuite leur part aux libertés publiques pour se perpétuer en les dominant.

Dès la bataille de Hastings, le pouvoir féodal, loin d'inonder le sol britannique et de s'écouler avec la rapidité du torrent, y prit racine, grâces au fameux partage qui distribua toutes les terres aux compagnons d'armes du conquérant, d'après la loi normande de la primogéniture, et d'après un système de suzeraineté à deux degrés dont le dernier anneau était rivé au trône; système dont l'admirable simplicité suffirait pour expliquer en quoi les révolutions féodales de la France et de l'empire germanique diffèrent des guerres civiles d'Angleterre, où les partis, rangés dans le même ordre, ne se disputaient que le sceptre et l'encensoir.

Mais à côté et au-dessous de cette formidable organisation, se continuait à travers les siècles, lent ou précipité, suivant les circonstances, un œuvre de civilisation dont les progrès, aujourd'hui bien constatés, n'ont plus besoin que d'être enregistrés par le législateur, et de passer paisiblement des mœurs dans les codes britanniques. Cet œuvre, c'est le développement de la liberté de l'homme et de sa sûreté; c'est un code de garanties sociales qui lui assure l'exercice de son industrie, de son intelligence, la conservation et la libre disposition de leurs produits. Du jour où l'économie publique a pris son rang parmi les sciences, et où la terre a été reconnue n'être qu'un instrument de travail, la propriété territoriale a irrévocablement perdu son caractère féodal, et pour lui conserver quelque puissance en présence de la révolution française, il n'a rien moins fallu que le génie de Pitt et les terreurs que le

jacobinisme inspirait à l'aristocratie de la Grande-Bretagne.

Nous disons que cet œuvre de civilisation n'a fait que se continuer à travers les siècles; en effet, il était commencé avant les conquêtes des Normands : nous le démontrerons dans le cours de cet article.

Mais avant de résumer les leçons de l'histoire dans ses rapports avec l'organisation constitutionnelle et les institutions civiles de l'empire britannique, nous déposerons ici une observation qui n'est que trop fondée; c'est que les réformes politiques ou sociales dont l'enfantement est si laborieux, n'ont de durée que lorsque leur tems est venu et que les peuples, assez forts pour les conquérir, sont assez sages pour les conserver. La grande charte ne fut pas octroyée par Jean-Sans-Terre; elle lui fut imposée par la puissante oligarchie qui tenait toutes les terres du royaume; les sermens multipliés que Henri Ier lui prêta, n'avaient rien de volontaire, et ne déposaient que de ses velléités despotiques et de sa faiblesse; mais ces antiques garanties conquises par les barons, les progrès de la civilisation les étendirent sur toute la population britannique. La création de la Chambre des Communes, et le droit de voter les subsides, institutions dues uniquement à l'épuisement où les guerres contre Philippe-le-Bel et l'Écossais Wallace avaient jeté le trésor d'Édouard Ier, fondèrent la véritable monarchie constitutionnelle, consolidée en 1688 par le Bill des Droits. Enfin c'est à l'attitude énergique, mais calme, de la population industrielle et agricole de la Grande-Bretagne, que la réforme parlementaire doit la sanction que la pairie n'a plus osé lui refuser.

Nous allons offrir le tableau de conquêtes plus paisibles; de celles que l'invasion normande n'a point effacées, dont la trace se retrouve dans les institutions même que le

système féodal a le plus profondément modifiées ; nous voulons parler principalement des lois municipales, judiciaires, religieuses et politiques des Anglo-Saxons, telles que M. Palgrave nous les a présentées dans son beau travail sur *la Naissance et les Progrès de l'État Politique de l'Angleterre avant la Conquête des Normands.* Ce rapide examen nous servira de point de départ pour offrir à nos lecteurs les modifications importantes qu'ont successivement subies les institutions politiques de la Grande-Bretagne.

Les lois et les coutumes de l'Angleterre, avant la conquête des Normands, ne sont pas toutes d'origine saxonne. Comme chez tous les peuples barbares subjugués par les Césars, on y retrouve la trace des institutions romaines. Nous remarquerons en outre que, lors de l'invasion des Romains, une partie de sa population se composait des Belges de *Lægria,* compatriotes d'origine des conquérans nouveaux, dont l'étendard succéda aux aigles impériales. Si l'on en croit quelques antiquaires gallois, le Code appelé *Triads of the Community* (littéralement : *les trois parties de la chose publique*), ou Code Moelmutien, attribué à *Dyvnwal Moelmud,* roi de Bretagne, remonte à quatre siècles avant l'ère chrétienne, et n'a, depuis cette époque, subi aucune altération. Les lois de *Hoel Dda* diffèrent complétement du Code Moelmutien, bien que les coutumes qu'elles consacrent portent l'empreinte d'une haute antiquité. Malgré les interpolations que leur examen ferait soupçonner, le fond en paraît authentique ; elles sont aussi supérieures aux coutumes anglo-saxonnes, que les odes de *Taliessin* aux ballades d'*Edda.* Ces lois ont quelque analogie avec les statuts de nos rois saxons, quant au taux de la composition pour homicide, et quant au mode de jugement par voie d'épreuve et de serment. Aussi serait-il oi-

seux de discuter si cette procédure est d'origine teutonique ou bretonne.

La jurisprudence anglo-saxonne a sa source dans les statuts de l'heptarchie et des monarques qui concentrèrent ensuite dans leurs mains l'autorité royale. Ces statuts se bornent, en général, à consacrer les droits et les coutumes du pays. Le plus ancien est attribué à *Ethelbert,* le premier roi chrétien qui occupa le trône de Kent, vers la fin du dixième siècle. Ils ont été recueillis en manuscrit, sous le règne d'Henri Ier, par Ernulphe, évêque de Rochester. Il est évident qu'on a maladroitement cherché à en rajeunir le texte, ce qui rend certains passages inintelligibles. Ces statuts sont suivis d'autres lois rendues par les rois de Kent et par Ina, qui régnait dans le Wessex, au commencement du huitième siècle. A deux siècles de là, nous trouvons quelques édits peu importans d'Alfred; mais depuis son règne jusqu'à celui de Canut inclusivement, la collection est aussi riche que le permettait l'état politique de ces siècles barbares, et beaucoup plus que les archives des autres royaumes à la même époque. Édouard-le-Confesseur n'obtint la couronne que sous la condition de confirmer les lois de Canut, qui elles-mêmes reproduisent les dispositions de l'ancienne législation. Voilà pourquoi le corps des lois anglo-saxonnes a reçu plus tard le nom de Code d'Édouard-le-Confesseur. Quelques nuances distinguaient la législation et la jurisprudence dans les trois grandes divisions de l'Angleterre (1); mais elles sont insignifiantes, aux yeux même de l'antiquaire, si on les compare aux changemens radicaux qui suivirent la conquête des Normands.

(1) L'Angleterre se divisait alors en quatre parties : le *Wessex*, le *West-Saxenalage* (terres saxonnes de l'ouest), *Mercie*, et *région septentrionale* ou *Danelage* (terres danoises).

S'il faut en croire d'anciennes chroniques, Guillaume-le-Conquérant réunit, en 1070, les notables d'Angleterre, auxquels il avait promis la conservation de leurs anciennes lois. De ces conférences naquit le statut conservé en langue française, par Ingulphe, sous ce titre : *Lois garanties au peuple d'Angleterre, après la conquête par le roi Guillaume, les mêmes qui avaient été promulguées par le roi Édouard, son cousin.* Le texte français est accompagné d'une version latine « qui, d'après M. Palgrave, a dû être le texte primitif ; car, à cette époque, on ne faisait pas usage du français dans les actes du gouvernement. On ne trouve même aucune charte ni transaction privée écrite dans cette langue avant le règne d'Henri III. La langue latine ne succéda à l'anglo-saxon que sous Henri II. » Cette opinion nous paraît erronée, et en voici une preuve. Dans le premier chapitre du texte d'Ingulphe, nous lisons que, quiconque porte violemment les mains sur un homme qui s'est réfugié dans une église, doit le rendre à son asile, et payer en outre à l'église une aumône. Le texte français porte ces mots : *Rendist ceo qu'il aureist pris.* Mais dans le texte latin on lit : *Restituat plenarie ablata* (les choses prises) ; bien que de l'ensemble de la disposition, il résulte que la personne seule devait être rendue.

Le dernier monument authentique de la législation anglo-saxonne, est le Code attribué à Henri Ier. Cette compilation des lois anglaises paraît avoir été faite par une main inconnue, pour l'usage des justiciers normands qui siégeaient au tribunal du roi. Le dépôt de ce manuscrit à la chancellerie de l'échiquier confirme cette conjecture. Le texte de ces lois est en général obscur et altéré, et leur traduction latine détestable. Les répétitions y fourmillent. On y donne pour des lois nouvelles, d'anciennes institutions. Ainsi, lorsqu'on y fait dire à Alfred que c'est après sa con-

version au christianisme, et par le conseil de ses évêques, qu'il a décrété les compositions pécuniaires en réparation de l'homicide et d'autres crimes, le compilateur oublie que ces compositions étaient d'usage immémorial parmi les nations teutoniques.

Les capitaines anglo-saxons se vantaient, comme toutes les familles royales du nord, de descendre d'Odin; mais ce sont là de ces traditions fabuleuses indignes d'arrêter un instant l'attention de l'historien.

Les races nobles étaient dans l'origine désignées sous le nom de Eorls ou Eorlcundmen. Leur noblesse, toute personnelle, ne s'effaçait, ni par la perte de leurs biens, ni par l'entrée dans le cloître. Le mot *earle* (comte), appliqué exclusivement aux chefs, aux gouverneurs de province, est d'origine scandinave, et remonte à l'invasion des Danois. Plus tard, les seigneurs reçurent le nom de *Thanes*, titre impliquant un droit de suzeraineté territoriale. Ce qui les distinguait aussi, c'était le taux des compositions dont ils étaient passibles, en punition de leurs crimes, ou qui frappaient leurs meurtriers. Ainsi les nobles étaient divisés en *twelfhyndmen* et *sixhyndmen* (passibles de 1,200 ou de 600 schellings de composition). Ces derniers sont désignés, dans le *Domesday* (1), sous le nom de *sokeman*, possédant librement du chef d'un seigneur, liés envers lui à des devoirs de fidélité, mais libres de choisir un autre suzerain, à moins que le domaine ne leur eût été transmis à titre d'arrière-fief. On voit par quelques passages de ce livre que cette oblation de la personne,

(1) *Domesday* ou *Domesday-Book*, est le livre terrier ou cadastre général du royaume terminé dans la vingtième année du règne de Guillaume-le-Conquérant, et qui constate le partage du royaume par ce monarque, en 700 fiefs de grands barons, et 60,715 arrière-fiefs relevant du roi. Ce livre existe encore aux Archives de la Tour.

cette recommandation entraîne le service militaire, en échange de la protection reçue. Ainsi, une sorte de régime féodal existait en Angleterre avant la conquête. Le reste de la population formait la classe des *ceorls,* d'où sont dérivés les deux mots anglais *carle* et *churls* (manans). Ils étaient, comme leurs maîtres, sous la dépendance d'un seigneur dont ils formaient la suite, et dont ils cultivaient les terres; mais ils restaient attachés à la glèbe, et ne pouvaient changer de maître. Ils différaient en cela de la classe des *sokemen* ou francs-tenanciers. Ceux qui acquéraient une propriété devenaient libres; ils n'étaient tenus qu'aux services stipulés dans leurs contrats ou imposés par la coutume. Sous le nom de *law-worthies* (protégés de la loi), leur vie était évaluée à 200 schellings de composition au profit de leur famille. Leur condition était analogue à celle des *leudes*, chez les Francs, et ils formaient la majorité de la nation.

Les *ceorls* n'étaient point serfs; leur condition différait de celle que nos lois appellent *villenage.* Ils ne pouvaient être vendus séparément de la terre dont ils dépendaient. Le *Domesday* les qualifie de *villani*, *bordarii, cottarii*, expressions correspondantes à celles de villageois, *bordiers* ou métayers.

La dernière classe de la population anglo-saxonne se composait des *theowes*, véritables serfs, ne jouissant d'aucun droit légal, et végétant misérablement sous la seule protection de l'église. Ces familles avaient été réduites à la condition d'esclaves, par suite de l'impossibilité où elles se trouvaient de répondre pécuniairement de leurs méfaits, et surtout de payer la composition pour homicide. Il est probable que plusieurs d'entre elles descendaient des captifs faits à l'époque des invasions primitives de la Bretagne ou dans les guerres de l'heptarchie.

L'inégalité des conditions entre les *thanes* et les *ceorls* anglo-saxons, s'explique par deux hypothèses également plausibles. La première, c'est qu'elle existait primitivement chez les peuples qui vinrent des bords de l'Elbe conquérir l'Angleterre; la seconde, c'est qu'elle s'est introduite après la conquête, comme une conséquence de la vie à demi barbare dont les brusques vicissitudes ont, durant plusieurs siècles, dégradé sur le continent la condition sociale des classes pauvres. M. Palgrave, sans rejeter ces deux hypothèses, insiste sur une troisième conjecture. Il croit que les *ceorls* ne sont autres que les peuples conquis, les anciens Bretons subjugués, mais non exterminés, par les *Jutes* et les *Angles*. Jusqu'à l'époque où parut le *Domesday*, on ne trouve dans la longue série des lois anglo-saxonnes, aucune trace de ces distinctions tirées de l'origine de la population. Dans celles d'Ina, roi de Wessex, on lit des dispositions pénales dont la graduation n'est basée que sur les différences de fortune. Ainsi un *Welche* ou Gallois propriétaire d'une *hide* (120 acres) de terre, y est évalué à 120 schellings de composition, et celui qui possède 5 *hides* (600 acres), à 600 schellings; un *thane* de second ordre, celui qui ne possède aucune terre, à 60 schellings seulement.

Voici quelle était l'organisation primitive des états teutoniques. C'était une véritable fédération, composée d'un assemblage de familles, de clans et de tribus, sous la juridiction de leurs magistrats et sous la conduite de leurs capitaines. Chaque chef de tribu perdit une partie de son indépendance primitive, à mesure que le lien fédératif le resserra dans la main d'un chef suprême.

Ainsi, le premier élément de la constitution anglo-saxonne, c'est la communauté, le clan, désignés en Angleterre, sous la période saxonne, par le mot *town* ou

township (cité, circonscription de la cité); en langue teutonique, *tun*, du verbe *tynan*, qui signifie *enclore*. Plus tard, le mot *town* ou *tun* a été souvent remplacé par le mot *manor*. Cette dernière expression, d'origine normande, signifie *résidence*, et est souvent employée dans les anciens actes avec cette acception. Elle a été successivement étendue à l'ensemble de toute possession territoriale. Chaque *township* anglo-saxon avait un chef unique (*lord* ou *ealdorman*); parfois elle était possédée et gouvernée en commun par une corporation.

Les droits du lord sur le *township* entraînaient la souveraineté sur les terres qui en dépendaient : nous disons la *souveraineté* et non la propriété, parce qu'il avait toute autorité sur le *township*, tandis qu'il pouvait n'en posséder qu'une partie, et le reste appartenir à des *sokemen*, en vertu des Chartes consenties par lui ou par ses auteurs. Les concessions étaient des substitutions à deux ou trois degrés, avec clause de retour au seigneur. Quelques-unes étaient perpétuelles; elles avaient quelque analogie avec les possessions à tenures coutumières. Plus tard, chaque *township* eut pour annexe des communaux dont l'usufruit se partageait entre le seigneur et la communauté. Tel est le tableau du clan ou de la commune chez les Anglo-Saxons; son organisation a une grande analogie avec celle des bénéfices chez les Francs et dans les états de Charlemagne, soustraits à l'influence des institutions romaines.

Chez les Bretons, le premier élément de la société était le *tref* ou hameau; cinquante formaient le *commot*, et deux cents composaient le *cantred*. La réunion de trois hameaux formait, sous le rapport de la juridiction, un *maenaw*, expression analogue à celle du *township*. Chaque *tref* se composait d'alleux ou de terres nobles, et de

terres tenues en *villenage* : celles-ci n'étaient possédées qu'à titre d'usufruit. D'après cette coutume des sociétés à demi nomades, à la mort de chaque possesseur, la terre était de nouveau distribuée entre ses héritiers mâles par égales portions. Dans le pays de Galles, les terres des manans (*lands in villenage*) étaient soumises au même régime; mais les terres libres (*freeholds*) se transmettaient par hérédité, comme les *gavelkinds* (1) d'Angleterre, toutefois avec une modification qui peint bien l'esprit patriarchal des institutions celtiques. À la mort du dernier enfant mâle, tous les petits-enfans de l'auteur commun pouvaient demander un second partage : il en était de même pour la troisième génération. Il n'est pas probable que les Saxons, plus civilisés que les peuples vaincus, aient subi à cet égard leur influence. M. Palgrave, malgré ses préventions en faveur des indigènes de la Grande-Bretagne, reconnait que la facilité avec laquelle les tribus celtiques ont été subjuguées, malgré le courage et l'énergie extraordinaire qui les distinguaient, doit être attribuée à ce système, qui arrêtait les progrès de leur industrie, tarissait la source des fortunes individuelles, et exposait la nation à tous les maux qu'engendrent la paresse et le défaut d'union.

La race teutonique, plus éclairée, s'empressa d'adopter le système du domaine privé; mais les communaux, les terres vagues, qui ont couvert si long-tems le sol anglais, et dont le système n'a été abandonné que tout récemment, témoignent de l'extrême mobilité des possessions primitives. Dans l'Est-Fries, contrée purement agricole, tout cultivateur a encore droit à une portion de terre commune,

(1) Le mot *gavelkind* signifie littéralement arrentement, du mot saxon *gavel*, tribut. On donne ce nom en Angleterre au mode de possession dérivant d'une concession primitive moyennant un cens.

à laquelle succède exclusivement le dernier de ses enfans, tandis que ses aînés succèdent seuls à son patrimoine; s'il meurt sans postérité, sa part dans les communaux y fait retour.

Chaque *township* était sous la juridiction d'un seigneur, qui ne pouvait l'exercer sans le concours des habitans. De là vient l'institution des *cours du baron*, dont il n'existe pas de traces distinctes avant la conquête, bien qu'il semble résulter d'un passage du *Domesday*, que la juridiction du lord n'était point légale sans l'assistance d'un certain nombre de *sokemen*. Ces communautés possédaient aussi un pouvoir réglementaire, ainsi que l'indique l'expression *by-law*, dérivée du mot teuton *by*, qui signifie *village, pagus*. Il existe des traces de ce pouvoir dans les *by-law-courts* d'Écosse et dans les *bauren-gericht* ou lois des paysans, dont l'empire s'étend sur une partie de l'Allemagne. La juridiction du seigneur est moins contestée que celle de ses assesseurs. Il était assisté par un bailli (*gerefa*), élu par les *ceorls*, sur la présentation du juri dont nous venons de parler.

Les habitans du *township*, chargés d'y maintenir la paix publique, étaient tenus, en cas de flagrant délit, de crier *haro* sur le prévenu, et de lui courir sus. Ce mode d'arrestation fit place à la mise en liberté sous caution.

Dans les assemblées publiques des *hundred* (centuries), des *shires* (comtés), le bailli (en saxon, *gerefa*), accompagné de quatre habitans, représentait les intérêts de la communauté, et défendait les accusés. Le tribunal se composait de fonctionnaires civils et ecclésiastiques du voisinage et de tous les *terrarum domini*, expression latine consacrée, et qui peut s'appliquer aux simples francs-tenanciers, à titre de *socage* ou roture. Il était présidé par le *Ealdorman*, titre qui, dans ces tems reculés,

paraît s'appliquer à différens degrés de magistrature. Le mot *hundred* (cent), dérivé des *centena* ou *gau* de l'Allemagne, offre un singulier disparate avec son application à une division territoriale, qui n'a aucun rapport avec la population. Cette application est probablement postérieure à l'établissement des Germains en Angleterre. Ceux qui ont étudié la législation des barbares savent parfaitement que le *centenier* y est souvent représenté comme le premier magistrat de son district, et que cette autorité n'a cessé qu'à l'époque où le système féodal a effacé les derniers débris des anciennes institutions teutoniques.

La cour des *hundred*, quoique composée de droit de tous les *thanes* ou propriétaires fonciers, déléguait sa juridiction à douze d'entre eux, qui, ainsi que le schérif, étaient tenus de jurer, comme on le voit dans une loi d'*Ethelred,* qu'ils ne condamneraient et n'absoudraient personne injustement; elle possédait à-la-fois la juridiction civile et criminelle. C'est dans son sein qu'étaient promulgués les actes translatifs de propriétés foncières, et que le prix des ventes était payé.

Les *hundred-courts* se tenaient tous les mois, et celles du *shire* (comté), deux fois par an, sous la présidence de l'évêque et de l'alderman. L'autorité de ce dernier s'étendait souvent hors du comté; ainsi, nous lisons dans une vieille chronique qu'Aylwin était alderman de l'*Est-Anglia*. Sous Canut, ce titre fut remplacé par celui d'*earle* (comte). L'institution des cours de comté a une origine fort obscure. Dans le Code d'Henri I[er] (chap. 7), elle se composait des mêmes magistrats que les *cours de centurie* (hundred-courts), ce qui ferait supposer que chaque centurie y était représentée par douze membres correspondans aux *scabini* (chevaliers), ou aux délégués des *placités* présidés en France par les *missi dominici* de Charlemagne.

Ces cours connaissaient de toutes les causes où le roi était partie, et des crimes connus sous le nom de *violations de la paix du roi*, placés au-dessus de la juridiction des cours inférieures. Elles étaient chargées de défendre les droits de l'église et ceux des opprimés.

C'est dans l'élection, faite par les propriétaires et détenteurs du sol, de représentans chargés de paraître dans les cours des centuries et des comtés, comme jurés *compurgateurs* (témoins assermentés) et témoins ordinaires, que M. Palgrave place la source de la branche démocratique du pouvoir législatif dans chaque royaume. « J'ai remarqué, dit-il, que la *nœmda* était la base de la représentation du peuple dans les diètes scandinaves; que » chez les Teutons les jurés ou échevins sont devenus les » mandataires de la nation, et ont concouru, à ce titre, à la » confection des lois, et qu'une pareille transformation » s'est opérée dans presque toutes les cours, parlemens ou » assemblées dans lesquelles les communes ont pris part à » la législation. Ainsi, la compilation nommée le Code de » Hoel, a été l'œuvre d'une assemblée composée de six » membres de chaque *commot*, dans le pays de Galles, et » de douze membres de chaque comté en Angleterre, » assemblés par Guillaume-le-Conquérant pour présenter » les lois et les soumettre à la sanction royale. Dans la cour » du duché de Cornouailles, quatre jurés de la session, » pris dans les diverses parties du comté de ce nom, et un » pareil nombre dans le Devonshire, élus, assermentés » et réunis en assemblée, formaient un parlement ayant » à-la-fois juridiction et droit de législation en matière de » mines. Des institutions analogues régissaient l'île de » Man, ainsi que celles de Jersey et de Guernesey. »

Existait-il chez les Anglo-Saxons de véritables élections populaires, d'après le sens que nous attachons actuelle-

ment à ce mot? cela nous paraît impossible. Mais si quatre *ceorls* et leur bailli étaient envoyés par le *township* à la *hundred-court*; si dans certaines cours ou parlemens d'Europe, le droit de faire de nouveaux statuts était une dépendance de l'autorité judiciaire exercée par des jurés élus de la communauté, le droit d'élection populaire devait y être reconnu; et si depuis il est arrivé que les choix aient été faits par des magistrats supérieurs, l'acquiescement donné à ces abus n'a pu remplacer une abdication qu'on ne voit formulée nulle part.

Chez les peuples du nord, la justice se rendait ordinairement en plein air, sur quelque haute montagne, au bord d'un cours d'eau, à l'ombre d'un vieux chêne, autour de quelque roche monumentale. D'anciennes superstitions consacraient ces lieux divers, et conspiraient avec les préceptes d'une foi plus pure, à accroître le respect religieux dû à la justice et à la vérité. Charlemagne est le premier qui, sous prétexte de ne pas exposer en hiver les juges aux rigueurs de la saison, ou sans doute pour rendre l'assemblée moins tumultueuse et mieux choisie, fit tenir son *mallus*, sa cour de comté, dans un bâtiment. Mais si la réduction du nombre des spectateurs était favorable au bon ordre, elle rendait moins imposantes l'autorité des témoignages invoqués et la solennité des jugemens. A ces époques reculées, les cours n'avaient ni greffes ni archives. Les arrêts étaient enregistrés dans la mémoire des parties et de leurs témoins. La transmission des héritages devait cependant être constatée par des preuves plus durables; à cet effet, le *land-boc* ou acte écrit, constatant la mutation de propriété, était lu en pleine cour devant les parties, et soigneusement conservé par le nouveau propriétaire.

L'administration de la justice offrait chez les Anglo-Saxons des singularités qu'il importe de signaler.

Dans le premier degré de juridiction, il n'existait ni procédure, ni décision judiciaires écrites (*writs*). Le demandeur ou plaignant se faisait d'abord justice lui-même, en s'emparant des effets de son débiteur ou du défunt dont il se prétendait l'héritier. Les statuts de Canut réglèrent ce privilége et ne l'abolirent pas. Ce droit de saisie s'est continué jusqu'à nos jours, en matière de dommages occasionés dans les champs par le bétail, et d'arrérages non payés. Le même droit, appliqué aux poursuites dirigées contre un meurtrier par les parens de la victime, est un reste précieusement conservé de cette indépendance naturelle, jalouse de veiller, à défaut de loi, à la sûreté de l'individu et de sa famille. C'est au même principe que se rattache le système de responsabilité mutuelle, établi par les législateurs anglo-saxons, qui successivement imposèrent la peine de la composition due par l'offenseur, aux parens qui le dérobaient à l'épreuve du jugement, étendirent ensuite cette peine au lord, ou à la communauté des habitans du *township*, et en dernier lieu, n'y soumirent que chaque décurie.

Le premier mode de responsabilité a subsisté long-tems chez les naturels de l'Irlande, spécialement attachés aux débris de leur antique état social; et on le retrouve dans les lois teutoniques, spécialement dans celles des Anglo-Saxons. Il existait chez les Francs-Saliens, et peut-être en Angleterre, un singulier usage, au moyen duquel on s'affranchissait de toute responsabilité à raison des délits commis par un parent. On entrait dans le *mallus*; et là, devant le centenier, on rompait au-dessus de sa tête cinq baguettes d'ormeau, et en les jetant à terre, on déclarait renoncer à hériter, et par conséquent à répondre des actes de son parent.

Le mode de responsabilité réglé plus tard par le Code

anglo-saxon, était plus en harmonie avec un système régulier de gouvernement, et n'était pas comme le précédent un remède pire que le mal. Le lord de chaque *township* répondait de la comparution de ses tenans (*commendati*), et tout propriétaire de maison, de celle des individus qui logeaient chez lui depuis trois jours. Celui qui n'avait pas de répondant était, par cela même, placé hors de la protection de la loi, et en état de suspicion légitime.

C'est à Alfred-le-Grand qu'on doit l'institution des décuries, composées de dix francs-tenanciers et de leurs familles, résidant ensemble, et responsables les uns pour les autres. Il est probable que cette disposition territoriale se liait à l'organisation militaire du pays, ou plutôt au système de police intérieure, connu sous le nom de *watch and ward* (surveillance et garde). Au reste, cette institution ne s'étendait pas sur toute l'Angleterre; elle resta étrangère aux comtés du nord et à une partie du royaume de Mercie, où la responsabilité pesait sur toute la cité.

Les crimes étaient rangés en deux classes; ceux qu'on pouvait expier par une peine pécuniaire, et ceux qu'on appelait inexpiables, et qui étaient punis de mort : tels que le vol avec bris des portes d'une maison, probablement aussi tout attentat à la propriété commis avec violence, et le meurtre avec préméditation et guet-apens. Quant aux meurtres commis sur un homme en défense, ils figuraient au rang des crimes rachetables. Si la preuve par serment n'était pas suffisante, il avait à subir à son choix celle de l'eau ou du feu. La première consistait à plonger la main jusqu'au poignet dans l'eau bouillante, ou à porter un fer rouge à la distance de neuf pas. C'était là l'épreuve simple. Mais si le *lord* refusait de rendre bon témoignage de la conduite antérieure de l'accusé, le nombre de ses témoins devait être triplé, ou bien il devait subir une triple épreuve par l'eau ou le

feu, c'est-à-dire plonger son bras jusqu'au coude dans l'eau bouillante, ou porter une barre de fer rouge trois fois plus lourde. Ce mode absurde d'éclairer le débat fut abandonné aux assises de Clarendon, sous Henri II. On le retrouve cependant en vigueur dans crtaines localités, spécialement dans le Winchelsea, jusqu'au règne d'Henri VI.

On ne voit dans le Code anglo-saxon aucune trace de l'épreuve par le combat, si célèbre dans les fastes judiciaires de l'Europe barbare. Elle ne fut introduite en Angleterre que par Guillaume-le-Conquérant ; et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que l'épreuve dont il s'agit était inconnue aux peuplades scandinaves qui s'établirent successivement en Angleterre.

Le système de procédure anglo-saxon, bien que modifié par l'usage, s'est conservé. pur de toute altération écrite, jusqu'au règne d'Henri II, qu'on pourrait appeler, sans trop de témérité, le fondateur de la *common-law*. C'est du moins sous son règne que le jugement par juri devint d'un usage constant ; bien qu'en remontant à l'époque de la conquête on trouve une ébauche informe de cette précieuse institution. Nous ne saurions mieux faire que de citer à ce sujet le passage suivant de l'histoire de la *Common-Law*, par M. Reeves.

« Le juri, tel qu'il existait dans l'origine, diffère essen-
» tiellement de ce qu'il est aujourd'hui. Quelle qu'ait été
» autrefois son importance, ses bienfaits ne sauraient se
» comparer à ceux du juri actuel, ce grand palladium de
» la liberté britannique. Aujourd'hui, les jurés sont juges
» suprêmes du procès. Ils fondent leur conviction sur des
» preuves orales, ou écrites, produites devant eux, et
» leur verdict n'est qu'un jugement. Les anciens jurés, au
» contraire, n'étaient pas appelés à apprécier les faits de
» la cause comme magistrats : ces faits n'étaient pas même

» débattus devant eux. Ils n'étaient que témoins, et le » verdict n'offrait que le résultat de leur témoignage ré- » gulièrement, mais exclusivement invoqué pour consta- » ter les faits litigieux. Ainsi, un jugement au moyen du » juri, n'était à vrai dire qu'une enquête ; les jurés n'é- » taient distingués des autres témoins, que par le serment » qu'ils devaient prêter, par leur nombre limité, le rang » que la loi leur assignait, la qualité de tenancier dans les » divers degrés de la hiérarchie territoriale, et l'influence » qui en résultait.

» J'ai cru nécessaire de définir les fonctions de l'ancien » juri, pour prévenir les fausses inductions qu'on pour- » rait tirer de cette institution. La plupart de ses apolo- » gistes supposent qu'elle nous a été transmise sans alté- » ration, depuis le règne d'Alfred, et ne se doutent pas » du véritable caractère qui lui appartenait primitivement. » D'après la loi normande, les accusés étaient convaincus » ou déchargés de l'accusation par une enquête composée » de vingt-quatre bons et loyaux habitans du pays, con- » voqués par le *sergeant* dans le voisinage du lieu où le » crime avait été commis. Cet officier devait choisir les » personnes qu'il supposait les mieux instruites de toutes » les circonstances du fait. L'accusateur et l'accusé ré- » cusaient ceux dont la probité et la véracité leur parais- » saient suspectes ; les amis ou ennemis déclarés et les » proches parens des parties étaient également écartés de » la liste. Ces témoins devaient comparaître sans délai, » et sans citation préalable, afin de ne pas être intimidés, » ni corrompus. Avant que l'accusé fût soumis au dé- » bat, on procédait à une information préalable, auprès » de quatre chevaliers, à qui l'on demandait s'ils le » croyaient coupable ; puis le bailly, en présence de ces » chevaliers, interrogeait les vingt-quatre jurés en parti-

» culier, et séparément, et les confrontait ensuite avec » l'accusé, qui pouvait les reprocher pour cause légi- » time. Si le reproche était accueilli, le témoignage du » juré était rejeté. Enfin, le juge *récordait,* c'est-à-dire, » consignait au plumitif ou registre d'audience, et décla- » rait le verdict, lequel n'était valable que par le concours » de vingt jurés. »

Sous la période anglo-normande, les jurés conservaient encore le caractère de témoins; ils juraient la main levée, et en ces termes : « Oyez cela, vous juges! nous dirons la » vérité concernant les choses que vous nous demanderez » sous la foi du roi, et aucune crainte ne nous empêchera » de la dire. » Il est inutile de remarquer que le mot ver- dict (*verè dictum*), s'appliquait avec plus de justesse en- core à un témoignage qu'à un jugement.

Il est difficile d'admettre comme un point de doctrine cette convocation de douze ou vingt-quatre individus, pour affirmer par serment, en matière civile comme en matière criminelle, qu'ils connaissaient positivement les faits et les questions litigieux. Mais nous ferons obser- ver que dans les principaux cas civils, pour lesquels on eut d'abord recours à des jurés, tels que ceux appelés par la loi normande *mort d'ancestor, et novel disseisin* (les questions de pétition d'hérédité et de revendication), les faits pouvaient être prouvés par la notoriété. Ainsi, il pouvait être généralement reconnu dans le canton, que le défunt possédait tel ou tel domaine; que le demandeur était son héritier; que son adversaire avait pris indirec- tement possession de l'héritage; que tel ou tel immeuble avait été usurpé; et, en matière possessoire, que le de- mandeur ayant été récemment expulsé du fonds dont il était en possession, il y avait lieu à réintégrande. Ses voi- sins pouvaient déposer de tous ces faits. Quant aux dif-

ficultés du droit en matière de succession et d'éviction, ce ne fut que dans la suite des tems, et avec les progrès de la civilisation, qu'elles durent naître et se compliquer; il faut croire que, primitivement, le juge se chargeait seul de les résoudre. On s'étonne avec raison que, dans les causes criminelles, on eût exclusivement recours au témoignage isolé des jurés; mais il est probable que le schérif ne plaçait sur sa liste que ceux qui se présentaient spontanément pour prouver la sincérité de l'accusation ou de la demande.

Il serait curieux de rechercher à quelle époque la preuve orale s'introduisit dans les tribunaux anglais, et comment les progrès de ce mode de procédure amenèrent le juri du rôle de témoin à celui de juge des faits litigieux. Il est probable que l'on commença par lire aux jurés quelques fragmens d'information écrite, usage qui ne fut entièrement aboli qu'à l'époque de la restauration. On chercha ensuite à obtenir, n'importe par quels moyens, l'aveu de l'accusé; mais nous hésitons à croire, et rien ne constate que la preuve orale ait jamais été reçue devant les tribunaux anglo-normands. Il semble impossible, qu'en certaines occasions, la conscience des jurés n'ait pas eu besoin d'être éclairée, et que les personnes qui, sans être comprises au tableau du juri, pouvaient déposer d'un fait, n'aient pas été entendues avant que le verdict fût prononcé. Tout était irrégulier dans cette enfance de la procédure, jusqu'au moment où une tradition constante fixa les coutumes, et où les écrits des juristes en firent un corps de doctrine. Mais aucune partie de notre droit n'a été aussi tard érigée en loi, et signalée d'une manière plus vague dans les textes anciens, que l'instruction orale. Ce n'est que sous le règne de Charles II, qu'elle devint un mode légal et régulier d'arriver à la découverte de la vérité.

Dans les instances civiles en matière personnelle, le juri était employé moins souvent que dans les causes criminelles, ou en matière réelle. Le demandeur affirmait son droit devant le juge; et le défendeur était admis à offrir son serment, *wage his law* (engager sa loi), qu'il ne devait pas, ou qu'il avait été affranchi de l'obligation. Mais cette déclaration devait être soutenue par la présentation de personnes non-suspectes qui, sous le titre de *compurgateurs,* juraient qu'elles avaient foi dans son serment. Les actions réelles portées devant les cours de manoir, étaient purgées de la même manière, ainsi que tous les incidens qui pouvaient s'élever devant la cour du roi, tels par exemple que le défaut d'assignation opposé par un vassal à son suzerain. On ne sait à quelle époque le juri fut saisi en matière personnelle, mais ce ne dut être que lorsque son rôle primitif s'étant modifié, la preuve par témoins fut admise devant lui.

Bien que les races teutoniques fussent soumises au système fédératif, tous les pouvoirs de l'état étaient concentrés dans les mains d'un chef suprême. Rois, pontifes et guerriers, les chefs anglo-saxons exerçaient une juridiction souveraine sur toutes les causes que les cours ordinaires n'avaient ni le pouvoir, ni l'énergie de juger. Ainsi, sans remonter aux prérogatives fort obscures du *bretwalda* ou président de l'heptarchie, les princes anglo-saxons étaient juges féodaux de leurs *thanes,* et magistrats suprêmes quant à l'exécution des lois militaires. Sans l'intervention d'aucun autre juge, ils punissaient les délits commis dans leurs armées et ordonnaient la confiscation des biens des condamnés; telle est du moins l'opinion de M. Palgrave. Cette opinion nous paraît très-hasardée en ce qui touche les délits militaires. Il la fonde sur la citation suivante, extraite de l'histoire ancienne du monastère

d'Ély : *Eodem tempore Oslacus fortè fuit accusatus apud regem Edgarum, jussitque rex ut dessaisitus de totâ terrâ suâ fuisset, et privaretur omnibus quæ habebat.* Rien, dans ce passage n'indique, qu'Oslac fût accusé d'un crime militaire.

En matière civile, le recours à la cour du roi n'avait lieu que pour déni de justice, à l'instar de celui que la jurisprudence féodale de France accordait, du tems de saint Louis, pour *défaute de droit,* lorsque, dans la cour d'un seigneur, on évitait ou on refusait de rendre la justice aux parties. « Nul, dit un statut d'Edgard, ne portera son » action devant le roi, à moins qu'il n'ait pas été traité » dans le lieu de son domicile, comme digne d'être jugé » suivant son droit (*law-worthy*). Si la loi a été trop sé» vère à son égard, il pourra solliciter du roi que sa con» damnation soit mitigée. » La partie devait se présenter trois fois devant la *hundred court,* pour demander justice, suivant son droit. *Le writ de right close,* le recours par suite de *forclusion,* qui s'introduisit d'après la jurisprudence normande, était fondé également sur la supposition d'une défaute de droit dans la cour du seigneur. L'ancienne prérogative que possédait la couronne, d'alléger la sévérité de la loi, dans son application, s'est continuée dans la juridiction du conseil du roi, et ensuite dans celle de la cour de chancellerie. Au reste, il est douteux que, sous la période anglo-saxonne, ce privilége s'étendît au-delà des peines pécuniaires ou compositions.

Le roi était le conservateur de la paix publique ; il connaissait directement des crimes commis sur les grandes routes (on ne comprenait d'abord sous ce nom que les quatre voies romaines qui traversent l'Angleterre ; on étendit ensuite cette désignation à tous les chemins allant d'une ville à l'autre). Le trouble causé à la paix du roi,

dans le rayon ou *verge* de sa résidence, était alors bien plus sévèrement puni qu'il ne le fut dans la suite. Cette mesure fantastique était de trois milles, trois stades, trois acres courans, neuf pieds, neuf palmes et trois grains d'orge de longueur, calculés depuis la ville ou le château où le roi tenait sa cour. L'enceinte de ce rayon offrait un asile inviolable; aussi le vagabond, le voleur de bétail, le dévastateur de bois, étaient-ils à-peu-près sûrs de l'impunité. Si le droit de guerre n'était pas aussi répandu en Angleterre que dans le reste de l'Europe féodale, les querelles entre les *thanes* tout-puissans entretenaient dans leurs familles et parmi leurs vassaux, un esprit de haine et de vengeance marqué par le meurtre et le pillage. Mais peu de tems après la conquête, des peines sévères furent portées contre tous ceux qui, en se faisant justice par le glaive, troubleraient le royaume; et, pour mieux assurer l'exécution des lois, Guillaume tenait tous les ans trois *placités* à Winchester, à Westminster et à Glocester.

Le christianisme s'établit chez les Anglo-Saxons sous le règne d'Etelberg, roi de Kent; son épouse Berthe, fille de Charibert, roi de Paris, fut le premier apôtre du nouveau culte. Le moine Augustin ou Austin, envoyé en 597 avec quatre missionnaires, par le pape Grégoire, y prêcha avec succès la foi chrétienne et devint le premier évêque de Cantorbéry. Peu de tems après, l'un de ces missionnaires, nommé Paulin, qui avait suivi la fille d'Etelberg auprès d'Edwin, roi du Northumberland, le convertit à la foi chrétienne. Dans les divers états composant l'heptarchie, comme chez presque tous les barbares, nous voyons la religion s'introduire par les femmes. Ce phénomène s'explique aisément par l'ascendant que devait exercer sur elles un évangile de paix et d'amour, s'interposant partout entre l'oppresseur et l'opprimé, tout en consacrant les

droits de l'un et l'obéissance de l'autre ; il s'explique aussi par la vénération presque religieuse que les races teutoniques professaient pour un sexe à qui seul il était donné d'adoucir leur sauvage rudesse. Au reste, depuis que le christianisme s'était propagé parmi eux, ils n'avaient rien perdu de leur férocité et de leurs vices : c'était de l'idolâtrie sous un autre nom ; elle consistait dans le culte des saints et des reliques, et dans des pratiques monstrueuses. On ne voyait, on ne racontait que miracles. Les crimes s'expiaient en prodiguant des largesses aux moines et aux églises. Les grands eux-mêmes croyaient devenir saints en prenant l'habit monastique ; et ce qui achève de prouver quelle fausse idée ces barbares avaient de la vertu, c'est que dix rois et onze reines de l'heptarchie se retirèrent dans le cloître, et que d'autres abandonnèrent le soin du gouvernement pour faire le pélerinage de Rome. La même ignorance produisit les absurdes querelles dont l'église anglo-saxonne fut agitée pendant plus d'un siècle : les plus vives avaient pour objet le choix du jour où devait tomber la fête de Pâques, et la forme de la tonsure cléricale. Les Saxons voulaient que la couronne des prêtres fût ronde, à l'image de la couronne d'épines de Jésus-Christ, et prétendaient que la tonsure de leurs adversaires, les Bretons et les Écossais, s'étendant d'une oreille à l'autre, était une invention de Simon le magicien.

Les Bretons et les Écossais n'étaient point soumis à la juridiction du pape ; ils décidaient les affaires ecclésiastiques dans leurs synodes, selon l'ancien droit-commun des églises ; cette juridiction ne s'exerçait que sur l'église saxonne, fondée sous le pontificat de saint Grégoire, par des moines qu'il avait lui-même envoyés. Elle fut consacrée par le célèbre jugement que le pape Agathon rendit

en 679, sur l'appel de Wilfrid, archevêque d'York, contre une sentence de l'archevêque de Cantorbéry.

Quant aux immunités ecclésiastiques, elles étaient sanctionnées, dans ces tems barbares, par de fortes compositions, et ne cédaient que devant la force brutale des rois, ou des thanes les plus puissans, dont l'église ne tardait point à se venger au moment où leurs revers rendaient quelque force à ses anathèmes. D'après un synode tenu en 697, quiconque troublait la paix de l'église était obligé de payer 50 schellings de composition, équivalant à plus de 300 liv. sterl. (7,500 fr.). Les membres du clergé ne devaient être jugés que par des ecclésiastiques.

Il est probable que le mode d'instruction et de jugement était analogue à l'épreuve du juri, dans chaque congrégation religieuse, et dans les divers degrés de la hiérarchie, et que les accusateurs et les accusés produisaient le témoignage assermenté d'un certain nombre de moines ou prêtres, appelés par analogie jurés ou compurgateurs.

Le fameux abbé Dunstan, ministre dirigeant du roi Edred, vers le milieu du dixième siècle, le même qui, s'il faut en croire l'historien de sa vie, se voyant soupçonné à la cour d'une vie licencieuse, s'enterra dans une petite cellule où il ne pouvait pas même s'étendre ni dormir, établit dans le monastère une réforme sévère. Jusqu'alors les moines anglo-saxons avaient toujours vécu comme de simples ecclésiastiques, sans lien entre eux, sans règles communes aux divers ordres. Ils étaient libres de se marier, et vivaient avec leurs femmes jusque dans le cloître. Dunstan les astreignit à un célibat rigoureux : il multiplia les monastères qui, grâce à son crédit sur Edred, Edgar et Édouard, dit le martyr, s'enrichirent de domaines considérables, dont les thanes rebelles, ou condamnés par

les princes pour des crimes privés, avaient été dépouillés. A cette époque, la construction d'un monastère était un acte expiatoire que les princes s'imposaient pour racheter les crimes de leur ambition. C'est ainsi que la belle-mère d'Édouard, dit le Martyr, l'ayant fait poignarder au retour d'une chasse, bâtit, pour expier ce forfait, l'un des couvens les plus riches du pays.

Ce n'est que sous le règne du Conquérant que le pape envoya des légats en Angleterre. Ce prince s'en servit habilement pour tenir sous sa dépendance les évêques d'origine anglo-saxonne. Au reste, il exigea que les actes des synodes et les bulles même de Rome fussent revêtus du sceau de ses armes, avant d'être mis à exécution, et qu'aucun de ses ministres ou de ses barons ne pût être excommunié sans son consentement, pour quelque cause que ce fût. Il n'exempta de la grande division féodale du royaume en fiefs de grands barons et arrière-fiefs de chevaliers, que les terres possédées par les petits monastères, les cures, les obituaires, les hôpitaux, hospices et maladreries, sous le titre de possessions tenues en franche aumône (*frank almoign*). Les grands monastères, les abbayes, y furent compris, ainsi que les domaines concédés aux évêques, et le nombre de leurs fiefs s'élevait de vingt-huit à vingt-neuf mille. Beaucoup de ces fiefs passèrent dans les mains des capitaines normands, par l'effet des confiscations qui suivirent la révolte.

Comme grands tenanciers, les évêques et les abbés entraient dans l'assemblée générale de la nation anglo-saxonne, connue sous le nom de *wittenagemote* (assemblée des sages). Quelles étaient la composition et les attributions de cette assemblée? c'est ce qu'il est difficile de préciser au milieu des ténèbres épaissies sur cette matière importante par le silence de la plupart des historiens, et surtout par

les fausses lueurs que l'on rechercherait dans les écrits des moines, plus occupés de constater les priviléges et les acquisitions de leurs monastères, que de recueillir les élémens primitifs du système représentatif dans leur patrie. Cependant on peut conjecturer, par analogie avec ce qui se pratiquait chez les races teutoniques, que ces assemblées se composaient de tous les capitaines qui, après l'établissement des Saxons, prirent successivement le nom de *eorls*, *eorlcundmen*, thanes; les évêques et les abbés y entrèrent ensuite.

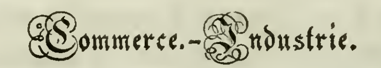
Les membres du wittenagemote s'y présentaient-ils par un droit qui leur fût propre ou par suite d'une élection? On ne saurait admettre la seconde hypothèse; et cependant on ne peut se dissimuler que si, sous l'heptarchie, les grands étaient assez peu nombreux pour former une seule assemblée dans chacun des états qui la composaient, depuis la réunion de l'Angleterre sous un sceptre unique, il était difficile que tous les thanes ou eorls, que tous les évêques et abbés du royaume se rendissent au grand conseil de la nation. Mais ils en avaient le droit; et ce droit était attaché, non à leurs propriétés, mais à leur personne. Ce n'est que depuis l'établissement du gouvernement anglais d'après les principes du système féodal, par Guillaume-le-Conquérant, que le droit de siéger au parlement a été territorial, et a appartenu à chaque tenancier grand ou petit, qui tenait immédiatement ses terres du roi.

Le grand conseil de la nation ne se composait que d'une seule assemblée, formée des *grands* du royaume, dans l'ordre civil ou ecclésiastique. Le gouvernement saxon était donc une monarchie aristocratique, tempérée par la superstition. Quant aux attributions du wittenagemote, il ne parait pas qu'il exerçât cette puissance législative qui consiste à présenter ou à discuter et rédiger les lois. Il se prononçait

comme conseil sur la paix et la guerre ; il offrait au roi les ressources dont il pouvait disposer ; il recherchait la cause des abus intérieurs, en indiquait le remède, et le prince rédigeait les statuts conformément à ce qui avait été résolu ou simplement conseillé dans le wittenagemote. Au reste, c'est ainsi que procédaient, au tems de Charlemagne, les assemblées du Champ-de-Mai ; et il n'est pas probable que les deux rois anglo-saxons, Offa et Egbert, qui avaient été les amis de ce grand monarque, dont l'un avait même résidé long-tems auprès de lui, n'aient point introduit dans les assemblées générales de leur pays des formes analogues.

Tel est le tableau des institutions anglo-saxonnes, aussi abrégé que les limites de cet article l'exigeaient. Cet examen offre d'autant plus d'intérêt, que notre belle patrie n'a jamais bouleversé son état social et politique ni fait table rase de ses institutions, au sein même des guerres civiles les plus sanglantes. On se plaît à remonter à travers les âges, vers ce berceau de notre liberté : on aime à la voir surgir du sein des ténèbres de la barbarie, et de réforme en réforme, de siècle en siècle, s'offrir plus imposante et plus pure à l'admiration des peuples.

(*Edinburgh Review.*)



SITUATION ACTUELLE ET AVENIR

DE LA

PÊCHE DE LA BALEINE ET DE LA MORUE.

« Ce ne sont pas tant, disait Burke au Parlement, les immenses profits que donne la pêche de la baleine, que le nombre considérable de marins qu'elle forme tous les ans, qui doivent attirer votre attention. Allez sur les lieux, assistez aux travaux de ces infatigables pêcheurs; voyez-les poursuivre leur proie à travers des montagnes de glaces flottantes, et la saisir dans les profondes eaux du détroit de Davis ou de la baie d'Hudson. Du cercle polaire arctique, ils voguent vers les mers australes; l'île Falkland est devenue leur entrepôt, le comptoir de leur triomphante industrie. Ils ont bravé les glaces des pôles comme ils affrontent les feux de la zone torride; rien ne peut abattre leur courage. Tandis que les uns jettent leurs harpons sur les côtes d'Afrique, c'est sur celles du Brésil que d'autres vont exercer leur périlleuse industrie. Quelles mers n'ont-ils pas parcourues? quels climats n'ont pas été témoins de leurs gigantesques efforts? »

Tel a toujours été le prétexte qu'ont mis en avant les défenseurs du système des primes et des priviléges. Nous sommes loin de nier que ces entreprises difficiles et périlleuses forment d'habiles marins; mais d'abord l'on exagère le nombre de matelots employés dans cette pêche, car

M. Barrow lui-même, qui est à la source des documens officiels, porte le nombre des navires expédiés pour la pêche de la baleine dans les mers du Nord, en 1814, à 143, et leur équipage à 7,150 hommes; et celui des navires expédiés, en 1815, dans les mers du Sud, à 107, et leur équipage à 3,210 hommes. Il est certain cependant qu'il n'est sorti pour la pêche du Nord, en 1814, que 112 navires baleiniers portant 4,708 hommes; et qu'en 1815 il n'a été envoyé, dans les mers du Sud, que vingt-deux navires montés par 592 marins. Dans le même article, M. Barrow porte la valeur totale annuelle des pêches anglaises, sans distinction, à une somme de 8,300,000 liv. st. (207,500,000 fr.). D'après les recherches auxquelles nous nous sommes livrés, nous pensons que ce chiffre, pour être exact, doit être réduit à 3,500,000 l. s. (87,500,000 f.). Nous pensons d'ailleurs que les voyages au long cours, qu'entreprennent un grand nombre de navires marchands, servent tout aussi bien que la pêche de la baleine à former des matelots. Ceci est incontestable. Dès-lors, s'il est juste d'accorder des primes pour l'éducation de nos jeunes marins, pourquoi en donner aux uns et les refuser aux autres?

On dit aussi, pour soutenir le système des primes, que la pêche de la baleine enrichit la nation; mais comme la nation ne peut s'enrichir qu'après que les entrepreneurs de la pêche se sont eux-mêmes enrichis, pourquoi faut-il, au détriment de toutes les industries, concourir à la prospérité rapide d'une seule branche qui, au dire de ses partisans, réalise déjà de grands bénéfices? Règle générale, chaque industrie doit se récompenser elle-même. Si elle n'est pas en rapport avec les besoins de la société, les primes et les encouragemens ne serviront qu'à lui donner un essor artificiel de peu de durée; si elle est réelle-

ment utile, les bénéfices qu'elle procure doivent être une récompense suffisante pour ceux qui l'entreprennent. Mais, ajoutera-t-on, depuis 1824 le gouvernement n'accorde plus de primes à la pêche de la baleine. N'est-ce pas lui accorder indirectement une prime, répondrons-nous, que de prohiber ou d'imposer des droits exorbitans sur l'importation des huiles végétales? Les grandes améliorations que, depuis quelques années, on a introduites sur le continent dans la fabrication des huiles végétales, nous permettraient de nous procurer à un quart meilleur marché toute la quantité d'huile nécessaire à notre consommation, si elles étaient raisonnablement imposées. En 1829, la pêche de la baleine a produit 10,672 tonneaux d'huile, et on n'a importé que le tiers environ de cette quantité en huiles végétales. Il est incontestable que, si les droits sur l'huile d'olive, au lieu d'être de 8 liv. st. 8 sch. par tonneau (210 fr.), étaient réduits à la moitié, et si les huiles de lin et de colza, celles qui peuvent être le plus avantageusement substituées à l'huile de baleine, au lieu de supporter un droit de 39 liv. sterl. 18 schell. (997 fr. 50 c.), par tonneau, n'avaient à en payer que le dixième, il serait arrivé sur nos marchés une plus grande quantité d'huiles végétales. Si celles-ci étaient soumises à un droit modéré, et si, en outre, l'entrée des huiles de baleine provenant de la pêche américaine, celle qui se fait à moins de frais, n'était pas prohibée, notre approvisionnement d'huile serait le double de ce qu'il est aujourd'hui, et nous coûterait un tiers de moins. Ainsi donc, la pêche de la baleine n'a que fort peu d'influence sur la prospérité nationale, et alors même que ses produits vinssent à diminuer, comme tout nous porte à le croire, notre industrie n'en souffrira pas; il est donc très-impolitique de chercher à la faire prospérer, soit au moyen du fatal système des

primes, soit par l'imposition de droits énormes sur les huiles et les graines oléagineuses provenant de l'étranger. « Quoique la Grande-Bretagne, dit M. Pitkin, ait à diverses époques accordé des primes considérables aux navires baleiniers, les pêcheurs américains de New-Bedfort et de Nantuket n'en ont pas moins été, quoique sans protection, des concurrens redoutables pour les Anglais sur les marchés étrangers, parce qu'ils ont tous les moyens de faire cette pêche à moins de frais que nous. Nous pourrions donc jouir nous-mêmes de cet avantage, en laissant arriver librement sur nos marchés les huiles qui proviennent de leur pêche. »

Que les gouvernemens se bornent à éclairer les peuples qu'ils régissent, qu'ils protégent leur propriété au-dedans comme au-dehors, et que, pour tout le reste, ils laissent agir l'intérêt privé. L'histoire de la pêche de la baleine et les phases diverses qu'elle a parcourues chez tous les peuples qui l'ont entreprise, serviront à démontrer, mieux que tous les argumens, qu'il n'y a qu'une liberté absolue qui puisse hâter le développement du commerce et de l'industrie.

La pêche anglaise, de même que celle des Hollandais, fut primitivement entreprise par une société privilégiée. La *Compagnie Moscovite* fut, il est vrai, bientôt dissoute; mais d'autres compagnies également privilégiées lui succédèrent, et n'eurent pas plus de succès. En 1725, la *Compagnie de la Mer du Sud,* qui avait entrepris ce commerce sur une grande échelle, et l'avait continué pendant huit ans, le cessa tout-à-coup, après avoir fait des pertes considérables. Mais la législature, ayant pris la résolution de soutenir ces sortes d'entreprises, accorda, en 1732, une prime de 20 schellings (25 fr.) par ton-

neau à chaque navire d'une jauge supérieure à deux cents tonneaux. Cette prime ayant été reconnue insuffisante, fut portée, en 1749, à 40 schellings (50 fr.) par tonneau; aussi vit-on sortir, cette année, un grand nombre de vaisseaux des ports de l'Angleterre, plutôt dans le but d'obtenir la prime que de pêcher réellement.

Trompé par la prospérité apparente de cette pêche, le Parlement la crut solidement établie, et, en 1777, il réduisit la prime à 30 schellings (37 fr. 50 c.). Cette réduction décela la nature factice de cette industrie; car le nombre de vaisseaux qu'elle employait fut réduit, dans l'espace des cinq années suivantes, de 105 à 39. En raison de cette décroissance alarmante, la prime fut reportée à son ancien taux, et le commerce maritime reprit aussitôt son état de prospérité apparente. Les hostilités qu'amena la guerre d'Amérique réduisirent la pêche hollandaise de moitié, et accrurent la pêche anglaise dans la même proportion. Grâces à cette circonstance favorable, la prime put être abaissée; en 1787, elle fut réduite à 30 schellings par tonneau; en 1792, elle subit une nouvelle diminution de 5 schellings, et ne fut plus, en 1795, que de 20 schel., taux qu'elle conserva jusqu'en 1824, époque où elle a cessé d'être payée. De cette année date aussi la décadence de la pêche anglaise.

D'après les évaluations consignées dans les *Annales du Commerce* de Macpherson, le total des primes d'encouragement accordées en Angleterre à la pêche de la baleine, depuis 1750 jusqu'à 1788, ne s'élève pas à moins de 1,577,935 liv. st. (39,448,625 fr.). On verra par le rapport officiel suivant, publié aujourd'hui pour la première fois, qu'on manque de documens qui puissent servir à établir le compte exact des sommes payées à titre

de primes, de 1789 à 1813 inclusivement; mais il n'en est pas moins vrai que le total des primes payées, de 1789 à 1824, s'élève à plus *de deux millions et demi* de liv. st. Maintenant, si nous cherchons à évaluer le bénéfice annuel de la pêche, nous verrons quelle disproportion il y a entre les profits qu'elle a procurés et l'importance des primes qu'elle a reçues durant ces trente cinq années. Nous pensons qu'en portant la valeur du bénéfice net de la pêche de la baleine dans les mers du Nord, seuls parages où elle ait été faite sur une grande échelle, à une somme annuelle de 375,000 liv. st. (9,375,000 fr.), nous serons fort peu éloignés de la vérité.

A présent que nous connaissons ces deux termes, supposons que la somme de 2,500,000 liv. st. (62,500,000 fr.), dépensée pour développer cette industrie, eût reçu l'emploi ordinaire des capitaux, elle aurait donné annuellement un produit net de 125,000 liv. st. (3,126,000 fr.). Ainsi donc, l'intérêt seul du capital accordé en primes, de 1789 à 1824, représente le tiers du produit net annuel de la pêche! Il faut convenir que ces encouragemens ont été bien libéralement accordés; et si toutefois ils ont servi à accroître le nombre des matelots, on peut dire que le gouvernement a adopté le moyen le plus onéreux pour la nation, et le moins efficace. En effet, comme il n'y a que la moitié des marins occupés à cette pêche, qui soit réellement employée à la manœuvre du navire, et comme il faut au moins deux campagnes pour former un matelot, il est évident que l'apprentissage de chaque matelot a coûté à la nation 40 liv. st. (1,000 fr.), en supposant toutefois que les armateurs aient renouvelé tous les deux ans leur équipage.

Tableau du nombre de navires sortis chaque année des ports de la Grande-Bretagne, pour la pêche de la baleine, dans les mers du Nord, avec l'indication de leur tonnage et du montant des primes qui leur ont été accordées de 1789 à 1824.

ANNÉES.	NOMBRE de navires.	TONNAGE des navires.	NOMBRE D'HOMMES d'équipage.	MONTANT des primes.
1789..........	161	46,599	?	Par suite de l'incendie de l'hôtel de la Douane, il a été impossible de se procurer les renseignemens relatifs à la prime durant ces 18 années.
1790..........	116	33,232	4,482	
1991..........	116	33,906	4,520	
1792..........	93	26,983	3,667	
1793..........	82	23,487	3,210	
1794..........	60	16,386	2,250	
1795..........	44	11,784	1,601	
1796..........	51	13,833	1,910	
1797..........	60	16,371	2,265	
1798..........	66	18,754	2,633	
1799..........	67	19,360	2,683	
1800..........	61	17,729	2,459	
1801..........	64	18,568	2,544	
1802..........	79	23,539	3,129	
1803..........	95	28,608	3,806	
1804..........	92	28,034	3,597	
1805..........	91	27,570	3,636	
1806..........	91	27,697	3,715	
1807 à 1813	Les documens relatifs à ces six années n'ont pas été conservés.			
				Liv. st.
1814..........	112	36,576	4,708	43,799
1815..........	134	43,320	5,783	41,487
1816..........	130	41,767	5,542	42,746
1817..........	135	43,548	5,768	43,461
1818..........	140	45,040	5,903	45,806
1819..........	140	45,093	6,291	43,051
1820..........	142	45,092	6,137	44,749
1821..........	140	44,864	6,074	42,164
1822..........	124	38,182	5,234	32,347
1823..........	120	37,628	4,984	32,980
1824..........	112	35,194	4,867	29,131

Quoique les Norwégiens aient été les premiers qui se soient livrés à la pêche de la baleine, c'est sans contredit aux Basques qu'appartient la priorité d'avoir fait de cette pêche une industrie régulière. Ils s'y livrèrent avec ardeur

dans les douzième, treizième et quatorzième siècles, et y obtinrent de grands succès. A la vérité, les baleines prises par les navires basques sur les côtes de France n'étaient pas d'aussi grande dimension que celles qu'on trouve dans les mers polaires, elles ne donnaient point une grande quantité d'huile; mais leur chair, moins coriace, servait à la nourriture des habitans.

Depuis long-tems les Basques ont abandonné cette industrie, par le même motif qui y a fait renoncer sur d'autres points : l'absence des baleines. Soit que l'instinct des dangers auxquels les aurait exposées leur direction vers le Sud, les ait retenues dans la mer Glaciale; soit que l'espèce ait été en grande partie détruite, il n'en est pas moins vrai qu'elles devinrent de plus en plus rares dans le golfe de Biscaïe, et qu'elles cessèrent enfin de fréquenter ces parages, ce qui ruina les pêcheries françaises.

Les explorations entreprises par les Hollandais et les Anglais dans l'Océan septentrional, pour y découvrir un passage vers l'Inde, quoique n'ayant pas atteint ce but, ouvrirent toutefois une vaste carrière à la pêche des baleines. Les compagnons de Barentz, qui découvrit le Spitzberg en 1596, et ceux d'Hudson, qui explora bientôt après les mêmes mers, apprirent à leurs compatriotes qu'un nombre prodigieux de baleines peuplait ces parages. Des navires montés par des harponneurs et des matelots, la plupart basques, furent aussitôt envoyés dans ces mers par les Anglais et les Hollandais. La compagnie anglaise, qui prit le titre de *Compagnie Moscovite*, obtint un privilége royal qui excluait les navires étrangers de la pêche de la baleine dans les mers circonvoisines du Spitzberg, sous le prétexte que sir Hugh Willoughby avait découvert ces parages, et qu'il en avait pris possession au nom de la Grande-Bretagne. C'est cependant

à Barentz, et non à sir Hugh Willoughby, que l'on doit la découverte du Spitzberg. Quoi qu'il en soit, ce monopole, qui excluait, sous un tel prétexte, les navires étrangers des mers environnantes, était réellement intolérable. Les Hollandais, toujours prêts à se livrer aux entreprises qui leur donnaient quelque espoir de succès, entrèrent avec ardeur dans cette carrière nouvelle, et envoyèrent dans ces mers des navires tout à-la-fois équipés pour la pêche, et armés de manière à pouvoir repousser les attaques de ceux qui prétendaient leur en interdire l'entrée. La Compagnie Moscovite ayant essayé de faire prévaloir ses prétentions par la force, quelques rencontres eurent lieu entre ses navires et ceux des pêcheurs hollandais; et elle en vint à reconnaître que les mers du Nord étaient assez vastes pour que les navires de toutes les nations y eussent accès. Afin d'éviter à l'avenir toute collision, le Spitzberg et les mers qui le baignent furent divisés en districts, dont les Anglais, les Hollandais, les Hambourgeois, les Danois, etc., eurent leur lot respectif.

Les Hollandais, n'ayant plus d'attaques à redouter, purent alors se livrer à la pêche avec sécurité, et obtinrent bientôt sur tous les autres armateurs une supériorité marquée. Lorsque les Européens vinrent pour la première fois pêcher dans le voisinage du Spitzberg, ils y rencontrèrent partout les baleines en très-grand nombre. Ignorant quelles étaient les ruses et la force de l'ennemi redoutable qui venait les attaquer, les baleines ne manifestaient aucune crainte, elles entouraient les navires et se jouaient au milieu des câbles des harponneurs. Il n'était pas alors difficile de s'en emparer; aussi fut-on obligé souvent d'abandonner une partie de la pêche, tant les captures étaient nombreuses.

L'extension et l'importance que prirent les pêcheries

hollandaises, vers le milieu du dix-septième siècle, devinrent si considérables, que les armateurs firent construire sur le rivage, au nord du Spitzberg, un village en bois, dont toutes les parties avaient été disposées en Hollande. Ce fut le rendez-vous général des navires hollandais. Là, ils trouvaient des chaudières et des bassins pour cuire la chair, et en général tous les ustensiles nécessaires à la préparation de l'huile et des fanons. Cet établissement, appelé *Smeremberg*, était en outre le dépôt central des approvisionnemens destinés aux baleiniers; et tout le tems que durait la pêche, il y avait des boutiques et des auberges ouvertes et abondamment fournies : de sorte qu'à onze degrés du pôle, on trouvait autant de commodités et de jouissances réunies qu'à Amsterdam même.

La même cause qui avait empêché les Basques de continuer la pêche sur les côtes de France, amena la ruine de celle entreprise dans le voisinage du Spitzberg. Les captures devenant chaque jour plus rares et plus difficiles, les pêcheurs furent obligés de se diriger vers les grands bancs de glace de la côte est du Groënland. Alors on trouva qu'il serait plus économique d'envoyer directement en Hollande le corps entier du cétacée, et la station de Smeremberg fut abandonnée; aujourd'hui l'on ne retrouve plus que quelques vestiges de cet établissement.

Quoique la pêche des Hollandais ait pris une grande extension, elle n'eut cependant pas, durant les cinq premières années, des résultats très-satisfaisans. On doit en attribuer la cause au privilége exclusif qui fut accordé, en 1614, à une compagnie. Les pertes qu'entraînent toujours de telles associations, les dilapidations et les infidélités commises par leurs agens, augmentaient tellement les dépenses, que les produits, quelque considérables qu'ils fussent, couvraient à peine les frais de la pêche. Mais après l'abolition du pri-

vilége, en 1642, lorsque tous les armateurs purent librement équiper des vaisseaux pour cette pêche, elle prit une extension considérable; et quoique la rareté des baleines la rendît de plus en plus difficile, elle fut cependant plus profitable aux simples armateurs qu'elle ne l'avait été jusqu'alors à la Compagnie, et pendant un siècle environ elle fut continuée avec le même succès. Voici comment s'exprime à cet égard le célèbre Jean de Witt, grand-pensionnaire de Hollande.

« Il est remarquable, dit-il, que la Compagnie du Groënland n'ait retiré de la pêche de la baleine que de très-minces avantages, en raison des dépenses énormes que lui occasionaient l'équipement et l'armement de ses vaisseaux, et que l'huile et la chair apportés ici et mis en magasin, se soient toujours mal vendus. Maintenant que chacun est libre d'armer des vaisseaux, d'inspecter sa pêche et de tout disposer, la vente de la chair, de l'huile et des fanons produit des bénéfices si considérables, que, malgré les prohibitions dont la France et d'autres pays ont frappé les produits de cette pêche, et quoique le nombre des vaisseaux expédiés soit quinze fois plus grand qu'auparavant, et que les pêcheurs nous rapportent un plus grand nombre de baleines, ces articles ont tellement augmenté de valeur depuis que le monopole des Compagnies a cessé, que, non-seulement les armateurs, mais encore plusieurs branches de commerce et d'industrie, en tirent des profits immenses. »

Les navires particuliers équipés pour cette pêche par les Hollandais, l'étaient d'après un principe qui garantissait la plus grande économie et une vigilance extrême de la part des individus qui y étaient employés. La coque du vaisseau était fournie par celui qui ordinairement remplissait les fonctions de capitaine; le maître-voilier four-

nissait les voiles et les cordages; le tonnelier, les tonneaux, etc.; tous étaient engagés à la part dans l'entreprise, et recevaient une partie du produit proportionnée à leur mise. L'administration était organisée d'après le même principe, de sorte que chacun était intéressé à ce qu'il ne fût pas fait de dépenses inutiles.

Ce système a été généralement adopté en Angleterre et dans quelques autres pays, mais il n'a reçu nulle part d'aussi grands développemens qu'en Hollande. Le tableau suivant fera voir les bénéfices considérables que cette pêche a procurés à la Hollande pendant le dix-huitième siècle.

TABLEAU de la Pêche hollandaise au Groënland et dans le détroit de Davis, de 1719 à 1778.

PÉRIODES DÉCENNALES.	NOMBRE DE NAVIRES expédiés.	TOTAL DES FRAIS d'armement et d'expédition.	PRODUIT général de la pêche.	BÉNÉFICE NET.
		Florins.	Florins.	Florins.
1719 à 1728	2,252	26,206.280	28,146,808	1,942,528
1729 à 1738	1,833	21,431,910	29,209,627	1,777.717
1739 à 1748	1,724	21,336,120	31,299,832	9,963,712
1749 à 1758	1,679	196,35,620	22,022,520	2,387,020
1759 à 1768	1,620	18,491,910	21,873,979	3,282,069
1769 à 1778	1,337	15,507,740	21,498,446	5,990,786
			TOTAL des bénéfices....	31,341,752
A DÉDUIRE, pour frais extraordinaires occasionés par l'expédition de 3,161 navires au détroit de Davis.				3,161,000
			BÉNÉFICE NET réalisé en soixante années...	28,180,752 (60,630,418 fr.)

Après la paix de 1815, les capitalistes et les armateurs anglais craignirent que les Hollandais ne recom-

mençassent leur pêche avec une nouvelle ardeur, et qu'ils n'y obtinssent comme autrefois les mêmes succès. Mais cette crainte n'était nullement fondée. Les Hollandais, dans les vingt années durant lesquelles la mer leur avait été fermée, avaient perdu toutes les connaissances pratiques qui les avaient rendus si supérieurs, et qui sont indispensables au succès de la pêche de la baleine. Le nouveau gouvernement néerlandais essaya cependant de ranimer l'ancienne énergie des armateurs, en leur offrant des primes considérables et d'autres avantages. Pour répondre aux vues du gouvernement, trois compagnies se formèrent : une à Rotterdam, une autre à Harlingen, une troisième à la Nouvelle-Hollande; mais elles ne firent que de faibles et infructueux efforts. En 1826, la Compagnie de la Nouvelle-Hollande n'existait plus; celle de Harlingen expédiait quatre vaisseaux; celle de Rotterdam, deux. En 1827, Rotterdam n'envoya qu'un vaisseau, Harlingen en expédia deux, et, en 1828, un seul navire baleinier quitta la Hollande : faible et dernier effort de la Compagnie de Harlingen.

Telles sont les phases qu'a parcourues la pêche de la baleine en Hollande. Si les tentatives faites pour la relever ont été infructueuses, ce n'était pas que les vaisseaux qu'on y employait n'y fussent appropriés, mais les marins qui les montaient étaient inexpérimentés. Dans les premiers tems de la pêche, ce n'eût pas été là un obstacle invincible, parce que le peu de concurrence permettait qu'on retirât un haut prix de ses produits, qui suffisaient toujours pour payer les frais; mais aujourd'hui que la pêche est faite sur une grande échelle par les Anglais, les Américains, les Hambourgeois, etc., et que les bénéfices sont moindres, un nouveau concurrent ne peut espérer d'obtenir du succès qu'en possédant les mêmes

avantages. Les Hollandais, en abandonnant la pêche de la baleine, ont donc agi avec prudence. Tout établissement de pêche soutenu par des primes ou par d'autres encouragemens factices, ne peut donner que des résultats éphémères et fort peu satisfaisans. Pendant les vingt années qui ont immédiatement précédé la guerre qu'elle soutint contre la France, la Hollande avait vu sa pêche diminuer graduellement; elle avait même cessé de lui être d'aucun profit. Il était donc déraisonnable de vouloir relever à grands frais une branche d'industrie quand rien ne faisait présumer qu'elle devait de nouveau donner les mêmes avantages.

Nous avons déjà dit que la pêche de la baleine avait été faite successivement sur différens points. Les mers situées entre le Spitzberg et le Groënland sont aujourd'hui entièrement abandonnées des pêcheurs baleiniers, qui se portent de préférence dans le détroit de Davis et la baie de Baffin, ou vers les parages de la côte occidentale du Groënland. Les pêcheurs hollandais pénétrèrent pour la première fois dans le détroit de Davis en 1719, où ils trouvèrent des baleines en plus grand nombre que dans les mers voisines du Spitzberg, parce qu'elles n'y avaient pas encore été poursuivies. Ce ne fut que long-tems après que des navires anglais y pénétrèrent. Lorsqu'en 1820, le capitaine Scoresby publia son ouvrage sur la pêche de la baleine, celle qu'on faisait dans les mers du Groënland était la plus considérable.

Mais, depuis quelques années, le Groënland a été de nouveau abandonné. Les voyages de découvertes entrepris par les ordres du gouvernement anglais, pour explorer les mers à l'ouest du détroit de Davis et de la baie de Baffin, ayant appris qu'il existait dans ces parages plusieurs points convenables pour cette pêche, les armateurs

s'y sont portés en foule. On ne saurait prévoir quels doivent être les nouveaux théâtres de la pêche de la baleine; mais il est permis de douter qu'elle ait dans le détroit de Davis des résultats long-tems satisfaisans; peut-être faudra-t-il poursuivre la baleine dans des parages encore inconnus, jusqu'à ce qu'enfin l'espèce en soit tout-à-fait éteinte. On trouve, il est vrai, dans le détroit de Davis moins de glaces qu'au Spitzberg et que dans le Groënland; mais les rochers de glace flottans y rendent la pêche plus dangereuse que partout ailleurs.

Voici quel a été le produit de la pêche de la baleine dans les mers du Nord, de 1825 à 1827.

ANNÉES.	NOMBRE de navires expédiés.	NOMBRE de baleines capturées.	TONNEAUX d'huile.	TONNEAUX de spermacetti.
1825........	110	501	6,597	360
1826........	94	510	7,087	590
1827........	88	1,155	13,179	732

De 1820 à 1824, le nombre de navires destinés à la pêche de la baleine a insensiblement diminué; mais depuis 1824, époque où la prime a été totalement abolie, cette diminution est devenue de plus en plus sensible; ce qui prouve combien les bases sur lesquelles était fondée la prospérité de la pêche anglaise étaient fausses. Cette progression décroissante que suit aujourd'hui la pêche de la baleine peut aussi être attribuée au plus grand nombre de sinistres qui surviennent depuis que les pêcheurs sont obligés de pénétrer dans la baie de Baffin ou dans certaines passes du détroit de Davis; ce qui doit beaucoup intimider les armateurs. D'après les tables de M. Scoresby, sur 586 navires partis pour les mers du Nord, de 1814 à 1817, huit ont été perdus. En 1819, sur 63 navires qui avaient fait voile pour le détroit de Davis, 10 firent naufrage; en 1821, la perte fut de 11 sur 79; en 1822, de 7 sur 60. Mais l'année 1829 a été, sous ce rapport, la plus désastreuse : sur

87 navires partis pour le détroit de Davis, la perte s'est élevée de 18 à 22 pour 100 sur la totalité ; 24 sont revenus sur lest, sans avoir pris une seule baleine ; quant aux autres, aucun ne portait cargaison entière : un ou deux seulement étaient à moitié chargés. Si l'on évalue à 7,000 l. s. la perte de chaque vaisseau, y compris les frais d'armement, les sinistres de 1829 représentent une somme de 126,000 liv. st. (3,150,000 fr.). D'après ce résultat et le peu de bénéfice que donne aujourd'hui la pêche de la baleine, il est assez probable qu'elle ne se relèvera jamais de l'état précaire où elle se trouve.

TABLEAU général de la pêche anglaise en 1829.

PORTS qui ont expédié DES NAVIRES.	NOMBRE de navires expédiés.	TONNAGE des navires.	NOMBRE de baleines capturées.	NOMBRE DE TONNEAUX d'Huile.	de Spermacetti.
Aberdeen.......	11	3,322	84	1,171	63
Berwick.......	1	309	11	147	8
Dundee........	9	3,031	77	1,005	54
Hull...........	33	10,899	339	3,982	235
Kirkcaldy......	4	1,261	51	649	37
Leith..........	7	2,393	71	862	48
Londres........	2	714	2	32	2
Montrose.......	4	1,301	39	481	27
Newcastle......	3	1,103	45	541	29
Peterhead......	12	3,429	118	1,445	78
Whitby........	3	1,050	34	357	21
TOTAUX....	89	28,812	871	10,672	607

NOTA. La vente des 10,672 tonn. d'huile a produit 266,800 liv. sterl.
Celle des 607 tonneaux de spermacetti. 109,350

TOTAL............ 376,150 liv. sterl.
(9,403,500 fr.)

Il s'est opéré presque autant de changemens dans les ports qui ont successivement expédié des navires baleiniers que dans les lieux que ceux-ci ont choisis pour le théâtre de leur pêche. Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil sur ces déplacemens successifs. Cette revue donnera une idée de la mobilité du commerce; et fera voir que s'il est impossible de concentrer long-tems une industrie sur un seul et même point, il est bien absurde de vouloir, à l'aide de stimulans artificiels, en faire la propriété d'une seule nation.

C'est de Londres qu'ont été faites les premières expéditions; et le monopole en est resté quelque tems aux grandes compagnies qui se sont formées dans cette ville. De 1780 à 1790, Londres a équipé pour cette pêche quatre fois autant de vaisseaux qu'il en est sorti des autres ports. On a remarqué toutefois que sa pêche a été moins heureuse que celle des nouveaux concurrens; aussi, le découragement est devenu si grand, qu'en 1810, le port de Londres n'a expédié que 17 à 18 navires. Depuis cette époque, les armateurs ont presque entièrement abandonné cette entreprise, car ils n'ont expédié, en 1829 et 1830, que deux vaisseaux.

Le port de Hull devint bientôt le rival de celui de Londres, quoique entravé d'abord par le monopole des grandes compagnies; mais dès que la liberté fut accordée au commerce, il se signala par la hardiesse et le succès de ses entreprises. Cette ville est devenue, vers la fin du siècle dernier, et depuis est demeurée le premier port baleinier de la Grande-Bretagne.

Whitby entreprit cette pêche en 1753, et l'a continuée quelque tems avec succès; mais ses expéditions ont été depuis très-restreintes. Liverpool, qui l'avait entreprise avec intelligence, l'a entièrement abandonnée. A la même époque, les ports de l'est de l'Écosse s'y sont livrés avec

ardeur, et ont même étendu le cercle de leurs opérations. L'extension que lui a donnée Peterhead a surtout été remarquable ; cette ville a, particulièrement sur Londres, le grand avantage de pouvoir éviter, tant à l'entrée qu'à la sortie, 600 milles d'une navigation qui présente de grandes difficultés.

Ce fut au commencement de la guerre d'Amérique que les Anglais firent, pour la première fois, la pêche dans la mer du Sud. Les Américains, qui s'y étaient déjà livrés avec ardeur et qui y avaient obtenu de grands succès, leur fournirent deux harponneurs par vaisseau. Cette nouvelle direction offrait de nombreux avantages aux armateurs : leurs navires couraient moins de risques que dans les mers du Nord, les marins avaient plus de facilités pour saler et dépecer leurs prises, et ils y trouvaient en grand nombre le cachalot (*spermacetti whale*) qui fournit des produits si précieux (1). Mais les baleiniers américains avaient déjà envahi ces parages, et par leur courage et leur habileté, ils ont su s'en maintenir les possesseurs presque exclusifs. En 1791, 75 navires baleiniers firent voile des ports de l'Angleterre pour la mer du Sud, mais le nombre de ceux qui fréquentent aujourd'hui cette mer a bien diminué, comme on le verra par le tableau suivant :

(1) Note du Tr. C'est le *physiter macrocephalus* (cachalot à grosse tête). Ce cétacée non-seulement fournit l'huile la plus estimée, mais en outre le *spermacetti*, si recherché pour l'éclairage de luxe. Sa tête énorme fait plus d'un tiers de l'animal entier. C'est dans une vaste cavité placée dans la partie supérieure de la tête, que se trouve la substance qu'on a nommée *spermacetti*; elle y est dans un état presque fluide ; mais elle devient concrète et forme des masses opaques lorsqu'elle reste exposée à l'air. Il est arrivé de retirer jusqu'à un demi-tonneau de cette matière de la tête d'un seul cachalot.

Tableau du nombre de navires expédiés par la Grande-Bretagne pour la pêche de la baleine dans la mer du Sud, avec l'indication de leur tonnage, des marins qui les montaient et des primes qu'ils ont reçus.

ANNÉES.	NAVIRES.	TONNAGE.	MARINS.	PRIMES.
				Liv. st.
1814	30	8,999	794	5.600
1815	22	6,985	592	8,000
1816	34	10,332	852	4,500
1817	42	14.785	1,201	10,000
1818	58	18,214	1,643	6,600
1819	47	14,568	1,345	9,100
1820	68	19,755	1,827	9,100
1821	55	14,398	1,396	8,300
1822	44	11,432	1,022	7,400
1823	59	17,669	1,536	6,800
1824	31	9,122	796	7,300
1828	33	10,374	902	?
1829	21	7,000	604	?
1830	31	10,997	937	?

Les premiers armemens entrepris par les Anglo-Américains, pour la pêche de la baleine, datent de 1690; pendant cinquante ans ils ont retiré de cette pêche des profits immenses. Quoiqu'ils aient beaucoup diminué, depuis que la baleine a quitté les mers qui baignent leurs côtes, les navigateurs américains n'ont pas ralenti leurs efforts et l'ont opiniâtrement poursuivie dans les mers du Sud et du Nord. De 1771 à 1775, l'état seul de Massachussetts a expédié annuellement, pour la pêche de la mer du Nord, 183 navires jaugeant 13,820 tonneaux; et,

pour celle de la mer du Sud, 121 jaugeant 14,026 tonneaux. Il serait aujourd'hui difficile d'indiquer le chiffre exact des navires qui partent chaque année des divers ports de l'Union; mais, sans crainte d'être démenti, on peut dire que les Anglo-Américains sont les rois de la pêche de la baleine. Doués d'un caractère entreprenant, audacieux au-delà de toute expression, on les a vus, sans le stimulant des primes et des encouragemens, affronter constamment les dangers, et retirer des bénéfices immenses d'une entreprise à laquelle les marins d'Europe ont presque renoncé, malgré les extravagantes prodigalités de tous les gouvernemens.

La France, la première de toutes les nations d'Europe qui ait entrepris la pêche de la baleine, l'a a bandonnée depuis long-tems. En 1784, Louis XVI fit quelques tentatives pour la ranimer; à cet effet, il équipa à ses frais, dans le port de Dunkerque, six vaisseaux qui lui furent livrés, montés de harponneurs et d'un certain nombre de marins expérimentés, par la ville de Nantuket. L'entreprise eut des résultats plus heureux qu'on ne devait raisonnablement l'espérer; aussi, plusieurs particuliers suivirent l'exemple de ce monarque, et la France comptait, en 1790, environ quarante navires baleiniers. Les guerres de la révolution et de l'empire anéantirent cette entreprise naissante. Depuis la paix, le gouvernement a fait de grands efforts pour le rétablissement de cette pêche; mais ils ont été jusqu'à présent infructueux, et il est remarquable qu'à l'exception d'une maison américaine établie à Dunkerque, personne n'ait songé à équiper un seul vaisseau (1). Toutefois, nous

(1) NOTE DU TR. L'assertion de l'auteur anglais est inexacte, voici le tableau des armemens effectués en France pour la pêche de la baleine, de 1817 à 1831, dressé par M. Marec, chef de bureau au

pensons que la nouvelle loi sanctionnée par les chambres doit donner un développement factice à cette industrie, car la prime qu'elle accorde aux baleiniers est assez forte pour les rémunérer de tous leurs frais, dans le cas même

ministère de la marine, qui fera connaître la situation de cette industrie en France :

TABLEAU des Expéditions françaises pour la Pêche de la Baleine, de 1817 à 1831.

Années.	Nombre de Navires.	Tonnage.	Hommes d'équipage.	Désignation des ports avec le nombre de navires qu'ils ont expédiés.
1817.	4	1,285	88	Hâvre 2, Bordeaux 1, Nantes 1
1818.	16	4,905	385	Nantes 3, Hâvre 9, Bordeaux 2, Lorient 1, Calais 1.
1819.	11	2,765	263	Nantes 1, Hâvre 3, Bordeaux 3, Saint-Servan 3, Honfleur 1.
1820.	17	4,677	403	Hâvre 7, Saint-Malo 1, Nantes 4, Honfleur 1, Dunkerque 2, Dieppe 1.
1821.	9	2,077	208	Hâvre 2, Saint-Malo 2, Nantes 3, Lorient 1, Dieppe 1.
1822.	9	2,935	235	Hâvre 3, Nantes 4, Bordeaux 1, Dieppe 1.
1823.	4	1,376	115	Hâvre 3, Dieppe 1.
1824.	9	3,078	251	Hâvre 3, Nantes 5, Dieppe 1.
1825.	7	2,497	207	Hâvre 5, Nantes 1, Dieppe 1.
1826.	7	2,541	173	Hâvre 6, Granville 1.
1827.	6	2,121	154	Hâvre 4, Nantes 2.
1828.	7	2,639	177	Hâvre 7, Dieppe 1, Nantes 1.
1829.	9	2,573	270	Hâvre 6, Granville 1, Dieppe 2, Nantes 4.
1830.	16	6,198	552	Saiot-Malo 2, La Rochelle 1.
1831.	16	6,412	551	Hâvre 10, Granville 3, Dieppe 1, Nantes 2.
	147	48,079	4,032	

Nota. Sur les 147 navires expédiés dans cette période, 19 seulement ont fait voile vers le Nord. Parmi les 4,032 marins qui les montaient, 1,124 étaient étrangers.

où ils ne prendraient aucune baleine. Elle accorde une prime de 90 fr. par tonneau, à chaque navire expédié, pour la pêche du Nord ; la prime est même doublée lorsque le navire va au-delà du 60e degré de latitude nord. Tout le monde sait sans doute, excepté ceux qui ont établi de si précieuses règles, qu'il est impossible de rencontrer une seule baleine dans le Groënland, avant d'avoir atteint le 70e degré de latitude ; et que, même dans le détroit de Davis, les pêcheurs sont obligés de dépasser le 62e degré. En sorte qu'un navire de 500 tonneaux, équipé pour la pêche, qui ferait, en plein été, une excursion dans les mers qui avoisinent l'Islande, acquerrait par cela même à son propriétaire, quoiqu'il n'eût pas eu une seule occasion de jeter le harpon, des droits à l'obtention d'une prime de 2,800 liv. st. (70,000 fr.). Nous ne craignons pas d'affirmer que si notre gouvernement nous traitait avec tant de générosité, ce ne serait pas huit ou neuf navires qui sortiraient tous les ans de nos ports, mais bien huit ou neuf cents.

Sans doute le gouvernement français s'est laissé entraîner à cet acte de libéralité un peu trop débonnaire, par les beaux résultats qu'offre la pêche de la morue entreprise par ses marins. Cependant on ne peut voir du même point de vue ces deux industries. Dans les deux pêches, il est vrai, des bâtimens sont armés d'une manière complète et soigneusement approvisionnés, dans toutes les deux des marins entreprennent un voyage de longue durée, et deviennent habiles aux manœuvres les plus délicates et les plus compliquées. Mais la pêche de la morue a une importance maritime bien plus grande que celle de la baleine ; et elle exporte des produits indigènes tandis que l'autre n'exporte que des objets d'armement. La morue est en outre devenue l'aliment ordinaire des

classes inférieures des Antilles et du midi de l'Europe; de toutes parts des débouchés immenses lui sont assurés; tandis que les produits de la baleine sont purement de luxe, ou peuvent être aisément remplacés par des huiles végétales. Nous allons indiquer la part que prennent à cette industrie les principales nations maritimes de l'Europe et de l'Amérique.

La pêche de la morue sur les bancs de Terre-Neuve et le long des côtes de l'Amérique-Septentrionale a commencé peu de tems après la découverte de ces parages. En 1517, on fait mention du premier navire anglais qui ait été à Terre-Neuve; vers la même époque, cinquante navires espagnols, français et portugais y vinrent pêcher. En 1578, l'Espagne envoyait à la pêche de Terre-Neuve cent vaisseaux, le Portugal cinquante, et l'Angleterre quinze seulement. Le petit nombre de vaisseaux anglais alors affectés à cette branche de commerce, provient de ce qu'à cette époque ils se portaient de préférence vers l'Islande. Dans ce tems, les Basques avaient à Terre-Neuve de vingt à trente vaisseaux occupés à la pêche de la morue et de la baleine. En 1615, l'Angleterre expédiait pour Terre-Neuve deux cent cinquante vaisseaux du port de 1,500 tonneaux; les Français, les Basques et les Portugais en envoyaient quinze cents.

Le traité d'Utrecht eut particulièrement pour but de développer l'importance de nos pêcheries de Terre-Neuve. Cependant la France n'en a pas moins continué, quoique privée de ses possessions dans l'Amérique-Septentrionale, de nuire aux pêcheurs anglais. En 1734, les Anglais, qui avaient établi des pêcheries très-considérables et très-productives à Caso, dans la Nouvelle-Écosse, élevèrent des plaintes très-vives contre les Francais, qui nuisaient à leurs entreprises par tous les moyens qui étaient en leur

pouvoir. A cette époque la pêche des habitans de la Nouvelle-Angleterre et celle des Anglais à Terre-Neuve, étaient loin d'égaler, prises ensemble, celle des Français. On pourra juger de son importance par le fait suivant.

Après la prise de Louisbourg, en 1745, on constata que la valeur annuelle de la pêche des Français, dans les mers de l'Amérique-Septentrionale, alors qu'ils possédaient le cap Breton, s'élevait à 982,000 liv. st. (24,550,000 fr.). Par le traité de 1748, l'Angleterre fut obligée de restituer à la France le cap Breton, en échange de Madras que cette dernière avait conquis deux ans auparavant; moyennant cet échange, les Français jouirent, dans toute leur plénitude, des avantages de la pêche, jusqu'en 1759; mais la remise à l'Angleterre du cap Breton, de Saint-John et du Canada, détruisit leur puissance dans l'Amérique-Septentrionale.

Par le traité de Fontainebleau, signé en 1762, il fut stipulé que les Français auraient la liberté de pêcher sur les côtes des îles de Terre-Neuve spécifiées dans le traité d'Utrecht, et d'y faire sécher leur poisson; qu'ils pourraient pareillement pêcher dans le golfe Saint-Laurent, comme ils l'avaient fait jusque-là, mais seulement à la distance de trois lieues des côtes possédées par la Grande-Bretagne, tant du continent que des îles; et pour les pêcheries hors du golfe, à la distance de 15 lieues des côtes du cap Breton. Par ce même traité, la Grande-Bretagne cédait à la France les îles de Saint-Pierre et de Miquelon pour servir seulement de station aux pêcheurs; et sa majesté très-chrétienne s'obligea, sous sa parole royale, de ne pas fortifier ces îles, de n'y faire construire aucun autre bâtiment que ceux nécessaires à l'exploitation des pêcheries, et de n'y pas envoyer plus de cinquante employés pour leur surveillance.

L'histoire des pêcheries n'offre rien d'important depuis cette époque jusqu'au commencement de la guerre avec l'Amérique, la France et l'Espagne, qui suspendit les armemens. Le traité de paix de 1783 laissa aux Français tous les avantages qui leur avaient été garantis par le traité de Fontainebleau, et il accorda aux sujets des États-Unis le droit de pêcher sur toutes les côtes de l'Amérique anglaise, concurremment avec les sujets de la Grande-Bretagne, mais sans réciprocité.

Pendant la guerre continentale, un concours d'événemens accrut à un point extraordinaire la prospérité des pêcheries anglaises, particulièrement à Terre-Neuve. La Grande-Bretagne était alors en possession presque exclusive de la pêche sur les bancs et les côtes de Terre-Neuve, du Labrador, de la Nouvelle-Écosse, de Newbrunswick et dans le golfe Saint-Laurent. Nous avions le monopole de la vente en Espagne, en Portugal, à Madère, sur divers points de la Méditerranée, aux Indes-Occidentales, dans l'Amérique-Septentrionale; alors nos pêcheries fleurissaient, et les marchands, ainsi que les armateurs, réalisaient des bénéfices considérables.

Mais la cessation des hostilités contre la France fut fatale à nos pêcheries; ce qu'on doit attribuer d'abord aux perturbations qui sont la suite nécessaire du passage subit de l'état de guerre à l'état de paix, mais surtout aux stipulations avantageuses que nous avions consenties dans nos derniers traités en faveur de la France et de l'Amérique, et qui durent avec la paix reprendre leur cours.

Il est digne de remarque que, dans tous nos traités avec la France, les pêcheries ont été de la part de cette puissance l'objet de stipulations particulières. Les ministres de cette nation, de tout tems habiles négociateurs, ont bien connu l'importance des pêcheries, soit sous le rapport com-

mercial, soit sous le rapport de leur influence sur l'accroissement de la puissance maritime; mais les négociateurs chargés des intérêts de la Grande-Bretagne paraissent ne pas avoir apprécié le résultat des concessions qu'ils faisaient sans nécessité à la France et à l'Amérique; les Français, depuis l'établissement de leurs colonies en Amérique, se sont particulièrement appliqués à augmenter, par leurs pêcheries, le nombre de leurs marins. En ce moment (1829), la France emploie de 250 à 300 vaisseaux sur les bancs et les côtes de l'Amérique anglaise, et 25,000 pêcheurs, qui, suivant les traités, n'ont pas le droit de s'y fixer. Les navires français destinés aux pêcheries, sont du port de 100 à 400 tonneaux, montés chacun de 40 à 120 hommes, qui, par la pratique seule, doivent devenir bientôt d'excellens marins (1).

En cédant à la France le droit de pêcher sur les côtes de Terre-Neuve, depuis le cap John jusqu'au cap Bay,

(1) NOTE DU TR. D'après M. Marec, les ports de France expédient annuellement pour la pêche de la morue quatre cents navires jaugeant 48,500 tonneaux et montés par 12,000 marins. Il est vrai que, dans ce chiffre, ne sont pas comprises les expéditions faites par Saint-Pierre et Miquelon. Voici quel est le produit annuel de la pêche française de la morue sur les différens théâtres où elle s'exploite :

	Kilogrammes.
Côte de Terre-Neuve	16,000,000
Saint-Pierre et Miquelon	4,000,000
Islande	5,000,000
Grand Banc	5,000,000
TOTAL	30,000,000

Le prix de vente sur les marchés, en France, étant de 42 fr. les cent kilogr., ces produits représentent une somme de 12,600,000 fr. dans laquelle ne se trouve pas comprise la valeur de l'huile qu'on extrait du poisson.

avec les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, nous avons donné à cette nation tous les moyens de créer une marine formidable; aussi n'a-t-elle pas manqué d'en profiter. L'extension que les Français ont donnée à leurs pêcheries, et le grand nombre de marins qu'ils y emploient, sont une preuve de l'importance qu'ils attachent à cette industrie. Notre générosité nous a créé des rivaux si redoutables, qu'il nous est impossible de faire entrer en concurrence les produits de notre pêche avec ceux de la leur sur les marchés étrangers. Les Français ont encore d'autres avantages, que ne possèdent pas les pêcheurs anglais; ils se procurent tous leurs articles d'équipement à meilleur compte; les salaires sont chez eux moins élevés, et ils ont, outre les marchés du monde entier, qui leur sont ouverts, un immense marché intérieur.

Quelques vaisseaux français font deux voyages au banc de Terre-Neuve, et transportent le poisson en France, où il reçoit les préparations nécessaires; d'autres ne font qu'un seul voyage, et après avoir complété leur cargaison, ils se rendent à Saint-Pierre, sur les côtes de Terre-Neuve, où ils préparent le poisson. La majeure partie de l'équipage est par ce moyen employée à la pêche, dans des bateaux, le long des côtes. Quelquefois ces navires, si leur cargaison n'est pas complète, s'arrêtent sur les bancs, à leur retour des côtes, et transportent le poisson encore humide ou en vert.

Depuis que les côtes de Terre-Neuve, qui comprennent la moitié des rivages de l'Islande et les parages les plus poissonneux, ont été cédées à la France, nos pêcheurs en ont été expulsés et se sont vus dans la nécessité de porter leur pêche à deux ou quatre cents milles plus au nord, vers les côtes du Labrador, où ils rencontrent encore un nombre prodigieux d'Américains. Ainsi, malgré tous nos

efforts, nous nous trouvons sans cesse dépossédés des avantages que nous avions acquis par nos conquêtes.

La convention de 1808 accorde aux Américains la faculté de pêcher, le long de nos côtes et hâvres, à trois lieues maritimes du rivage, et de préparer le poisson sur tous les attérages et baies inhabités, ou, s'ils sont habités, avec le consentement des habitans. Les Américains, expérimentés, industrieux, prompts à saisir toutes les chances favorables, ont bientôt senti l'avantage qu'ils pouvaient tirer d'une concession si large.

On sait que les Américains se rendent par masses à la pêche; ce n'est pas sans un dessein adroitement calculé qu'ils s'y présentent en si grand nombre; ils s'emparent le plus souvent de toute l'étendue des meilleurs bancs, et en excluent nos pêcheurs. Ils ont poussé la hardiesse de leurs agressions jusqu'à chasser de vive force nos vaisseaux et nos barques de leurs stations; ils ont déchiré le pavillon britannique, et l'ont remplacé par celui des États-Unis. Leur nombre les met en état de tout oser. Très-fréquemment ils se servent de seines, qu'ils promènent le long des côtes aux endroits les plus favorables, et détruisent ainsi à l'avance l'industrie des pêcheurs anglais. L'année dernière, l'équipage d'un vaisseau américain, arrivé sur les côtes du Labrador, jeta l'ancre en face d'un établissement anglais, mit en pièces les filets des habitans, les remplaça par les siens, et menaça de tirer sur ceux qui en approcheraient. S'ils craignent l'apparition de quelques croiseurs de S. M. B., ils jettent, pendant le jour, l'ancre à trois milles du rivage, et dès que la nuit peut dérober leurs mouvemens, ils se laissent aller à la dérive et tendent leurs filets. Ils ont soin, en outre, au moyen de débris de salaisons, d'attirer le poisson des bancs voisins, et y rendent ainsi la pêche plus difficile.

Le privilége accordé aux Américains de pénétrer dans nos colonies par les bois, leur offre en outre de grandes facilités pour faire la fraude, genre d'industrie dans lequel ils excellent. Ce commerce ils le font sans mesure aux îles de la Madeleine, sur plusieurs points du golfe Saint-Laurent, à Fox-Island et dans quelques autres endroits de la Nouvelle-Écosse et sur les côtes de New-Brunswick, où le rum, la mélasse, les provenances de France et des Indes-Orientales, les produits des manufactures américaines, sont généralement échangés contre le meilleur poisson. Les Français ont également adopté le même moyen pour placer leur sel, leurs eaux-de-vie, leurs vins et les produits de leurs manufactures. Il en résulte que les revenus de la Grande-Bretagne éprouvent une diminution considérable, et que les marchands anglais, qui, dans le principe, fournissaient à nos pêcheurs les vêtemens, les comestibles de toute espèce et les ustensiles de pêche, sont privés de ce débouché.

Les Américains ont d'ailleurs adopté un système d'armement tout-à-fait économique qui leur donnera toujours une grande supériorité sur toutes les autres nations. Six ou sept fermiers construisent un schooner pendant l'hiver, car tous les Américains du littoral sont à-la-fois marins et cultivateurs. Après avoir pourvu leur embarcation de tout ce qui est nécessaire, ils vont aux bancs de Terre-Neuve, au golfe Saint-Laurent, ou au Labrador, et chargent leur navire de poisson. De retour chez eux, ils se partagent le bénéfice et se livrent aux travaux de la moisson. Quelquefois aussi, un marchand fournit, à dix ou douze individus qui s'associent, le navire et les filets; les associés achètent toutes les provisions, les hameçons, les lignes et le sel. Un d'entre eux est reconnu pour commandant, et reçoit 20 schellings par mois pour diriger la

navigation. Voilà la seule dépense. L'équipage a cinq huitièmes de la totalité du poisson pêché, et le propriétaire du navire les trois autres huitièmes.

Les Américains emploient annuellement, aux pêcheries, de 1,500 à 2,000 schooners, manœuvrés par environ 30,000 hommes. La plupart de ces navires sont occupés, pendant l'hiver, au commerce du cabotage, ou au transport du poisson et des marchandises sur les côtes de l'Amérique-Méridionale ou pour les Indes-Orientales. Les États-Unis exportent annuellement près de 400,000 quintaux de morue, et en consomment plus de 1,200,000 quintaux par an.

On peut attribuer le dépérissement toujours croissant des pêcheries anglaises au peu de demande des huiles de poisson sur nos marchés, et surtout aux concessions que nous avons faites aux Français et aux Américains. En effet, les pêcheurs de ces deux nations, soit par leur situation, soit par suite des largesses de leur gouvernement, peuvent équiper leurs navires à moins de frais que nous, et par conséquent vendre leurs produits à meilleur marché. D'un autre côté, les droits énormes que l'on a récemment imposés sur la morue, dans les principaux foyers de consommation, ont contribué aussi à en diminuer la demande. En Espagne, ces droits s'élèvent de 12 schellings 6 deniers à 14 schellings (de 15 fr. 60 c. à 17 fr. 50 c.) par quintal; en Italie, à 8 schellings (10 fr.); en Portugal et au Brésil, à 15 pour % sur la valeur.

La pêche de rivage, ou la pêche par bateaux, à laquelle sont actuellement réduits les pêcheurs anglais résidens, particulièrement à Terre-Neuve, ne suffit plus à leur subsistance, et les huit ou dix navires anglais qui fréquentent aujourd'hui ces parages, ne valent pas un des gros navires français. Environ 8,000 habitans de Terre-Neuve, seule-

ment, peuvent être considérés comme hommes de mer; ils forment en majeure partie les équipages des vaisseaux qui, pendant l'été, vont au Labrador, à la pêche du veau-marin. Cette pêche, depuis quelques années, prend beaucoup de développement, mais ne tardera pas à décroître.

Les gouvernemens provinciaux de la Nouvelle-Écosse et de New-Brunswick, ont, autant qu'il leur a été possible, encouragé les pêcheries, en accordant des primes; mais comme ces dépenses sont prises sur les revenus de ces colonies, elles seraient plus judicieusement appliquées à leurs besoins intérieurs. Cependant elles sont absolument nécessaires pour prévenir la ruine immédiate des milliers de pêcheurs qui habitent ces contrées.

Telle est aujourd'hui la situation de la pêche de la baleine et de la morue. De tout tems on a considéré ces deux pêches comme les branches les plus productives du commerce britannique; et cependant ce n'est qu'à l'aide de stimulans artificiels qu'elles ont pris, par intervalles, une apparence de prospérité : tantôt c'est à la prime, tantôt c'est aux circonstances politiques qu'elles ont dû leur essor. Mais une fois livrées à elles-mêmes, en dehors de toute influence étrangère, elles sont tombées dans le dépérissement. En 1814, les produits de la pêche de la morue s'étaient élevés à 2,830,000 liv. sterl. (70,750,000 fr.), tandis qu'en 1827 ils ont été réduits à 278,400 liv. sterl. (6,460,000 fr.). Vainement aujourd'hui tenterait-on de ranimer la pêche de la baleine et de la morue par le rétablissement des primes. Il faut que les gouvernemens renoncent enfin à ce déplorable système. Laissons la France continuer ses inutiles essais; quant à nous, si nous voulons nous ressentir des bénéfices que font, dans ces deux pêches, les Anglo-Américains, les seuls qui en possèderont un jour le monopole exclusif, parce que seuls ils se trou-

vent dans des conditions favorables pour les exploiter, ouvrons nos ports à leurs navires, et affranchissons leurs produits de ces droits exorbitans qui nuisent à nos plus chers intérêts. En échange de son poisson, le pêcheur américain prendra les produits de nos manufactures ; les industriels et les consommateurs y gagneront à-la-fois. Le poisson salé et les huiles nous reviendront meilleur marché, et la demande de nos produits sera plus considérable. Quels que soient les stimulans qu'emploient les gouvernemens pour développer une industrie, ils seront en pure perte, si les habitans ne se trouvent pas dans des conditions favorables pour l'exploiter ; dans le cas contraire, sans efforts, sans encouragement, l'industrie, livrée à elle-même, fera de rapides progrès. Quels sont les encouragemens, quelle est la protection accordée à la pêche du hareng, qui se fait sur nos côtes ? cependant elle occupe 12,000 bateaux, 52,000 pêcheurs, 83,000 saleurs ou marineurs, et ses produits s'élèvent annuellement à plus de 600,000 liv. st. (17,000,000 fr.)!

(*Quarterly Review.*)

Mémoires.-Biographie.

VIE PRIVÉE DES ALLEMANDS

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Les compositions historiques dont les bibliothèques sont remplies ne nous apprennent, sur l'histoire des hommes, que les choses qui dépendent du hasard : guerres, siéges, révolutions, usurpations. La vie humaine n'y est pas représentée. Combien de livres ai-je ouverts, dans l'espoir d'y trouver un siècle, une époque, des êtres vivans, agissans et pensans. Désappointemens cruels! Presque toujours on m'instruit de ce que je ne veux pas savoir, on glisse rapidement sur ce qui m'intéresserait le plus. Après une longue lecture, je ne sais rien des habitudes, des plaisirs, des sentimens, des idées, des manières de voir, des passions qui se jouaient et se combattaient alors. A quoi bon ces dates? Pourquoi ces chiffres? Que ferais-je de ces descriptions de batailles? Charles-le-Téméraire fut vaincu, dites-vous, dans cette journée; vous décrivez les lieux; vous faites marcher les armées, vous faites sonner la trompette, et j'assiste à la mêlée. Malheureusement, les êtres que vous jetez dans la scène sont imaginaires : je ne les connais, ni ne les comprends. Les faits abondent; mais les témoins manquent à votre histoire. On dirait un peintre qui, peuplant son tableau de squelettes bien dessinés, dans des attitudes exactes, appellerait cela une peinture historique.

Vivent les auteurs de Mémoires, et surtout de Mémoires égoïstes! En s'occupant d'eux-mêmes, ils nous disent ce qu'ils savent le mieux, et ce dont nous ne nous doutons plus. La personnalité de Montaigne, qui a beaucoup contribué à son succès; Dangeau, qui écrit mal; Pepys, le bavard; Mme d'Épinay, cette rouée du dix-neuvième siècle; Retz, le renard-coadjuteur; ne sont-ils pas, pour l'histoire, bien autrement précieux que Mézeray, Daniel, et même Clarendon? Qui ne donnerait tous les poèmes de Stace, de Claudien, de Silius-Italicus et d'Ausone, si le gouffre de l'antiquité voulait nous rendre en échange le journal secret de César, ou la gazette de Rome, les *Diurnalia?* Si quelque bourgeois d'Herculanum avait pris soin de noter jour par jour tous les événemens de sa vie obscure, ses glorioles municipales et ses plaisirs et ses achats, un tel livre, tout dénué de valeur littéraire qu'on veuille le supposer, ne serait-il pas un document plus curieux que toutes les scolies des grammairiens et de leurs élèves?

Trop souvent l'auteur de Mémoires passe sous silence les circonstances et les détails qui ne l'intéressent pas lui-même. L'importance que les événemens ont eus à ses yeux, décide du rang qu'il leur donne : il se trompe. Tous les historiens nous apprennent que Scanderberg a gagné une victoire en telle année; mais personne ne nous apprend ce que c'était positivement que Scanderberg. La figure de Henri VIII était vague, indécise, inconnue. Quand un savant a exhumé ses livres de compte, et publié l'aride inventaire des meubles de son palais, tout le monde lui en a su gré. Ces minces détails éclairaient l'histoire.

Suivons un bon Allemand du seizième siècle, noble de race, chevalier par la grâce de Dieu, buvant sec, en admiration devant un bel habit et une frange d'or, loyal quant à lui-même, friponnant dans les intérêts du puis-

sant seigneur auquel il est attaché; bon et bizarre caractère qui a pris la peine de dire à la postérité : *Voici mon portrait.* Hans de Schweinichen n'est pas un personnage factice, un point central, vers lequel l'antiquaire fait converger toutes les particularités recueillies par sa science. Hans a vécu; son tombeau occupe un coin de l'église de Liegnitz; et le style rude et naïf de son autobiographie, la prolixité du chevalier, le peu d'art avec lequel son ouvrage est tissu, en attestent l'authenticité. Un éditeur moderne a donné au manuscrit sans titre un titre complétement moderne : *Lieben, Lust, und Leben der Deutschen der Sechszehnten Jarhunderts* (*Amours, Plaisirs, Vie des Germains au seizième siècle*). Le pauvre chevalier ne se doutait pas qu'il aurait un jour tant d'esprit, et qu'on le regarderait, lui *Ritter de Schweinichen,* comme représentant d'un siècle.

On était dans une époque singulière, où les révolutions de la pensée et des arts, les découvertes de la science et le progrès de la philosophie entraînaient dans un tourbillon impétueux la religion et la politique. La féodalité n'était plus qu'un cadavre. La maison d'Autriche avait posé le pied sur le cou des nobles; des armées régulières protégeaient les droits du citoyen. Le suzerain brigand, qui, perché dans sa forteresse, avait coutume de fondre sur les villes et les plaines, qu'il rançonnait, voyait ses anciennes ressources paralysées et le *Faustrecht* détruit. La force physique cédait à la force intellectuelle; depuis l'invention de la poudre à canon, il ne suffisait plus, pour gagner des batailles, d'être vaillant ni d'être robuste. Tout changeait. Le vassal dormait enfin, sinon libre, au moins paisible, sous son toit de chaume ou d'ardoise. La société, telle que l'a faite l'industrialisme, commençait à éclore. On imprimait beaucoup de livres, et la Germanie, couverte jus-

qu'alors de ténèbres cimmériennes, s'ouvrait à-la-fois à l'influence du commerce et des richesses, à celle de l'intelligence et de la science. A la voix de Luther, la consécration des vieux préjugés tombait en poudre; les esprits s'éveillaient. Jusqu'alors on avait cru que l'analyse était un crime; mais le charme était rompu : l'examen s'empara des matières religieuses, et bientôt après de tout ce qui intéresse l'homme. Les rapports du sujet avec le roi, du seigneur avec le vassal, furent discutés.

Déjà la vieille Allemagne s'écroulait; déjà les institutions populaires allaient naître, et les fragmens du corps germanique, long-tems dispersés et éparpillés, tendaient à se fondre au feu brûlant des guerres religieuses, pour se réunir ensuite en un formidable faisceau. Peu-à-peu vous voyiez les mœurs domestiques et patriarcales s'éteindre, et l'hospitalité sévère du foyer féodal céder la place à des mœurs plus sociales peut-être, mais moins pures, moins austères, moins grandes. A la poétique étiquette de ce moyen-âge, où chaque homme avait sa place fixe et son costume arrêté; à ces guerres acharnées, mais peu sanglantes; à ces attaques courageuses; à ces vengeances de famille; à ces discordes presque royales qui divisaient les seigneurs suzerains; à ces rudes vertus mêlées de férocité, de loyauté, de dévoûment et d'honneur, succédaient lentement un luxe plus vaniteux, une élégance jusqu'alors inconnue, et une avidité de richesses qui détrôna bientôt l'antique valeur guerrière. La Germanie avait été un camp; elle devint un marché.

A peine quelques rayons lointains de la gloire chevaleresque coloraient-ils encore cette époque transitoire. Les rangs se mêlaient; la bourgeoisie levait la tête; Luther sonnait le tocsin; le positif et l'utile acquéraient du prix.

La prose en un mot, pour nous servir d'une locution toute allemande, héritait de la poésie. Le commerce prenait l'essor. Le règne de l'idéalisme, que la religion romaine avait protégé, reculait, pâlissait, fuyait dans les profondeurs du sanctuaire, devant la prépondérance nouvelle et sans cesse plus forte du protestantisme à peine éclos. C'est de cette époque, c'est de la réformation que datent, on ne l'ignore pas, la révolution française, la philosophie analytique et les premiers essais de l'économie politique; à elle aussi se rapporte la naissance de nos théories financières. Le trois pour cent, les emprunts publics et la dette nationale n'ont pas d'autre berceau. Les princes allemands, sous l'influence des passions religieuses qui les agitaient, eurent recours les premiers à ces panacées merveilleuses; et les mémoires authentiques du héros dont je m'occupe prouvent que nous aurions tort de nous attribuer la gloire de cette découverte et le privilége exclusif de ces sublimes ressorts.

Le narrateur ingénu dont je parle était attaché par des liens de vasselage et de dévoûment au fils de l'une des antiques familles féodales. *Henri, duc de Liegnitz,* dont les secrets domestiques et la vie privée ont eu pour historiographe son écuyer *Hans de Schweinichen,* n'avait pas seulement du courage, de l'esprit, de la vigueur et des aïeux; il connaissait à fond l'art de faire des dettes. Je doute que les plus experts dans la science de vivre à crédit (ces fashionables dont la colonie ruinée se réfugie à Boulogne comme dans un port, où l'on radoube son navire après le naufrage, en attendant le beau tems), aient approfondi plus philosophiquement que ce héros du seizième siècle la théorie de l'emprunt considéré comme un impôt prélevé par l'adresse sur la société bénévole. Quelle que

fût sa devise chevaleresque, la seule épigraphe qui convint à sa vie, ce fut : *De l'argent à tout prix.*

Quærenda pecunia primum est!

Lisez, étudiez ce vieux livre; admirable bréviaire, manuel complet de l'art que nos jeunes *dandys* nomment *tick* dans leur jargon convenu, et qui consiste à détourner à son profit la circulation des métaux précieux. Fécondité de ressources, front d'airain, facilité de mensonges, disparutions subites et préméditées, nonchalance admirable, à-plomb de gentilhomme, habileté à éconduire le créancier mécontent, belles paroles dont le seigneur *Don Juan*, de Molière, chatouille la vanité de *M. Dimanche* : tous les caractères de l'Emprunteur-modèle se retrouvent dans ce personnage intéressant; et cè qui lui donne une couleur bien plus piquante, c'est qu'il est noble; il a des titres, un glaive, une bannière, des varlets; Figaro blasonné, portant casque, héaume, brassards, il s'environne de beaux pages dorés qui le secondent dans ses expéditions d'escroc sérénissime, et l'aident à prélever sur le coffre-fort des bourgeois le tribut dû à son adresse.

Hans de Schweinichen, le Falstaff ou le Sancho Pança de ce Don Quichotte, n'est pas indigne de celui qu'il sert. Compagnon de ce noble maître, il pratique avec succès les mêmes procédés, et se modèle sur le type inimitable que lui offre l'héritier des Liegnitz. Cependant le caractère du confident est plus complexe et plus curieux. Imaginez la loyauté dans l'escroquerie, la probité dans la friponnerie, un domestique fidèle à son maître et déloyal envers tous les hommes. Déterminé fripon, il a pour ce maître, sans honneur et sans foi comme lui-même, un amour d'instinct, une préférence dont il ne se rend pas compte; c'est à lui qu'il livre toute sa vie, son ame, son corps, ses

actions; heureux de se damner pour le suzerain qui le vole et le maltraite, vous retrouvez son invincible fidélité, son inaltérable dévoûment, toujours debout sur les ruines d'une fortune que tant d'artifices ne parviennent pas à réparer. La morale, c'est son maître; sa vertu, son espoir, son Dieu, son avenir, toujours son maître. Il coupera votre bourse pour la donner au duc; et si vous touchez un cheveu de ce seigneur, Hans vous tuera. Faut-il à Liegnitz un fripon complaisant et secondaire, qui se charge des expéditions difficiles? Hans s'y précipite. A-t-il besoin d'un propagateur de mensonges, d'un compère habile et discret? voici Hans. Que demande-t-il au duc pour paiement de tant de sacrifices? rien; la bourse même du pauvre écuyer, il la vide courtoisement dans les coffres du dissipateur. Si, pour dernier résultat, le prodigue traite son Séide avec l'ingratitude, l'égoïsme et la dureté qui caractérisent les hommes sans mœurs, Hans souffrira tout, ne se plaindra pas et ne demandera rien, pas même un sourire. Trouvez une anomalie comparable à celle-ci, une juxta-position aussi tranchante du désintéressement et de l'escroquerie. Ainsi va flottant cette pauvre ame humaine, entre la loyauté et la lâcheté, entre la bassesse et le dévoûment, entre les vertus les plus difficiles et les vices les plus bas.

La famille de Hans était protestante. Sur la tête du jeune *Schweinichen* flottait la bannière héréditaire et glorieuse de deux nobles familles silésiennes. Seize quartiers (il a soin de nous l'apprendre) faisaient l'orgueil du château paternel de *Merkschutz*. Toutefois sa jeunesse s'écoula livrée à des soins assez vulgaires. « Ma mère, dit-il, la noble châtelaine, me donnait une troupe d'oies à conduire, et me chargeait de recueillir sous la paille de l'écurie et des étables les œufs qu'un bataillon de poules errantes y

avait semés. » Dès que cette première éducation de l'apprenti chevalier, qui devait soutenir l'honneur de deux maisons antiques fut terminée on chercha pour lui une autre école. Les ducs de Liegnitz l'acceptèrent pour page. La forteresse féodale des ducs de ce nom, devenue un lieu de plaisance et un théâtre de bacchanales, ouvrit ses portes au jeune homme. C'était dans son propre château que le vieux duc Frédéric III était retenu prisonnier pour dettes. Successeur d'un père prodigue, que l'empereur avait puni en le déposant, Frédéric, au lieu de profiter de cette leçon, avait trop bien imité son père, et lui-même allait subir le même sort. L'arrêt était déjà rendu, et Frédéric, criblé de dettes, cédait la place à son propre fils, lorsque Schweinichen lui fut présenté.

Gardé à vue dans une salle de son castel, le duc se consolait en buvant, et jouait aux dés avec ses gardes. Henri, le jeune duc, émancipé avant le tems, faisait avidement l'inventaire de ses richesses nouvelles, et, plongé dans la joie de cet héritage anticipé, il se consultait sur les moyens de suivre avec le plus de rapidité possible la trace de ses aïeux. Que nous parlez-vous des mœurs de la régence et du règne de Charles II? Telle fut l'école de morale offerte à Schweinichen par ces chevaliers bardés de fer. Ici les orgies perpétuelles du vieux prince condamné aux arrêts. Là, son fils dévorant d'avance ce patrimoine endetté : maîtresses, chevaux de prix, chiens et faucons du nouveau seigneur, se croisant avec les vieux compagnons de débauche du suzerain détrôné. D'ailleurs le père et le fils vivaient en bonne intelligence ; le chevalier à cheveux blancs enseignait à son successeur le talent de boire sec, le seul à-peu-près qui restât à ses vices décrépits. Vie édifiante et chevaleresque ! Les auteurs de nos

romans féodaux ne l'ont pas devinée, et certes la peinture naïve de ces mœurs est du plus piquant intérêt.

Le pédagogue chargé spécialement d'endoctriner le jeune page, ancien soldat, homme de quarante ans, pauvre, et qui était entré dans les ordres, n'avait conservé de son premier état qu'un penchant très-prononcé pour le beau sexe. Peu de grâce, peu d'esprit et peu d'argent ne devaient pas lui préparer de grands succès. Schweinichen, faut-il le dire ? se chargea de le secourir. Entrer dans le détail circonstancié des services que le jeune Hans rendit complaisamment à son maître, ce serait blesser la pudeur moderne ; elle s'effaroucherait avec raison de ces quiproquos dont la comédie indécente remplit les premières pages des Mémoires de Hans. Que de jeunes filles, trompées par les douces paroles du page, par sa jolie figure et les ténèbres, maudirent leur méprise, leur confiance, le méchant page et le vieux soldat libertin ! Quant à Hans, il ne voulait que se dérober à la toute-puissance du martinet, grand mobile de l'éducation des pages, et qui, régulièrement, deux fois par jour, les rappelait à la discipline et à la morale. Beau, bien fait, aimable, et muni de quelques *grosschens* que sa mère lui avait donnés, il réussit, à force d'artifices et d'une bonne volonté que nous ne qualifierons pas, à esquiver le terrible martinet, l'épouvante de ses confrères ; Hans, grâce à ses loyaux services, ne fut soumis que deux fois à cette correction ignominieuse : il n'a pas oublié, dans ses Mémoires, les dates de ces événemens.

Quand tous les habitans du château s'étaient énivrés, et que le vieux duc dormait sur les tapis de la salle suzeraine qui lui servait de prison, alors commençaient les tours des pages. Souvent aussi le jeune duc, ivre comme son père, luttait contre ceux qui voulaient le transporter dans son

lit : Hans, qu'il aimait, avait seul le droit de le calmer un peu. Il couchait dans la chambre du jeune duc, qui se relevait furieux et assommait son gardien.

Le dégoût d'une telle vie développa le talent poétique du page, et Hans de Schweinichen, imitant les vengeances provençales des troubadours, lança contre le père et le fils un *Sirvente* en vers allemands. Aussitôt le château retentit de ce chant satirique ; et la pasquinade, apprise par cœur, répétée par les pages et les varlets du château, redite par les dames des environs, parvint aux oreilles des maîtres. Ce crime de lèze-majesté ducale ne pouvait être pardonné. Hans, dépouillé de ses jeunes honneurs, fut renvoyé chez son père. Imaginez son chagrin. Aux vêtemens de soie, de velours et d'or, succédèrent le pourpoint gris et la toque de feutre. Rester confiné dans la solitude champêtre du vieux château de Merkschutz ; diriger un troupeau d'oies et surveiller les poules pondeuses, quelles occupations vulgaires ! et que ce triste manoir ressemblait peu aux salles de Liegnitz, tout étincelantes de torches et de dorures, toutes retentissantes de chants joyeux, toutes remplies de convives et de buveurs insoucians !

Un seul amusement restait au jeune homme, le plaisir de conter fleurettes : c'était ainsi qu'il se consolait. Les environs n'offraient pas une seule beauté qu'il n'eût invitée à la danse et amusée de ses discours. Boire à pleine rasade, fatiguer le parquet en noyer des salles de bal, méditer longuement sur la coupe et la nuance d'un nouvel habit : telle était sa vie. Le dandy n'a jamais varié. Les costumes changent ; l'homme ne change pas. Lisez ces Mémoires. Quelle estime pour un bel habit ! Quelle admiration pour une coupe élégante ! Avec quel amour Hans décrit la longue plume

blanche qui flottait sur sa toque et le pourpoint de futaine tailladé qui faisait l'envie de tous les seigneurs! Grammont et Termes n'étaient pas plus profonds dans cette science : ils n'attachaient pas plus de prix à la recherche, à la splendeur, au bon goût des vêtemens. Il faut le voir accompagner la cour à Lublin : Hans ne s'occupe ni des intérêts politiques ni des personnages qu'il rencontre. Il n'y a pour lui qu'une pensée, un intérêt et un sujet d'orgueil ; c'est ce beau pantalon de soie qui dessine ses formes : une jambe noire, l'autre jaune, et bordé de galons écarlates.

Son journal offre un mélange amusant de détails de costumes, de sentimens pieux, de recettes économiques, de comptes tenus avec des fournisseurs, de mémoranda sentimentaux, d'éjaculations pieuses, de confessions peu édifiantes et de notes licencieuses. Le prix du grain ; l'aumonière donnée à une jeune Italienne voyageuse ; les trois brocs de vin fumeux engloutis la veille dans un grand repas ; le gain du jeu ; la valeur courante des marchandises ; quelques souvenirs tendres ou mélancoliques tout cela est confondu de la manière la plus grotesque et la plus caractéristique. Hans est économe, religieux, libertin, vaniteux, buveur, avide de gain, prodigue d'argent, tout cela dans une seule phrase et sans jamais s'apercevoir du contraste de tous ces traits.

« Cette année, dit-il, j'ai eu le malheur de perdre ma mère : que Dieu ait son ame, je la pleurerai jusqu'à la fin de ma vie. — Le blé se vend deux *grosschens* le setier. — Mon père a augmenté ma pension de onze thalers. — Il m'a donné un bel habit de deuil en velours noir, qui pourra ne pas manquer de plaire à Augustine. — Il y a demain grande réunion à la taverne des *Trois Anges*, on

y boira rudement. — Dieu me fasse la grâce de vivre dans la paix, l'innocence et la santé, *Amen!* — Voici quelle est la valeur actuelle des comestibles, etc. »

Augustine de Trébec, jeune fille aux yeux noirs et qui chantait divinement, l'occupa quelque tems; mais l'intrigue la plus curieuse de sa jeunesse est celle qu'il noua vers l'âge de vingt-un ans avec la belle *Catherine de Boek*, fille d'un savant humaniste. Entrez dans cette maison aux panneaux de chêne, dans lesquels sont incrustées des verroteries et de la porcelaine. Au fond de cette salle ovoïde, derrière un petit escalier à vis, est assis le vieux de Boek, entouré de bouquins comme d'une triple muraille. C'est un type allemand, cet Albert de Boek : il n'estime que deux choses : son latin et sa bouteille. Il ne comprend pas le latin sans boire, ni l'ivresse sans la grammaire. Ses libations sont toutes accompagnées de tirades latines, et c'est en mots Cicéroniens et Virgiliens, qu'il boit à votre santé, qu'il vous énivre et qu'il s'énivre. Auprès de ce savant au bonnet de fourrure, entouré d'in-folios tachés de vin, une jeune personne blonde se tient debout. Son innocent sourire et ses yeux bleus éclairent d'une douce lumière cette caverne de la lexicologie. C'est elle qui verse le vin dans la tasse d'argent ciselé, vieille relique de la famille. Pour gagner le père, Hans se remit au latin, et, dès qu'il fut capable de trinquer scientifiquement avec de Boek, ses entrées dans la maison lui furent assurées : c'était ce qu'il désirait. Une autre dame de Souabe attira aussi ses hommages : un accident alors commun rompit le cours de cette nouvelle intrigue. Hans était inquiet de ne plus revoir cette jeune personne; en allant demander de ses nouvelles, il apprit qu'elle était mère avant d'être épouse. Mœurs des tems

passés, chevalerie! poésie! chimères! pourquoi faites-vous honte à vos panégyristes.

Lovelace de son tems et buveur infatigable, Hans narre avec complaisance ses exploits variés. L'amour du vin, passion toute septentrionale, était alors à son apogée. L'hospitalité énivrait impitoyablement son convive, dût-il en mourir. La capacité des gobelets, témoignage de la capacité absorbante des héros de l'époque, serait un objet de terreur pour nous. Toutes les cours de princes avaient leurs Hercules buveurs. On élevait et on exerçait, dans cet art, quelque monstre, quelque manant, un nain difforme chargé de soutenir la lutte du vin avec les étrangers qui se présentaient. Ivrognerie, courage, vertu, étaient devenus identiques aux yeux du peuple : il faut voir avec quelle humilité de repentir le jeune homme avoue la faiblesse de son coup d'essai dans la science de boire.

« Je ne m'étais pas encore exercé, dit-il, et le jeune Gaspar Ecke von Tscheswitz eut peu de peine à me battre : il suffisait alors, je l'avoue, de six bouteilles pour me faire quitter ma position horizontale. Pendant deux jours et deux nuits je dormis profondément. Hélas! c'est une honte, je le sens, mais cela ne m'arrivera plus. J'ai appris mon métier, je suis maître, et je défie le plus habile de me vaincre à ce combat. »

En effet, jusqu'à la dernière vieillesse, la réputation bachique de Schweinichen ne fit que s'accroître et occupa bientôt une place importante dans le drame de sa vie. Les courtisans s'humiliaient devant sa supériorité : un pauvre conseiller du prince, assez téméraire pour le provoquer, perdit la vie dans ce noble combat. A Gustrow, dans le Mecklembourg, il avait passé une nuit presque entière à s'*exercer*,

comme il s'exprime, avec une douzaine de jeunes écuyers. Quand il fallut descendre de la salle haute qui servait de théâtre à leur orgie, on appela les valets, porteurs de torches. Ivres, à l'exemple de leurs maîtres, les valets ne se présentèrent pas, et la troupe joyeuse, incapable de retrouver sa route, à travers les escaliers obscurs, y resta éparse et étendue jusqu'à l'aurore. Le moment du départ arriva : on chercha Hans, et personne ne put le trouver. Vers la fin du jour suivant, un cri plaintif sortit d'une tonne vide placée au bas de l'escalier. C'était l'asile qui avait accueilli Hans dans sa chute : nouveau Régulus, il y était resté, livré à une insensibilité complète.

Avec tous ces défauts, Hans était bon fils, ami dévoué, homme vertueux à sa manière; il parle de sa mère avec une tendresse sentie et profonde. Le duc de Liegnitz rendit enfin ses bonnes grâces au jeune page qui l'avait chansonné : depuis ce tems ses heures furent partagées d'une manière assez égale, entre les visites de famille et les visites à la cour. Voluptueux, frappé des objets extérieurs, amoureux du luxe, de l'éclat, et, il faut bien le dire, épris de toutes les femmes à-la-fois, Hans devient poétique lorsqu'il décrit les amusemens de cette cour et les plaisirs qui l'embellissent. Il vante surtout le beau jardin du château de Liegnitz, avec ses grandes allées régulières, ses pelouses veloutées, les dames qui s'y promènent tenant leurs faucons sur le poing, vêtues de robes de satin à queues traînantes que soutiennent de jeunes pages. On chasse, on court la bague, on danse le soir aux lumières; le vin est bon, les femmes sont charmantes.

« Vrai paradis sur terre! s'écrie le jeune homme enthousiaste; je ne me souviens pas d'y avoir aperçu une seule figure triste et pensive; le deuil et la mauvaise humeur en étaient bannis. »

Hans offrit ses hommages à plus d'une de ces habitantes du paradis de Liegnitz. Il brûla son encens au pied de plus d'une belle. Ne croyez pas que le seizième siècle et la mélancolique Allemagne valussent mieux que nous. Hans est fort mauvais sujet. Sa manière de procéder est invariable. Au début, sa passion est extrême; à mesure que le dénoûment approche, il se refroidit; et dès qu'il entend résonner ce mot fatal : *mariage,* il abandonne son projet et rompt avec une brusquerie et un sang-froid imperturbables. Tour-à-tour *Lucile Promnitz* , *Jungfer Hédée, Nickeline Geissler,* sont victimes de ses promesses et de ses belles paroles. Elles acceptent sa main et le voient se désister au moment du contrat. Il refuse l'une, parce qu'elle mange trop de sucre et qu'en une seule fois elle en a consommé pour deux ducats; l'autre, parce qu'elle est trop jeune, dit-il; une troisième, parce qu'elle ne sait pas faire la cuisine et surtout parce qu'elle manque ses gâteaux. Dans le cours de sa liaison avec la fille de *Fran Kittlittzen,* un incident fut sur le point de le décider enfin à cette grande résolution. Un vieux juif très-riche demanda la main de la jeune fille; le duc lui-même invita son page à ne pas balancer plus long-tems, et promit sa faveur et sa protection aux deux époux.

« Ce fut pour moi, dit le naïf auteur de ces confessions antiques, un tems de trouble et de crise. L'indécision la plus mortelle m'agitait, je me couchais sans pouvoir m'endormir; et je fus incapable de prendre aucun parti; la sueur découlait de mon front et baignait mon oreiller; cette question mille fois répétée retentissait à mon oreille : l'*épouserai-je ?* Fatigué, j'allais m'assoupir quand une voix secrète sembla me crier : *N'épouse pas! non, n'épouse pas !*

» Aussitôt je me levai précipitamment. Son Altesse était

encore occupée à boire dans la grande salle. J'y entrai à demi vêtu et remerciant le duc de sa bonté pour moi, je lui déclarai que l'état actuel de mes affaires ne me permettait pas de songer au mariage. Aussitôt je me sentis le cœur joyeux et léger; preuve évidente que telle n'était pas la volonté de Dieu. Beauté, richesse, jeunesse, vertu, candeur, un caractère excellent, Anna Kittlittzen avait tout cela; mais Dieu est tout puissant, il ne l'a pas voulu. »

Le roman de notre héros se termine ici; mais son drame commence. Les orgies du château, le luxe, les dames et les damoiselles brillantes du jardin de Liegnitz, ont vidé l'escarcelle de son altesse. Il faut vivre; le pays est en paix; et les revenus du duc sont dilapidés. Don Quichotte de l'aumône et chevalier errant de l'emprunt. il sort de sa forteresse. Un nouveau plan de conduite va réparer les torts de la fortune, il vivra de son adresse. Partout les bourgeois s'enrichissent; le commerce grandit; l'or roule à flots dans les comptoirs d'Augsbourg et de Magdebourg. Il y a là force commerçans à rançonner et bourguemestres à faire dupes. Le tems n'est plus où une bande couverte de fer et commandée par un suzerain, prélevait sur les villages et sur les villes la dîme du *faustrecht*. Le duc de Liegnitz comprit admirablement son époque; de 1572 à 1576, il battit tous les buissons de la Germanie, parcourut toutes les villes, bourgs, châteaux, villages, communautés et cours princières, vivant aux dépens de tous; empruntant de toutes mains, mendiant sans scrupule, bon faiseur de dupes, Panurge infatigable, buvant le vin des manans, s'asseyant à la table des altesses, débiteur universel de l'Allemagne, et gagnant à cet aventureux métier une facilité d'élocution, une grâce de manières et une adresse d'escamotage difficiles à surpasser. Hans l'accom-

pagnait dans toutes ses courses et l'aidait dans ses exploits; il exécutait avec une consciencieuse probité les commissions dont le chargeait son maître, et dupait le bourgeois pour le compte du seigneur, sans s'approprier un seul *pfenning* de la recette commune. De château en château, de ville en ville; princes de l'empire, nobles, paysans, grandes dames, juifs, abbés, nonnes, courtisanes, écuyers, valets, jusqu'aux nains et aux bouffons des princes, tout le monde payait contribution au duc de Liegnitz et à son factotum. La plus petite somme était bien accueillie et payée exactement en reconnaissance et en belles paroles. Deux fois arrêté pour dettes à Cologne et à Emmerich, il multiplia si bien le montant total du déficit paternel, que l'empereur, fatigué de tant d'extravagances, le déposa comme son père, et transféra la couronne ducale sur la tête de Frédéric, son jeune frère. Frédéric ne fut pas meilleur économiste que son frère.

Les trois-quarts du patrimoine de Hans avaient été absorbés par les prodigalités du maître, qui empruntait même à son écuyer, fidèle serviteur qui ne se plaignit pas, qui ne fit pas une seule observation, qui continua bravement à servir le duc de toute son ame. Cette vie lui plaisait. Aujourd'hui, couvert de brocard et d'hermine; demain, réduit à la besace; tour-à-tour mendiant chez un bourgeois et fêté par les comtes de l'empire; salué jusqu'à terre par les Fuggers d'Augsbourg, les Rotschild de leur époque; puis poursuivi par les gens d'armes et les recors, et forcé de mettre en gage les pierreries et les riches armures achetées trois jours auparavant pour briller dans un tournoi : cette vie de haillons et de splendeur, cette vie bigarrée, étincelante et misérable, avait un attrait infini pour l'imagination aventureuse et l'ame novice du jeune homme. Rapides changemens de décoration, scènes variées, per-

sonnages différens ; ruses de guerre, stratagèmes comiques, périls de toute espèce, richesse et détresse : c'était vraiment l'intérêt d'un drame d'intrigue.

Le duc de *Liegnitz*, dont le lecteur apprécie maintenant les qualités rares et la haute moralité, prétendit au trône de Pologne. Il s'y rendit en 1576, escorté de son inséparable Schweinichen. Le tableau de la Pologne, au seizième siècle, offre des traits curieux que nous ne dédaignerons pas de reproduire, et qui appartiennent à l'histoire. A Cracovie, le duc Henri fut invité à un magnifique festin par le waivode *Pierre Parovskyn*; et les libations polonaises éclipsèrent, s'il faut en croire le narrateur, la magnifique ivrognerie allemande. Tous les convives, pour prouver leur attachement au futur roi de Pologne, dont ils juraient de soutenir la cause, brisèrent à-la-fois, sur leurs occiputs, leurs grandes coupes de cristal remplies de vin de Tokai. Sauvages, mais probes, les Polonais donnèrent un témoignage irrécusable de cette probité presque fabuleuse. Le duc, ivre après le repas, avait essayé de figurer dans un quadrille. Sa bourse, qui contenait mille florins, et une chaîne d'or de la valeur de 1,700 rixdallers, le gênaient dans ses mouvemens. Il confia l'une et l'autre aux premiers valets qu'il rencontra. De la main des subalternes, ces précieux objets passèrent dans celles des seigneurs. Liegnitz, qu'on emporta chez lui, dans un état peu raisonnable, oublia de redemander la bourse et la chaîne; et le soir, Hans s'aperçut avec douleur que ces deux objets précieux lui manquaient.

En s'éveillant, le duc, revenu à lui, ne put se rappeler ni la figure ni le nom des dépositaires. Mais dans toute cette foule bruyante du bal, nul n'avait songé à s'approprier les deux objets. A dix heures du matin, deux Polonais se présentèrent, et remirent entre les mains de

Hans la bourse et la chaîne : c'étaient de nobles personnages, des courtisans et des seigneurs. Hans donna dix ducats de gratification à chacun d'eux, et leur joie fut extrême : ce qui complète le tableau.

Les habitans d'Augsbourg furent très-consciencieusement rançonnés par le duc de Liegnitz. Il demeura longtems dans cette ville, que la bonhomie des habitans et leur facilité de duperie lui rendait précieuse. Ses jours et ses nuits se passaient à la table de jeu, dont il corrigeait habilement les chances, s'il faut en croire Schweinichen. Trois ou quatre cents ducats par séance étaient le résultat et le trophée de ses travaux. Hans lui-même marchait sur les pas de son général,

Haud passibus æquis,

mais enfin avec gloire. Les riches citoyens d'Augsbourg se trouvaient honorés d'un tel hôte. Il faut voir avec quelle vénération ils accueillaient ce noble personnage qui volait leur argent. *Fugger* d'Augsbourg, le plus riche négociant de l'époque, celui qui donna une dot de 200,000 rixdallers à sa fille aînée, fut l'objet d'une attaque vigoureuse dirigée par le duc et secondée par son premier ministre. Mais le vieux marchand était rusé; il repoussa scientifiquement l'assaut. Il voulut bien satisfaire sa propre vanité en invitant le duc à des banquets splendides; mais de l'argent, « il n'en avait pas, disait-il, attendu qu'il venait de prêter au roi d'Espagne une somme de 4,000 ducats d'or comptant. » Force fut à notre héros d'accepter cette réponse et de s'en contenter.

Désappointé par Fugger, il se retourna vers le grand conseil. Au lieu d'exploiter les bourgeois individuellement, il résolut de les assaillir en masse. Le voilà donc, devant tous les bourguemestres et commerçans composant le grand

conseil de la ville. Couvert de son armure, il exposa ses nécessités et ses détresses à tous ces vieillards attentifs, couverts de drap gris et de velours usé. C'est un axiome évident, que la stupidité des hommes s'accroît en raison de leur nombre, et que rien n'est plus sot que la foule! Fugger n'avait pas été dupe de Liegnitz; soixante commerçans réunis cédèrent à ses séductions. A l'aspect de ses pages, de ses écuyers, de ses fauconniers, de tout cet appareil qui, en prouvant son goût de la dépense, devait exciter la défiance générale et décréditer ses promesses, nos marchands furent saisis d'un superstitieux respect. Un pauvre homme les aurait trouvés inexorables; ce grand personnage, qui les éblouissait de sa splendeur, avait droit à leur hommage. Mille ducats d'or lui furent prêtés, sur sa reconnaissance pure et simple, sans intérêt, et sous la condition de rendre cette somme dans un an. Le vieux Fugger lui-même eut presque honte d'avoir eu du bon sens. Il se reprocha son avarice, et pria Liegnitz d'accepter, faute de mieux, un petit vaisseau en verre fondu, filé, coulé et tordu, chef-d'œuvre d'industrie, que détruisit la maladresse de Hans, dont la gaîté bachique était alors un peu trop vive. Les mille ducats prêtés par la bonhomie du grand-conseil servirent à liquider les dépenses que le duc avait faites à Augsbourg. Il solda le compte de son aubergiste, et laissa crier les autres fournisseurs. Grâce à la générosité du sénat mercantile, le séjour de Liegnitz dans cette ville, séjour marqué par des traits de dissipation et d'extravagance incroyables, se prolongea.

Beaucoup de traits de mœurs peignent de couleurs vives cette époque aujourd'hui si peu connue. Un bourgeois avait prié Hans de Schweinichen d'assister à ses noces. Le duc aurait bien voulu être de la partie; mais le rang et le

titre d'altesse ne s'accordaient pas avec la manifestation d'un tel désir, et l'on n'avait pas osé lui faire une proposition si hardie.

« Hans, dit-il à son écuyer, tu m'emmèneras, en qualité de domestique.

— Mais, seigneur duc, c'est vous compromettre.

— Ne raisonne pas. Je m'énivrerai tout aussi noblement que le dernier valet de ma suite. »

En effet, ils se rendirent ensemble au lieu du festin; mais le prétendu valet se conduisit si mal, et son ivresse fut si scandaleuse, que Schweinichen se trouva forcé de l'emporter. Le duc, après un sommeil de vingt-quatre heures, regretta cette fête charmante; et comme le bal devait recommencer le soir, il sacrifia l'orgueil de son rang à son plaisir, et écrivit un mot de sa main ducale au nouveau marié, qui fut singulièrement flatté de cette demande. La vanité bourgeoise de M. Jourdain n'appartient pas seulement au tems de Molière. Un tel honneur fut apprécié comme il devait l'être, et une députation solennelle vint remercier le noble duc, et le conduire en grande pompe à la salle du bal. Mais laissons parler Schweinichen.

« A Augsbourg, dit-il, c'était alors la coutume que deux personnes, vêtues de longs manteaux rouges doublés d'hermine, ouvrissent le bal et exécutassent un menuet fort lent, une espèce de pavane, avec force révérences et gracieusetés. Quand les deux danseurs ont exécuté toute la figure, deux autres personnes suivent leur exemple; puis un troisième couple les imite; à ce troisième succède un quatrième, et ainsi de suite jusqu'aux derniers danseurs. S'il plaît au couple qui ouvre le bal de changer les figures, chacun est tenu de faire comme lui; s'il se retourne, on se retourne; s'il balance, on balance; si le danseur embrasse sa danseuse, chacun en fait autant. Les danseurs qui de-

vaient ouvrir le bal avaient reçu la veille de nombreux cadeaux de la plupart des jeunes danseurs qui devaient les imiter et les suivre; et ces cadeaux fort magnifiques étaient le pot-de-vin d'un traité que je vais expliquer. Ce premier couple devait multiplier les marques de tendresse autant que possible; et le pacte était déclaré nul d'avance, si le nombre de ces embrassemens ne s'élevait pas à quatre-vingts. Moi-même je pris part à cette contribution bizarre, qui rapporta plus de cent ducats aux deux premiers danseurs, et pour quelques florins j'en fus quitte : plus d'une bouche fraîche et riante, sur laquelle mes lèvres empressées déposaient un baiser, ignorait quel était le prix de cette caresse.

» Cependant mon domestique de la veille avait changé de rôle; mon seigneur et maître entra tout-à-coup dans le bal, chargé de pierreries et d'or. J'ignorais la démarche qu'il avait faite; sa présence m'étonna.

» Comment vous trouvez-vous ici? lui demandai-je.

» — J'y viens, répondit-il gravement, pour le salut et l'honneur des damoiselles ici présentes. Je vous connais de loin, mon fidèle écuyer; je sais que vous venez ici pour y tendre vos piéges accoutumés, et comme je les respecte infiniment, je viens les protéger.

— Merci, lui dis-je; et je suis vraiment touché de l'intérêt que vous inspirent la décence et la morale chrétiennes.

» En effet, elles étaient là, continue le naïf et galant narrateur, elles étaient là, plus de soixante-dix dames admirablement belles et parées, et qui faisaient plaisir à voir. Vierge du ciel! quelle soirée! quelle nuit! éclatante de figures d'anges, rayonnante de gracieux sourires, ornée de mille clartés; toutes ces dames en damas blanc et moiré pour faire honneur à la fiancée! Tant de chaînes d'or et de pierreries qui se jouaient sur des cous nus! Des rivières

de diamans, moins belles à l'œil que la blancheur des jeunes femmes. On brûlait des parfums dans des vases d'argent. La grande salle était éclairée par des candelabres, et ressemblait à une église tendue de lampasses rouges brochées d'or et d'argent, chargées de dessins qui représentaient des fleurs et des fruits. Vous eussiez dit le paradis du ciel. Une cornemuse, deux théorbes, trois saquebutes, trois tambourins et six flûtes lançaient dans l'espace et guidaient dans leur vol rapide toute cette foule énivrée et rayonnante; c'était le bonheur des élus, un spectacle que je ne reverrai jamais.

» Le soir, je reconduisis chez elle une jeune fille belle et riante, et qui se recommandait en outre à mon attention par la beauté non moins remarquable de sa fortune. Son père lui donnait pour dot deux tonnes pleines d'or. Il m'accueillit comme si j'avais été prince de l'empire; et quand j'eus ramené sa fille chez lui, il eut la complaisance de me faire asseoir, de placer devant moi d'excellent vin de Tokai, et de boire avec moi pendant deux heures; après quoi il m'offrit son grand carrosse, autour duquel chevauchaient huit pages armés de torches, qui me reconduisirent chez moi. »

Telles étaient les véritables mœurs du seizième siècle, mal peintes par les romanciers, complétement ignorées des historiens.

Tant que les Augsbourgeois voulurent être dupes, le duc leur fit la grâce de les duper; mais cette résidence à Augsbourg, cet âge d'or du prince et de son compagnon, ne pouvait durer long-tems. A force de traiter l'altesse et sa suite, à force de la combler de présens, les bourgeois tâtèrent leurs poches, consultèrent leurs caisses, y trouvèrent un déficit considérable, et réfléchirent aux inconvéniens que peut entraîner le plaisir d'avoir un duc sou-

verain pour hôte et pour commensal. Cette leçon leur apprit

. . . . Que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Et ils pensèrent que la leçon était complète, que l'honneur de défrayer un noble et de le fêter était payé un peu cher, et qu'il était tems de congédier cet honorable escroc. Tout fut fini pour Liegnitz. Se présentait-il à une table de jeu ? les joueurs disparaissaient : on savait ce qu'il en coûtait de résister à la supériorité de sa fortune et aux chances qu'il maîtrisait. Le ministre des finances Schweinichen frappait en vain à toutes les portes : marchands, juifs, usuriers, brocanteurs, nobles vaniteux, boutiquiers timides, femmes honnêtes, religieuses, et filles folles de leur corps, étaient devenus sourds et insensibles. Chacun trouvait de bonnes raisons pour échapper à la contribution prélevée par Schweinichen et son maître. Les fonds des deux aventuriers baissaient tous les jours; et le bon Hans, touché de la détresse du prince, fut obligé de vendre pour une somme de soixante-cinq ducats la belle chaîne d'or que lui avait donnée son père.

Or, admirez un trait inimitable du gentilhomme féodal. Hans, qui venait de donner du pain à la nécessiteuse altesse, et de céder à bas prix un bijou qui lui était cher, se trouvait sans un denier; il n'avait pas gardé un seul des soixante-cinq ducats. Quand il eut besoin de quelque argent pour faire raccommoder sa chaussure, le seigneur se moqua de lui, le tança vertement et refusa, non de lui rendre, mais de lui *prêter* la plus faible partie de cette somme, due au généreux sacrifice de Schweinichen.

Après une telle marque d'ingratitude, ne croyez pas que Schweinichen se soit rebuté. Le chien n'appartient pas

plus complétement à son maître que ce pauvre Hans au duc de Liegnitz. On partit d'Augsbourg pour se rendre à Cologne. Dès le début, le duc, dont l'escarcelle était déserte, invita à dîner toute la ville, donna grande fête, et, huit jours après, il devait cinq cents ducats au maître de son auberge. Les antécédens du suzerain vagabond étaient parvenus jusqu'aux oreilles du tavernier. Il réclama vivement son solde de compte et ne l'obtint pas. A force de diplomatie, Hans obtint quelque répit; mais le délai de quinze jours expiré, l'aubergiste devint plus menaçant que jamais. Que faire? quelle ressource trouver dans cette circonstance difficile? Le duc avait si bien réussi près du conseil-général d'Augsbourg, qu'il résolut de se soumettre à la même épreuve auprès du conseil-général de Cologne.

Hans reçut plein pouvoir de son maître pour traiter avec les bourgeois. Il ne demandait qu'un faible emprunt de dix mille ducats seulement pour deux années, avec tous les intérêts imaginables. Hans se présenta devant la vénérable assemblée, qui le reçut avec le respect dû à un si vénérable plénipotentiaire. On l'écouta d'autant plus patiemment, qu'on était résolu d'avance de ne pas lui prêter un denier. Tout le monde se leva quand l'éloquente oraison fut terminée. On vota à l'unanimité qu'une garde d'honneur serait accordée à l'orateur; que cette garde le reconduirait jusqu'à son domicile, et que l'on délibérerait en séance solennelle avant de donner réponse au noble duc.

Trois jours après, la députation des bourgeois revint trouver Hans de Schweinichen et lui apporter la réponse écrite et la délibération du conseil. Cette réponse était aussi longue, aussi verbeuse, aussi respectueusement hypocrite que le discours de l'ambassadeur avait été adroit

et diffus. « On admirait, disait-on, l'éloquence brillante de Hans : on avait pour le duc et ses aïeux une grande admiration. Toutefois, dans l'impossibilité où se trouvait la ville de prêter de l'argent aux grands seigneurs, elle se contentait d'offrir à son altesse, non le prêt, mais le don gratuit de deux cents ducats. » Cette offre humiliante fut acceptée par la bassesse du duc!

On vivait ainsi d'emprunt et d'aumônes; on effrayait un fournisseur exigeant; on esquivait les atteintes de la justice; on fuyait d'une ville dans un couvent et d'une bourgade dans un château : en désespoir de cause on cherchait asile au fond d'une église; ce genre de vie continuait, quand une nouvelle douloureuse parvint jusqu'aux deux aventuriers. La noblesse héréditaire et les domaines que les ancêtres de Liegnitz lui avaient transmis, se trouvaient réduits à rien. Le duc avait cessé d'être duc; son frère lui succédait par décret de l'empereur, et Frédéric de Liegnitz, possesseur du château et des terres actuelles de ce nom, s'occupait déjà du soin de continuer le travail si bien commencé par ses prédécesseurs. Les créanciers du duc Henri, apprenant cette déchéance, accoururent en foule : l'un d'eux, à qui l'on devait 2,364 ducats, fit saisir les chevaux et équipages de son altesse. On voulut bien laisser au duc la liberté, par considération pour son titre et pour son rang; mais on vendit impitoyablement tout ce qu'il possédait; et la chambre électorale de Cologne, auprès de laquelle il porta sa réclamation, répondit : « Que, tout prince de l'empire qu'il était, il devait payer ses dettes, et que l'on ferait saisir et vendre à l'enchère les effets de l'empereur lui-même, le cas échéant. »

Telles furent les paroles remarquables de l'arrêt rendu par la cour électorale de Cologne. Ainsi naissait dans l'ombre la fierté nouvelle de la bourgeoisie; ainsi elle

préludait à ses conquêtes futures et à sa longue résistance contre tous les priviléges. A ces désastres une calamité inattendue vint se joindre ; la peste se déclara dans la ville, où elle exerça de grands ravages. De Cologne, nos aventuriers partirent pour Emmerich. Nous avons pu juger la loyauté de cette époque. Un petit incident, que rapporte Schweinichen, nous donnera une idée de ce qu'était devenu le courage des chevaliers, au commencement du seizième siècle.

« Parmi les suivans de son altesse, dit-il, se trouvait un certain capitaine Grottieken, le plus fanfaron des hommes. Deux dagues et trois pistolets ornaient sa ceinture ; sa magnifique épée à poignée de fer en croix valait bien, pour la longueur et la largeur de la lame, deux de nos épées ordinaires ; vous eussiez dit que cet homme allait dépeupler la terre et dévorer le genre humain. Il ne parlait que de ses duels et de ses exploits.

» Un soir il se prit de querelle avec un soldat flamand, et les deux braves fixèrent le jour et l'heure du combat. Le lendemain de très-bonne heure, le soldat flamand vint trouver Grottieken, qui dormait encore ; ce dernier avait une jambe de bois. Il laissa le Flamand s'approcher de son lit, causa quelque tems avec lui de très-bonne amitié, détacha sans bruit sa jambe de bois, et, au moment où son adversaire s'approchait de son lit pour répondre à une question, il assena sur les épaules de son antagoniste plusieurs coups de cette arme inusitée. Ces coups furent si vigoureux et si multipliés, que le malheureux roula par terre, sans connaissance, en poussant de longs cris ; on emporta la victime de cet assassinat d'une nouvelle espèce. »

Voilà ce qu'était devenu, en Allemagne, le duel chevaleresque. Une seconde saisie lancée contre les objets que

l'adresse du prince s'était procurés depuis la mésaventure de Cologne, vint le surprendre à Emmerich. Le duc décampa sans avertir Hans de sa fuite. Un beau matin ce dernier trouva sur la table de son maître une épître conçue en ces termes :

« Je pars ; l'oisiveté m'ennuie. Cherche-moi de l'ar-
» gent. Adieu, tu me retrouveras sans peine.

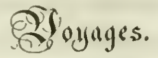
Signé HENRI. »

Admirez donc ce bénévole écuyer, qui, sur cette épître de son maître, se met aussitôt à parcourir la ville et les faubourgs pour trouver l'argent que son maître désirait. Un juif, nommé Humpel, et une vieille fille retirée, apparemment très-ignorante de ce qui se passait dans le monde, lui prêtèrent cinq cents ducats.

A quoi bon détailler tous les actes et tous les détails d'une carrière d'extravagances et d'escroqueries, de mendicité et de débauche? Tout ce que le romancier espagnol a prêté de bassesse à son Lazarille, se retrouve chez l'altesse; mais, ce qui est merveilleux, c'est qu'après avoir servi de compagnon, d'esclave, d'instrument à cet homme sans foi ni loi, Hans de Schweinichen revint paisiblement au château de ses pères, où il mena une existence très-honnête jusqu'à la fin de ses jours : c'était une nature passive, bonne au fond, facile à entraîner vers le bien ou vers le mal; un de ces êtres naïfs, sans forme et sans caractère, qui flottent au gré de tous les vents et envers qui l'on serait injuste, si on leur imputait les méchantes actions qu'ils commettent par bonhomie. Au milieu de cette vie assez peu morale, on ne peut s'empêcher d'aimer le vieil écuyer souabe, et de reconnaître ce qu'il y a de bienveillance, de tendresse et d'honnêteté au fond de son cœur.

Dans l'église de Saint-Jean, à Liegnitz, vous apercevez un vieux tombeau carré sous lequel est endormi depuis deux siècles un chevalier couvert de son armure, c'est notre ami Schweinichen. Une épée, fort bien conservée, reluit dans sa main; et sur une bannière en lambeaux vous lisez la date de sa mort, 23 août 1616. Ne le méprisez pas, lui et ses vieux Mémoires. C'est le Dangeau, le Brantôme, le Pepys, le raconteur sans fard, le peintre ingénu de son époque : un de ces écouteurs aux portes qui nous dédommagent des menteries de l'histoire et des folies des romanciers.

(*Foreign Quarterly Review.*)



MISSION DE SIR STEWART (1)

DANS L'ARCHIPEL SANDWICH.

Noble et généreux dévoûment que celui de ces hommes qui, loin de leur patrie, mus par un sentiment religieux et éclairé, vont au-delà des mers, affrontant des périls sans nombre, étendre les bienfaits de la civilisation! A leur voix des coutumes barbares se modifient, les voiles de l'ignorance et de la superstition se dissipent; par leur influence, des relations nouvelles s'établissent, et des peuples inconnus se trouvent ainsi reliés à la grande famille. Heureux encore, si pour prix de travaux si périlleux, si utiles, si désintéressés, ces hommes recevaient de leurs concitoyens des témoignages unanimes de reconnaissance et d'estime. Bien loin de là, de toutes parts des voix calomnieuses s'élèvent contre les missionnaires; ce sont eux qui abrutissent les peuplades au milieu desquelles ils résident, ce sont eux qui altèrent la pureté de leurs mœurs primitives; ce sont eux qui ont changé leurs champs au-

(1) Note du Tr. M. Stewart, missionnaire américain, s'embarqua en 1829, à Norfolk, sur *la Guerrière*, frégate des États-Unis, qui le conduisit d'abord à Rio-Janeiro, puis à Lima. A Callao, M. Stewart passa sur le vaisseau de guerre *le Vincennes*, destiné à ouvrir des relations avec les insulaires de la mer du Sud. M. Stewart, qui avait long-tems résidé dans cet archipel en qualité de missionnaire, fut choisi pour diriger cette entreprise.

trefois cultivés en stériles guérets. Malheureusement, quelques voyageurs superficiels n'ont que trop accrédité ces erreurs, que le public, toujours avide de médisance, s'est empressé d'accueillir sans examen. Cependant les faits témoignent hautement contre ces allégations mensongères.

Et d'abord nous demanderons si les récits que nous ont légués Cook, Furneaux, Clerke et quelques autres navigateurs, des mœurs douces et pures de ces peuplades, ne doivent pas être considérés plutôt comme des tableaux poétiques embellis par leur imagination, que l'expression fidèle de la réalité. Ce doute nous est permis, lorsque nous voyons des hommes qui, après avoir apporté dans leurs recherches le calme et la méditation convenables, assurent que presque tous les insulaires de la mer du Sud ont été cannibales. Cependant l'anthropophagie y devient chaque jour plus rare; l'odieuse institution du tabou a été abrogée; les arts d'Europe sont cultivés; dans la plupart de ces iles, où l'on ne connaissait que la pêche pour toute industrie; on construit des grandes routes, on creuse des ports et des canaux; des villes régulièrement bâties s'élèvent, des lois sages et positives ont remplacé l'arbitraire; une religion épurée a fait place à la superstition; enfin, de toutes parts le grand œuvre de la civilisation marche et s'accomplit. Et ces résultats, à qui sont-ils dus? est-ce aux marchands qui vont faire la coupe du bois de sandal, ou aux pêcheurs qui vont harponner des phoques et des veaux marins? Soyons donc de bonne foi, ne dépossédons pas si légérement des hommes du seul patrimoine qui leur reste; c'est aux missionnaires qu'appartient la gloire de ces conquêtes paisibles; c'est du séminaire d'Eimeo que partent les rayons qui fécondent la civilisation dans tout le Monde Maritime. Pour nous en convaincre, suivons un instant le révérend Sir Stewart dans son voyage de la mer du Sud.

Un vaisseau de guerre n'est pas un champ favorable pour l'étude et la méditation philosophique; cinq cents hommes voyageant sur une petite île flottante y sont trop pressés pour ne pas se gêner réciproquement; mais ce peuple bruyant qui entourait M. Stewart était lui-même un sujet d'observation du plus haut intérêt. Depuis longtems cet homme vraiment religieux avait appris à aimer et à estimer le caractère du matelot. Il s'occupait avec un zèle infatigable d'instruire sa paroisse voyageuse. Grâce à l'empire qu'exerce sur tous les hommes une piété sincère, il captivait l'attention de l'équipage et l'intéressait aux exercices religieux. Ces hommes, habitués à lutter avec les élémens et dont les mœurs brutales étaient en harmonie avec la grossièreté de leurs fonctions journalières, se laissaient toucher à la mansuétude de ses discours au point de modifier sensiblement leur langage et leurs habitudes. Aussi, lorsque M. Stewart quitta *la Guerrière* pour passer sur *le Vincennes*, il reçut les témoignages les plus empressés et les plus touchans de vénération et de reconnaissance.

Le vaisseau sur lequel M. Stewart était destiné à poursuivre ses explorations, était commandé par le capitaine Finch, et mit à la voile de Callao, le 4 juillet 1829, pour les îles Washington. Le service divin se fit régulièrement sur *le Vincennes* comme à bord de *la Guerrière.* Les matelots, au lieu de se réunir au coup de sifflet du maitre d'équipage, s'assemblaient à heure fixe au son de la cloche. A ce signal, chacun arrivait en silence de tous les points du vaisseau, auprès du chapelain, qui, à défaut de chaire, se tenait debout sur une caisse à boulets auprès du cabestan surmonté du drapeau des États-Unis. Le dimanche qui précéda le mouillage du *Vincennes* aux îles Washington, le capitaine Finch fit connaître, par un ordre du jour

qui fut lu après la prière, qu'entre autres motifs l'expédition avait pour but de créer des rapports de bonne intelligence et d'amitié entre les insulaires de ces parages, et ceux des Américains que des intérêts commerciaux ou des recherches scientifiques pourraient y amener; de réclamer ceux de leurs compatriotes qui auraient été laissés ou retenus dans ces îles; enfin, d'inspirer à ces peuplades une juste considération pour le nom américain et de les élever par degrés au rang des nations civilisées. A ces fins, il recommandait à l'équipage une grande circonspection, et il donnait avis qu'à moins de graves motifs les insulaires ne seraient point reçus à bord. L'ordre du jour était terminé par l'injonction faite à tous indistinctement de traiter les naturels avec les égards dus à un peuple indépendant, qui ne s'était montré, dans certaines circonstances, fier et vindicatif envers les étrangers, que pour répondre aux provocations d'un injuste mépris et d'une lâche cupidité.

Le vaisseau arrivé à la hauteur de Huahuka, la première île de cet archipel, poursuivit sa route jusqu'à Nukuhiva, située à trente milles plus loin vers le sud. C'est l'île où relâcha le capitaine Porter pour réparer son vaisseau, dans le cours de la dernière guerre, dont il a publié le récit, et dans laquelle il figure comme l'auxiliaire de l'une des tribus belligérantes. M. Stewart fait une description, qui n'est pas sans intérêt, de l'aspect pittoresque de cette île; des mœurs et du genre de vie de ses habitans qui ne se sont pas encore élevés beaucoup au-dessus de l'état sauvage. Ce sont les mêmes usages qu'aux îles Marquises, situées plus loin vers l'ouest; si toutefois on s'en réfère à la description donnée par un missionnaire, M. Crook, dans son Journal, daté de 1797 à 1798; or, selon le témoignage de ce voyageur, il n'y a rien dans les

îles Marquises d'analogue au pouvoir civil chez les peuples de l'Europe. On n'y reconnaît ni frein, ni autorité : si quelqu'un a été maltraité ou dépouillé, au lieu de porter plainte devant le chef de la tribu et de demander réparation de l'injure qu'il a éprouvée, il invoque non la puissance des lois qui n'existent point, mais celle de son bras, il rend violence pour violence; et, s'il triomphe, il donne la mort à l'offenseur. Si, au contraire, la crainte l'empêche de se mesurer contre des forces supérieures, il se tient prudemment à distance, et se borne à manifester, par des menaces inoffensives et des gestes impuissans, le ressentiment qui l'anime. Les chefs de ces tribus n'ont point d'autorité directe sur les membres qui la composent; seulement la noblesse de leur origine et la supériorité de leurs biens attirent sur eux les hommages et le respect que les sauvages, semblables en ce point aux peuples civilisés, ne refusent jamais à la force.

M. Stewart a remarqué l'analogie singulière qui existe à quelques égards entre la mythologie des insulaires de Sandwich et celle des Grecs; puisque dans leurs préjugés religieux tout héros, c'est-à-dire tout homme fort et puissant est mis, après sa mort, au rang des dieux. Mais aux îles Marquises, le culte de l'homme est beaucoup plus explicite. Les héros ou plutôt les sorciers n'y attendent pas la mort pour arriver à l'apothéose; ils réclament eux-mêmes et reçoivent en personne les honneurs et les sacrifices dus à leur divinité. Ils fondent ce droit sur un pouvoir direct qu'ils exerceraient sur les élémens, comme s'ils disposaient de la foudre et des vents, et qu'ils pussent à leur gré rendre la terre féconde ou la frapper de stérilité. Quoique les dieux ne manquent pas chez ces peuples superstitieux, ceux de l'espèce que nous venons de décrire n'y sont pas très-nombreux, et l'on n'en compte guère qu'un ou deux au

plus dans chaque ilot. Il n'y en avait aucun dans cette partie de Nukuhiva où *le Vincennes* avait abordé. On désigna cependant à M. Stewart la place où l'un d'eux avait fait sa résidence; mais M. Crook, plus heureux pendant son séjour aux îles Marquises, a pu donner d'après nature le portrait de l'un de ces dieux terrestres.

« C'était, dit-il, un homme d'un âge très-avancé, et retiré dans une maison entourée d'un vaste enclos. Aux solives dans l'intérieur, ainsi qu'aux arbres en dehors, on voyait l'horrible spectacle de cadavres suspendus par les pieds, et dont les têtes avaient été séparées du tronc. Nul autre que l'esclave employé à son service ne l'approchait à moins que ce ne fût pour lui offrir des holocaustes humains, dont on le gratifiait plus souvent que ses autres collègues en divinité. Pendant ces sacrifices, il était assis sur une estrade élevée devant sa maison. » L'usage de ces sacrifices était familier aux îles Sandwich et aux Marquises. Les prisonniers en tems de guerre, et, à défaut de prisonniers, des malheureux enlevés par surprise aux tribus voisines, défrayaient ce culte abominable, qui subsiste encore partout où les missionnaires n'ont pas étendu la bienfaisante influence de leurs prédications. Tels sont ces peuples dont, pendant les voyages de Cook, on avait prôné si haut la douceur et la sociabilité.

A l'époque de l'arrivée *du Vincennes* à Nukuhiva, une guerre terrible venait d'éclater entre deux tribus de cette île; l'enlèvement d'une famille sacrifiée à cette coutume barbare en avait été l'origine. Mais la guerre et l'enlèvement n'étaient pas les seules ressources des sacrificateurs. S'il arrivait qu'un prêtre, au nom de ses dieux, réclamât un sacrifice humain, on avait parfois recours au tabou, qui consiste à interdire, après une publication préalable, l'usage de certaines choses. L'interdit tombait ordinaire-

ment sur l'eau, où il était défendu de se plonger, sur certains alimens, ou même sur certaines personnes, qu'on ne pouvait toucher sans crime. Si quelqu'un, soit surprise, soit humanité, soit ignorance, violait le tabou, il était aussitôt saisi et immolé. M. Ellis raconte que, pendant son séjour dans l'île d'Oahu, un individu, qui était sur le bord de la mer, y tomba comme par mégarde, et fit mine de s'y noyer. Un vieillard, trompé par ce danger simulé, se précipita pour le sauver. Mais le traître, s'étant dégagé de ses mains, se mit à nager vigoureusement, et disparut bientôt. Le vieillard, resté seul, fut pris, et sacrifié comme coupable d'avoir violé le tabou.

Il existe chez ce peuple une espèce de féodalité qui lui est propre, et dont la consistance est en raison de l'idée qu'il s'est faite de la propriété territoriale. Ainsi, le sol appartient en totalité aux classes les plus élevées dans l'ordre civil et religieux. Chaque fief ou manoir a ses limites précises et déterminées, et comme tous sont également inaliénables, le reste de la population, sans espoir d'entrer en partage du sol, végète dans la dépendance, et gémit sous le joug de cette vigoureuse aristocratie foncière.

M. Stewart raconte un trait de barbarie qui soulève l'indignation : mais ici ce ne sont pas les sauvages qui jouent le mauvais rôle. Dans une excursion dans la vallée délicieuse du Hapas, au moment où notre digne chapelain, en compagnie de quelques amis, passait devant une maison d'agréable apparence, un homme âgé d'environ quarante ans, de fort bonne mine, et qui se promenait sur une terrasse qui régnait autour de son habitation, les salua de son éventail, et les pria d'entrer chez lui. S'étant rendus à cette invitation, ils furent frappés de l'air de mélancolie profonde répandu sur le visage du maître de la maison et de sa famille. Ils eurent bientôt le mot de cette

douleur. Quelque tems avant l'arrivée du *Vincennes* à Nukuhiva, un baleinier américain, s'étant approché de la côte, avait stationné à une petite distance comme pour témoigner le désir d'entrer en communication avec les habitans de l'île. Dans cette persuasion, un canot, monté par sept hommes, s'avança rapidement vers le bâtiment américain; mais à peine cinq de ces trop confians insulaires y furent-ils montés que le baleinier reprit brusquement sa course, en emportant sa proie. Un instant après on vit deux des prisonniers tomber à la mer, et regagner le rivage en nageant. Ils racontèrent qu'on les avait jetés par-dessus le pont pour se débarrasser d'eux, et que leurs trois compagnons avaient été retenus à bord pour y faire le service de quelques matelots qui manquaient à l'équipage. Pendant ce tems, le canot avait regagné la rive à force de rames. M. Stewart apprit avec douleur que l'une des trois victimes de cet acte de piraterie appartenait à cette famille désolée, qu'il était l'époux d'une des femmes présentes et le frère des autres. Leur tristesse était surtout fondée sur la crainte que ce malheureux jeune homme ne fût abandonné sur quelque plage déserte, à plusieurs centaines de lieues de sa patrie, sans espoir de retour. Afin de fixer l'époque de cet enlèvement, qui remontait au mois de mars 1829, la famille avait soin de marquer par un nœud fait à une corde chaque retour de la pleine lune. Ce triste récit, qui fut fait au milieu des larmes de la famille, émut vivement les auditeurs, et surtout M. Stewart, qui promit d'engager le capitaine Finch à poursuivre avec activité la réparation de cette criminelle infamie. On doit espérer, dans l'intérêt de l'humanité, que les auteurs d'un pareil attentat ne demeureront ni inconnus ni impunis.

Le séjour de M. Stewart à Nuhukiva n'a pas éte stérile. Tout ce qu'il en raconte est plein d'intérêt : les descri-

ptions qu'il donne mettent réellement sous les yeux les sites variés du pays, et les réflexions dont il sème ses tableaux et ses récits portent toutes un caractère remarquable de candeur et de bon sens. Cependant le journal de ses observations n'était pas destiné à voir le jour : sa femme seule devait le connaître par une correspondance épistolaire.

Le Vincennes ne tarda pas à faire voile vers Otaïti, situé à sept cents milles à l'ouest de Nuhukiva. Cette île, ainsi que celles de la Société, avait été le théâtre d'une grande révolution morale depuis le séjour des missionnaires envoyés en 1797 par la société de Londres. Cependant leurs travaux avaient lentement prospéré, puisque le nombre des conversions ne s'élevait pas au-delà de cinquante en 1813. En 1815, le progrès avait été très-rapide. On comptait alors près de cinq cents nouveaux chrétiens répartis entre toutes les îles de cet archipel, et la plupart étaient sortis de l'école des missionnaires établis dans la petite île d'Eimeo; ce qui prouve que les croyances religieuses n'ont pas de plus puissant véhicule que l'enseignement des sciences et des arts de la civilisation. La science et la religion triompheront de concert dans ces contrées barbares, en se prêtant un mutuel appui. Depuis cette époque, un renfort de missionnaires a favorisé ce mouvement progressif. La vieille idolâtrie a été vaincue sur tous les points par la puissance de la parole et l'exemple des bonnes mœurs. Les masses, entraînées par l'autorité des chefs, ont renoncé à leurs sanglantes superstitions; les idoles de bois ont été brûlées, et d'ardens néophytes encombrent aujourd'hui les écoles et les temples nouveaux, pour s'y instruire aux connaissances de l'Europe et pour rendre hommage au Dieu des chrétiens, vainqueur de l'ignorance et de la barbarie.

L'académie de la Mer du Sud, établie à Eimeo, située

à quinze milles à l'ouest d'Otaïti, est le foyer d'où rayonnent les lumières qui s'étendent sur les archipels environnans. Les élèves que renferme ce séminaire de la civilisation océanienne puisent l'instruction dans des livres imprimés dans leur propre langue, à l'aide d'un système de signes alphabétiques imaginé en Europe et publié par les soins de M. John Pickering en Amérique, dans les transactions de l'Académie Américaine des Arts et des Sciences. Les bâtimens de cette école sont situés à Afareitu, sur la côte orientale de l'île. Le séminaire, la chapelle et les maisons habitées par les naturels du pays sont bâtis en pierres blanches, sur le bord de la mer, au pied des montagnes qui s'élèvent presque perpendiculairement à la hauteur de trois mille pieds environ, et forment un paysage magnifique où l'ame s'élève à la vue des merveilles de la nature et des monumens de la civilisation. Un second édifice, bâti dans une autre partie de la même île, y témoigne encore du double triomphe du christianisme et des arts; c'est une chapelle de forme octogone, d'un diamètre de soixante à soixante-dix pieds, construite en corail poli qu'on prendrait pour du marbre. Les murs intérieurs sont crépis en plâtre. Des bancs fort propres, une galerie et une chaire d'élégante construction complètent cet ensemble de simple et noble architecture.

L'île d'Otaïti offre un monument non moins remarquable du progrès de l'industrie. C'est une route à barrières qui règne autour de l'île, sur un espace d'environ cent milles. Elle est l'ouvrage des repris de justice. C'est une chaussée de gravier fort douce et solidement encaissée, coupée de distance en distance par de petits ponts de bois dont les arches livrent passage aux courans d'eau qui descendent des montagnes voisines. Ce beau travail et son exécution par les condamnés, honorent doublement le gouver-

nement, puisqu'il prouve une haute intelligence, ou du moins un heureux instinct des principes de l'économie politique et morale. Car le travail accroît la richesse publique et moralise ceux qu'il arrache à l'oisiveté. Un peuple qui accomplit de pareils travaux sur une telle base, nous semble assez engagé dans les voies de la civilisation pour n'être plus à l'avenir qualifié de barbare. Un autre témoignage constate encore la marche progressive de ces peuplades, c'est le Code de Lois Écrites rédigé par M. Nott, l'un des missionnaires, adopté et mis en vigueur dans le ressort administratif des îles de la Société. Ce code définit clairement tous les crimes et tous les délits, et place à côté le châtiment qui sanctionne la défense.

Vers le milieu de septembre 1829, *le Vincennes* quitta les îles de la Société, et, après une traversée de cent vingt-cinq milles, arriva aux îles Sandwich, où M. Stewart se retrouva sur le théâtre de ses premiers travaux apostoliques, après une absence de quatre ans. Dix ans s'étaient écoulés depuis l'abolition de l'ancienne idolâtrie, par le roi Rihoriho. Peu de tems après ce décret, qui mit un terme aux pratiques homicides de l'ancien culte, quatre missionnaires envoyés des États-Unis s'étaient établis dans l'île avec un médecin, un imprimeur et un agriculteur. Ce fut immédiatement après l'arrivée de cette colonie religieuse, scientifique et industrielle, que M. Stewart aborda pour la première fois dans cet archipel, accompagné de M. Ellis, autre missionnaire, dont les prédications avaient laissé d'heureuses semences dans les îles de la Société, son premier séjour. Mais bientôt ils virent arriver quatorze nouveaux missionnaires qui formèrent avec eux une phalange respectable. Quoique la suppression des dieux anciens eût favorisé l'introduction du culte nouveau, cependant de nombreux obstacles arrêtaient encore l'essor de

la morale évangélique. Les naturels restaient plongés dans les ténèbres de la plus profonde ignorance, et leurs mœurs gardaient l'empreinte de la barbarie qui avait immolé tant de victimes humaines aux autels des faux dieux. La coutume autorisait encore l'exposition des vieillards malades dont la faim terminait les souffrances.

L'infanticide était fréquent ; les mères, quand elles étaient fatiguées d'élever des enfans malades ou importuns, creusaient dans leur cabane un trou qu'elles refermaient sur ces innocentes créatures, après avoir pris soin de prévenir leurs cris en les bâillonnant. Le sentiment maternel, si puissant d'ordinaire sur les femmes, était si complétement effacé du cœur de ces mères dénaturées, qu'on les voyait passer sans émotion sur la terre fraîchement remuée de ces tombeaux domestiques, et vaquer aux soins du ménage aussi tranquillement que de coutume. A la mort d'un chef important, au milieu des transports de douleur qui éclataient avec la plus grande violence, toutes les lois étaient momentanément suspendues, les ressentimens particuliers se faisaient jour par le pillage et le meurtre et toutes les passions brutales profitaient de l'interrègne pour se donner satisfaction. La licence faisait partie de tout deuil public. En un mot, la population se composait de larrons, d'ivrognes et de joueurs incurables. Les femmes, que l'édit de Rihoriho avait relevées d'un esclavage abrutissant, n'avaient pas perdu, en arrivant à une condition meilleure, les mœurs honteuses et cette licence effrénée qu'encourageait encore le goût de nos marins pour les plaisirs faciles. Tel était l'héritage de barbarie et de corruption que les dieux dépossédés laissaient au culte nouveau.

Toutes les îles Sandwich présentaient le même spectacle dix ans avant l'arrivée du *Vincennes*. Le champ ouvert

aux travaux des missionnaires était donc semé d'obstacles nombreux, qui auraient arrêté des courages vulgaires; mais l'esprit religieux s'anime en présence des difficultés. C'était une belle conquête que cinquante mille sauvages à tirer de l'ignorance et de l'abrutissement. La guerre, le meurtre et les vices avaient ainsi réduit cette population, que Cook évaluait à quatre cent mille ames en 1778. Les changemens et les progrès opérés pendant les dix années qui avaient précédé le voyage de M. Stewart, et surtout pendant les quatre dernières, sont vraiment surprenans; aussi ne sait-on comment qualifier les attaques de quelques résidens étrangers qui ont accusé les missionnaires d'exercer sur ces contrées une influence désastreuse. Les témoignages les plus imposans protestent contre ces assertions mensongères. Mais il est pénible de penser que l'intérêt puisse pervertir des hommes au point d'en faire des fauteurs d'ignorance et de corruption, pour donner plus beau jeu à la fraude et au libertinage. Car tel est le secret de ces honteuses calomnies.

C'est un fait bien connu que les résidens des îles de la mer du Sud se sont montrés, dès l'origine, les adversaires des missions. Leurs préjugés et leurs passions ont malheureusement trouvé crédit auprès de lord Byron, qui s'en est fait l'interprète dans le récit de son *Voyage sur la Blonde*. La *Quarterly-Review* de Londres a reproduit ces accusations dans ses colonnes, et elle a en outre publié une prétendue lettre de Boki, chef des îles Sandwich, dirigée contre les missionnaires. Cette lettre, fabriquée sans doute aux îles Sandwich, et arrangée par quelque fourbe pour paraître convenablement dans les journaux de Londres, semblait donner gain de cause aux détracteurs de ces apôtres de l'Évangile. C'était là une attaque peu généreuse et une véritable persécution contre des hommes

qui ont rendu à la cause de la civilisation le plus signalé service depuis la réforme, et dont le nom mérite de figurer honorablement à côté du grand nom de Martin Luther. Mais en admettant que quelques-uns de ces hommes aient commis des fautes en sortant de la sphère de leurs fonctions, il n'en faudrait pas moins rendre hommage aux travaux de l'ordre qui ont amélioré le sort de tant de tribus barbares, et conquis à la religion et à l'humanité de nombreuses peuplades abruties par l'ignorance et la superstition.

Quelques faits suffiront pour renverser tout cet échafaudage de calomnies. En rapprochant le présent et le passé, on mesurera facilement le progrès accompli en quelque peu d'années sous les auspices du prosélytisme religieux. M. Stewart visita Owhyhée, la plus orientale et la plus importante des îles Sandwich, en 1825, sur le même vaisseau que lord Byron. Les travaux des missionnaires venaient de s'ouvrir; deux ou trois fois le jour ces prédicateurs réunissaient autour d'eux une cinquantaine d'auditeurs dans les villages qu'ils parcouraient. Quatre ans après, à la place même où débarqua l'équipage de *la Blonde*, M. Stewart et les officiers du *Vincennes* assistèrent à l'office du dimanche. Ils entrèrent dans un vaste édifice capable de contenir plusieurs milliers d'auditeurs, et l'enceinte en était si bien remplie qu'ils ne purent arriver au pied de la chaire qu'en traversant avec beaucoup de difficulté et de lenteur la foule qui obstruait le passage au moment de leur arrivée. Le ministre, M. Goodrich, fut forcé d'interrompre son discours, qu'il reprit aussitôt qu'ils furent assis. L'attention des fidèles ne fut pas longtems suspendue, quoique les aiguillettes et les chapeaux emplumés des officiers de marine offrissent un spectacle assez étrange aux spectateurs de cette scène. « Je décrirais

difficilement, ajoute M. Stewart, l'impression que produisit sur mon ame la vue de cette foule pressée sur un espace de plus de neuf mille pieds carrés. Mes compagnons partagèrent cette émotion. Il me semblait que la majesté divine était rehaussée par la conquête de tous ces cœurs naguère souillés par le vice, et maintenant purifiés par la parole sainte. La rapidité de ce changement me paraissait miraculeuse, et me rappelait dans un autre ordre d'idées l'effet de cette toute-puissance qui, d'un seul mot, avait fait luire la lumière au sein des ténèbres. »

Le même esprit anime les habitans de toutes ces iles, et ce n'est pas un enthousiasme aveugle et passager, mais une ardeur réfléchie et durable. La meilleure part de la population montre sur tous les points un sérieux empressement à se faire initier, non-seulement aux doctrines du christianisme, mais aux usages et aux arts de la vie civilisée. Certes, c'est un grand et beau spectacle que cette foule d'enfans, de femmes, d'hommes, ou même de vieillards, se rendant régulièrement aux écoles pour y apprendre à lire et à écrire, et faisant ainsi les premiers pas dans l'immense carrière de progrès ouverte devant eux. Comment penser qu'il y ait sous le ciel des hommes disposés à arrêter un élan si noble, parce qu'il contrarie de misérables intérêts.

Pendant la semaine qui avait précédé l'arrivée du *Vincennes,* un examen public des écoles avait réuni sur le même point près de dix mille personnes. Quelque tems après, les officiers du *Vincennes* assistèrent à un autre examen qui eut lieu à Honoloulou, résidence du jeune roi, et le principal port de cet archipel. L'enseignement des classes supérieures, comprenant plusieurs centaines d'élèves, embrassait la lecture, l'écriture, les élémens du calcul, la géographie, l'histoire sainte et le chant. Le ré-

sultat de cette épreuve fut très-favorable au plus grand nombre des élèves, et les témoins avouèrent que les écoles de l'Europe trouvaient là une assez redoutable concurrence. Le roi, alors âgé de seize ans, et quelques-uns des vieux compagnons d'armes et des conseillers de Taméhaméha (1) figuraient à la tête de leurs classes, et se montraient jaloux de tenir et de mériter au gymnase le rang qu'ils avaient dans l'état. Le roi fit une lecture en anglais. Sa prononciation étonna l'équipage par la netteté des sons et la pureté de l'accent. On avait exposé, dans la salle d'examen, des ouvrages d'aiguille sortis d'une école de jeunes filles, tenue par miss Ward; ces travaux étaient fort bien exécutés. Déjà un assez grand nombre de femmes sont devenues d'habiles couturières, et gagnent leur vie à faire des robes ou des habits. A côté de ces symptômes d'une vie nouvelle, on doit s'attendre à trouver encore des traces de l'ancienne barbarie; mais elles sont moins nombreuses et moins profondes qu'on ne serait tenté de le croire. L'opulence des chefs, enrichis par les visites des vaisseaux étrangers et le commerce du bois de sandal, aurait dû produire un luxe de mauvais goût et des extravagances de parvenus; cependant ces barbares de la veille se montrent fort judicieux dans le choix des ornemens qui attestent la supériorité de leur richesse et de leur condition. M. Stewart décrit en détail l'ameublement du palais du roi et des maisons des chefs principaux, et l'on ne trouve rien dans ces descriptions qui indique une préférence puérile pour le clinquant et les colifichets.

On lit dans une lettre adressée par les missionnaires au capitaine Finch, le passage suivant : « Il n'y a pas de nation plus tempérante et moins adonnée au jeu que la popu-

(1) Ce roi des îles Sandwich est connu par son voyage en Europe.

lation des îles Sandwich. L'industrie a été encouragée, le commerce s'est accru dans une proportion de cinq cents pour cent. Des écoles ont été fondées partout; trente mille habitans, et peut-être davantage, y reçoivent une instruction solide. Cinq cents feuilles sur différens sujets, dans la langue du pays, ont été imprimées par nos soins. Elles contiennent plus de la moitié du Nouveau-Testament et une centaine d'hymnes. Ces matériaux, imprimés et publiés dans des formats différens, composent une masse de sept millions de pages environ. » Si le tems permettait aux missionnaires de travailler à la rédaction d'un journal, cette entreprise trouverait de nombreux soutiens, et nous aurions déjà, au dire de M. Stewart, une feuille polynésienne sous le titre de *Havaïian Herald and Sandwich Island Register*.

Plusieurs tentatives ont été faites pour l'établissement d'un code de lois écrites; mais elles n'ont pas été complétement heureuses. La plupart des résidens étrangers, nous n'osons pas dire tous, se sont opposés à cette utile innovation, en déclinant la juridiction du gouvernement insulaire. Il est vrai qu'ils ne reconnaissent pas davantage celle de leurs gouvernemens; de sorte qu'entre cette double incompétence, ils se trouvent de fait au-dessus de toutes les lois. Jusqu'à présent ils ont défendu avec quelque succès cette sauvage et immorale indépendance. A l'époque de la visite de lord Byron, on agitait la question d'un code de lois générales qui devaient régler les rapports politiques du gouvernement avec les administrés, garantir les droits de la propriété territoriale, et organiser le commerce. Ces dernières sont les seules qui paraissent avoir été adoptées, et leur influence a déjà produit d'heureux effets. La régence, qui gouvernait alors au nom du jeune roi, essaya dans le même tems d'introduire quelques lois

de police intérieure pour favoriser la répression des crimes. Quelques-uns des missionnaires furent appelés pour éclairer la discussion ; mais, pendant la délibération, une émeute, organisée et dirigée par les résidens étrangers, troubla violemment les séances du conseil, et intimida les chefs du gouvernement, qui jugèrent prudent d'ajourner l'exécution de leur projet. Cependant, malgré les efforts de la même opposition, les régens se déterminèrent, en 1827, à promulguer, contre le meurtre, le vol et l'adultère, des lois qui portaient la peine de mort contre le premier de ces crimes, et l'emprisonnement avec les fers contre le vol et l'adultère. Ces lois furent publiées par le roi en personne devant une immense assemblée ; plus tard on en ajouta quelques autres contre le jeu, l'ivrognerie, la prostitution et la violation du sabbat. Un fait, qui se passa dans les premiers tems de la mission, prouvera comment quelques-uns des résidens étrangers se jouent de ce qu'il y a de plus sacré. Mistress Bingham avait réuni dans une école un certain nombre de jeunes filles du pays, qu'elle avait habillées à ses frais, et auxquelles elle était parvenue à donner des habitudes laborieuses et quelques connaissances, lorsqu'elles furent enlevées en plein jour et de vive force à leur institutrice, qui ne put opposer que ses larmes à la violence des ravisseurs. Il est inutile d'ajouter que ces malheureuses devaient servir aux plaisirs des auteurs de ce rapt infâme.

Voici un autre fait qui s'est passé en 1829, et qui jette quelque lumière sur les habitudes et les prétentions des résidens étrangers. Dans le voisinage de Honoloulou s'étend un vaste pâturage, propriété communale dans laquelle les résidens et les naturels ont le droit de faire paître les chevaux et les bêtes à cornes. Ce pâturage est bordé de plantations qui sont des propriétés particulières, et l'usage

adjuge aux propriétaires de ces enclos les animaux qui en forcent la clôture. Ordinairement le propriétaire n'use pas rigoureusement de son droit et transige moyennant une indemnité proportionnée au dommage qu'il a souffert. Un résident anglais, possesseur de l'un de ces enclos, avait l'habitude de tuer sans autre forme de procès les animaux qui violaient la consigne. Un jour une des vaches de notre impitoyable compatriote s'introduisit dans la plantation d'un voisin, qui la retint en garantie du dommage fait à sa propriété ; mais il céda bientôt aux menaces de l'Anglais, qui reprit sa bête sans dépens. La même vache ayant violé une seconde fois la même enceinte, le propriétaire prit le parti de la tuer pour en finir. Indigné de cette représaille violente, l'Anglais, accompagné d'un Américain, arrive à cheval chez l'audacieux, se saisit de sa personne, lui garrotte les mains, et, après lui avoir passé une corde autour du cou, l'attache derrière son cheval et l'emmène à toute bride à la ville, située à trois milles environ. Il aurait sans doute rendu l'ame pendant ce périlleux trajet, si un charitable insulaire n'eût coupé la corde qui lui serrait la gorge. Toutefois les ravisseurs continuèrent leur course jusqu'à la ville, où leur prisonnier fut enfermé sur leur dénonciation et mis aux fers.

Cette affaire fit grand bruit à Oahou. Les résidens anglais adressèrent un Mémoire au gouverneur, dans lequel ils représentaient que leurs jours et leurs propriétés ne seraient plus en sûreté dans l'île, si on ne réprimait pas l'audace de leurs adversaires. Ils sommaient en outre le gouverneur Boki de faire à leur requête une réponse catégorique qu'ils transmettraient à leur gouvernement. Un conseil extraordinaire s'assembla, et la réponse fut rédigée en anglais et en langue hawayane. Elle était digne et

modérée. Le gouvernement y déclarait que sa protection était assurée aux résidens; mais qu'ils étaient tous justiciables des lois du pays; que, dans l'espèce, les plaignans avaient eu tort de se livrer à des violences contre celui qu'ils accusaient, et que ces voies de fait étaient un véritable crime. Cette pièce était terminée par cette allocution vraiment touchante : « Ceci s'adresse à vous tous, à vous nos pères, qui êtes venus des régions d'où soufflent les vents; ayez pitié d'une nation de petits enfans, tout jeunes et tout faibles, dont l'esprit est encore couvert de ténèbres; aidez-nous à marcher droit et recherchez avec nous ce qui doit être le plus utile à notre pays. » Cette réplique fut peu agréable aux auteurs du Mémoire, qui menacèrent de châtier rudement ceux qui donneraient de la publicité à ce document. Des personnes attachées de cœur aux missionnaires, essayèrent de les détourner de prêter leur presse à cette œuvre; mais ceux-ci n'écoutèrent pas ces conseils de prudence, et nous n'avons pas appris qu'ils aient eu à se repentir de leur courage.

Si les résidens étrangers étaient réellement favorables à la cause du progrès, et s'il avaient sérieusement le désir d'améliorer la condition des insulaires, ils useraient de leur influence pour seconder les efforts des missionnaires. Ce serait là le seul moyen de partager la confiance que ceux-ci inspirent à ce peuple enfant, qui se porte naturellement vers ceux qui lui promettent l'appui dont sa faiblesse a besoin. Dans le conflit qui s'est élevé entre les résidens et les missionnaires, les insulaires ne pouvaient pas hésiter à prendre parti pour ceux qui les relèvent de l'ignorance et de la corruption par de pieuses leçons et de bons exemples. La force des choses amène les missionnaires sur le terrain de la politique, lors même que, fidèles aux instruc-

tions reçues de leurs supérieurs, ils voudraient s'en tenir aux matières de foi et de conscience. Leur puissance est le prix de leur dévoûment.

Le capitaine Finch était porteur d'une lettre du secrétaire de la marine, M. Southard, écrite par ordre du président Adams au jeune roi des îles Sandwich. Cette lettre, à la date du 20 janvier 1829, exprimait l'admiration du président pour les progrès des insulaires dans la connaissance des lettres et de la vraie religion; elle les encourageait à persévérer dans la même voie et à traiter favorablement les missionnaires à cause de leur dévoûment aux véritables intérêts du pays. Le ministre ajoutait que les résidens étaient soumis à la loi commune; qu'ils ne pouvaient pas la braver sans violer leurs devoirs envers le gouvernement insulaire et celui de leur patrie, et que le capitaine Finch avait ordre d'accueillir les plaintes que leur conduite avait provoquées, et d'en tirer, dans la limite de ses pouvoirs, une éclatante réparation. Cette communication répandit la joie parmi les insulaires; le roi et les chefs de l'île en écoutèrent publiquement la lecture avec une émotion qui alla jusqu'aux larmes. En se montrant sensibles à ce point à un témoignage d'estime donné par un gouvernement étranger, les chefs des îles Sandwich reconnaissaient naïvement qu'ils se considèrent comme des enfans que les hommes faits de l'Europe et de l'Amérique doivent guider et soutenir pendant les années de leur laborieuse éducation. Toutefois, les résidens américains rédigèrent contre cette lettre une protestation, dans laquelle ils accusaient le secrétaire de la marine d'avoir outrepassé son droit en déclarant que la Bible chrétienne était la vraie religion, et en recommandant les missionnaires à la bienveillance du peuple et du gouvernement. Ils affirmaient en outre qu'aucun résident américain ne

s'était mis en contravention avec les lois du pays, et que d'ailleurs, quelle qu'eût été leur conduite, le gouvernement des États-Unis n'en était pas juge.

Tel est l'état des choses dans cette partie du monde océanien. L'influence de l'Europe et de l'Amérique s'y fait sentir par la présence des missionnaires, des résidens étrangers et des voyageurs que le commerce attire dans ces parages. Les peuplades indigènes y sont appelées à la civilisation par la religion et l'industrie ; mais les représentans des intérêts moraux et des intérêts matériels, divisés par le désir d'une domination exclusive, se livrent à des débats dont l'animosité pourrait amener une lutte fâcheuse. Les étrangers qui s'expatrient pour aller s'établir aux îles de la mer du Sud ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, la fleur de nos populations ; pour la plupart, ils apportent à leurs hôtes, déjà flétris par les vices de la barbarie, les vices de la civilisation. S'ils agissaient seuls sur l'esprit des peuples, il faudrait désespérer de l'avenir de ces belles contrées : la décadence morale et matérielle qui avait frappé tous les observateurs depuis les voyages de Cook n'aurait eu d'autre terme que l'anéantissement complet de toutes ces tribus sauvages, si l'intervention des missionnaires évangéliques n'avait pas commencé l'œuvre de régénération qui se poursuit depuis quelques années avec tant de succès. Dans cette collision, l'instinct des insulaires ne s'est pas mépris sur les véritables défenseurs de leurs intérêts : d'un côté, ils ont vu la cupidité qui s'enrichissait à leurs dépens, et l'immoralité qui exploitait leurs vices et leurs faiblesses ; de l'autre, ils ont reconnu un dévoûment sincère, qui leur donnait le précepte et l'exemple du sacrifice. Ils ont senti leur cœur ému et fortifié par une parole qui échauffe et nourrit l'ame, et ils ont compris qu'il n'y avait pour eux de vrai

bonheur et de dignité que dans les voies qui leur étaient tracées par de véritables amis de l'humanité. Espérons que les clameurs de l'intérêt et les sourdes menées de la corruption ne prévaudront pas contre les efforts d'un héroïque désintéressement.

(*North American Review.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° XI.

FAUTE ET REPENTIR.

La dernière et la plus méprisable de toutes les créatures, une pauvre fille rebutée du monde, sera l'objet et non l'héroïne de ce récit. Lecteur, vous n'exigez pas sans doute que ma plume embellisse et colore pour vos menus plaisirs ces rêves sans vie et sans chaleur, que les romanciers appellent un héros et une héroïne : j'arrache des feuilles de ma vie quelques lambeaux épars, tels absolument qu'ils se présentent, flétris, décolorés, lacérés, humides de larmes et quelquefois de sang. Puisse cette reproduction de mes souvenirs et de mes impressions trouver de l'écho dans les ames! Je dirai tout ce que j'ai senti et tout ce que j'ai vu; je ne reculerai pas même devant la honte de me montrer accessible à des sentimens de pitié que le monde pourrait trouver inconvenans et déplacés. Pauvre enfant! fragile femme! punie si cruellement! brebis égarée du bercail, et marquée d'une lèpre hideuse, quelques larmes seront consacrées à ton souvenir.

Que l'on imagine, si l'on peut, une misère plus complète, une victime plus abjecte. On a dû le deviner déjà; je veux parler d'une femme dont la seule désignation émeut, chez les femmes, non la pitié, mais la colère

(1) Voyez les articles précédens dans les Numéros 2, 4, 5. 6, 7, 8, 9, 11, 15 et 24 de la seconde série.

et le dégoût de l'ame la plus honnète et la plus tendre. Nul être ne pensait à toi, personne ne s'intéressait à ton sort, et ton agonie était celle du crime en horreur à tous, quand j'ai pris pitié de toi.

Voici, dans toute sa simplicité, le récit de honte et de douleur, mais aussi de repentir et de réconciliation morale, que je recueillis près de ce lit de mort abandonné. En lisant ces pages, que l'on s'arrète un moment, et que l'on réfléchisse que c'est là une histoire de tous les jours, un fait commun et trivial comme le pavé de nos capitales; que l'on y pense avec angoisse, cette jeune fille, ce sont des milliers de jeunes filles, enlevées par le même monstre, englouties par le même gouffre. La cinquième partie au moins de la population féminine n'a pas d'autres annales. Épouvantable pensée sur laquelle les hommes du gouvernement et de la philantropie devraient enfin arrêter leurs regards!

. . . .

L'automne de 1818 allait finir. Nous étions assis autour du foyer de la famille, dont le *poker* (1) ranimait la flamme; j'étais fatigué de mes courses, et nous nous taisions; la pluie, qui avait tombé pendant le jour, continuait avec violence, et le bruit sourd de sa chute se mêlait au sifflement lugubre du vent d'automne. Je goûtais vivement cette paix de la famille, dont le tumulte extérieur augmentait le charme. Arrivé enfin à cette époque de la vie, où tout homme laborieux peut recueillir le fruit de ses fatigues et de ses travaux, j'arrètais avec complaisance mes regards sur cette scène intérieure; sur un de mes enfans répétant sa leçon aux genoux de sa mère;

(1) Morceau de fer au moyen duquel on attise le charbon de terre déposé dans la grille.

sur un autre qui se jouait auprès du foyer, jouissances bien simples assurément, mais qui seront toujours les plus vives et les plus profondes qu'un homme de bien puisse sentir.

« Qu'y a-t-il donc? demandai-je au domestique qui entrait.

— Une femme est en bas, et demande à vous parler, monsieur. »

Je descendis et j'aperçus, assise sur la banquette, dans le corridor du rez-de-chaussée, une figure grasse, noire, flétrie et mafflée, que la lampe suspendue à la voûte éclairait à demi, et qui se leva quand je m'approchai d'elle; c'était une femme mal vêtue, ramassée dans sa taille, et dont l'œil éteint semblait nager encore dans l'ivresse du jour précédent; elle me présenta un fragment de papier sale, et me dit d'un air nonchalant :

« C'est une jeune dame qui a besoin de vous, monsieur le docteur. »

Je lus ces mots écrits sur le morceau de papier : « Miss » Edwards, cour du Lion, rue de Blenheim, n° 11, au troi- » sième étage. » Ces lignes étaient tracées d'une main tremblante et débile, mais je fus frappé de la légèreté et de la délicatesse des caractères.

« Cette dame est malade? demandai-je à la vieille femme.

— Malade? oh! je vous en réponds! C'est une femme qui n'a pas long-tems à vivre; elle est usée, voyez-vous! c'est fini! »

L'air d'insouciance et d'impudence de cette femme me choquait singulièrement, et il ne fallait pas une grande sagacité pour savoir à qui j'avais affaire. D'ailleurs, je l'avoûrai, la nuit était si mauvaise et la rue de Blenheim si éloignée de ma maison, que je ne me souciais guère

de me déplacer inutilement et de suivre l'étrange guide que l'on m'envoyait.

« A-t-on réellement besoin de moi? demandai-je à la femme.

— Elle veut absolument vous voir; elle s'est trouvée très-mal.

— Est-ce un mal subit, une indisposition momentanée?

— Non, monsieur. Voici déjà long-tems qu'elle traîne; je ne l'ai jamais vue bien portante depuis qu'elle est venue loger chez moi.

— Je vous conseille de la conduire au dispensaire.

— N'ayez pas peur, monsieur, n'ayez pas peur : pardieu! vous serez payé.

— Très-bien, très-bien, je vous suis, » lui dis-je vivement, pour me débarrasser d'elle, car sa présence dans ma maison me révoltait. Elle descendait les marches du perron, et je fermais la porte sans cérémonie, lorsque se retournant elle s'écria :

« Ma maison est un peu bruyante. Mais que cela ne vous effraie pas : j'y tiendrai la main, et je dirai à mes... »

Elle allait continuer son explication, dont je n'avais nul besoin : commentaires inutiles que je devinais sans peine, et que j'interrompis brusquement en fermant la porte de la rue. Je restai indécis pendant quelques momens, sur ce que je devais faire; enfin, le sentiment du devoir l'emporta sur toutes les autres considérations. Armé de mon parapluie et couvert de mon manteau, je m'aventurai dans ces rues, que des torrens fangeux traversaient, dont les lampes nocturnes s'effaçaient sous le voile de la pluie ondoyante, et dont le silence et la solitude avaient quelque chose d'effrayant. Quelques réflexions peu rassurantes s'éveillèrent dans mon esprit. Après avoir marché pendant un quart-d'heure, j'atteignis le quartier de Lambeth, où se

trouvait située la maison que je cherchais. Dans ces rues tortueuses, pas un réverbère allumé, pas une lumière qui scintillât à travers les volets, pas un watchman de garde. Je me souvins d'avoir lu dans les journaux de la semaine précédente l'histoire d'un médecin qui, comme moi, s'était hasardé pendant la nuit dans ce quartier immonde, habité par une population vicieuse. Son guide l'avait conduit dans une maison isolée, d'où il était sorti dépouillé de ses vêtemens, de ses objets précieux, et cruellement battu. J'enfonçai dans mon gousset la chaîne d'or de ma montre; et, boutonnant avec soin ma redingote, j'entrai bravement dans la cour du Lion.

La vieille porte de chêne peinte en rouge restait toujours ouverte. Un carré de maisons de brique à trois étages était éclairé par un seul réverbère central, dont le vent et la pluie ballottaient et obscurcissaient les lueurs inégales et blafardes; ce demi-rayon incertain se promenait tour-à-tour sur dix ou douze portes ouvertes : là des femmes étaient groupées, chantant à pleine gorge, conversant avec une familiarité vulgaire d'un bout de la cour à l'autre, ébranlant l'air de leurs cris et de leurs risées. J'étais dans un affreux repaire, véritable nid de guêpes. Je trouvai enfin le n° 11, dont la porte était ouverte comme toutes les autres. Assise sur la natte intérieure, une femme que je heurtai dans l'obscurité commença par me maudire, et quand je lui appris qui j'étais :

« Ah! s'écria-t-elle, c'est le docteur qui vient voir Sally. »

La même figure noire et tout empreinte de vice, que j'avais congédiée si lestement, parut. C'était la maîtresse du logis, la *mère*, selon l'argot de ces lieux infâmes; elle tenait à la main un flambeau de cuivre, armé de sa chandelle.

« Par ici, monsieur, par ici; je vais vous conduire. Betty, prenez le parapluie de monsieur.

— Je vous remercie; il n'est pas très-mouillé. »

Je suivis cette femme, toujours armé du parapluie, dont l'eau qui dégouttait traçait un long ruisseau; les mains auxquelles il aurait fallu le confier me semblant peu sûres, je ne voyais pas de raison pour me priver, non-seulement d'un ustensile nécessaire, mais d'une arme défensive dans le besoin. Le vieil escalier chancelant s'ébranla sous mes pas, et la porte de la chambre à coucher s'ouvrit. Alors ma crainte et mon inquiétude firent place à d'autres émotions. Qui peindrait, sans inspirer le dégoût, la malpropreté de cet asile? Une chandelle commune était plantée dans une bouteille placée sur la cheminée, et tenait compagnie à deux ou trois tasses ébréchées, à quelques pots de pommade en débris. La longue mèche de la chandelle fumeuse répandait une clarté sombre sur deux ou trois chaises déjetées, sur une petite commode brisée en plusieurs endroits, sur une petite table ronde à dessus de marbre fendu, sur une vieille malle de crin, veuve de la moitié de son couvercle. Une saveur lourde, épaisse, maladive, soulevait le cœur en entrant; il y faisait très-chaud, et un bon feu de tourbe brûlait dans une petite cheminée à grille. Pour suppléer à l'absence de toutes les vitres cassées, vieux livres, robes en lambeaux, avaient été entassés dans les interstices. J'éprouvais dans ce repaire un sentiment de malaise; je fus un moment tenté de me retirer.

« La voilà, cette pauvre fille, me dit la vieille en entrant; cela ne va pas bien, comme vous allez voir, monsieur. »

Et toute pantelante de l'effort que lui avaient coûté les marches qu'elle avait gravies, elle s'appuya sur la chemi-

née ; puis, après avoir mouché la chandelle et attisé le feu, elle s'en alla en me disant :

« Je crois que miss Edwards désire être seule avec vous, monsieur ; je vous laisse. Si vous avez besoin de quelque chose, il y a du monde dans la maison. »

Elle referma la porte, et je respirai un peu plus librement ; sa présence me suffoquait. J'approchai du lit une des chaises et la table, sur laquelle je plaçai la chandelle. Une femme était étendue sur le lit, au milieu de ses vêtemens en désordre et la figure cachée dans ses deux mains.

« Vous souffrez beaucoup, » lui dis-je en essayant de détacher une de ses mains. Je voulais à-la-fois tâter son pouls et voir sa figure ; mais ses doigts étaient fortement serrés, et je ne pus y réussir ; quand je renouvelais cette tentative, un gémissement imperceptible s'échappait de son sein.

« Vous souffrez donc beaucoup, repris-je ; permettez-moi, du moins, madame, de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous soulager. »

Sa figure restait cachée ; ses mains ne remuaient pas.

« Allons, lui dis-je, je suis le docteur ***. Vous m'avez fait demander, me voici ; dites-moi où vous souffrez. Pourquoi me cacher ainsi votre visage ?

— Eh bien ! me connaissez-vous ? »

C'étaient moins des paroles qu'un cri faible et gémissant ; elle s'était levée en disant ces mots, et de ses deux mains elle ramenait vers les tempes ses touffes de cheveux noirs. Je vis une figure pâle et décharnée, dont les regards s'arrêtaient sur moi, pleins d'angoisse et d'effroi. La soudaineté imprévue et la singularité de ce mouvement m'avaient surpris. Elle resta long-tems dans la même attitude, respirant péniblement et par saccades, et continuant d'arrêter sur moi son œil morne et terrible, qui me frap-

pait de stupeur. Peu-à-peu, lentement, je la reconnus; ses traits se représentèrent à ma mémoire tels que je les avais vus jadis : un frisson involontaire fit trembler tout mon corps, et cette sensation pénible, cette sueur glacée qui se promenèrent sur tous mes membres agités, je ne les oublirai jamais.

« Hortense! est-ce possible ? »

J'élevais les mains, consterné : je doutais encore, et ne savais si mes yeux ne me trompaient pas. Elle ne répondit rien; mais elle remua la tête vivement pendant quelques secondes, et tomba épuisée sur son chevet. J'aurais voulu lui parler, lui prendre la main; mais j'étais si agité, je venais de recevoir une si étrange secousse, que, pendant quelques momens, je me trouvai incapable de parler et d'agir. Quand je revins à moi, elle s'était évanouie. Dieu! quelle ruine! et qu'était devenue cette beauté? Quoi! cet être usé, vieilli dans sa jeunesse et dans sa fleur, décharné, frappé du sceau de la débauche, cette femme repoussée de tous et mourant dans la tanière du vice vulgaire et grossier, c'était elle! c'était la jeune fille brillante qui avait fait les beaux jours de Bath et de la plus élégante société des Trois-Royaumes! Hortense, l'amie de ma femme, une jeune fille charmante, que j'avais vue, avant notre mariage, si fraiche, si riante et si digne d'estime et d'amour!

Une bouteille de sels, que je portais toujours avec moi, lui rendit l'usage de ses sens : ses paupières se soulevèrent lentement, et quand sa prunelle se découvrit et s'arrêta sur moi, elle se voila aussitôt. Hortense se retourna par un mouvement brusque et convulsif, et croisa de nouveau ses mains sur son visage qu'elle voulait cacher.

« Miss Bentley, lui dis-je en me rappelant son nom de

famille, au nom du ciel calmez-vous, si vous continuez ainsi je ne pourrai vous être utile à rien. »

Mais quand elle entendit son nom de famille sortir de mes lèvres, l'impression que ce mot fit sur elle eut quelque chose de vraiment affreux. Elle remua de nouveau la tête comme si elle eût voulu dire : « Non, non, je ne m'appelle plus ainsi. »

« Vous n'avez pas peur de moi, lui dis-je, vous ne pouvez pas en avoir peur. Je désire sincèrement vous être utile, veuillez donc me dire où vous souffrez. »

— Là ! » s'écria-t-elle, en plaçant sa main gauche sur son cœur, avec une expression si tragique, et si amèrement profonde, que si l'homme le plus dépravé, le plus habitué aux artifices de la séduction, eût pu la voir et l'entendre lorsqu'elle prononça ce mot unique, il se serait repenti. J'essayai de cacher mon émotion ; je pris sa main, je lui tâtai le pouls, et j'essayai de me renfermer dans les devoirs de mon état.

« Ressentez-vous, lui demandai-je, quelques douleurs de l'autre côté ? »

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

« Crachez-vous le sang ? répondez-moi, miss Bentley.

— Miss Bentley ! miss Bentley ! Pourquoi ce nom ? pourquoi me le donnez-vous ? Je ne m'appelle pas ainsi ; vous vous moquez ; ah ! cela est cruel ! cela est cruel ! Au surplus, je m'y attendais... »

Après avoir prononcé ces mots, Hortense laissa couler un torrent de larmes qui la soulagèrent ; je me rassis ; pendant quelque tems nous gardâmes le silence. Enfin, elle me dit à demi-voix :

« Je pense bien que vous êtes étonné et choqué... de me voir ici... sans doute... Sans doute... on vous a tout appris.

— Nous parlerons de cela plus tard; occupons-nous d'abord de votre santé. Vous êtes très-mal, à ce qu'il me semble; pourquoi ne m'avez-vous pas fait demander plus tôt? Y a-t-il long-tems que vous souffrez? Si j'avais su que vous aviez besoin de mes soins, je me serais empressé de vous les offrir. Assurément, Hortense, vous ne me les auriez pas demandés deux fois.

— Je n'osais pas, je n'osais pas, docteur; je regrette même de vous avoir envoyé chercher. Votre présence et vos paroles m'ont fait du mal, et m'ont rendue presque folle; comme vous voyez, je souffre horriblement; là, là dans le cœur. C'est un enfer, ajouta-t-elle, en prononçant cette dernière syllabe avec une vibration pénétrante et une intonation qui révélait une insupportable douleur.

— Réprimez, lui dis-je, cette violence, ou ma présence ici deviendrait absolument inutile. Quelle est cette folie? à quoi peut-elle vous servir? et pourquoi resterais-je ici quand vous m'ôtez les moyens de vous être utile. »

Elle ne dit rien, mais toussa violemment; puis elle se leva sur son séant, chercha son mouchoir. Un moment après je le vis tout baigné de sang; un vaisseau s'était brisé dans sa poitrine.

J'étais extrêmement effrayé. Comme elle était forcée de se servir incessamment de son mouchoir, il fut bientôt hors d'état de lui servir à rien. D'un signe de main elle indiqua les tiroirs de la vieille commode; je la compris, et j'en tirai un mouchoir blanc; bientôt il fut comme l'autre, souillé, flétri et inutile; il fallut le remplacer. Dans les intervalles de cette cruelle manœuvre, elle essayait de me parler, mais je l'arrêtais; et, la regardant de l'air le plus solennel et le plus grave : « Au nom de Dieu! lui dis-je, taisez-vous; un mot de plus et vous êtes morte. Votre vie ne tient à rien. »

Ses lèvres s'agitaient encore pour me parler.

« Je vous répète, m'écriai-je en lui saisissant le bras, que cette mort sera un suicide, et que toutes les conséquence d'un tel acte pèseront sur vous. »

Un sourire, qu'il serait difficile de caractériser et de faire comprendre, un sourire tel que des lèvres humaines n'en avaient peut-être jamais formé, effleura sa bouche un moment : puis elle se tut. Je résolus de la saigner. Peut-être s'étonnera-t-on de me voir agir ainsi, et enlever encore du sang à une femme qui en avait tant perdu; mon but était d'affaiblir l'action du cœur, et de diminuer ainsi le volume de sang qu'il déverse dans le vaisseau brisé.

Lorsqu'elle vit mes préparatifs, la lancette qui brillait dans ma main et la vieille aiguière fendue que je venais d'apporter, elle me montra tous les linges empourprés de sang qui jonchaient le lit : puis elle murmura très-faiblement et d'un air surpris :

« Encore du sang ! »

— Restez tranquille, lui dis-je, et fiez-vous à moi. »

Saignée à blanc, elle s'évanouit; cette teinte grise et matte qui annonce la mort passa sur son visage comme une nuée sombre, et elle dit en respirant à peine :

« Est-ce que je meurs ? »

Je bandai son bras de mon mieux; j'écrivis une ordonnance sur le premier lambeau de papier qui s'offrit, et quelle que fût ma répugnance, j'ouvris la porte et j'appelai.

« Ah ! dit la femme qui entra dans ce taudis, toute couverte de rubans flétris et de fleurs fanées, c'est donc une affaire finie; Sally a déménagé.

— Taisez-vous, lui dis-je; qu'on porte ceci, à l'instant même, chez le pharmacien le plus voisin. »

J'épargnerai au lecteur une foule de détails dont la nudité révoltante n'ajouterait rien à l'intérêt de ce récit. Ce

fut la *mère*, comme on l'appelait, qui se chargea d'aller chercher la potion. Quand elle rentra, elle s'approcha du lit comme si elle eût pris intérêt à la malade, et me dit tout bas :

« Est-elle beaucoup plus mal ?

— Oui, madame ; elle demande les plus grands soins ; si l'on n'y prend garde, elle ne passera pas la nuit.

— Ne vaudrait-il pas mieux l'envoyer à l'hôpital tout simplement ? » Et elle fixait sur moi de gros yeux stupides et hébétés.

« Il ne faut pas qu'elle bouge de son lit, entendez-vous ? il faut qu'elle y reste long-tems et dans le plus grand calme, je vous en préviens !

— Vous m'en prévenez ! et que diable voulez-vous que j'en fasse ? je ne tiens pas un hôpital de femmes malades. »

J'eus peine à étouffer mon indignation.

« Allons, ma bonne femme, ayez un peu pitié de cette malheureuse ; c'est son lit de mort.

— A tous les diables d'enfer les lits de mort ! Qui paiera les frais de sa maladie ? Ce n'est pas moi assurément, et je défie la paroisse de m'y forcer. Mais, à propos, Sally, continua-t-elle en s'approchant du lit, vous aviez de l'argent il y a quelques jours, qu'en avez-vous fait ? »

Je l'éloignai du lit en lui disant :

« Descendez chez vous, nous arrangerons tout cela. »

Mais elle n'avait pas l'air de vouloir m'entendre. Je me plaçai devant elle ; et, la regardant d'un œil courroucé, je lui dis :

« Vous tuez cette femme ; allez vous-en. »

Et je la poussai par les épaules en refermant la porte.

La malade avait entendu toute cette conversation, qui l'avait, comme on le pense bien, cruellement agitée. Je saisis le moment où elle voulait me parler :

« Il faut que vous me laissiez parler seul, lui dis-je ; un mouvement de tête suffira pour me faire connaître votre approbation ou votre désapprobation ; vous direz *oui* et *non* par signes. Croyez-vous que, si une femme âgée et respectable, attachée à un dispensaire de Londres, venait ici vous soigner, les gens de la maison y consentiraient ? Croyez-vous qu'elle pût vous rendre les services nécessaires, jusqu'au moment où vous quitteriez cette maison ? »

Je vis que mes dernières paroles l'étonnaient. Elle baissa la tête en signe d'assentiment.

« Quand vous irez mieux, consentez-vous à être transportée dans un dispensaire que je connais, et où vous seriez très-bien soignée ?

— Oui, répondit-elle par un signe.

— Devez-vous quelque chose ici ?

— Ah ! mon crime a payé, » répondit-elle faiblement.

Je lui ordonnai le silence ; et je repris :

« Nous nous entendons fort bien maintenant ; adieu. Je ne peux pas rester davantage, et vous avez besoin de repos. Il faut qu'on donne de l'air à cette chambre et que l'on vous fasse prendre la potion. Je vais, en descendant, recommander aux gens de la maison de vous laisser tranquille ; surtout ne parlez pas ; sous aucun prétexte, pour aucun motif, au nom de toutes vos espérances pour cette vie, de toutes vos craintes pour l'autre... je vous l'ordonne ! Que Dieu vous protège ! à demain. »

J'allais sortir, elle me rappela, chercha long-tems quelque chose sous le chevet de son lit, et en tira une bourse qu'elle me présenta.

« Allons, lui dis-je, laissez cela.

— Mais votre visite doit être payée, murmura-t-elle.

— Vous êtes, pour moi, une malade du dispensaire, et

mon devoir est de vous soigner… Tout cela est inutile ; finissons-en… ou vous ne me reverrez pas. »

La bourse retomba sur le lit ; elle prit ma main, leva les yeux vers moi avec une expression bien douloureuse, et je sentis des larmes qui tombaient brûlantes sur mes doigts.

« Un mot, un seul mot, murmura-t-elle, vous ne direz pas à votre femme… »

Je lui promis de ne rien dire, persuadé que mes premières paroles, en rentrant chez moi, seraient contraires à ce que j'avais promis. Elle soupira, et je vis avec plaisir que la potion calmante commençait à produire son effet. Je m'esquivai. La chandelle s'était éteinte, et je descendis à tâtons les escaliers aux marches brisées et aux murs crayeux qui déteignaient sur mon habit. Des voix de femmes et d'hommes, des cris de colère, des hurlemens, des imprécations qui partaient du rez-de-chaussée, arrivaient jusqu'à moi. Une querelle violente telle que ces lieux en voient éclater, s'y était engagée. Quel asile de repos pour la malheureuse, étendue sur le grabat du troisième étage !

Ce fut une scène bien significative et bien digne d'un peintre, que celle dont je fus témoin ; mais je n'oserais pas faire poser ici ces personnages hideux, leur donner la parole et la vie, ni copier leurs gestes dégoûtans. Toutefois, ni le moraliste, ni l'artiste ne se seraient arrêtés là sans que leur curiosité fût fortement excitée, sans qu'un tel tableau, une telle leçon fissent sur eux une impression singulièrement profonde ; c'était la dernière expression du vice social tel que nos capitales immondes le fabriquent et le répandent. Appuyé sur le parapluie que j'avais sauvé, je m'arrêtai sur les dernières marches de l'escalier, d'où je contemplai cette scène. L'allée était remplie de femmes

et d'hommes de la dernière classe, qui entouraient une femme furieuse dont les cris de rage étouffaient toutes les autres voix. Il s'agissait d'une montre volée. Un watchman, attiré par les clameurs, essayait, son bâton à la main, de s'ouvrir un passage. Un jeune homme, dont le costume était à-la-fois plein de recherche et remarquable par la négligence avec laquelle il était attaché, répétait sans cesse: « Elle m'a volé! elle m'a volé! » Il détaillait toutes les circonstances du vol, et l'accusée l'interrompait par des clameurs épouvantables et des malédictions obscènes qu'on n'exigera pas que je reproduise. L'entrée de là porte était obstruée. Je cherchais en vain à me frayer un passage au milieu des habitantes de la maison et de leurs scandaleux amis. Je me déterminai à tirer par le pan de sa robe la propriétaire, qui se retourna, les yeux en feu, l'air courroucé, et me dit :

« Que voulez-vous ?

— J'ai deux mots à vous dire.

— Deux mots à me dire? vous prenez bien votre tems, et j'ai grande envie de bavarder avec vous. Ce coquin, ajouta-t-elle en me montrant le jeune homme, veut perdre ma maison de réputation; il prétend qu'on l'a volé! il fait descendre la justice chez moi! »

Elle continua ses malédictions et ses blasphêmes avec une violence nouvelle.

« Je vous en prie, lui dis-je, songez qu'il y a là-haut une malheureuse qui se meurt.

— Eh bien! Joséphine, cause avec monsieur; j'ai autre chose à faire, moi. »

Celle à qui la vieille femme adressait la parole se dégagea de la foule qui l'entourait et me conduisit dans une espèce de parloir obscur et mal tenu. Là, toute agitée encore de la dispute véhémente à laquelle elle avait pris

part, elle me demanda civilement ce que j'avais à lui dire.

« Rien, sinon que miss Edwards est ma malade, et que je la connais.

— Oh! pour cela, interrompit-elle, mille autres la connaissent.

— Silence! femme! interrompis-je indigné; je vous dis que c'est moi qui prends soin, et un soin spécial, de miss Edwards; qu'elle est au plus mal; que la moindre négligence causera sa perte, et que vous en répondez. Si les mauvais traitemens ou le bruit de la maison l'achèvent ou hâtent sa mort, vous serez coupable de meurtre, et je porterai témoignage contre vous.

— Vraiment! cela me fait de la peine, monsieur; la pauvre fille est si douce, si bonne! il n'y a personne ici qui la vaille; que peut-on faire pour elle?

— Lui permettre de se reposer, tâcher que la maison soit tranquille; j'enverrai dans une ou deux heures une garde pour la soigner.

— Mais, mon Dieu! monsieur, comment fera-t-elle pour payer vous et la garde? Il y a déjà long-tems qu'elle est malade, et elle n'a pas d'argent.

— Que cela ne vous embarrasse pas; tout ce que je vous demande, c'est de faire attention à ce que je viens de vous recommander. Je serai ici demain matin de très-bonne heure, et j'espère que mes recommandations n'auront pas été inutiles; si par hasard on les négligeait, ce ne serait point une affaire dont vous pourriez vous tirer facilement. Prenez-y garde, je connais particulièrement le constable de ce quartier, et un mot de moi vous coûterait cher. »

Elle me promit de m'obéir, me reconduisit respectueusement, et parvint à calmer et à faire taire la foule. Ce fut

avec plaisir que je me retrouvai dans cette rue sombre, battue de la pluie, sur ce pavé glissant et inégal. Le cloaque d'où je sortais m'avait causé un affreux dégoût; l'atmosphère en était souillée. J'étais heureux de respirer enfin l'air extérieur. Un flot amer de souvenirs confus vint assaillir ma pensée, et me montra cette pauvre Hortense, aux jours de son éclat et de sa beauté, vertueuse, heureuse, brillante, adorée; maintenant coupable, souillée, mourante; et ce contraste puissant écrasa mon esprit d'un poids douloureux. A travers quels malheurs et quelles fautes cette infortunée créature avait-elle passé pour arriver là? Comment avait-elle pu résister aux remords, au désespoir de sa position, à la tentation du suicide? J'aurais voulu pénétrer le secret de cette vie, et je redoutais de le pénétrer; un intérêt sombre s'attachait à cette existence criminelle.

Deux heures du matin sonnaient, lorsque je me trouvai à la porte du dispensaire. J'eus beaucoup de peine à me procurer une garde. Je prescrivis les remèdes nécessaires, et je dis à la femme que je choisis, pour remplir cet office, que si pendant la nuit le mal prenait un caractère alarmant, elle me fît avertir. Quand je rentrai, ma femme me questionna curieusement, et me contraignit de manquer à la parole que miss Edwards avait exigée de moi. Cette nouvelle singulière fit sur ma femme une impression difficile à rendre. Le lecteur comprendra mieux son étonnement quand il saura dans quelles circonstances s'est formée la liaison de ma femme avec cette infortunée.

La mère d'Hortense, lorsque nous la connûmes, était veuve d'un capitaine au service de la Compagnie des Indes-Orientales; son mari l'avait laissée sans fortune, et elle avait loué, auprès de Bath, une maison dont la sous-location lui rapportait quelques bénéfices. C'était une femme

de très-bon ton, d'un caractère doux et amène, mais faible et dénuée de volonté dans les actions décisives de la vie. L'élégance et la grâce de ses mœurs, ses manières excellentes, sa conversation pleine d'intérêt, captivaient au premier abord, et c'était plaisir de loger sous le même toit qu'une femme dont la société avait tant de charmes et d'attrait. J'avais connu son mari, et la jeune Hortense avait laissé dans mon esprit une impression, un souvenir agréables; mais j'avais perdu de vue toute la famille depuis assez long-tems. La santé de ma femme me força, pendant la troisième année de notre mariage, de la conduire à la campagne, et je choisis les environs de Bath. Nous cherchions ensemble le logement que nous désirions habiter; le hasard nous conduisit chez Mme Bentley, mère d'Hortense. Une domestique nous avait servi de guide à travers plusieurs appartemens décorés avec élégance, lorsque nous passâmes devant un parloir dont la porte était entr'ouverte. Assise devant un pupitre et occupée à lire, une jeune fille de la physionomie la plus douce et la plus mélancolique, frappa nos regards; sa mère sortit du même parloir, je les reconnus l'une et l'autre. Les années avaient développé, chez la jeune fille, un caractère de beauté touchant et sévère à-la-fois.

« C'est une madone de Raphaël! s'écria ma femme.

— C'est ma fille, reprit Mme Bentley, l'objet de tous mes soins et de tout mon amour dans ce monde. »

Je présentai ma femme à ces dames, et la connaissance fut bientôt faite. Charmée de leur bon ton et de leur amabilité, elle voulut loger chez elles; et je retournai à Londres. Dans toutes ses lettres, ma femme me parlait du caractère gracieux et doux, de l'esprit vif et remarquable qui distinguait la madone; c'est ainsi qu'elle la nommait. Bientôt ce titre poétique devint le sobriquet sous lequel

miss Bentley fut connue à Bath. En effet, la ressemblance d'Hortense avec *la Vierge à la Grappe*, avait quelque chose de frappant. L'enthousiasme et l'affection de ma femme, pour cette aimable personne, s'augmentèrent à mesure qu'elle la connut mieux; et moi-même, quand je venais passer quelques jours à Bath, j'étais sous le charme de la douceur spirituelle, des manières gracieuses et de l'ingénuité piquante de la madone.

Bath est un rendez-vous d'oisifs, une grande maison de campagne à l'usage des hommes élégans; bientôt la jeune fille fut si connue et si généralement admirée, que ce succès devint pénible pour elle. Elle ne pouvait sortir sans qu'une foule empressée marchât sur ses traces; toute liberté d'action lui était enlevée par cet hommage public et absurde rendu à sa beauté. L'impertinente poursuite des dandys la rendait vraiment misérable; elle payait cher sa supériorité, comme il arrive toujours, et elle en devenait l'esclave. Les billets-doux, les vers laudatifs, les lettres anonymes, pleuvaient de toutes parts chez sa mère. Presque tous les étrangers de distinction qui se trouvaient à Bath rendaient hommage à la jeune fille; la royauté elle-même daigna lui faire entendre ces paroles flatteuses qui sont comme un titre de noblesse pour la personne à qui elles s'adressent. Dans sa naïveté, elle confiait à ma femme tous les sentimens qui l'agitaient. Rien n'était plus pur que son ame. Son attachement pour sa mère l'empêchait d'accepter plusieurs partis qui se présentaient. Elle ne pouvait sans chagrin se séparer d'elle, même pour quelques instans. Une seule faiblesse (et cette faiblesse la perdit!) se mêlait aux charmantes qualités de la jeune fille; elle rougissait de sa position. Son éducation, ses idées romanesques, déconsidéraient à ses yeux l'espèce de spéculation, d'ailleurs innocente, qui fournissait aux besoins de sa mère et aux

siens propres. C'était là un sujet de querelle sans amertume entre ma femme et elle. Combien de fois, rejetant en arrière sa tête délicate et son cou de cygne, elle s'écria :

« Ma pauvre mère est pourtant réduite à sous-louer des appartemens !

— Je ne vois ni honte, ni malheur, ni dégradation à cela, » lui répondait ma femme.

Quand je parlais à cette dernière de l'extraordinaire beauté qui distinguait Hortense, et qui, jointe à sa pauvreté, à la grâce de ses manières et à la distinction de son esprit, multipliait les dangers autour d'elle, ma femme avait coutume de m'interrompre par ce peu de mots :

« Elle est trop fière pour se perdre.

— Cette fierté, répliquais-je, sera l'instrument de sa ruine. »

Le tems se chargea de prouver que je ne m'étais pas trompé. Ce fut cette fierté même qui la précipita dans le gouffre qui devait la dévorer ; ce furent sa confiance en elle-même, sa foi en ses propres forces, qui l'amenèrent sans trouble et sans crainte au bord du précipice dans lequel le plus léger souffle la fit tomber.

Hortense aimait les romans : c'était sa lecture favorite ; ces pages tout imbibées de sentimens faux ; ces idées et ces tableaux absurdes ; ces récits où la vérité disparaît sous le mensonge des couleurs, où les objets et les hommes ne se présentent que privés de leurs proportions naturelles et tordus, pour ainsi dire, en mille capricieuses fantaisies ; ces paradoxes d'une moralité dépravée ou d'une sentimentalité malade ; l'esprit et l'ame de la jeune fille en absorbaient, pour ainsi dire, tout le venin, dans les heures libres que ses occupations lui laissaient. Entourée d'hommages, flattée par les plus riches, adorée par les plus puissans ; tout cet énivrement de vanité qui s'empa-

rait de l'existence de la jeune fille, composait une situation assez romanesque en elle-même pour ajouter aux dangers de ces fictions décevantes, et complétaient l'illusion mentale qui devait ruiner la pauvre Hortense. Tous ces périls n'alarmaient point la mère, qui se prosternait devant les qualités de sa fille comme devant une idole; elle ne voyait que la grâce, le dévoûment, la hauteur d'ame, qui distinguaient son enfant. Lui communiquer nos craintes eût été une inconvenance et une barbarie. Ma femme, après trois mois de séjour chez Hortense, revint à Londres, et supplia la jeune fille, pour laquelle elle avait conçu une vive et sincère affection, de lui écrire fréquemment. Cette correspondance commencée avec zèle, devint languissante, puis se brisa tout-à-coup. La naissance de nos enfans, le soin de nos affaires personnelles, effacèrent de notre pensée la trace brillante qu'y avait laissée la madone de Bath: et nous n'avions pas entendu parler d'elle depuis deux ans, lorsque Sally Edwards me la rendit si cruellement défigurée.

Au moment où je racontais à ma femme les événemens de la soirée, ses yeux s'arrêtaient sur deux portemontres de velours de soie, cadeau élégant que miss Bentley nous avait fait autrefois et qu'elle avait brodés avec soin; toute la nuit se passa dans une agitation fort naturelle et que le lecteur concevra aisément; moi-même je ne pouvais, malgré l'évidence, me persuader que la misérable Sally Edwards fût identique avec la belle Hortense. A neuf heures du matin je me trouvais chez elle; hélas! tous mes doutes s'évanouirent, c'était elle-même; je ne pouvais en douter, malgré la pâleur grisâtre de ce visage, sur lequel une teinte cendrée régnait, en dépit de la malpropreté de ce lit en désordre, malgré le vide affreux de ces joues creusées et de ces yeux éteints. Quoique ces che-

veux, réunis et collés par une transpiration abondante, tombassent sur son visage, comme l'herbe épaisse et humide d'un cimetière couvre à moitié quelques tombes abandonnées, je reconnus, sous cet affreux déguisement, la belle madone d'un autre tems, les délices de Bath ; mais quel changement! cet œil qui rayonnait de joie, d'orgueil et de beauté, ces longs cheveux noirs tressés en nattes sur l'albâtre d'un front poli, les voilà donc! Ame innocente! grâces angéliques! pureté adorable! qu'êtes-vous devenues! pauvre ange tombé, que ta chute est profonde!

La garde fit un mouvement qui réveilla la malade ; elle ne remua pas, ouvrit les yeux, regarda fixement la muraille vers laquelle elle était tournée, et laissa retomber sa paupière : lentement elle tourna la tête de mon côté, et arrêta sur moi des yeux apathiques. L'orbe de ses prunelles s'agrandit, une expression d'alarme et de terreur étrange vint s'y peindre ; la pâleur morbide de son visage augmenta, ses lèvres s'entr'ouvrirent lentement ; point de sourire, rien qui indiquât qu'elle me reconnût ; vous auriez dit qu'un spectre l'éveillait dans son rêve. Sa vue me glaçait.

« Hortense! lui dis-je, miss Edwards, comment vous trouvez-vous ?

— C'est... c'est... » répondit-elle, si bas qu'on pouvait à peine l'entendre, et sans détacher de moi ses yeux mornes et éteints.

« Avez-vous beaucoup souffert cette nuit? » lui demandai-je. Sans ouvrir les lèvres, sans cesser de me regarder, avec une persévérance et une immobilité singulière, elle sortit du lit sa main amaigrie, blanche, transparente et faible, et la plaça sur son cœur.

Je me tournai vers la garde, et lui dis à demi-voix : « C'est l'effet de l'opium ; elle est encore assoupie. »

La malade remua la tête, comme si elle eût voulu me contredire. Toujours le même regard pétrifié; je commençais à croire que sa raison était attaquée, lorsqu'elle s'écria :

« Je croyais ne m'éveiller jamais... Ah! continua-t-elle, répétant les derniers mots que j'avais prononcés en la quittant : Espérance dans ce monde... crainte pour l'autre vie! »

Il était évident que, pendant toute la nuit, ces paroles avaient, pour ainsi dire, voltigé à travers sa pensée déserte et dans son cerveau troublé.

« Voyons, continuai-je, j'ai plusieurs questions à vous adresser; vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

— O docteur! » répondit-elle d'un ton surpris et mécontent, comme si elle eût voulu m'exprimer que cet avertissement était inutile.

« Eh bien! comment vous trouvez-vous? que ressentez-vous? répondez-moi aussi bas que possible.

— Je vis : voilà tout, docteur; il me semble que l'on me trouble dans mon tombeau. Quelle est cette femme? » ajouta-t-elle en me montrant la garde.

Je le lui dis; elle tendit la main à cette femme, et s'écria :

« Vous êtes bien bon pour moi, je ne le mérite pas.

— Je remplis mon devoir, et tout malade a droit à nos soins.

— Mais je suis une femme si avilie!

— Cessons de tels discours; n'avez-vous pas senti quelque chose qui vous étouffait, depuis hier? »

Elle ferma les yeux et resta deux minutes sans me répondre. « Je... je ne puis pas parler, » reprit-elle en sanglotant, et les lèvres tremblantes d'émotion.

Je vis que les sentimens et les idées qui se pressaient chez elle, la dominaient et l'écrasaient. Dans cet état de santé si précaire, la vie suspendue à un fil, la consti-

tution détruite, un vaisseau brisé dans sa poitrine, le moindre choc pouvait achever la jeune fille et la frapper à mort. Je crus qu'il valait mieux interrompre ma visite et la confier aux soins de la garde, que de l'exposer aux suites de cette agitation meurtrière, dont ma présence accroissait le danger. Je la recommandai donc à la garde, et je promis de revenir le soir s'il était possible. Il me tardait de transférer miss Edwards dans les salles aérées et salubres du dispensaire. Là du moins elle pourrait être soignée avec exactitude et attention; et ces miasmes de corruption, de maladie et de dépravation qui l'entouraient, allaient faire place à un air pur, à une propreté complète, à des soins vigilans.

Je revins tous les jours et souvent deux fois; un progrès presque insensible, mais réel, s'opérait dans son état; il n'y eut pas de rechute; et, quoiqu'elle fût très-faible, le crachement de sang ne se présenta plus; ses réponses étaient prononcées d'une voix faible et indifférente; un grand découragement, une déplorable prostration des facultés intellectuelles semblaient l'absorber et anéantir sa pensée. Un jour elle tira de dessous son chevet une bourse dans laquelle se trouvait un billet de banque de cinq livres sterling. Elle plaça le billet dans les mains de la garde, l'y pressa vivement, et, d'un air suppliant, dit à cette femme de le garder. Sur le refus de la garde, elle replaça le bank-note dans sa bourse et soupira profondément.

« Vraiment, monsieur, vous auriez eu pitié, me dit la garde, quand elle me fit ce triste récit; c'était à fendre le cœur. »

Je me hâte de traverser tout une semaine de langueur et d'attente. Huit jours après (c'était le 15 octobre), trouvant qu'il y avait du mieux chez miss Edwards, j'avertis l'infâme maîtresse de la maison, que le lendemain je

conduirais la malade au dispensaire. Hortense reçut cette nouvelle avec apathie. Le matin du jour où cette translation devait avoir lieu, je passais rapidement dans le corridor du rez-de-chaussée, honteux de me trouver dans un pareil endroit, lorsque des paroles confuses frappèrent mon oreille; je m'arrêtai, et reconnus que les noms de Sally et d'Edwards étaient fréquemment prononcés au milieu d'une conversation animée.

« Je vous dis qu'il faut vous dépêcher, disait l'homme, en grommelant. Que diable! voici une semaine que nous ne faisons rien qui vaille et que nous tournons autour du pot; c'est sous son oreiller qu'elle le cache.

— Mais cette vieille femme qui la garde, répondit la mégère, qu'en ferez-vous?

— D'un tour de main on s'en défait; vous savez comment je me débarrasse des gens; le vieux Jenkins, vous le rappelez-vous? »

Il y eut là une espèce de rire sourd, double et par écho, qui me fit horreur.

« Vous pourriez encore, reprit l'homme, aller faire le lit et attraper la bourse; cela ne serait pas mal et n'exposerait personne.

— Oh! elle me déteste trop, elle ne voudrait pas; et cette garde, elle n'est là que pour faire le lit; il faut que ce soit vous, Tom.

— Eh bien! soit; mais il y a un diable de médecin qui est toujours là.

— C'est vrai, c'est vrai, il faut y prendre garde.

— Il attend comme nous le moment de mordre à la grappe; cela s'appellera des honoraires. »

Une voix que je n'avais pas encore entendue, s'écria :

« Maman, souvenez-vous que la pauvre Sally est mourante.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait, ne va-t-elle pas au dispensaire, où on l'entretiendra pour rien ?

— Il faut en finir, reprit l'homme, c'est décidé. »

Je m'élançai ; je me dirigeai en courant vers la demeure du constable du quartier, et je ne tardai pas à revenir accompagné d'un homme de police auquel j'expliquai ce dont il s'agissait. Quand nous nous présentâmes, une femme, placée en sentinelle à la porte, rentra précipitamment pour avertir ; l'homme de police la suivit, la saisit dans le corridor, l'arrêta ; et, comme elle voulait crier, il la menaça de son bâton de manière à lui imposer silence.

« Taisons-nous, lui dit-il tout bas, où je vous brise ce bâton sur la tête. Docteur, montez ; je vous suivrai ; je reste ici pour tenir cette dame en respect. »

En une minute je fus dans la chambre de miss Edwards. A mon grand étonnement, un homme de la dernière classe et dont les traits sinistres semblaient fatigués par le vice et les excès, se trouvait assis à la place que j'occupais ordinairement près du lit ; il semblait fort paisible et causait avec la garde, qui lui parlait d'une voix émue. Au bruit que fit la serrure lorsque je l'ouvris ; il se retourna, glissa rapidement sa main sous l'oreiller, et se dirigea vers la porte en me regardant d'un air de bravade. Cependant l'homme de police se présenta au moment même où il allait sortir et le saisit à la gorge.

« Arrêtez-le ! m'écriai-je, il vient de voler quelque chose.

— Moi, j'ai volé ! Qu'est-ce que j'ai volé ? »

Il se retournait vers moi d'un air furieux. L'homme de police tira un pistolet de sa poche, l'arma et le présenta au misérable.

« Allons, allons, lui dit-il, tout cela ne sert à rien, taisons-nous. Tom, si tu veux que je t'emmène vivant, tiens-toi tranquille et dépêchons-nous. »

Tom n'avait point l'air disposé à se laisser prendre ; il serrait les poings et se préparait à une résistance active.

« Docteur, j'en suis bien fâché, dit l'homme de police, cela fera peur à la malade ; mais je vais être obligé de tirer sur monsieur.

— Oh ! je vous le demande en grâce, m'écriai-je, ne le faites-pas, vous la tueriez. »

L'homme de police resserra son étreinte, et ensevelissant profondément ses doigts de fer dans la gorge du prisonnier :

« Écoute-moi, Tom, lui dit-il, entends la raison, ou si tu résistes le moins du monde, je te tue. »

Le canon du pistolet se trouvait dans l'oreille du bandit.

« Tu veux m'assassiner ! cria Tom, dont l'attitude devint tout-à-coup passive et tremblante, de fière et menaçante qu'elle avait été ; où est ton mandat ?

— Le voici, répondit l'homme de police en enfonçant encore le canon du pistolet dans le timpan de l'oreille de Tom ; va au diable !

— Pitié ! pitié ! » s'écria la faible voix de miss Edwards, se levant sur son lit et poussant un profond gémissement. Elle se mit à genoux, joignant les mains et les yeux tournés vers le groupe placé devant la porte. C'était une scène si frappante que je ne l'oublierai jamais ; je m'élançai vers elle, la suppliai de se calmer, et lui dis qu'elle n'avait rien à craindre.

« Grâce ! grâce ! ne le tuez pas ! ne le tuez pas ! » s'écria-t-elle dans une effroyable agitation.

Cependant l'officier de police entraîna son prisonnier, dont la fureur s'était amortie, et me fit signe de fermer la porte derrière lui. Quand j'eus poussé le verrou, il me cria :

« Attendez mon retour ! »

Après quelques minutes le silence se rétablit, et je restai seul à côté de la malade pendant près d'un quart-d'heure; j'éprouvai les craintes les plus vives; l'hémorragie pouvait se représenter, les misérables habitans de la maison se précipiter dans la chambre de miss Edwards, et l'infortunée succomber en quelques minutes à tant de secousses. Elle était étendue sur le lit; sa respiration était haute et irrégulière. Peu à-peu je la vis se calmer :

« Cet homme, lui dis-je, s'était introduit dans votre chambre pour vous voler.

— J'ai vu sa figure! j'ai vu sa figure! s'écria-t-elle toute tremblante; c'est lui qui a assassiné une des... »

Elle tremblait de tout son corps. Une faible dose de laudanum la calma, grâce à Dieu; et déjà ses paupières s'appesantissaient, lorsque l'officier frappa doucement à la porte, et m'apprit que le misérable était en prison et l'argent en sûreté.

« Monsieur, ajouta-t-il, hâtez-vous d'éloigner la malade et de la faire transporter au dispensaire; tout le voisinage est peuplé de bandits, et nous n'avons, dans le quartier, que deux officiers de police pour vous protéger; décidez-vous, monsieur, il n'y a plus de tems à perdre. »

Je suivis son conseil; en moins d'un quart-d'heure, aidé de la garde, j'enveloppai de flanelle et de couvertures de laine la pauvre miss Edwards, dont le pouls était très-bas et qui était à demi assoupie. Dieu sait avec quel plaisir j'entendis rouler le carrosse qui nous emportait et qui éloignait cette infortunée de la caverne où je l'avais retrouvée. Après avoir traversé des rues silencieuses et désertes, nous arrivâmes à la porte du dispensaire; et l'officier qui nous avait accompagné saisit miss Edwards entre ses bras. Quand elle se trouva sur le lit, quelques mouvemens convulsifs joints à une rougeur subite, me firent crain-

dre que cette fatigue trop violente ne l'épuisât. Bientôt, cependant, ses joues se décolorèrent; son agitation nerveuse cessa; et, en l'examinant de plus près, un double espoir, celui de sa résurrection morale et de sa convalescence, vint me consoler et me payer des peines que j'avais prises depuis le jour de notre reconnaissance. Peut-être, me disais-je, sera-t-elle réhabilitée un jour; cet être perdu et flétri retrouvera la paix; cette renaissance morale datera de moi. J'ai éprouvé dans ma vie peu de sensations plus douces et plus consolantes : assis auprès du lit de ce dispensaire, dans une chambre sans tenture, mais prpre, je passai une heure à contempler cet ange déchu, destiné à se relever peut-être, et que ma main avait aidé dans cet effort.

Je ne me trompais pas. Loin du séjour impur qu'elle avait habité trop long-tems, miss Edwards semblait boire à longs traits la vie et la santé. Peu-à-peu s'effaçaient les plus dangereux symptômes. A cette expression de désespoir qui avait contracté tous ses traits, succédait une sorte de résignation, une espèce de sérénité douloureuse et mélancolique, premier rayon qui annonçait son retour à la santé morale. Sa voix était moins faible, elle commençait à manger; l'oppression était moins douloureuse, le crachement de sang moins fréquent; la fièvre de chaque soir avait moins d'intensité, les nuits étaient moins mauvaises. Elle retrouvait déjà cette aménité de caractère, cette douceur de manières, qui l'avaient rendue chère à tous ceux qui l'avaient connue. Cette Hortense, que j'avais vue si brillante et si aimée, renaissait lentement; et déjà elle s'entourait de ce charme qui avait distingué ses premières années. Sa reconnaissance n'éclatait pas en violentes exclamations; elle se révélait par une foule d'attentions délicates et de soins gracieux, dont la continuité forme le

plus séduisant des prestiges. La garde s'était attachée à elle d'affection; et, quand on voulut la remplacer, elle demanda comme grâce qu'on la laissât auprès du lit de miss Edwards.

« Eh bien! Hortense, lui dis-je un matin, votre pouls est excellent; la garde me dit que vous avez passé une bonne nuit. Je peux maintenant vous donner les espérances les plus positives; continuez, et votre convalescence est assurée.

— Ma convalescence! Pensez-vous, me dit-elle de l'air le plus simple et le plus naïf, que cette nouvelle soit un bonheur pour moi?

— Voilà comme elle parle toujours, monsieur, interrompit la garde. Grondez-la, je vous prie; dites-lui que c'est très-mal.

— Sans doute, sans doute, repris-je, c'est manquer de reconnaissance envers Dieu, dont miss Edwards a reçu les faveurs spéciales.

— Mon Dieu! que vous vous trompez, docteur; je suis bien reconnaissante, je vous jure, et tous les battemens de mon cœur sont des mouvemens de gratitude; mais ce n'est point un crime, je le pense, de désirer la fin de cette vie et le commencement d'un sort meilleur.

— La piété même vous ordonne de vous résigner à la volonté de celui qui sait mieux que vous ce qui vous convient, de la vie ou de la mort.

—Mais ne sentez-vous pas, docteur, que la plus grande punition pour moi serait de retourner dans un monde qui m'accablerait de dédain? »

Elle pâlit à ces mots.

Je fis signe à la garde de quitter la chambre un moment, et je repris quand elle fut partie :

« Ne vous inquiétez pas de votre avenir, Hortense, je

m'en charge, et deux ou trois de mes amis se joindront à moi pour vous assurer, si ce n'est une existence brillante, au moins une humble retraite. »

Elle voulait parler, des sanglots la suffoquaient ; je craignis que cette émotion ne fût trop vive, et je l'arrêtai :

« Ne vous exagérez pas l'importance d'un bienfait de peu de valeur en lui-même, et qui, réparti entre plusieurs personnes, leur coûtera beaucoup moins que vous croyez... Si cette obligation vous pèse, pourquoi ne chercheriez-vous pas vous-même à subvenir à vos besoins autant qu'il est en vous? Vous avez des talens dont il vous serait facile de faire usage.

— Vous vous trompez tout-à-fait, docteur, reprit-elle beaucoup plus calme : je vais vous dire un secret qui vous étonnera. »

Ses yeux se tournèrent du côté de la porte : je me levai, je la fermai, et revins m'asseoir près du lit.

« Je possède aujourd'hui plus de 30,000 livres sterling (750,000 fr.). » Je la regardai fixement d'un air d'incrédulité et d'étonnement.

« Prenez-moi pour une folle si vous voulez, mais cela est vrai. La somme dont je viens de vous parler est déposée à la banque d'Angleterre ; elle est tout entière à moi. »

Une idée traversa mon esprit, et je m'écriai :

« Le séducteur qui vous a perdue s'est servi, je le vois, d'un hameçon d'or. »

Pendant quelques minutes, elle garda un profond silence. Était-ce dédain ou douleur ? je ne le sais pas. Elle appuya sa main gauche sur son front ; un profond soupir sortit de son sein.

« Si cette somme était venue de lui, elle n'existerait pas pour moi. Non, non, ce n'est pas le prix de ma

honte! Suis-je tombée si bas dans votre esprit, docteur? de l'argent! oh jamais! jamais! »

Il y avait dans ces paroles une amertume affreuse.

« Pardonnez-moi, Hortense. » Et je pris sa main, qu'elle laissa dans la mienne sans me parler.

« Vous ne m'avez point offensée, vous ne pouvez m'offenser, reprit-elle en fondant en larmes : c'est l'idée de ma propre infamie qui me pénètre et qui me tue. Et c'est pour moi, pour moi misérable!... » Elle s'arrêta tout-à-coup, et s'enfonçant sous sa couverture, elle pleura de nouveau.

« Docteur, reprit-elle enfin, je vous ai dit que cette somme m'appartenait, et je vous ai dit la vérité. La mort d'un de mes cousins, capitaine de vaisseau, m'a laissé cet héritage qui provenait d'un de nos oncles communs. Cet argent qui m'appartient, je n'ai pas osé le réclamer; il fallait dire mon nom, je n'en avais pas la force. »

Après un moment de silence, que la violence de ses sentimens paraissait lui rendre nécessaire, elle reprit :

« Souvent j'ai eu faim, et je n'ai pas voulu demander ce qui m'appartenait; souvent, la dernière des créatures, j'ai vendu mon corps et mon ame, et j'ai mieux aimé cela que de demander mes 30,000 livres sterling. Pénitence affreuse, croyez-moi, monsieur; puisse Dieu l'accepter, en partie du moins, comme réparation de mes fautes! C'est le front courbé dans la poussière que je lui offre le supplice mérité que j'ai subi : car j'ai beaucoup souffert, toute criminelle que je sois, docteur. »

La profondeur de son angoisse, la réalité, l'amertume de son remords allaient au fond de mon ame; j'avoue que j'étais fort embarrassé pour lui répondre. Heureusement j'entendis les pas de la garde qui revenait, et je fis signe à miss Edwards de se taire.

« Demain, me dit-elle, demain je vous dirai tout; venez le soir. »

Elle semblait fort épuisée, et je lui répondis que si elle ne se trouvait pas beaucoup mieux, il me serait impossible de l'écouter. En effet, le lendemain de cette conversation, les symptômes les plus affligeans avaient reparu. Cette excitation véhémente avait usé les forces de l'infortunée, et sa convalescence, au lieu d'avancer, paraissait suivre une marche rétrograde. J'appliquai toute mon attention à éloigner d'elle les images tristes qui l'affectaient si vivement, et à ramener dans son esprit, sinon la gaîté du moins le calme. L'intelligence vive d'Hortense avait besoin d'un aliment: c'était sur lui-même que cet esprit ardent se repliait, c'était lui-même qu'il dévorait lorsque son remords et sa douleur étaient seuls en face d'elle. Quelques distractions innocentes, quelques livres de piété offrirent un remède à ce danger.

Assurément Hortense n'aurait pas pu vivre avec ses cruels souvenirs sans le mobile puissant de cette croyance religieuse, de cette contrition profonde qui présente encore un espoir aux plus misérables. La religion passionnée et rigoureuse que j'eusse condamnée, si elle eût dominé l'esprit de quelque jeune fille innocente, donnait à Hortense le seul moyen possible de se réconcilier avec elle-même et avec Dieu. Pour l'homme du monde, un tel enthousiasme est un délire; ah! puissent tous ceux que le remords oppresse échapper au vice et au malheur par cette route d'enthousiasme et de ferveur!

Je fus exact au rendez-vous.

« C'est aujourd'hui, me dit Hortense, que je me suis promis de vous faire ce triste récit; j'ai toujours reculé devant cette tâche, et la seule satisfaction que j'y trouve, c'est le douloureux sentiment d'une expiation nécessaire.

— Non, lui dis-je, il est tard, remettons à demain cette conversation, dont l'idée seule vous fatigue. »

Le lendemain, dès six heures du soir, j'étais chez elle. Lecteur, je regrette de ne pouvoir vous présenter ce tableau tel que je l'ai vu. Appuyée sur des coussins qui la soutenaient, Hortense était assise auprès du feu. Une double natte d'ébène se partageait sur son beau front, et les doigts délicats de sa main gauche s'étendaient sur sa poitrine. Si vous eussiez vu cette malheureuse enfant, même sans connaître son histoire; si ses deux larges prunelles noires se fussent arrêtées sur vous, l'attendrissement vous eût saisi. En me voyant entrer, elle rejeta son livre et sembla rappeler tout son courage pour se préparer aux tristes confessions que j'attendais. Je m'assis :

« Docteur, me dit-elle, j'ai bien désiré, j'ai bien redouté le jour où nous sommes.

— Croyez-moi, une curiosité vague ne m'amène pas près de vous; mais un intérêt profond.

— Ah! pardonnez-moi, docteur, c'est le courage qui me manque! »

Et la pauvre fille fondit en larmes de nouveau.

« Oui, me dit-elle, je sais qu'il le faut; et quand même vous n'auriez plus que de la haine pour la malheureuse créature qui vous parle, je commencerai et j'achèverai cette confession, comme un acte nécessaire, et dont peut-être il me sera tenu compte bientôt; bientôt, ajouta-t-elle; car mes jours sont comptés.

— Vous vous trompez, Hortense, j'ai beaucoup d'espoir.

— La volonté de Dieu n'est pas que je vive, il est trop bon pour m'y condamner.....

» Mais il faut commencer cette douloureuse histoire, docteur. A l'époque heureuse où je me trouvais chez ma

mère, et où je vous vis avec votre femme, je me doutais bien peu de ce qui m'arriverait; je n'étais pas vicieuse, je puis le dire, mais orgueilleuse. Ma pauvre mère a dû vous apprendre quels malheurs de fortune l'obligèrent à recevoir chez elle des pensionnaires; cette situation nouvelle, qui n'est pas sans esclavage ni sans ennui, me causait un dégoût mortel; plus sage et plus calme que moi, ma mère ployait ses habitudes et ses goûts personnels sous la nécessité impérieuse. Mais, fière que j'étais du nom de mon père, de ma jeunesse et de quelques avantages personnels, hélas! si promptement éclipsés et détruits, je me sentis humiliée. Combien de fois votre femme m'a-t-elle adressé, à ce sujet, de douces mais sévères réprimandes; combien de fois a-t-elle cherché à me prémunir contre les dangers vers lesquels je courais!

» Vous savez, ajouta-t-elle après un silence et en souriant amèrement, vous savez que j'étais belle alors; j'étais admirée, adorée : on me citait, et des hommages qui tombaient de haut nourrissaient ma vanité de jeune fille. Les espérances ambitieuses germaient dans ma pensée; la folie préparait leur berceau; vous savez quelle a été leur tombe. Mon pouls battait plus vite, mon sang circulait plus rapide à la lecture de ces lettres suppliantes qui m'étaient adressées chaque jour, et de ces livres menteurs que je savourais, et qui représentaient la beauté comme le seul mobile du monde. Un grand mariage, un rang, un titre : c'était la chimère de ma jeunesse. Je ne vous fatiguerai pas, docteur, du récit de toutes les circonstances qui entretenaient cet amour-propre délirant. Je refusai plusieurs propositions de mariage fort honorables, et ma première faute fut d'affliger ma mère. Ses remontrances timides venaient échouer contre les adulations dont j'étais entourée. Les jours s'écoulaient sans amener le héros de roman que

j'avais rêvé, sans réaliser le fantôme adoré de mes jours et de mes nuits; l'éternel et fade retour des mêmes soins domestiques me rendait insupportable l'intérieur de notre maison. Les plus douces heures de ma vie se passaient sur les bords du ruisseau d'Yarwell. J'emportais un livre avec moi, tantôt me promenant, tantôt rêvant, oubliant ce monde et m'environnant à plaisir de mes chimères favorites. Ce fut là qu'un dimanche soir je rencontrai un jeune homme occupé comme moi à lire, et qui, en m'apercevant, recula de deux pas, me regarda attentivement, me salua avec grâce, et continua de me poursuivre d'un regard si attentif et si prolongé, que la rougeur me monta au visage et que je sentis mon cœur battre avec violence. De ce moment a dépendu tout le reste de ma vie. Quelle qu'ait été l'impression que je produisis sur lui, je ne puis oublier, encore aujourd'hui même, celle qu'il a produite sur moi. Sa figure était belle, sa taille élancée; ses manières annonçaient l'usage du monde; sa voix surtout avait cette douceur pénétrante qui persuade sans effort.

» Je vous ai troublée, me dit-il, madame; la faute en est aux auteurs que nous lisons l'un et l'autre, et qui ont engagé notre attention assez vivement pour que tout le reste nous devînt étranger. »

En disant cela, ses yeux noirs et doux continuaient à s'arrêter sur moi, et je ne pouvais m'empêcher de ressentir je ne sais quelle joie secrète.

» Vous n'avez point d'excuses à me faire, lui dis-je, monsieur, et je n'ai rien à vous reprocher. »

Il me salua de nouveau respectueusement et d'un air très-réservé, avec une modestie charmante et une grâce naturelle; il parla de la beauté de la soirée, du silence et de la solitude qui régnaient autour de nous. Ses paroles

étaient poétiques, sans emphase, animées d'un sentiment vrai et délicat; il semblait craindre de me fatiguer et de me déplaire, et cette retenue, que je comparais involontairement au babil impertinent des élégans du monde, me plaisait infiniment. Après m'avoir demandé si l'amour de la solitude et d'un beau paysage m'amenait souvent sur les bords de l'Yarwell, il prit congé de moi, s'excusa de nouveau de m'avoir interrompue, et me quitta.

» Je fermai mon livre, et, tout occupée de cet incident inattendu, je m'assis. Quelle fascination bizarre s'était emparée de moi? Je regrettais le départ de cet homme que je ne connaissais pas; j'aurais voulu qu'un prétexte décent le ramenât auprès de moi; mon cœur battait; et, avec cette rapidité de pensée qui appartient aux femmes, je m'inquiétais déjà de savoir si la politesse avec laquelle il m'avait parlé n'avait pas pour source un sentiment plus tendre; je me sentais malheureuse et préoccupée.

» Avant de rentrer chez ma mère, je voulus me mettre au piano; mes doigts, après avoir préludé, erraient sur le clavier sans pouvoir exécuter un seul morceau. Ma mère me dicta une lettre; je l'écrivis si mal et je fis tant de fautes, qu'elle fut obligée de la recommencer. Après une nuit assez troublée, je m'effrayai de moi-même et je commençai à pressentir je ne sais quel malheur inévitable. Vous pouvez rire, docteur, de cet amour à la première vue; mais je raconte naïvement mes impressions sans les excuser, sans chercher le moindre palliatif à mes fautes.

» Le lendemain, je repris la route de l'Yarwell, un livre à la main. Il ne vint pas : je fus désappointée. Le jour d'après, plus émue encore et toute déconcertée de mon attente déçue, je revins au même lieu, où je ne rencontrai personne. Folle que j'étais! Huit jours se

passèrent ainsi; et ce fut un lundi soir que je le vis enfin, donnant le bras à un de ses amis, mais pâle, mais tout languissant; son bras gauche était soutenu par une écharpe. Quand il m'aperçut, il me salua, parut sourire, et la rougeur lui monta au visage. Le journal du soir m'apprit que le capitaine Édouard W*** (vous me permettrez de taire son nom) venait de se battre en duel avec un membre de la Chambre des communes, qui l'avait blessé au bras gauche. C'était bien lui, je ne pouvais en douter; je venais enfin d'apprendre son nom.

» Docteur, le croiriez-vous? ce duel me causa une douleur et une inquiétude vives. Oui, je fus prête à m'évanouir lorsque j'appris le danger auquel il avait été exposé. Femme ridicule et insensée que j'étais!..... je l'aimais déjà!..... Il n'avait fallu pour faire naître cet amour qu'un entretien de quelques minutes et la seule séduction de la politesse la plus ordinaire. Ma mère, qui s'étonnait de ma rêverie, m'interrogea avec sollicitude; je lui répondis que j'étais souffrante. Excellente mère! elle envoya chercher le médecin.

» Deux ou trois jours après, nous nous rencontrâmes de nouveau; et, après les premières salutations, je lui reprochai le combat dans lequel il s'était laissé engager : reproche imprudent; c'était un droit que je lui accordais, une marque d'intérêt que rien ne m'autorisait à lui témoigner. Son œil vif se porta vers moi, ne s'arrêta qu'un moment, et il me dit à demi-voix:

« J'ai droit d'être fier, madame, d'avoir pu vous occuper un moment. »

» Le même entraînement insensé qui m'avait placée sur la pente de ma ruine hâta et précipita ma chute; je fus assez imprudente pour accepter l'offre de son bras. Enfin, je le priai, si ma mère et moi nous le rencontrions, de

ne pas avoir l'air de me connaître. Ce jour-là, cette soirée, ces paroles scellèrent mon malheur. La conscience d'un acte coupable, dont j'étais loin de prévoir les dernières conséquences, m'oppressait à mon retour chez ma mère. Il était maître de mon secret, il était mon maître. Je fuyais tous les regards, je les craignais. Pour la première fois, j'entrevis avec quelque clarté un avenir sinistre qui se préparait pour moi. J'étais trop orgueilleuse et trop avancée pour reculer.

» Le capitaine n'était pas un homme vulgaire, et son mérite personnel aurait pu captiver une femme vertueuse. Bientôt nos sentimens mutuels, avoués et reconnus se changèrent en passion ardente. Mon imagination déçue et ma faiblesse de jeune fille ajoutaient à son mérite réel mille perfections idéales. Tout ce qu'il m'aurait dit, je l'aurais cru aisément; toutes ces romanesques et flatteuses niaiseries dont la crédulité des femmes se repaît, j'eus, moi si fière et si vantée pour ma sagesse, la folie d'y ajouter foi. Ma sagacité, ma force d'ame, mon esprit, toutes ces qualités que l'on n'avait pas cessé de m'attribuer, me persuadaient que celui qui avait pu me plaire était un héros.

» Pendant plus d'un mois et demi j'eus la force de résister à l'homme que j'aimais. Toujours devant moi, cette figure de ma pauvre et bonne mère venait m'avertir et m'éloigner du naufrage. Il m'excédait cependant, et, le croiriez-vous? ce fut peut-être, après tout, ma fatigue seule qui consentit. Il m'obséda de ses prières, il me harassa de ses raisonnemens, il obtint de moi la promesse insensée de l'accompagner à Gretna-Green dans une berline à quatre chevaux. Je devais écrire à ma mère une lettre explicative; je le fis, docteur. Ah! quelle soirée! quelle nuit! ma plume, tremblante sous mes doigts, avait

peine à réunir en quelques mots, en quelques phrases, ma pensée qui m'échappait. Assise devant cette table de supplice, frissonnant de fièvre, les genoux tremblans, j'écrivis la lettre fatale : terminée, elle sembla sceller ma condamnation à mort. Le lendemain, ma mère rendait visite à une de ses amies qui demeurait à deux milles de Bath; je savais qu'elle s'y arrêterait un jour entier. Ah! monsieur, la première nuit qu'elle passait hors de la maison, le premier moment de son absence, je l'employais à trahir sa confiance de mère! Cet asile, où j'avais été élevée avec tant de soins, je le quittais : cette nuit fut horrible! monsieur. »

Une pâleur soudaine et cadavéreuse couvrit son visage : son agitation s'était accrue par degrés, et je vis qu'il était impossible de la laisser continuer sans danger pour elle. Je l'arrêtai, et la forçant de boire un verre d'eau et de vin préparé pour elle, je lui dis que je ne voulais pas en entendre davantage, et que je reviendrais demain à la même heure. Je regrette de n'avoir pas pu reproduire la simplicité poignante de cette confession douloureuse; j'ai craint de fatiguer l'attention du lecteur.

Le lendemain, en entrant, je la trouvai baignée de larmes, et je me reprochais une curiosité qui lui coûtait si cher. Je la suppliai de ne pas continuer.

« Oui, docteur, s'écria-t-elle, je souffre en faisant ce récit, je souffre beaucoup; mais que mon cœur se déchire lui-même dans la conscience de mes torts! qu'il se châtie lui-même! car j'ai beaucoup d'orgueil, et ce qui me reste à dire me rendra hideuse à vos yeux. »

Je la calmai par quelques paroles bienveillantes; elle reprit :

« Dès que j'eus mis le pied dans la voiture, ma destinée fut fixée... Nous suivions, mais à mon insu, une route

directement contraire à celle que le capitaine m'avait indiquée. Mes sensations, pendant le voyage, sont impossibles à reproduire : ma pensée était troublée, un nuage de désir, de crainte, d'espérance, de joie insensée, d'angoisses secrètes s'étendait sur toutes mes émotions. Jamais le capitaine ne me laissait seule, jamais de lacune ni de vide dans cette fascination qu'il opérait. Un tourbillon, rapide comme le galop de nos chevaux, emportait tout mon être : ni réflexion, ni repos; pour ne rien vous cacher, docteur, le trouble auquel je me trouvais en proie était privé de remords : je n'étais pas heureuse, j'étais ivre. Je ne sentais rien, je pensais encore moins. Dans le monde, il n'y avait qu'un point sur lequel je m'arrêtasse et qui m'absorbât tout entière : la tendresse du capitaine. Cette idée unique : il est à moi pour la vie! restait seule dans mon esprit.

» Épargnez-moi, docteur, le chagrin d'un détail plus circonstancié : ma perte était accomplie d'avance. Le matin du troisième jour, je m'éveillai près de lui; il était là, dans ma couche. Je poussai un grand cri, et la maîtresse de l'hôtel accourut.

« Ce n'est rien, s'écria-t-il avec un sang-froid imperturbable; ma femme a des spasmes. »

Le lendemain, avec une adresse presque infernale, il effaça par sa grâce, sa passion, les témoignages de son dévoûment et pas sa causerie pleine de charme, le souvenir de ma chute. Cette léthargie morale où il avait su me plonger, et qui ne laissait vivre chez moi qu'une seule émotion délirante, renaquit bientôt. Dès-lors il me sembla que résister à son influence était impossible, et que sa tyrannie presque magnétique était plus forte que mes résolutions.

La semaine suivante nous étions à Paris, un nouveau torrent de distractions m'emporta. Cependant il y avait en

moi une peine, un souvenir, docteur, auxquels je ne pouvais échapper : ma mère! Pendant trois semaines je fus agitée par des convulsions affreuses. Quelques qualités d'honnête homme n'étaient pas éteintes dans l'ame de mon ravisseur; long-tems il me traita avec délicatesse et avec amour. Je finis par penser que ma situation était supportable; ce fut alors que je me livrai sans réserve aux distractions parisiennes : tous les soirs nouvelles parures, chaque jour nouveaux plaisirs. Un mois se passa ainsi : mon chagrin et mon repentir s'usèrent à-la-fois; je ne songeai plus qu'à suppléer par une excitation de tous les momens aux sentimens de bonheur moral qui me manquaient. Mais, hélas! notre liaison se teignait peu-à-peu de ce caractère d'aigreur, de douleur et de dureté qui s'attache à toutes les positions fausses.

» Un jour que je prononçai devant lui le nom sacré de ma mère, il tira de son portefeuille une lettre écrite, à ce qu'il prétendait, par un de ses amis, demeurant à Bath. On lui mandait que ma mère, après avoir lu ma lettre, l'avait jetée au feu, et avait juré de ne me revoir jamais. L'ami prétendu répétait, avec une sorte de complaisance, les paroles dont ma mère me flétrissait, disait-il.

» Ah! docteur, comment ai-je ajouté foi à cet impudent mensonge! Hélas! je le sais, le cœur de ma mère renfermait un inépuisable trésor de pardon et de bonté. Je cherchais, fille dénaturée, à me persuader que cette bonne mère m'avait bannie de son cœur, et j'essayais d'amortir et d'émousser l'aiguillon du remords par la pensée d'un traitement trop juste, mais qui me semblait barbare. Ce fut le dernier coup porté à ma conscience morale; le peu de sentimens honnêtes qui me restaient s'évanouirent. Je m'accoutumai par degrés à cette situation. Souvent, autrefois, j'avais parlé de mariage au capitaine, et je n'avais

excité chez lui que des accès de courroux ; je laissai donc ma vie s'écouler sans but et sans désir. Bientôt je m'aperçus qu'un changement insensible s'opérait en lui : son désir semblait être de me forcer à rompre, et de me dégoûter de lui. Des hommes sans mœurs parurent à sa table, et je fus obligée de leur faire les honneurs de sa maison. De jeunes lords, introduits par lui-même auprès de moi, me comblèrent d'attentions marquées, sans qu'il parût s'inquiéter de leur présence. Tantôt c'était de ma froideur et de mon impolitesse envers eux, tantôt de mon étourderie et de mon inconvenance qu'il se plaignait avec amertume ; tout devenait sujet de querelle : tout lui était bon pour me blesser dans mes sentimens et dans mon orgueil. Son congé, disait-il, venait d'expirer ; il allait partir pour les Indes, et ne pouvait perdre un seul instant. Dans huit jours nous devions quitter la France pour l'Angleterre. La pensée de reparaître comme une criminelle dans ma patrie, au milieu des personnes qui m'avaient connue, m'était insupportable ; je cachai toutes mes pensées au capitaine Edouard ; et, le jour fixé pour notre départ, je quittai Paris avec un jeune lord irlandais, nommé Fitz G..., spirituel, aimable, riche et dépravé. Nous nous dirigeâmes vers l'Italie, où je brillai de toute la splendeur d'un vice qui a rompu avec tous les scrupules. L'éclat des diamans, la recherche et la singularité du costume ; une cour attentive, qui se pressait autour de moi, faisaient de la malheureuse que vous voyez la femme à la mode, la femme la plus enviée de tous. Mais comme elle retentissait cruellement à mon oreille, l'interrogation de ceux qui me voyaient pour la première fois. Qui est-elle ?

» Écoutez-moi, sans trop de haine et de mépris, docteur, s'il est possible. La suite de cette vie coupable fut ce qu'elle devait être : ma santé s'altéra, ma gaîté s'éva-

nouit, et, par une punition trop juste, je ne fus plus capable de soutenir l'éclat du rôle criminel que j'avais adopté. Mes joues s'étaient amaigries, et mon front s'était plombé à force de veilles, de bals, de plaisirs. J'avais fané et flétri cette beauté dont j'étais fière, et qui avait causé ma perte. Le dernier de ceux auxquels je m'étais attachée me quitta subitement sans me prévenir, sans prendre soin de mon avenir et de ma fortune; et je restai à Paris seule, sans appui, sans ressource, riche de quelques centaines de livres sterling. Pendant plusieurs semaines je ne pris aucune nourriture : de l'opium et du vin me suffirent. Enfin, le souvenir de la patrie l'emporta, je retournai à Londres au milieu du mois de décembre. J'avais rencontré sur le paquebot un jeune homme qui m'avait vue, à Paris, chez le capitaine Edouàrd. Je ne savais que devenir; j'acceptai avec une insouciance stupide la proposition de venir habiter sa maison, où je demeurai près d'un mois.....

» Tout ceci, s'écria miss Edwards tout-à-coup et en frémissant, tout ceci n'est-il pas horrible! docteur, quel catalogue de fautes et de vices!

» Pendant que j'ai la force de l'achever, docteur, laissez-moi continuer cette tâche.

» J'étais seule à Londres; j'avais quitté celui qui m'avait offert un asile pendant un mois. Plongée dans une sorte de stupeur causée par l'ivresse, j'entrai un soir à Drury-Lane; l'ouvreuse, qui me vit seule et parée, m'introduisit dans la galerie... (continua miss Edwards en baissant la voix) qu'on destine à mes misérables sœurs. L'ouverture commençait. Cette musique, écoutée avec extase par tous ceux qui m'entouraient, me frappa de vertige : je défaillis. C'était une harmonie triste et douce. Oh! comment vous rendre l'effet qu'elle produisit sur moi! Je sortis et

ne rentrai qu'après une demi-heure. L'intensité de mon émotion nerveuse durait encore avec tant de force, que j'étais prête à pousser un cri et un gémissement, et à mêler mes accens de douleur aux applaudissemens et aux bravos. Une voix de femme, une voix rauque et grossière s'écria tout à côté de moi :

« C'est très-touchant ; comme elle soupire, celle-là ! »

» Celle qui parlait était une femme tout étincelante de parure, le vice empreint sur son front et sur son visage. Je ne répondis rien. Mes yeux se tournèrent languissamment du côté des loges, peuplées de femmes si heureuses : ah ! que je leur portai envie. On riait beaucoup dans une loge assez voisine de moi : hélas ! le capitaine Edouard s'y trouvait avec trois dames, dont l'une semblait recevoir ses hommages. Un nuage couvrit mes yeux ; et, le lendemain matin, je me retrouvai chez moi, dans mon lit. Une jeune fille bien vêtue et qui me donnait des soins, m'apprit que j'étais tombée sans connaissance sur le parquet, et que mon adresse s'étant trouvée dans un petit souvenir que je portais, elle m'avait ramenée chez moi. La propriétaire vint ensuite m'avertir que sa coutume n'était pas de recevoir chez elle des personnes de ma sorte. J'accompagnai chez elle celle qui m'avait secourue. Je possédais environ pour 30 liv. sterl. d'effets, que j'emportai avec moi. Pendant deux jours je restai au lit sans ouvrir les yeux : rien ne peut exprimer l'horreur de ma situation nouvelle. A la fin du second jour, ma compagne m'entraîna avec elle à Drury-Lane... Ah ! permettez-moi, permettez-moi, docteur, de ne pas m'arrêter sur chacun des degrés d'infamie que mon pied tremblant franchissait. Que d'excès, docteur, et que d'angoisses ! mon argent épuisé, tous mes vêtemens mis en gage ! quel espoir, quelle ressource me restaient ? J'espérais mourir à force d'excès ; j'espérais que cette vie

d'ivresse et de violence briserait une organisation débile.

» Vous vous étonnez peut-être que je vous parle si peu de ma mère? Ah! ne croyez pas que je l'eusse oubliée! son image, toujours présente, ne servait qu'à me plonger dans un désespoir plus profond. Jamais je n'avais encore osé m'informer si elle existait. Un jour cependant, une résolution soudaine traversa ma pensée. J'empruntai des haillons; je cachai mes cheveux sous un bonnet de vieille femme; et, sans savoir comment je m'y prendrais pour arriver jusqu'à ma mère, sans autre argent que quelques schellings, je montai sur l'impériale d'une diligence. Une pluie froide tombait par torrens; rien ne me protégeait et ne me garantissait qu'un vieux manteau vert et tout usé. Triste et affreux voyage! Il était cinq heures du matin lorsque je descendis à deux milles de Bath; mes pieds, engourdis par le froid, me soutenaient à peine. J'entrai dans une petite taverne; deux verres de genièvre me rendirent un peu de force. C'est chose horrible à dire, que la facilité avec laquelle je m'étais habituée à l'usage des liqueurs fortes; elles m'étaient devenues nécessaires : sans leur secours, j'avais à peine la conscience d'exister.

» La pluie, qui obscurcissait l'air et glaçait mes membres, pénétrait jusqu'à mon cœur, qui semblait frissonner et trembler dans ma poitrine. O quel tems! quelle route! quelles angoisses! Sous ces bouffées de vent, sous cette bise amère, je ne voyais, je ne pensais, je ne sentais rien.

Sept heures sonnaient lorsque j'entrai dans Bath. Je reconnus les maisons, les squares, les églises, et mon cœur coupable battit avec violence et douleur. Mon bonnet enfoncé jusque sur mes yeux, je glissai le long des murailles, tremblant d'être aperçue. Après des pauses nombreuses, après avoir souvent appuyé mes membres harassés sur les grillages et les barreaux qui environnent les

maisons, je me trouvai en face de celle de ma mère. Hélas! il n'y avait plus là qu'une boutique étincelante de couleurs et de dorures, un étalage de mercerie avec son enseigne, et le nom du marchand. Je ne pouvais marcher, et m'assis sur les degrés humides d'un autre édifice. Mes mains se tordaient, mes lèvres saignaient sous mes dents, que je serrais avec force, de peur d'alarmer le voisinage en laissant échapper un cri. Je vis un vieillard s'approcher; toute tremblante, je lui demandai où demeurait ma mère.

« Vous voulez parler de Mme *** ; je me la rappelle bien : sa fille s'est sauvée avec un militaire, il y a quelques années. Eh mais! la pauvre femme est morte il y a un an et demi. »

» Ces paroles seules frappèrent mon oreille; je ne tombai pas, je ne m'évanouis pas, je ne proférai pas une parole. D'un pas ferme et assuré je m'éloignai pendant que cet homme parlait encore. J'éprouvais d'étranges sensations; il me semblait que je ne touchais plus la terre. Mon corps s'enflait à mesure que je marchais. De bizarres étincelles se croisaient devant mes yeux, et ma tête tournait avec la rapidité d'une roue. Une diligence passa, je m'y élançai.

« Vous vous arrêtez à Londres, jeune femme, me demanda le conducteur? — Oui, répondis-je; et pendant tout le reste du voyage, il me fut impossible de parler. Je n'avais sur moi que deux schellings, et le prix de ma place était d'une guinée. Le conducteur et le postillon m'aidèrent à descendre; mais quand ils virent que l'argent me manquait pour les solder, ils éclatèrent en invectives et me déposèrent chez un commissaire de police (1). Je tom-

(1) Constable.

bai à genoux, baignée de larmes, devant le magistrat, qui, les bras croisés, me regardant fixement, sembla ému d'un sentiment de pitié; il jeta par terre devant moi une guinée, et dit au cocher :

« Cette femme est trop misérable; laissez-la tranquille.»

« Le seul souvenir qui me soit resté des circonstances qui suivirent, est celui de l'hôpital où je rouvris les yeux et où une fièvre ardente me retint pendant six semaines.

» Faut-il que je continue ce récit? J'achetai des objets de toilette, et je devins, sans remords, sans scrupule, sans retour vers une vie honnête, presque sans regrets... ce que je suis!... Vie affreuse et maudite. Ma mère était morte, je l'avais tuée : plus de parens, la société fermée pour moi, l'habitude de l'ivresse changée en besoin : tout concourait à me plonger dans cette apathie stupide : j'étais indifférente à tout; c'était un désespoir calme, une léthargie de tous les sentimens honorables. Mais pourquoi vous affliger, docteur, par de si cruelles images?

» Je sus que le capitaine s'était marié, et je m'informai de sa demeure. Souvent, pendant la nuit, au milieu de l'obscurité, je me suis promenée à pas lents devant le vaste et élégant hôtel qu'il habitait. Lorsque j'entendais le piano du salon, j'étouffais, docteur; je croyais le voir auprès de sa femme, au sein de sa famille heureuse. Oh! quelle nuit! quelle douleur! Souvent aussi, docteur, je me suis promenée devant votre maison pendant la nuit, et j'ai beaucoup pleuré. Un soir je vous ai reconnu, vous donniez le bras à votre femme : je ne sais par quel caprice singulier je me suis attachée à vos pas; j'en aurais volontiers baisé la trace. Je me rappelais tant de journées heureuses, tant de délicieuses soirées. Moi, être dégradé, j'avais été cependant votre amie; vous m'aviez traitée d'égale. Ce souvenir, qui me faisait mal, m'enorgueillissait...»

Elle s'arrêta et pleura.

« Vous devinez sans peine le reste de ma vie. Une ame énervée, une intelligence abrutie et stupéfiée, un marasme de vice sans aucun goût pour le vice. Telle était mon existence. J'étais presque folle par momens, et mes longs gémissemens éveillaient tous les hôtes de la maison que j'habitais. Les papiers publics m'apprirent que j'héritais de la somme considérable dont je vous ai parlé. Aussitôt je résolus de ne pas retirer un seul penny de cette somme, et de la laisser tout entière à un établissement de charité que vous devinez sans doute, docteur, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— *L'Hôpital de la Magdeleine* (1)?

— Oui, reprit-elle en soupirant.

» Continuer ce genre d'existence m'était odieux, m'en détacher, impossible. J'allais, errant d'une maison infâme à une autre, avilie par cet abominable métier, maltraitée et battue quand j'avais le désir d'y échapper, traînée devant la police pour des vols que je n'avais pas commis, logée dans des repaires qu'une brute aurait refusé d'habiter. J'ai entendu les voleurs tramer leurs plans; j'ai vu les actes les plus horribles; j'ai été témoin des piéges tendus pour faire des dupes et des victimes. Une seule fois, une plainte m'est échappée : la femme à laquelle la maison appartenait m'a brutalement meurtrie. Enfin il m'a fallu plier la tête sous les conséquences de mon crime; oui, docteur... sourire, et boire, et m'énivrer, et chanter, et paraître heureuse, et m'armer d'audace, de dépravation, de fureur, de joie apparente, quand je me sentais mourir!

(1) *Magdalen Hospital*, asile de charité : semblable à celui des *Filles Repenties* de Paris, mais qui est dirigé d'après des vues plus indulgentes, plus philosophiques et plus humaines.

quand je sentais ma poitrine rongée par la consomption qui me tuait! J'étais dans la rue il y a trois semaines, lorsqu'un homme d'un âge mûr, qui montait un beau cheval, abaissa ses regards sur moi, parut me reconnaître, descendit, remit la bride entre les mains d'un laquais, et s'approcha de moi.

« Vous m'avez vu à la table du capitaine Edouard, » me dit-il.

» C'était le même officier irlandais avec qui j'avais quitté Paris, après ma liaison avec le capitaine.

— Je vous ai connue dans de meilleurs jours, continua-t-il; vous semblez bien malheureuse et bien souffrante : il faut prendre soin de votre santé.

» Puis, tirant de son portefeuille un billet de 20 livres sterling, il me le donna, regarda autour de lui comme s'il eût craint qu'on ne le vît causer avec moi, remonta à cheval, et disparut. Je reçus l'aumône du lord avec résignation, avec calme. Il me semblait que tout cet avilissement, toute cette douleur rachèteraient une partie de mes fautes. Pauvre insensée! je périssais de faim, et je trouvais je ne sais quel plaisir sauvage à sentir et à savourer ma souffrance. Une fortune était entre mes mains, et je me plaisais à mourir, plutôt que d'y toucher. Les vingt livres sterling que l'on venait de me remettre me servirent à changer de logement. Ce dernier et misérable asile, où je me réfugiai, vous le connaissez, docteur. Huit jours après mon arrivée, la mort m'enlaçait déjà de sa froide étreinte, et, dans le dernier accablement, je ne sais quel bon ange m'inspira l'idée de vous envoyer chercher, vous, mon sauveur!

» Vous vous étonnez, sans doute, que ces vingt livres sterling, je ne les aie pas employées à choisir une habitation honnête, à changer le cours d'une vie qui me pesait.

Hélas! demandez-en la raison au mauvais génie sous la loi duquel je palpitais, victime dévouée. Criminelle, odieuse à moi-même, j'aimais mieux rester dans l'abîme; je voulais attendre que les eaux du gouffre se refermassent sur ma tête et m'ensevelissent tout entière. Ah ! que n'ai-je pas souffert, docteur, dans la dernière maison dont vous m'avez tirée ? Ce n'était pas seulement un lieu de débauche, c'était un rendez-vous de crime et de vol. Je me soumis à tout : j'acceptai ce purgatoire, et j'attendis la mort comme une espérance, comme un bienfait... Providence! Providence! de quelles profondeurs m'as-tu tirée ! »

Elle s'arrêta, promena d'une main languissante son mouchoir sur sa figure, remua les lèvres pour parler encore, mais elle ne le put; elle tomba évanouie. Trois minutes après, elle rouvrit les yeux, et un soupir qui lui échappa nous assura qu'elle vivait encore. De ses mains, elle cachait sa figure, en s'écriant:

« Comment pouvez-vous me regarder, docteur? je suis infâme!

— Hortense, lui dis-je, une femme coupable comme vous baignait de ses larmes les pieds du Sauveur, qui ne la repoussait pas.

Ah! oui, oui... dit-elle faiblement, Jésus a dit à Madeleine : *Allez en paix!* »

La puissance des idées religieuses était le seul remède dont cet esprit malade pût recevoir quelques soulagemens. Le monde devait être sans pitié pour elle; plus de pardon possible, plus d'amende honorable suffisante pour effacer cette souillure : Dieu seul ouvrait encore ses bras à la repentante.

« Mon enfant, lui dis-je, fiez-vous au pardon céleste : calmez cette vive excitation; je reviendrai demain. Puis-

sent vos sentimens et vos pensers se colorer cette nuit d'une teinte nouvelle, plus riante, plus douce et plus heureuse! Dormez, dormez en paix, respirez librement : que ce pesant fardeau s'allège; que votre cœur se rouvre à des sentimens qui le consolent! »

Sans me répondre, elle saisit ma main avec une espèce de convulsion passionnée, la couvrit de larmes, et la porta à ses lèvres.

Le lendemain, la réaction de ce mouvement violent, qui venait d'agiter son ame, l'avait plongée dans un abattement déplorable. Elle me dit qu'une pensée surtout la déchirait, qu'elle se repentait de m'avoir dit toute la vérité, que mon dévoûment seul pouvait me soutenir encore dans cette triste tâche, que sa présence, elle le sentait bien, avait quelque chose d'intolérable et d'affreux.

Son orgueil blessé renaissait ainsi au milieu de la désolation de sa vie. J'eus hâte de la rassurer. Silencieuse et désespérée, elle ne me répondait qu'en levant la tête et se tordant les bras : et quand j'approchai ma main, elle retira la sienne.

« Ne me touchez pas! ne me touchez pas! s'écria-t-elle. »

Cette situation dura toute la semaine. Ma femme alla voir Hortense, et par sa cordialité, par son affection et sa délicatesse, elle lui rendit un peu d'assurance et de force. Toute la pharmacie du dispensaire n'aurait pas agi sur Hortense avec autant de rapidité, avec un effet aussi heureux. Ce dont la malade avait surtout besoin, c'était un peu d'estime qui la réconciliât avec elle-même, qui mêlât quelque douceur à sa longue humiliation.

Bientôt, à force de soins, les symptômes qui nous effrayaient disparurent; elle put manger : sa force physique renaquit. Jamais aucun des malades que j'ai soignés n'est

revenu de plus loin ; jamais prostration de l'organisme et de l'ame n'a fait place si rapidement aux apparences de santé, délicate sans doute, mais destinée à une convalescence certaine.

Rien, chez cette malheureuse enfant, ne ressemblait à l'affectation contrite qui accompagne souvent le repentir de ses semblables. C'était une humiliation pleine de simplicité, une résignation vraiment touchante. Quelques restes de sa beauté passée brillèrent même à mes yeux surpris.

J'avoue que je ressentis une joie très-vive, la première fois que je l'aperçus, non plus dans son lit de douleur, pâle, n'osant arrèter ses regards sur personne, les traits altérés, le front ridé, pâli ; mais, assise près de la fenêtre, vêtue d'une robe grise et simple, occupée à lire avec attention, le bras appuyé sur l'épaule de la garde, la taille délicate et un peu penchée. Son état devenait de plus en plus rassurant, ce fut alors que je lui fis la proposition de réclamer, par le ministère d'un *attorney*, la fortune qui lui appartenait légalement, et d'employer une partie de la somme qu'elle toucherait à louer, à quelques milles de Londres, une résidence champêtre ; j'ajoutais que la vieille garde qui l'avait soignée se ferait un plaisir de l'accompagner, et qu'il fallait à l'instant même insérer dans les journaux une annonce à ce sujet. Elle écoutait en silence cette proposition.

« Mais, lui dis-je, quelle objection pourriez-vous faire contre un tel projet ?

— Rien, rien, me dit-elle, sinon que ce serait trop heureux. »

Le lendemain du jour où l'avertissement avait paru dans les papiers publics, le propriétaire d'une petite maison située à la campagne, se présenta chez moi, et l'ar-

rangement fut bientôt conclu. Je louai en son nom, pour six mois, cette petite maison de campagne, et nous partîmes. Je n'oublierai jamais le jour où nous quittâmes ensemble le dispensaire, et le lecteur m'excusera si le souvenir de cette journée, encore présent à ma pensée émue, se retrace dans ces pages.

C'était une belle matinée de printems; le ciel semblait nous sourire et répandre dans nos cœurs une chaleur consolante, une douce clarté; nous avions loué une grande berline dont Hortense occupait l'intérieur avec sa garde, je m'étais placé sur le siége du cocher. Le bonheur moral que j'éprouvais, en ramenant dans cette solitude paisible la pauvre brebis égarée, serait difficile à exprimer.

Nous arrivâmes devant une petite maison située à quelque distance de la route, dans un paysage ravissant : une chaumière, tout anglaise, ensevelie dans le jasmin et le chèvre-feuille, et dont les petites murailles blanches apparaissaient sous les feuillages, comme une perle brille sous les replis du velours. Lorsqu'Hortense se trouva dans l'antichambre, elle tomba à genoux, et, élevant ses mains tremblantes vers le ciel, elle resta ainsi pendant long-tems : la tête haute, une expression de reconnaissance et d'enthousiasme presque sublime empreinte sur tous ses traits; mais muette. Son silence était sacré, nous ne le troublâmes pas. Momens solennels! une grande réconciliation s'opérait, tout une vie s'effaçait.

Si l'on ne connaît du cœur humain que ses replis immondes; si l'on n'aime de la vie humaine que ses pompes extérieures et son inutile éclat; si l'on n'imagine de jouissances possibles que les plaisirs sensuels ou la satisfaction de la vanité; si, à force de frivolité et d'égoïsme, on s'est fait une ame insensible à tout, si ce n'est aux voluptés de l'amour-propre et des sens; on peut se railler en liberté et à loisir des scènes que j'ai trop faiblement retracées. Je

n'ai pas ajouté un seul trait à ce tableau ; je n'ai pas brillanté une seule touche de cette peinture, à laquelle je consacrerais un volume si je consultais mes inspirations personnelles.

« Docteur, si vous m'écrivez, dit cette pauvre enfant en se jetant sur un sofa, souvenez-vous d'adresser vos lettres *à la Chaumière de la Madeleine* (1). . . . . .
. . . . »

Nos visites chez Hortense furent fréquentes. Il me semblait impossible qu'elle ne se rétablît pas complétement. Le printems et l'été s'écoulèrent en améliorant progressivement sa santé. Le calme de son esprit, le repos de sa solitude, la profonde et religieuse mélancolie qui absorbait toutes les facultés de son esprit, et qui était pour elle plutôt une occupation qu'une peine, les œuvres de charité qu'elle faisait dans tout le voisinage, l'estime parfaite dont elle ne tarda pas à jouir, tout concourait à lui rendre ce bonheur qu'elle avait depuis long-tems perdu. Elle avait retrouvé ces manières calmes, gracieuses qui l'avaient distinguée dans ses beaux jours. Sa garde était devenue sa domestique par choix et par goût, plutôt que par servitude et par intérêt.

Pendant trois ans cette situation se prolongea, et Hortense, toujours faible et languissante, jouit d'un bonheur profond, sur lequel le reflet de sa vie passée répandait encore une nuance plus touchante. Hélas! ses jours étaient comptés, et le zèle avec lequel elle remplissait ses devoirs religieux contribua encore à en abréger le terme. Un rhume,

(1) Note du Trad. L'espèce d'affectation que l'on pourrait reprocher, en France, à cette désignation, n'existe pas en Angleterre ; chaque habitation rurale porte un nom de cette espèce, choisi par la fantaisie de l'habitant. Le célèbre Hugo Foscolo a fait construire près du parc du Régent une chaumière à la grecque, qu'il a nommée : *Digamma-Cottage* la Chaumière du Digamma.

causé par un séjour trop long dans une église humide, ramena ces cruels symptômes que j'avais réussi avec tant de peine à dissiper. La victime était marquée. Il ne fallait depuis long-tems qu'une imprudence pour l'abattre, et cette imprudence une fois commise, c'en était fait de sa vie. Les progrès de la maladie furent rapides et menaçans. Elle semblait vouloir se venger, par une conquête plus hardie, de sa première défaite. Je n'affligerai pas le lecteur en détaillant avec soin ces cruelles circonstances.

Hortense souffrait horriblement, et, dans la conscience de sa mort certaine, elle attendait patiemment le coup qui devait l'achever. Je n'ai pas besoin de dire que ce dénoûment m'affligea profondément; chaque jour m'avait attaché davantage à Hortense, et il était cruel, après tant d'efforts pour la sauver, de la voir s'engloutir et disparaître tout-à-coup : ce serait faire partager à ceux qui me lisent l'agonie que j'éprouvais que d'appuyer sur tous ces détails. Son déclin fut rapide, et plus elle approchait du terme fatal, plus il y avait de calme et de douceur chez elle. En dictant ses dernières volontés, elle insista pour que personne, si ce n'est moi, la garde et trois pauvres femmes du voisinage, ne suivît son cercueil. Elle insista surtout pour que sa tombe ne portât aucune inscription.

« Non, non, disait-elle, que mon souvenir s'efface de la terre; c'est ce que je désire le plus....... Seulement, docteur, ajouta-t-elle d'une voix vibrante qui me fit tressaillir, accordez quelquefois un souvenir à la pauvre fille que vous avez rachetée et sauvée; croyez qu'elle vous aimait bien. »

Nos larmes coulaient.

« Je suis indigne, continua-t-elle, d'occuper votre pensée : mais vous, vous occuperez la mienne jusqu'au dernier moment où je respirerai; voulez-vous me bénir et me donner le baiser d'adieu ? »

J'étais presque aveuglé par mes larmes ; je ne pouvais parler. . . . .

. . . .

C'était le 26 janvier, sur les deux heures : je m'approchais de la chaumière de la Madeleine. Une vieille femme, que je n'avais jamais vue, était occupée à fermer les volets. Hortense n'était plus. La vieille garde éplorée me reçut dans le parloir :

« Elle a laissé quelque chose pour vous, me dit-elle, et il paraît qu'elle y tenait beaucoup, la pauvre enfant ! car elle est morte en l'achevant. »

J'entrai : je trouvai ce cadavre qui n'avait pas perdu sa chaleur vitale, ni sa douce et mélancolique beauté. Quand la vie vient de s'enfuir, et que personne n'a encore touché au cadavre, quand les yeux sont à peine fermés, et que rien n'a changé autour du mort ; c'est un spectacle bien frappant que cette chambre encore pleine de ses souvenirs, de tous ces objets qui lui appartenaient, en un mot, tous les symboles de la vie en contraste avec la mort récente. Jamais cette impression ne me frappa plus vivement.

Elle était couchée sur le côté gauche, la figure à demi voilée par ses longs cheveux, et tenant à la main un mouchoir brodé, auquel je l'avais vu souvent travailler.

« C'est pour vous, me dit la garde ; en mourant, elle m'a recommandé de vous le donner. »

Je détachai le mouchoir de son insensible étreinte, et j'y trouvai les lettres suivantes : *Marie-Madeleine au docteur B...* La première lettre de mon nom n'était que commencée : la main de la mort avait empêché qu'elle ne le traçât tout entier. Pauvre Hortense, infortunée enfant ! je ne t'oublierai point !

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Fleurs gigantesques de Sumatra (*Rafflesia Arnoldi*). — L'une de ces fleurs gigantesques fut découverte à Sumatra en 1818, à l'époque ou sir Stamford Raffles, alors gouverneur de cette île, fit son premier voyage de Bencoolen dans l'intérieur. Il était accompagné dans ce voyage par un naturaliste très-distingué, le docteur Joseph Arnold, membre de la Société Linnéenne, et dont les recherches, soutenues par l'amitié et l'influence du gouverneur d'une île si favorablement située et si imparfaitement connue, avaient fait naître les espérances les mieux fondées; mais cet espoir ne devait point être réalisé, car la même lettre qui fit connaître la plante dont nous parlons apporta aussi la nouvelle de la mort du docteur Arnold. Cette lettre était adressée par sir Stamford Raffles à sir Joseph Bank, et contenait la note suivante, écrite par le docteur Arnold lui-même, pour quelque ami dont le nom est resté inconnu. Dans cette note, il donne des détails sur la découverte de cette plante, que sir Stamford Raffles nomme avec raison la plus magnifique des fleurs.

Après avoir décrit la route qu'il avait suivie jusque-là, le docteur Arnold ajoute : « Je vous apprends avec joie que j'ai trouvé à Pubo Labban, sur les rives de la *Manna,* le plus grand prodige du règne végétal. Je m'étais avancé un

peu en avant de la société, quand un des domestiques malais accourut vers moi tout transporté de joie, en s'écriant : « Venez, monsieur, venez voir une fleur énorme, » magnifique! » Je fis une centaine de pas avec cet homme, et il me montra bientôt sous les buissons une fleur vraiment étonnante et qui était très-près du sol; ma première pensée fut de la cueillir et de la porter dans la cabane. Je pris donc des mains du Malais son *parang* (espèce de bêche), et, trouvant qu'elle sortait d'une petite racine de la grosseur environ de deux doigts, qui courait horizontalement, je la détachai et l'emportai dans la cabane. A vous parler franchement, si j'avais été seul, j'aurais craint, de faire connaître les dimensions de cette fleur, tant elle excède tout ce que l'on a vu jusqu'ici; mais sir Stamford et lady Raffles, ainsi que M. Polegrave, qui furent aussi émerveillés que moi, peuvent joindre leur témoignage au mien.

» Toute la fleur avait une épaisseur considérable, les pétales et le nectaire n'avaient pas moins, dans quelques endroits, d'un quart de pouce d'épaisseur. Son tronc était très-succulent. Au moment où je m'en approchai, un essaim de mouches voltigeaient autour du nectaire, pour y déposer sans doute leurs œufs. Elle avait précisément l'odeur du bœuf gâté. Voici maintenant les dimensions de cette fleur prodigieuse. Dans sa plus grande étendue, elle avait une aune de largeur; les pétales douze pouces de hauteur et autant de largeur. Nous conclûmes que le nectaire aurait pu contenir douze pintes de liquide, et que la fleur tout entière pouvait peser quinze livres.

» Un guide de l'intérieur du pays nous dit que ces fleurs y sont rares, que cependant il en avait déjà vu plusieurs, et que les habitans la nomment *krûbûl*. Cependant il paraît, d'après de nouvelles informations, que le *krúbúl*, ou

la grande fleur, est plus généralement connue que ne l'ont pensé d'abord les premiers Européens qui la découvrirent. Dans quelques districts on l'appelle *ambur-ambur*. Il lui faut trois mois pour pousser depuis l'apparition de la gemmule jusqu'à l'expansion entière de la fleur. Elle ne fleurit qu'une fois l'an et à la suite de la saison des pluies. Elle n'a pas de tige, mais elle croît sur les racines ou la tige d'une espèce de *cissus* (*cissus anguitifolia*). Le *krûbûl* semble sortir des fentes ou des crevasses que présente la tige de cet arbre, et se montre bientôt sous la forme d'un bouton rond qui, si on l'ouvre, offre à l'intérieur le rudiment de la fleur entouré de nombreuses enveloppes, qui s'ouvrent et se détachent peu-à-peu à mesure que la fleur se développe, et dont il ne reste presque plus de traces à l'époque de son entier développement. La fleur pourrit peu de tems après son expansion, et les graines sont entraînées avec la masse pulpeuse.

Cette fleur géant peut être considérée comme la merveille du règne végétal; et quoique l'on en ait rencontré plusieurs autres qui lui ressemblent pour la forme et les habitudes, on n'en a cependant encore trouvé aucune qui l'égalât en grandeur. Le docteur Horsfield en a fait connaître une petite espèce; mais la fleur, au lieu d'avoir trois pieds de largeur, n'avait que trois pouces. On en a découvert une seconde espèce d'une très-grande beauté, et qui a deux pieds de largeur, dans une petite île près de Java, appelée Nusa Kambangan, qui a été décrite et représentée par Blum dans sa *Flore de Java*. Les habitans la nomment *patma* : de là le nom botanique que l'on a proposé, *rafflesia patma*. Un autre de ces paradoxes végétaux, décrit par Blume, se trouve dans la province de Buitenzorg, à l'ouest de Java, et croît à la hauteur de douze

à quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer; elle a reçu le nom de *brugmansia zippalii*.

Toutes ces plantes curieuses se ressemblent sous plusieurs rapports; en premier lieu, elles n'ont pas de racines particulières; elles tirent leur nourriture des végétaux sur lesquels elles croissent. En second lieu, elles n'ont pas de tiges, et leurs fleurs sont situées sur les branches qui les soutiennent; ensuite elles n'ont pas de feuilles, et les fleurs sont enveloppées dans des écailles de couleur pourpre ou brune, et qui ressemblent à celles qui enveloppent les boutons de nos arbres, ou plutôt aux écailles des autres plantes parasites; ainsi ces plantes, dont les fleurs sont les plus belles que l'on connaisse, n'ont ni racines, ni tiges, ni feuilles : elles n'ont même pas de graine proprement dite; car elles se multiplient par des spores à la manière des champignons, avec lesquels en effet leur forme générale leur donne une grande ressemblance. Les feuilles de la fleur sont d'une substance qui ressemble beaucoup au champignon, et ont l'odeur du bœuf gâté. Ces fleurs, à l'instar du champignon, semblent sortir de dessous l'écorce du *cissus* ou de quelques autres arbres. Ainsi ces fleurs étonnantes, qui ont de six à neuf pieds de circonférence, ne trouvent d'analogie dans le règne végétal que dans la classe des champignons, dont quelques-uns sont si petits, qu'ils sont à peine visibles à l'œil nu.

Nouvelles observations sur la famille des guêpes. — La guêpe qui vit en communauté, ou guêpe républicaine, n'a pas été l'objet d'observations aussi soutenues que l'abeille qui fait le miel. C'est un injuste dédain. La mère-guêpe, unique fondatrice de la république, laborieuse, toujours active et seule au commencement de son

entreprise, a droit à plus d'estime que la reine des abeilles, paresseuse, entourée d'esclaves obéissans, et oisive au milieu de citoyens très-industrieux. Dès que la température s'échauffe, la mère-guêpe (*vespa vulgaris*), cherche quelque excavation déjà faite dans le sol; si elle ne peut découvrir l'excavation qui lui est nécessaire, elle emploie à cet effet ses vigoureuses mandibules. Une galerie tournante, dont la porte extérieure a un ou deux pouces de large, conduit à une chambre de deux pieds environ de diamètre, où l'insecte se hâte de jeter les premiers fondemens de sa cité. Les fibres du bois, taillées longitudinalement par les pinces de ses mandibules, et réduites à une espèce de charpie, puis humectées de salive, forment un papier mâché, dont les feuilles, pétries et étendues par la langue, les pâttes et les mandibules de l'insecte, doivent composer la muraille extérieure de la ruche; mais ce tissu, trop délié, n'offrirait pas aux larves une protection suffisante. On double les murailles, on les triple, sans les coller l'une à l'autre, mais en laissant des interstices entre les feuilles, à-peu-près comme dans la pâtisserie feuilletée. Lorsque ce premier travail est achevé, lorsque le plafond est fait, la guêpe, au moyen du même papier mâché que les fibres du bois lui fournissent, suspend une première terrasse à la voûte qu'elle a bâtie; douze ou quinze pilastres légers, élégans, amincis vers le milieu, servent à retenir cette terrasse de forme circulaire et composée d'une multitude de cellules hexagones, toutes en papier de bois, géométriquement exactes, et dont l'ouverture est en bas. Entre la première et la seconde terrasses, règnent plusieurs rangées de pilastres qui les rattachent l'une à l'autre. Le même système a été adopté pour la suspension de toutes les terrasses successives; aussi, ces plateformes suspendues, entre lesquelles se trouvent de

légers filets qui les soutiennent, offrent un coup-d'œil élégant.

Les guêpes ne font point de miel, et ces alvéoles ne servent qu'à élever leurs petits. Le nombre des alvéoles est considérable. A mesure que la population augmente, on enrichit le guêpier de plateformes nouvelles, chacune composée de 1,600 cellules. Ainsi la colonie occupe un logement de seize mille chambres. Si vous réduisez ce nombre, et que vous admettiez seulement dix mille cellules, vous trouverez que trente mille guêpes, c'est-à-dire trois générations de ces animaux, peuvent sortir par année de chaque guêpier. En hiver, l'édifice devient à-peu-près inutile et sert de retraite à un petit nombre de guêpes femelles, à demi mortes de froid, qui l'abandonnent au retour du printems et ne reviennent jamais. Tant d'adresse et de ressources ont été prodiguées à-peu-près en pure perte; un guêpier délaissé est une ruine éternelle.

Le Frelon (*Vespa crabro*) bâtit à-peu-près comme la guêpe; mais le papier qu'il fabrique est plus grossier; c'est ordinairement dans le tronc des vieux arbres qu'il établit sa colonie. La *Vespa nidulans* attache à quelque rameau sa charpente hardie, et la laisse ainsi exposée à toutes les intempéries des saisons, suspendue verticalement par une seule ligature que l'insecte a tissue et qui soutient le guêpier. Une autre espèce place sur l'extrémité de quelque branche les enveloppes de papier qui composent le mur extérieur de sa maison. La configuration de ces enveloppes cylindriques et concentriques, les fait ressembler à une rose de Provence, ou, si l'on veut, à un chou. Les alvéoles sont disposées à l'intérieur, terrasse par terrasse; et souvent un grand espace reste vide entre les murailles et les terrasses. Enfin la guêpe de

Cayenne, ou *guêpe cartonnière,* fabrique un véritable carton qu'elle pétrit en forme de sac oblong ou de gibecière, et qu'elle jette sur les dernières branches des plus hauts arbres ; la pluie glisse sur la surface vernissée de ce carton ; le bec des oiseaux est inhabile à le percer. On ne peut allier avec plus d'art deux qualités opposées : la solidité et la légéreté des constructions.

Le papier et le carton qui sortent de la fabrique de ces insectes, sont solides, unis, parfaitement adhérens, et rivalisent avec les meilleurs produits de nos manufactures. La guêpe sait ce que la plupart de nos propriétaires de papeteries ignorent encore aujourd'hui, c'est que la bonne qualité du papier dépend de la longueur des fibres qui se conservent dans la pâte ; c'est que les débris des chiffons et les filamens du chanvre ne sont pas les seuls matériaux qui puissent se convertir en papier. Elle se garde bien de hacher ses matériaux et de les broyer, ce qui lui donnerait un papier faible et cassant ; elle emploie toutes les substances végétales qui lui offrent l'élément de son industrie. Elle accomplit son œuvre depuis la création du monde, avec des instrumens fort simples, qui ne se rouillent ni ne se brisent, mais aussi qui ne se perfectionnent jamais. Avant de parvenir à cette perfection, nous avons épuisé toutes les ressources de la chimie et de la physique. Déjà la guêpe était une excellente papetière quand le bois, la pierre, le plomb et le fer, servaient de tablettes à l'écrivain. Quand le stylet, s'enfonçant dans la cire, y gravait la pensée ; quand l'écorce des arbres et la peau des animaux remplaçaient le papier dont ils n'avaient ni la légéreté, ni la souplesse, ni la durée, la guêpe faisait son papier. Le papyrus même, produit d'une industrie déjà perfectionnée, n'égale pas le papier de la guêpe : la feuille du papyrus, séchée, pressée et polie, se brisait facilement et ne pouvait

se comparer à la pâte souple, unie par un gluten ductile que la guêpe donne pour rempart à ses alvéoles. L'instinct des animaux marche à son but plus rapidement que l'industrie humaine; sans tâtonnement, sans incertitude, mais aussi sans progrès. Il nous faut des siècles pour perfectionner un seul art; mais ce perfectionnement ne s'arrête pas. Il ne faut à l'insecte qu'un moment d'existence pour savoir tout ce que sa race saura jamais. L'homme cependant pourrait devoir un grand et utile secours à l'étude de ces arts d'instinct que pratiquent les insectes. S'il avait observé plutôt la fabrication du papier par la guêpe, il se serait épargné beaucoup d'essais maladroits; le type de la plupart des industries se trouve chez les animaux.

Législation.

Cour des faillites, en Angleterre. — Quelques publicistes ne cessent d'invoquer les *gouvernemens à bon marché;* on a préconisé sous ce rapport les États-Unis d'Amérique. Déjà nous avons comparé les dépenses publiques de ces contrées avec celles que nous avons à supporter, et ce rapprochement a démontré que les esprits étaient égarés à ce sujet. En descendant de ces explorations générales aux spécialités, et en transportant le point d'observation, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de présenter ici une comparaison entre les frais de la justice consulaire en France, et ceux d'une juridiction récemment érigée en Angleterre, dont les attributions, loin d'embrasser toute la matière commerciale, ont pour unique objet les faillites. La complication des procédures, les frais qu'elles entraînent, mis en regard de ce qui se pratique en France, montreront de quel côté sont la simplicité, la

célérité et l'économie, bien que le préambule de la dernière loi anglaise annonce que son objet a été de rendre moins dispendieuses et plus expéditives les poursuites et les contestations concernant les banqueroutes et les faillites.

Un acte du Parlement d'Angleterre, qui a commencé à être mis en exécution à compter du 7 janvier 1832, a créé une *cour des faillites et banqueroutes* (*a court in bankrupcy*).

Cette cour, dont la compétence est limitée ainsi que l'indique son titre, est composée d'un juge en chef (*chief judge*), de trois autres juges et de six commissaires; elle est constituée en cour de *loi et d'équité*, avec toute l'autorité des cours supérieures. Elle compte pour officiers ministériels deux greffiers et huit commis greffiers, non compris le secrétaire du lord chancelier pour les faillites et ses deux clercs. Tout avoué (*attorney* ou *solicitor*) peut être admis à y pratiquer, en s'y faisant immatriculer ou enregistrer.

Il est à remarquer que cette cour de justice renferme en elle-même deux degrés de juridiction; le premier se compose de six commissaires qui se partagent en deux divisions formant chacune un *tribunal de section* (*subdivision court*), lesquels connaissent en premier ressort de tout ce qui a rapport aux faillites; le second consiste dans la cour dite de *révision* (*court of review*), elle reçoit les appels des tribunaux de section et est sujette elle-même à l'appel au lord-chancelier; celui-ci peut encore d'office, lorsque la cause lui paraît présenter assez de difficulté ou d'importance, ou sur la demande des parties, en référer à la Chambre des Lords. Dans ce cas la question doit être réduite à un point de décision évident, facile à saisir (*special case*) et susceptible d'être tranché par oui ou par non.

La juridiction de première instance des tribunaux de section est restreinte à la ville de Londres et à un rayon de quarante milles autour de la capitale; elle est exercée dans les provinces par un nombre arbitraire d'avocats et d'avoués nommés à cet effet par le lord-chancelier sur des listes qui lui sont transmises par les juges d'assises, lors de leurs tournées. Les appels de ces juridictions ressortissent à la cour de révision, ce qui éloigne considérablement la justice des justiciables.

Les procédures en matières de faillites diffèrent beaucoup en Angleterre de celles suivies en France; elles méritent, à ce titre, d'être signalées.

Le créancier poursuivant doit commencer par s'assurer au greffe, s'il n'existe pas de demande antérieure formée à la requête d'un autre créancier. Car deux actions de cette nature ne peuvent être simultanément suivies par le même débiteur; seulement lorsque les droits du créancier ne s'élèvent pas à un taux présumé suffisant pour supporter les frais de la procédure, taux fixé par une loi antérieure, plusieurs créanciers sont réunis pour suivre collectivement la même action.

Si le créancier, attaquant son débiteur, n'a point été prévenu par un plus diligent, il affirme sa créance soit de vive voix, soit par une déclaration écrite sous serment. Il dépose ensuite au greffe son inculpation de faillite contre son débiteur et son engagement de prouver l'acte de faillite, à peine d'une amende de 200 liv. st. (5,000 fr.). Il lui est délivré une expédition de son affirmation et de son *bond*, lesquels sont enregistrés au greffe, et alors il est dit avoir *frappé un docket*. Muni de cette expédition, il présente au lord-chancelier une requête, au bas de laquelle le lord-chancelier appose le mot *fiat*, avec autorisation de poursuivre soit devant l'un des tribunaux de section, pour

la ville de Londres, soit devant les commissaires nommés pour chaque localité, par le lord-chancelier dans les provinces.

Dans le cas où le créancier qui a frappé un *docket*, succombe et ne parvient pas à prouver l'acte de faillite, le lord-chancelier, sur la demande de l'inculpé, peut adjuger à ce dernier, à titre de dommages et intérêts, l'amende de 200 liv. st. soumissionnée par le *bond*.

Outre les agens de faillite qui sont nommés par les créanciers, il est affecté, par le lord-chancelier, un *agent d'office* à chaque faillite.

Cette institution des agens d'office, nouvelle pour l'Angleterre, est inconnue en France; elle peut avoir des inconvéniens, elle peut aussi présenter des avantages; ce n'est point ici le lieu d'entrer dans cette discussion.

Ces agens d'office sont au nombre de trente, ils sont choisis, par le lord-chancelier, parmi les négocians, marchands, courtiers et autres personnes adonnées au commerce, et concourent avec les agens nommés par les créanciers à l'administration de la masse de la faillite; ils sont, par le seul fait de leur nomination à une faillite, investis de tous les biens meubles et immeubles du failli; mais ils ne peuvent, contre le vœu des créanciers, intervenir soit dans le choix d'un avoué, soit dans la détermination de l'opportunité ou du mode de vente des biens du failli. L'acte de leur nomination fait foi devant tous les tribunaux du royaume, et leurs honoraires sont facultativement arbitrés par le commissaire chargé de l'instruction de la faillite, à raison de l'importance de leur travail.

L'acte d'érection de la cour des faillites contient une disposition qui se recommande à la méditation des législateurs et des jurisconsultes.

Lorsqu'une déclaration de faillite prononcée par un commissaire est contestée, et qu'il en a été interjeté appel devant la cour de révision, la majorité des créanciers et le failli peuvent demander que la question soit soumise à un *juri*. La cour doit obtempérer à cette demande ; elle convoque le *juri*, et la cause y est plaidée sous la présidence du *chief judge* ou de l'un ou de plusieurs des autres juges : et, suivant le *verdict* du juri, il demeure pour constant que l'inculpé était ou non en état de faillite lors de la déclaration adjugée par le commissaire. Si les parties ne sont pas d'accord, et que l'une d'elles seulement requière le procès par jurés, la cour de révision décide s'il doit être accordé ou refusé, sauf le recours au lord-chancelier par voie d'appel. Dans tous les cas, la partie requérante doit, si la cour juge cette garantie nécessaire, donner caution pour le paiement des frais du procès par jurés.

Un commissaire peut faire amener et traduire devant lui un inculpé de faillite ou toute autre personne impliquée dans une faillite, pour être examinée et être ajournée, s'il y a lieu, devant la section dont il fait partie, ou devant la cour de révision, mais seulement sous la garde d'un messager ou de tout autre officier de la cour, lequel est obligé de représenter la personne du prévenu, dans les trois jours, devant la section ou la cour de révision.

Le même pouvoir est attribué au *chief judge* ou à l'un des trois autres juges.

En France, les juges des tribunaux de commerce, dont les attributions ne sont pas bornées seulement aux faillites, sont des négocians librement élus par leurs pairs, et qui exercent *gratuitement* leurs honorables fonctions. Dans la Grande-Bretagne, au contraire, les juges de la cour des faillites, qui ne connaissent pas des autres matières com-

merciales, sont des légistes; ils sont nommés par l'autorité et sont largement rétribués, de même que tous les officiers subalternes attachés à cette cour.

Ainsi le *chief judge* reçoit annuellement 3,000 *pounds* (75,000 fr.); chacun des trois autres juges, 2,000 *pounds* (50,000 fr.); chacun des six commissaires, 1,600 *pounds* (40,000 fr.); le secrétaire du lord-chancelier pour les faillites, 1,200 *pounds* (30,000 fr.); chacun des deux greffiers, 800 *pounds* (20,000 fr.); chacun des huit commis-greffiers, 600 *pounds* (15,000 fr.); le premier clerc du secrétaire des faillites, 500 *pounds* (12,500 fr.); son second clerc, 300 *pounds* (7,500 fr.).

Ces traitemens sont acquittés au moyen de droits payés par les agens d'office au secrétaire du lord-chancelier, des premiers deniers rentrés entre leurs mains; leur montant est versé par ce dernier à la banque d'Angleterre, au crédit du receveur-général de la haute cour de chancellerie; ces droits affectent chaque pas de la procédure; ainsi la délivrance de chaque *fiat*, coûte 10 *pounds* (250 fr.); la nomination de l'agent d'office, 20 *pounds* (500 fr.), etc.

Il est pourvu au paiement du traitement des autres officiers et des frais de bureaux, par la perception de droits de greffe portés sur deux tableaux ou tarifs, les premiers au profit du secrétaire des faillites, qui en applique le montant aux salaires d'un messager, d'un concierge, et aux dépenses de ses bureaux. Le surplus, s'il y en a, est retenu par lui pour son usage personnel.

Le greffier en chef perçoit les droits compris au second tarif; ils sont affectés au salaire de ses clercs et des autres officiers subalternes de la cour. S'il y a du surplus, il est partagé entre les deux greffiers, ou entre eux et les commis-greffiers, suivant qu'il en est ordonné par le lord-chancelier.

On voit que toutes les dépenses de la nouvelle cour des faillites tombent à la charge des parties, et que l'état n'y entre pour rien.

Les audiences de la cour de révision sont publiques; celles des deux tribunaux de section se tiennent publiquement ou à huis-clos, suivant que le tribunal le juge convenable.

L'acte se termine par une disposition pénale qui n'est pas dans nos mœurs.

Tout juge-commissaire, greffier, clerc, messager, agent de faillite ou autre officier quel qu'il soit, judiciairement convaincu d'avoir exigé des droits outre ceux autorisés, d'avoir reçu quelques présens ou gratifications volontaires, soit directement, soit par personne interposée, ou par toute autre voie, est passible d'une amende de 500 *pounds* (12,000 fr.) et déclaré incapable d'exercer aucun emploi conféré par le roi.

Ainsi, en Angleterre, l'énormité des traitemens, qui semblerait être une égide contre la cupidité, n'a pas suffi pour rassurer le législateur; il a opposé l'intérêt à l'intérêt, l'argent à l'argent. En France, la loi, plus pudique, n'a pas présumé la corruption du magistrat; en France, entre le juge non rétribué du tribunal de commerce et l'oubli de ses devoirs, s'élève une seule barrière, mais pour lui puissante, insurmontable, sa conscience et l'honneur.

Enfin, pour dernier stigmate imprimé à la magistrature, l'acte porte que les juges, ainsi que tous les autres membres et officiers ministériels de la cour des faillites, ne peuvent être élus pour siéger à la Chambre des Communes.

Voyages.

Excursion à l'île de Caprée. — Que de souvenirs, que de beautés se pressent dans cet étroit espace (1)! Le voyageur, en abordant à Caprée, ne sait ce qu'il doit admirer de ces restes imposans de la splendeur romaine, ou de cette perspective riante et variée que l'œil découvre de toutes parts. Les golfes de Naples et de Salerne lui offrent leurs séduisans paysages; le Vésuve, son cratère fumeux et ses torrens de lave; et les îles de Fonza, de Vivara, de Ninda, leur verdure et leurs parfums. S'il pénètre dans l'intérieur de l'île, chacun de ses pas foule quelque antique ruine : des aqueducs, des *villas*, des thermes, des palais, des temples, constructions magnifiques élevées par le génie d'Auguste, et souillées par les débauches de Tibère.

Quant à nous, un seul but nous avait attirés à Caprée. Nous voulions visiter la grotte des Nymphes (appelée aujourd'hui *grotte d'Azur*), mystérieuse retraite où Tibère venait s'ensevelir pour oublier ses crimes. C'est seulement au mois d'août 1826 que deux artistes prussiens, MM. Kopitch et Frisi en découvrirent l'entrée qui, jusqu'à cette époque, était restée ignorée. Aujourd'hui même pas un géographe ne cite cette admirable curiosité. Ils pénétrèrent à la nage dans l'intérieur de la grotte; mais depuis on a construit des nacelles de dimension convenable, qui servent à y introduire les visiteurs. Au-dessus de votre tête,

(1) Cette île a environ une lieue de long sur 3/4 de large; elle est partagée par un rocher à pic en deux cantons, qui ne communiquent que par un escalier de 565 marches taillées dans le roc vif.

représentez-vous une immense voûte de pierre, toute couverte de stalactites, et à vos pieds la mer semblable à un ciel pur, bleu et brillant, dont les flots, à chaque coup de rame, prennent les reflets du rubis. Lorsqu'on est dans ce sanctuaire de magie et d'enchantement, le calme qui y règne, la beauté du spectacle, vous font oublier la terre et le ciel, un ravissement inexprimable s'empare de vos sens. L'entrée de la grotte a quatre pieds cinq pouces de hauteur, sur autant de largeur, et forme à-peu-près un triangle équilatéral, dont la surface de la mer est un des côtés; le sommet, qui est arrondi, a très-peu d'épaisseur, en sorte qu'il suffit de baisser un instant la tête, et l'on se trouve dans une grotte spacieuse dont la voûte est d'une régularité remarquable, ainsi que les parois qui la soutiennent. Son étendue, mesurée de l'entrée au reposoir qui est vis-à-vis, seul point où l'on puisse débarquer, est de 125 pieds. La profondeur de l'eau à l'entrée est de 67 pieds, et près du reposoir de 58. Au-delà de ce reposoir, seul endroit qui puisse faire soupçonner le travail des hommes, la grotte communique avec une galerie de cent pas environ.

Voici les principaux effets de lumière qu'on remarque dans ce lieu : au moment où l'on entre dans la grotte, tout paraît sombre, excepté l'eau qui est lumineuse et d'un bleu éclatant par le contraste de l'obscurité générale. L'habitude qu'on a de voir la lumière venir d'en haut est sans doute une des causes de la surprise occasionée par cette lumière unique et bleue, qui sort des profondeurs de la mer. Si l'on intercepte la faible lueur que donne l'ouverture de la grotte, le phénomène que nous venons de décrire est encore plus frappant : la voûte prend une teinte bleuâtre, on se croirait éclairé par une flamme d'esprit-de-

vin; car alors on ne perçoit d'autre lumière que celle qui sort de l'eau.

Commerce.

Importance commerciale du Pérou. — Rien ne rappelle aujourd'hui, dans cet état, ce tems d'opulence où les marchands de Lima dallaient en argent massif la principale rue où le vice-roi, duc de la Plata, fit, en 1682, son entrée pour venir prendre possession de son commandement; cependant, depuis quelque tems, le commerce se ranime, et tout paraît lui promettre une grande activité. Lima, par son heureuse position, est aujourd'hui, comme autrefois, le centre du commerce péruvien; Callao lui assure des débouchés avec tous les ports de la mer du Sud, depuis le Chili jusquà la Californie, et les grandes routes, qui, des provinces centrales, viennent converger à Lima, donnent aux négocians de cette capitale les moyens d'expédier les produits indigènes ou exotiques sur tous les marchés intérieurs.

Les exportations du Pérou se composent à-peu-près uniquement d'or et d'argent. On y récolte cependant beaucoup de coton, du sucre, du café, du cacao, de l'indigo, du tabac, etc.; mais aucun de ces articles n'est un objet de commerce avec les pays situés au-delà du cap Horn. Ils trouvent leur écoulement au Chili, dans la Bolivie et les autres états d'Amérique, qui prennent aussi quelques draps grossiers fabriqués à Cusco, et les eaux-de-vie de Pisco. Le total des exportations pour ces divers états n'excède pas 130,000 l. st. (3,750,000 fr.). Le Pérou produit aussi d'immenses quantités de salpêtre. Il y a trois ou

quatre ans, on en expédia à Bordeaux une certaine quantité, et l'analyse qui en fut faite constata que 50 kilogr. contenaient 46 kilogr. de salpêtre pur. Aussi, en 1830, quatre navires français en ont chargé 5,000 quintaux métriques. Autrefois le Pérou exportait une grande quantité de quinquina; mais, depuis la découverte du sulfate de quinine, les chimistes d'Europe ont reconnu que l'écorce *halisaia*, espèce particulière à la Bolivie, était préférable, de sorte que les exportations de quinquina du Pérou sont aujourd'hui presque nulles.

On peut porter le total annuel des importations pour le Pérou à 1,600,000 l. st. (40,000,000 fr.). En 1831, le total des expéditions de l'Angleterre pour cette destination s'est élevé à 728,000 l. st. (18,200,000 fr.), savoir :

	Francs.		Francs.
Tissus de coton....	6,500,000	Tissus de fil.......	3,500,000
Id. de laine.....	5,500,000	Coutellerie........	1,400,000

Les États-Unis expédient au Pérou, année moyenne, pour 1,200,000 dollars (6,360,000 fr.) de marchandises diverses. La France, en 1831, a expédié pour 4,765,800 f. de produits consistant principalement en :

	Francs.		Francs.
Tissus de soie......	1,204,200	Quincailleries......	148,900
de laine......	900,000	Parfumerie.........	109,000
de coton.....	812,100	Vins...............	98,600
de fil........	360,000	Drogueries........	97,500
Soieries......	206,100	Meubles...........	81,000
Papier blanc et peint.	150,000		

Ainsi donc, tandis que les Anglais exportent au Pérou pour plus de 18,000,000 fr., nos expéditions pour cette même contrée n'atteignent pas 5,000,000 fr. Cette différence résulte principalement de ce que le commerce de la

France avec le Pérou, comme avec les autres parties de l'Amérique Méridionale, est exploité par des négocians isolés sans relations étendues, soit en Europe, soit dans le pays, et par cela même dépourvus à-la-fois des capitaux, du crédit et des connaissances nécessaires pour faire des operations profitables et d'une certaine importance. Les navires français qui viennent dans les mers du Sud courent à l'aventure depuis Valparaiso jusqu'en Californie, sans direction fixe; ils essaient de toutes les places, et les abandonnent sans les connaitre, emportant des renseignemens inexacts qu'ils présentent néanmoins à leur retour en Europe pour base de nouvelles opérations.

Les Anglais, au contraire, possèdent à Lima, à Valparaiso et à Buénos-Ayres des maisons de commerce considérables, établies sur ces points immédiatement après l'indépendance des anciennes colonies espagnoles, par des capitalistes de Londres et de Liverpool. Ces maisons, toutes dans la même dépendance et réciproquement associées, reçoivent leur action commune de celle de la métropole, qui, par son influence, décide les armateurs et producteurs anglais à consigner leurs cargaisons à ces espèces de succursales, auprès desquelles ils sont d'ailleurs certains d'obtenir des renseignemens exacts et désintéressés sur l'état et les becoins des marchés.

Les correspondans d'Amérique, par leur crédit et leurs capitaux, facilitent les retours, et souvent ils adressent à la maison de Londres des consignations ou des demandes de négocians américains. Leur séjour prolongé dans le pays les met en outre à même d'avertir les fabricans d'Europe des changemens que le goût et la mode ont rendus nécessaires. Il est facile de concevoir que des établissemens si sagement calculés, et gérés par des mains habiles, ont

une supériorité marquée, et sont, pour ainsi dire, le centre de toutes les opérations que tentent, à leur tour, les capitalistes américains.

Si nous suivions cet exemple, nous serions assurés d'une prospérité croissante dans nos relations avec les nouveaux états d'Amérique, car nous y sommes bien accueillis, et déjà quelques articles que nous fournissons au Pérou en concurrence avec l'Angleterre, nos draps et nos cotonnades, par exemple, sont chaque jour plus recherchés.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





